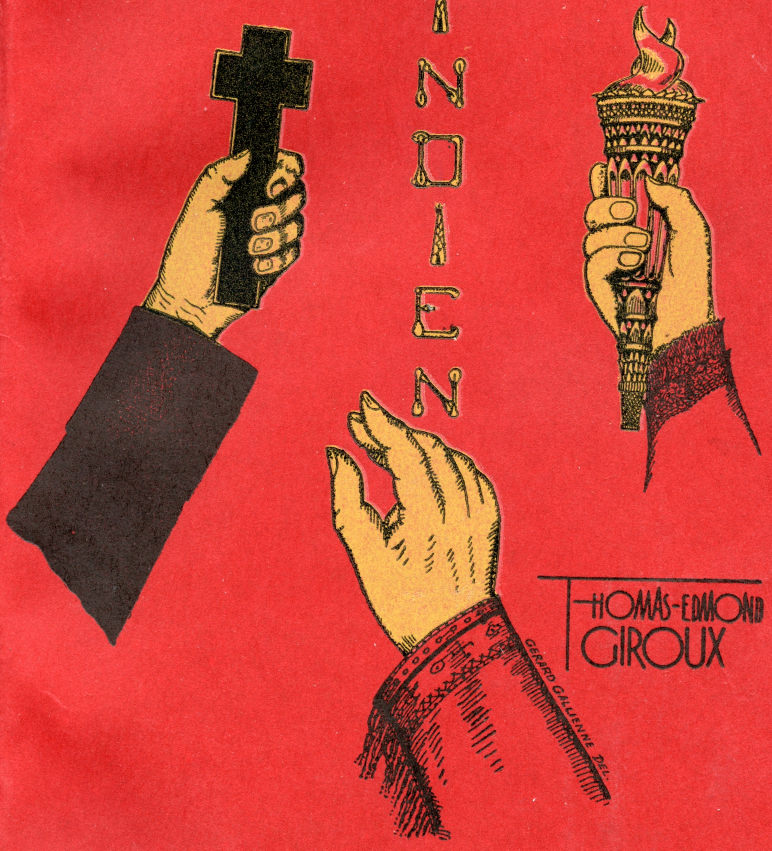
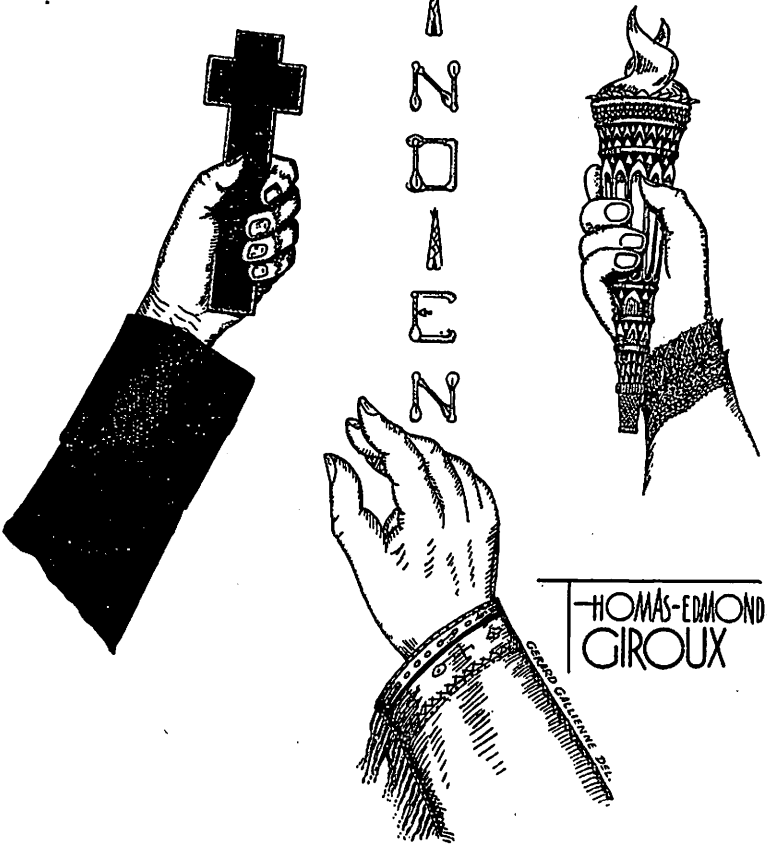
LE JOUR DE L'INDIEN



THOMAS-EDMOND GIROUX

LE JOUR DE L'INDIEN



THOMAS-EDMOND GIROUX

"Le temps est le père de la vérité"
P. LeJeune

THOMAS-EDMOND GIROUX

de la Société Historique et Archéologique de l'Orne.

LE JOUR DE L'INDIEN

Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés.

Copyright 1954, Ottawa, Canada
by Thomas Edmond Giroux.

"Je ne crains pas les hommes qui me contredisent, mais ceux qui ne sont pas d'accord avec moi et qui sont trop lâches pour me le dire."

Napoléon Bonaparte

"Quelques-uns nous reprocheront peut-être, de montrer trop d'affection pour les enfants des bois. A ceux-là, nous dirons : "Etudiez ces enfants de la nature et... vous les aimerez comme nous, lorsque vous les connaîtrez."

Abbé J.-A. Maurault,
Histoire des Abénaquis, dernière page

Monsieur Thomas-Edmond Giroux,
Québec.

Monsieur,

J'ai suivi de très près vos recherches sur les Indiens de l'Est du Canada. Le sujet est en lui-même passionnant, et vous avez su le présenter de façon très vivante.

Un tel livre est devenu nécessaire. Chacun s'occupe, actuellement, à reviser nos manuels d'Histoire nationale, et cela avec raison et non sans succès. Votre ouvrage permettra aux auteurs de manuels de refaire au complet le premier chapitre de notre histoire, l'un des plus vagues encore. Les élèves et étudiants, toujours friands de pittoresque, aimeront votre exposé.

Le grand public s'y intéressera aussi, et particulièrement la foule de nos modernes "coureurs de bois" toujours en appétit d'excursions dans les forêts. Et aussi nos missionnaires, qui ont besoin de bien connaître l'anthropologie de nos Indiens.

Je souhaite à votre livre tout le succès qu'il mérite.

Agréez, Monsieur, mes salutations très cordiales,

Arthur MAHEUX, ptre,
Séminaire de Québec.

Ce 8 septembre 1955
en la fête de la Nativité de Marie.

Honorable Camille Pouliot, M.D., M.P.P.,
Ministre de la Chasse et de la Pêche,
Hôtel du Gouvernement,
Québec.

Monsieur le Ministre,

C'est un fait connu de tous, que votre grand coeur a, non uniquement place pour ceux de votre circonscription électorale, mais aussi pour ceux dont la compassion milite pour une attention toute particulière.

Et dans cet ordre d'idées, peu de personnes connaissent l'oeuvre vraiment humanitaire et admirable qu'est la Section des Fourrures de votre Département de Chasse et Pêche.

S'il fut un jour, où, pour avoir un mousquet, (que l'on fabriquait intentionnellement excessivement long), il fallait à l'Indien accumuler des peaux de castors jusqu'à la hauteur du mousquet, ces jours, grâce à votre Section des Fourrures, sont loin dans le passé.

Sous votre égide, le trappeur indien dans la Province de Québec, ne s'expose plus, comme autrefois, à obtenir un prix dérisoire pour ses fourrures : le Département classe ses peaux de Castors et voit à ce que chaque trappeur ait une juste rémunération pour sa chasse, c'est-à-dire, une rémunération égale à celle du chasseur blanc.

Commencée il y a sept ans, cette expérience s'est démontrée une très belle réussite dans la Province de Québec, et ce, bien que d'autres provinces, depuis, aient tenté la même expérience, les unes avec succès, les autres avec un succès moindre.

Si, d'autre part, nous compilons nos listes de paie, pour nos Parcs et Réserves de la Province de Québec, nous constatons avec fierté que l'Indien, soit-il Huron, Iroquois, Montagnais, Cris ou de quelqu'autre nation, a un juste salaire pour le travail qu'il accomplit. Nous ne sommes plus aux

jours où l'on ne faisait travailler l'Indien "que pour sa nourriture seulement." Aussi l'effort est-il égal à la récompense.

Est-ce que, par une intuition vraiment géniale, vous auriez compris toute l'Histoire de nos Indiens de l'Est ? C'est à y croire, puisque vous avez jeté les premières bases de la reconnaissance du Blanc envers l'Indien que personne n'a exposée jusqu'à date et qu'on développe en ces pages.

Au nom des Indiens de l'Est, je vous dédie humblement ce travail. Le peuple qui veut connaître la Vérité sur l'Indien, en prendra connaissance dans toute sa franchise, chose que vous avez pressentie bien avant tous.

Au lieu d'Indigène ou Aborigène, on emploiera le mot Indien, Peau-Rouge et Sauvages, désignations sous lesquelles on nous a toujours parlé de l'Indigène.

Agréez, Monsieur le Ministre, mes humbles respects et veuillez me croire,

Votre humble serviteur,

T.-EDMOND GIROUX

Monsieur Thomas-Edmond Giroux,
Québec.

Cher monsieur Giroux,

Je me réjouis d'apprendre que vous vous apprêtez à lancer dans le public un ouvrage que vous avez compilé laborieusement au cours de plusieurs années de recherches sur la vie indienne dans l'est du pays. Ce livre, qui portera le titre fort approprié "Le Jour de l'Indien", ne manquera pas d'évoquer, à l'étonnement du lecteur non initié, les faits et gestes sympathiques de la population indigène qui se trouvait déjà en Amérique pour y accueillir nos premiers ancêtres français qui débarquaient de France.

Vous me permettrez, à cette occasion, de rappeler aux nombreux lecteurs éventuels de votre ouvrage que le Département de la Chasse et de la Pêche est vivement intéressé à la survivance de cette race qui fut un grand facteur de notre prospérité aux premiers jours de la colonie et qui reste encore aujourd'hui une précieuse collaboratrice dans l'oeuvre de restauration que nous avons entreprise au domaine des animaux à fourrure. De plus, j'aimerais souligner un fait historique plutôt étonnant, à savoir que si Champlain et ses hommes ont pu survivre aux rigueurs de l'hiver fatidique de 1629 et rester sur place pour signifier ainsi aux frères Kirk vainqueurs que la France vivait toujours en terre d'Amérique, c'est la science nutritive apprise des Indiens sympathiques qui a opéré ce miracle de survivance, lequel miracle aboutissait en 1632 au traité de St-Germain-en-Laye, par lequel l'Angleterre restituait à la France ses colonies du Nouveau-Monde.

Pour notre part, nous sommes heureux et fier d'avoir, par la création et le repeuplement de nombreuses réserves de castor, restauré d'immenses territoires de chasse d'où cette espèce était disparue. N'eut été ce geste doublé d'une surveillance continuelle, le castor, cette denrée essentielle

et article de base dans l'économie de l'Indien, aurait bientôt pris le chemin du musée, mais le geste posé par la Province de Québec à ce sujet aura des répercussions économiques profondes.

Il semblerait donc que l'Indien, par sa connaissance instinctive des propriétés nutritives des herbages et racines ait été l'instrument inconscient de notre survivance. C'est donc pourquoi, le Département de la Chasse et de la Pêche, pour témoigner que la devise de notre Province "Souviens-toi" n'est pas un vain mot, après avoir contribué matériellement à la survivance indienne, s'efforcera maintenant à perpétuer le souvenir de ces faits et gestes en élevant des cairns dans nos parcs provinciaux pour proclamer un tribut de reconnaissance à ces humbles et primitifs artisans de la miraculeuse survivance française en terre d'Amérique.

Camille-E. POULIOT, m.d.,
ministre de la Chasse et des Pêcheries

Québec, ce vingt-quatrième jour de septembre de l'an mil neuf cent cinquante-cinq.

LA VIE DE L'INDIEN

Cette partie est uniquement narrative : un résumé de ce qu'on nous a enseigné sur l'Indien jusqu'à ce jour. En plus de raviver notre mémoire, elle est indispensable pour une meilleure compréhension de notre travail.

Il ne faut pas s'attendre à y trouver bien du nouveau : c'est une répétition des vieilles rengaines qu'on nous a apprises sur l'Indien. Les commentaires se feront rares, car ils viendront à point et auront leur place dans les parties subséquentes.

Il convient ici de s'effacer devant les textes, autant que possible, car il vaut mieux remonter directement aux sources.

Nous nous rafraîchirons donc la mémoire aux divisions suivantes :

Première division : *Territoires et Occupants.*
Deuxième division : *La Vie de l'Indien.*
Troisième division : *Défauts et qualités.*
Quatrième division : *Artisanat, Arts, Science, Industries et Commerce.*
Cinquième division : *Nourriture et Famines.*
Sixième division : *Gouvernement.*
Septième division : *Maladies et Médecine.*

Notons, pour le moment, que nous ne toucherons presqu'exclusivement qu'à l'Indien de l'Est, sur lequel porte notre travail, mais par nécessité, nous devrons élargir nos horizons jusque même aux deux Amériques.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION 13

PREMIER LIVRE

(La Vie de l'Indien)

Première Division : Territoires et Occupants . . . 19
Seconde Division : Enfance de l'Indien 29
Le Physique de l'Indien . . . 35
Habitations 40
Vêtements 51
Jeux, Danses et Chants . . . 57
Mariage 64
La Mode 68
Les Voyages 72
La Guerre 77
La Mort 82
Troisième Division : Défauts et Qualités 91
Quatrième Division : Artisanat, Arts, Science, Industrie et Commerce . . 119
Cinquième Division : Nourriture et Famine 157
Sixième Division : Gouvernement 197
Septième Division : Médecine Indienne telle que connue à date 203

DEUXIÈME LIVRE

(Friction de deux Civilisations)

Chapitre Premier : Décalage du Rouge au Blanc 220
Chapitre Deuxième : Famine chez le Blanc 252
Chapitre Troisième : La Barbarie du Blanc 266
Chapitre Quatrième : Influences malheureuses . . . 279
Chapitre Cinquième : La Médecine Indienne (ce qu'elle était) 300

TROISIÈME LIVRE

(Le Jour de l'Indien)

Chapitre Premier : Le for intérieur de l'Indien . . 327
Chapitre Deuxième : Au Creuset des Grands Lacs 342
Chapitre Troisième : Tamisages 356
Chapitre Quatrième : Tadoussac-Acadie-Québec . . 371
Chapitre Cinquième : Epilogue (Nos obligations envers les Indigènes) 376

Ultima verba

Ami lecteur,

Si, dans ton for intérieur, tous tes préjugés contre l'Indien subsistent toujours, détruis ce livre, car l'auteur a failli à sa tâche.

S'ils sont disparus, aide-nous à les détruire chez les autres, en le faisant lire et en le répandant.

Ce que l'Indien a fait pour nous, ne mérite-t-il pas, au moins, le désistement de nos préjugés ?

On peut obtenir ce livre chez l'auteur,
3357, 2e Avenue, Québec

Le Jour de l'Indien, telle sera notre dernière partie : i. e. l'Indien tel qu'il était, l'Indien tel qu'on a voulu qu'il devienne, l'Indien tel qu'il est présentement et l'Indien tel qu'il devrait être.

Pour arriver à tel but, nous puiserons copieusement chez tous les auteurs qui ont traité de ce sujet et nous indiquerons scrupuleusement nos sources et nos extraits.

N'ayant présentement d'attaches à aucune organisation historique sur ce continent, aucune influence indue d'aucune Eminence Grise ne viendra nous faire dévier de l'impartialité la plus stricte, pour tronquer un document ou un extrait. On nous reprochera peut-être d'avoir trop dit, mais on constatera que le véritable coupable est le mutisme du passé sur l'Indien.

Nous ne chercherons pas à plaire, car nous sommes à la recherche de la vérité — voilà pourquoi nous faisons nôtres ces paroles de Parry : "Il est pénible d'avoir à rapporter des faits qui dégradent la nature humaine, mais celui qui veut peindre fidèlement le caractère et les moeurs d'un peuple ne doit rien pallier pour le plaisir de tracer un tableau agréable."[2]

Cette norme nous devrons l'appliquer tant à l'Indien qu'au Blanc et s'il arrive que parfois, lorsque le chirurgien touche du bistouri une plaie même cachée, le patient sursaute bien souvent sous la douleur, nous osons espérer que tous sauront maîtriser leurs réflexes, lorsque nous devrons toucher simplement du doigt, dans l'Histoire du Blanc, certaines tumeurs cachées, vieilles de plusieurs siècles, mais qu'en toute justice pour l'Indien, nous devons mettre à jour. En d'autres mots le problème qui nous touche est celui de la gravure frontispice : Pourquoi l'Indien a-t-il accepté la Croix et refusé la Civilisation ?

---

[2] Les Esquimaux, N. N., L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, 1869, p. 358.

siècle aura une vue d'ensemble sur toute la Nation Indienne, mais ce sera l'Indien qui aura subi le voisinage néfaste du blanc : ce sera l'Indien tel qu'il est devenu et non pas tel qu'il était avant l'arrivée du Blanc.

Le problème semblerait insoluble si le même Père ne nous en avait donné la solution : "Le temps est le père de la vérité."

Nous avons donc maintenant deux facteurs pour la recherche de la vérité : le facteur espace et le facteur temps.

Le facteur espace, dans notre travail, nous obligera parfois de parler des deux Amériques : et c'est la résultante directe des dires de tous les auteurs qui ont comparé l'Indien au Blanc. Puisque le Blanc comprend les Européens, les Turcs, les Arabes, les Persans, les Egyptiens et les Berbères, l'Indien des deux Amériques présentera, au besoin, un front commun.

Le facteur temps embrassera les périodes pré et post-colombiennes : c'est dire que nous devrons puiser aux différents rapports archéologiques de la Smithsonian Institution et des diverses autres équipes des Universités américaines ou de celle de la National Geographic Society — pour n'en nommer que quelques-uns.

Après avoir décrit la Vie de l'Indien, nous nous attarderons quelque peu sur la friction des deux civilisations : celle du Blanc et celle du Rouge.

Il y a trois-quarts de siècle, avoir parlé de la civilisation Indienne, on aurait tout simplement dit que nous aurions voulu glorifier un mythe, mais les résultats des recherches archéologiques, pour la même période, dépassent toutes les prévisions les plus optimistes, puisque — pour ne citer qu'un cas — on est forcé d'admettre, que même les jardins suspendus de Babylone deviennent insignifiants devant certaines oeuvres de génie, du même ordre, construites par l'Indien.

INTRODUCTION

Depuis plus de quatre siècles, les découvreurs, les conquistadores, les historiens et les missionnaires ont écrit sur l'Indien.

Si l'on tente de juxtaposer tous les différents jugements sur l'aborigène que nous donnent ces diverses sources, nous constatons, avec étonnement, qu'ils se contredisent à qui mieux mieux. Même, dans ce monument impérissable qu'est la Relation des Jésuites, ces bons Pères ne se sont certes pas toujours consultés sur les jugements qu'ils avaient à porter sur l'Indien : aussi, sont-ils fort discordants.

Le P. LeJeune nous donne cependant explication de ce désaccord en 1633, lorsqu'il écrit : "J'ai remarqué qu'après avoir vu quelque action commune à deux ou trois sauvages, on l'attribue incontinent à toute la Nation. L'argument qui se fait, du dénombrement des parties, est fautif s'il ne les comprend toutes ou la plus grande partie. Ajoutez qu'il y a quantité de peuples en ces contrées qui conviennent en plusieurs choses et diffèrent en plusieurs autres; si bien quand on dit que les Sauvages ont coutume de faire quelque action, cela peut être vrai d'une nation et non pas de l'autre. Le temps est le père de la vérité."[1]

Ces quelques lignes du P. LeJeune ont une portée profonde sur le point d'Histoire qui nous touche présentement. C'est admettre que pour porter un juste jugement sur l'Indien, il faut considérer l'ensemble de toute la Nation Indienne et non pas telle ou telle nation ou tel ou tel lieu. C'est dire en d'autres mots que les jugements du dix-septième siècle sur ce sujet sont tous sujets à caution. Le dix-huitième

---

[1] Relations des Jésuites, (Thwaites) 1622, p. 26.

PREMIER LIVRE

LA VIE DE L'INDIEN

Première Division

TERRITOIRES et OCCUPANTS

TERRITOIRES ET OCCUPANTS

Aux environs du temps de Cartier, les Micmacs étaient en Nouvelle-Ecosse, les Naskapis au nord du Labrador, les Montagnais entre Tadoussac et la Baie James ; les Iroquois près du Fleuve, depuis probablement Québec jusqu'à Ottawa ; les Neutres au Nord du Lac Erié ; les Hurons entre le Lac Huron et Ontario ; les Algonquins vers l'ouest jusqu'au Lac des Bois et les Cris au Sud de la Baie James et de la Baie d'Hudson.

Plus tard, vers l'époque de Champlain, quelques-uns changèrent quelque peu de place et nous les étudierons aux différents endroits où ils s'établirent.

Les Indiens de l'Acadie sont : a) Les Souriquois ou Micmacs, échelonnés le long du Golfe, autour des Iles et sur les côtes de la presqu'île de la Nouvelle-Ecosse ; b) les Etchemins ou Malécites, groupés autour de la rivière Saint-Jean, Gaspésie ; c) les Canibas ou Abénaquis, plutôt errants entre Pentagoët et Kennebec ; plus au sud les Armouchiquois.

Algonquins

"Les Algonquins étaient les plus nombreux, détenant la plus grande partie du pays à partir de la terre inoccupée et contestable du Kentucky, vers le nord à la Baie d'Hudson et de l'Atlantique vers l'ouest, jusqu'au Mississipi." Toujours d'après Thwaites, les tribus algonquines sont formées des Micmacs d'Acadie, des Penobscots du Maine, des Montagnais du St-Laurent, des Chippewas, Mascoutens, Sacs, Renards, Pottowattomies et des Illinois.[1]

Vers 1632, au dire de Léon Gérin, "les Algonquins... chasseurs nomades occupaient tout le haut pays forestier ou nord-ouest de la colonie française, depuis les côtes du Labrador jusqu'aux rives du Lac Supérieur et au delà, une vaste région reposant sur le granit, couverte de conifères et de bouleaux, généralement peu favorable à la culture, mais riche en gibier, en bêtes à fourrures."[2]

Les tribus du Bas St-Laurent, trafiquant à Tadoussac, étaient les "Betsiamites à l'est du Saguenay, les Porcupines, Owmaniweks et les Papinachois au Nord-est des Betsiamites."[3]

Cris

Si nous prenons le chemin vers la Mer du Nord, "un pays qui ne fournit point d'autres mets que de la mousse ou des feuilles",[4] nous rencontrons les Cris ; mais d'autre part, "du bassin hudsonien provient le castor de la plus riche qualité et du coût le moins élevé en raison de la pauvreté des Indiens; et le bassin est en même temps le plus plantureux réservoir de fourrures en Amérique du Nord."[5]

Iroquois

"Au sud du Lac Ontario, dans le voisinage des Hollandais et des Anglais, les Iroquois, mi-chasseurs, mi-cultivateurs, alignaient les bourgades de leurs cinq nations en un pays de plaine, beaucoup mieux adapté que le précédent (celui des Algonquins) à la culture du sol, mais d'autre part, pauvre en gibier, en fourrures."[6]

Les cinq cantons iroquois sont les suivants :

Noms français	*Noms anglais*
Agniers	Mohawks
Onnatagues	Onondagas
Onneyouts	Oneidas
Goyogouins	Cayugas
Tsonnontouans	Senecas

"La situation des Iroquois est encore plus avantageuse que celle des autres peuples de la partie orientale; car ayant d'un côté le fleuve St-Laurent dans leur voisinage au fameux sault du Niagara et de l'autre l'Ohio ou la Belle Rivière, qui tombe dans le Mississipi, ils sont à la portée d'aller partout au Levant et au Couchant, en suivant le cours de ces deux rivières."[7]

"Les sources qui y sont aussi fréquentes que merveilleuses, sont presque toutes minérales" ;[8] "du costé des Sonnontaouans il y a une source d'eau soufrée."[9] "Les raisins, les prunes et plusieurs autres fruits... sont communs.., il en possède qui surpassent les nôtres en beauté, en odeur et en saveur."[10]

"Les tribus iroquoises, peu belliqueuses d'abord, mais qui devaient finir par porter la terreur et la dévastation sur presque tous les points de l'Amérique du Nord, cultivaient la terre et dédaignaient la chasse. Elles vivaient réunies en villages ou bourgades. On comprend qu'il résultait de ces dispositions naturelles des individus, une forme de gouvernement plus stable, mieux ordonnée, exerçant plus d'empire que chez les races moins sédentaires ; aussi l'autorité des chefs et des Conseils était-elle grande parmi les Iroquois. Ce germe... devint le nerf de la redoutable confédération connue sous le nom des cinq nations iroquoises."[11]

Les Andastes

"Ces amis des Hurons, d'origine iroquoise eux aussi, vivent au sud, par delà l'Iroquoisie. Ce peuple... fabrique les grains de nacre qu'ils vendent aux tribus, qui leur servent de monnaie, d'instruments diplomatiques."[12]

Les Cheveux Relevés

"Il y a un grand peuple en cette nation et la plupart des hommes sont grands guerriers, chasseurs et

pêcheurs. Je vis là, beaucoup de jeunes femmes qui faisaient des nattes de joncs grandement bien tissues & embellies de diverses couleurs."[13]

Hurons

"Entre ces deux extrêmes, à proximité du lac que nous appelons aujourd'hui Simcoe et la baie que nous appelons Georgienne, dans l'Ontario, au point de jonction de la plaine fertile et de la montagne giboyeuse, vivaient les Hurons, sédentaires comme les Iroquois... Ils furent dans la première partie du dix-septième siècle le pivot de tout le mouvement commercial de la région."[14]

"Les Hurons dont les instincts pacifiques s'accommodaient mal du régime guerrier adopté par presque toutes les tribus de la race iroquoise, semblaient s'être tenus à l'écart du principal groupe iroquois, à partir du temps où ils furent forcés de quitter l'Ile de Montréal, ce qui eut lieu, selon les apparences, quelques années après le départ de Jacques Cartier et de Roberval du Canada."[15] "Le pays est très beau et bon, *presque tout déserté comme en France.*"[16]

Les Neutres

"Ils habitent les territoires les plus fertiles et les plus productifs qui soient . Le petun s'y cultive sur une large échele. Le gibier y abonde : cerfs, dindons sauvages, orignaux, chats sauvages, écureuils noirs y produisent de belles fourrures."[17] Leur situation est entre les Hurons et les Iroquois.

Alaska

"Deux races bien distinctes peuplent l'Alaska : les Esquimaux et les Loucheux. Les Esquimaux sont les sauvages des côtes, les Loucheux, ceux de l'intérieur."[18]

Et pour finir, un mot des Indiens du sud : entre le Tennessee et le Golfe : les Apalaches & les Mississipis. On y rencontre aussi les Cherokees, Chickasaws, Choctaws, Cris et Séminoles."[19]

Sur le Mississipi : les Dakotas ou Sioux comprenant les Winnebagoes résidant vers Green Bay, Lac Michigan.[20]

Enfin en Louisiane : les Natchez et la sous-tribu des Yazoo. S'y rencontrent aussi les Choctaws et les Alibamons.[21]

---

(1) Voir Relation des Jésuites, 1610, p. 10.
(2) Léon Gérin, vol. 2, p. 274, Les causes du conflit Iroquois-Hurons, La Nouvelle-France, 1903.
(3) Relation des Jésuites, 1610, p. 15.
(4) Relation des Jésuites, 1660-1661, p. 46.
(5) Histoire du Canada Français, vol. 1, p. 125, abbé Lionel Groulx.
(6) Léon Gérin, vol. 2, p. 275.
(7) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 201, Moeurs des Sauvages Amérinquins.
(8) Relation des Jésuites, 1656-57, p. 258.
(9) " " " 1656-57, p. 260.
(10) " " " 1656-57, p. 256.
(11) Iroquois et Algonquins, B. Sulte, Revue Canadienne, 1873, p. 608.
(12) Iroquoisie, p. 50, L. P. Desrosiers.
(13) Sagard, vol. 1, p. 193, Histoire du Canada.
(14) Léon Gérin, vol. 2, p. 275.
(15) Même source qu'à (11), p. 613.
(16) Pierre Boucher, p. 34, Histoire Véritable et Naturelle des Moeurs et Production du pays de la Nouvelle-France.
(17) Iroquoisie, p. 92.
(18) L'Alaska, J.J.S.J., Revue Canadienne, 1893, p. 163.
(19) Relation des Jésuites, 1610, pp. 11-12.
(20) " " " 1610, p. 12.
(21) " " " 1610, pp. 36-37.

Deuxième Division

LA VIE DE L'INDIEN

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE DE L'INDIEN

Naissance

L'obstétrique, chez la femme indienne, était une science très sommaire puisqu'en plus d'être la patiente elle se trouvait du même coup la sage-femme. Ajoutons à cela, l'absence de toute méthode thérapeutique d'asepsie et de plus, un temps record d'opération et de guérison — et nous avons le résumé des circonstances habituelles de la naissance de l'Indien.

"Leur couche, nous dit le P. Biard, ne dure guère deux heures : souvent en chemin, elles se délivrent & un peu après, reprendront leur travail comme devant."(1) "Si elles sont surprises seules en revenant des champs, nous dit le P. Lafiteau, elles se rendent ce devoir à elles-mêmes, lavent leurs enfants dans la première eau froide qu'elles trouvent, retournent à leur cabane, comme si de rien n'était et dès le premier jour, elles paraissent capables de leurs exercices ordinaires."(2)

Le témoignage du P. LeJeune confirme ceux de ses confrères : "Sa femme, écrit-il, accoucha toute seule sans l'aide d'aucune personne ; elle accoucha le matin & sur le midy, je la vis travailler. Elle s'était retirée sous une méchante écorce qui ne l'abritait d'aucun vent ; à deux jours de là, elle porta elle-même son enfant à Kébec pour être baptisé."(3)

Et cette femme était de Sillery !

Elles s'aidaient à cette fin, par les innombrables plantes du pays ; et pour n'en citer qu'une, ne nommons que la caulophylle faux pigamon, que "les Indiens considéraient comme favorisant l'accouchement."[4]

L'Indienne n'était pas exempte des accidents graves de la grossesse, car l'une "s'étant grièvement blessée d'une chute sur la glace, lorsqu'elle était chargée de bois, tua son fruit dont elle était enceinte & s'en déchargea avec les douleurs ordinaires en ces rencontres."[5]

Malgré toutes nos recherches, il nous a été impossible de retracer une seule mort par éclampsie, et malgré l'absence d'asepsie, aucun décès de fièvres puerpérales.

La Relation de 1656-1657 nous rapporte, croyons-nous, une naissance dans les circonstances les plus pénibles : On était en route vers l'Iroquoisie : "Le vingt-cinquiesme (juin), nous baptisâmes, après avoir célébré la sainte Messe, un enfant dont la femme d'un de nos guides Onnontoeronnons accoucha en chemin, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre (sa route) comme les autres, par une grosse pluye qui nous accompagna tout le jour et toute la nuit suivants."[6]

Le P. LeClercq rapporte un cas presqu'identique : "Elles accouchent avec beaucoup de facilité & portent des fardeaux très pesants pendant leur grossesse, écrit-il. Une sauvagesse étant un jour en canot & se sentant pressée par les douleurs de l'enfantement, pria ceux de sa compagnie de la mettre à terre & de l'attendre un moment. Elle entra seule dans le bois, où elle accoucha d'un garçon qu'elle apporta au canot, sur lequel elle rama le reste du chemin... Plusieurs même, se trouvant prises de ce mal en allant quérir du bois, se retirent un peu à l'écart pour mettre leurs enfants au monde & elles apportent le bois à la cabane sur le dos avec leurs enfants entre leurs bras comme si rien n'était."[7] "Ensuite, ils leur font avaler de l'huile d'ours ou de loup-marin"[8]

Jours et Années

Dès ce moment, i.e. depuis que ces enfants sont au monde, on comptera leurs jours et leurs années selon la méthode indienne : Ils "comptent les années par les hyvers, nous dit le P. LeJeune ; pour dire quel âge as-tu, ils disent combien d'hyvers as-tu passé ? Ils comptent aussi par les nuits comme nous faisons par les jours, au lieu que nous disons : il est arrivé depuis trois jours, ils disent, depuis trois nuits."(9)

La plus grande préoccupation de la mère pour le moment est la protection de son enfant, parlons donc un peu du Berceau.

Berceau

"Ils les font reposer sur une petite planche, dit le P. LeClercq, qu'ils couvrent de peaux de castor ou de quelques autres pelleteries. Les femmes ornent curieusement ce petit berceau, de quelqus grains de rassade, de pourcelaine, de porc épy et de certaines figures qu'elles forment avec leurs matachias pour l'enjoliver & le rendre d'autant plus magnifique qu'elles aiment leurs enfants ; auxquels elles font de petites robes de peaux toutes matachiées qu'elles embellissent de tout ce qu'elles ont de plus joli et de plus curieux."(10)

Ces berceaux étaient moelleux, car, dit Sagard "les Sauvagesses, comme elles n'ont jamais eu l'usage du linge, ny la méthode d'en faire, encore qu'elles ayent du chanvre assez, ont trouvé l'invention d'un duvet fort doux de certains roseaux, sur lequel elles couchent leurs enfants fort mollement et les nettoyent du même duvet ou avec de la *poudre de bois sec et pourry.*"(11) Champlain identifie ce "duvet fait de certains roseaux que nous appelons pied-de-lièvre, écrit-il, sur quoy ils sont couchés fort mollement."(12)

Enfin citons le témoignage du P. Lafiteau sur le

sujet : "Le berceau pour les enfants des Sauvages dans la Nouvelle France est tout à fait joli & commode. Il consiste en une ou deux planches fort minces d'un bois fort léger, de deux pieds et demi de long, enjolivées par les bords, retrécies par en bas et arrondies par le pied pour donner la commodité de bercer... (l'enfant) enveloppé de bonnes fourrures... en outre des fourrures qui sont fort douces, on y met quantité de duvet, tiré de l'épy du roseau, lequel leur sert d'ouate ou bien de poudre d'écorce de Pruche."[13]

Notons enfin que la plupart des tribus du Nord n'emploient pas le berceau, mais on le remplace par le sac à mousse, i.e. un *simple sac fait de peaux et doublé de la mousse,* laquelle on remplace au besoin."[14]

Allaitement

"Elles allaitent leurs enfants, nous dit le P. Biard, jusqu'à trois ans si elles le peuvent."[15], "jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans, nous dit le P. LeClerq, & lorsqu'ils commencent à manger, elles mâchent la viande pour la faire avaler."[16]

Enfance

La meilleure description de l'enfance de l'Indien a été donnée par N. P. Willis, croyons-nous, et la voici : "Le soin des enfants est réglé de manière qu'ils donnent à leurs parents le moins d'embarras possible, en outre de celui qu'on prend pour les nourrir..., (l'enfant) attaché avec des courroies sur une planche garnie de mousse est placé par terre ou suspendu à une branche d'arbre, de manière qu'il est balancé comme dans un berceau : il est très rare que ce procédé donne lieu à des accidents. Aussitôt que ces petites créatures peuvent se traîner sur leurs mains ou leurs pieds, on les laisse errer dans toutes les parties de la maison et dans le voisinage... Leur place favorite

est le bord d'une rivière ou d'un lac, près duquel ordinairement sont placés les villages indiens ; là et pendant l'été, les enfants jouent pendant toute la journée comme des poissons. A mesure qu'ils avancent en âge ils jouissent, dans toute l'acceptation du mot, de cette indépendance qui est le premier droit de tout membre de la tribu ; et quelques extravagances qu'ils fassent, jamais les parents ne font la moindre chose pour les retenir ou les corriger. La mère seulement fait quelquefois de légers reproches à sa fille ou lui jette de l'eau à la figure, genre de punition qui produit, dit-on, un puissant effet. Quant aux jeunes gens, ils n'ont pas besoin de leçons de leurs parents pour se pénétrer des sentiments qui animent ceux-ci : chaque fait dont ils sont témoins ou qu'ils entendent raconter, leur inspire le désir ardent de devenir de hardis chasseurs et de vaillants guerriers. Leur première étude, leur jeu favori consiste à tendre un arc, à manier une hache, et enfin à se livrer à ces exercices qui doivent faire un jour leur gloire."[17]

Ces dires de Willis semblent presque récapituler ce que nous avons vu précédemment. Le P. LeClercq renchérit encore sur Willis lorsqu'il écrit : "Leur occupation (celle des enfants) est de faire des arcs et des flèches pour tirer aux oiseaux, avec des lignes et des hameçons pour la pêche. Ils sont si adroits à ces exercices qu'ils tirent toutes sortes d'oiseaux en volant."[18]

Et c'est le P. LeJeune qui complète en nous parlant des jeux des jeunes Indiens : "Il y a certains petits jeux que les enfants trouvent sans qu'on leur enseigne : les petits Sauvages jouent à se cacher aussi bien que les petits Français... ils font quantité d'autres traits d'enfance, que j'ai remarqué en notre Europe, entre autres j'ai vu les petits Parisiens jeter une bale d'arquebuse en l'air et la recevoir avec un baton, un petit creusé, les petits sauvages Montagnais font de même, se servant d'un petit faisceau de branches de pin, qu'ils reçoivent en picquant en l'air avec un

bâton pointu; les petits Hiroquois ont le même passe-temps, jettant un osselet perçé qu'ils enlassent en l'air dans un autre petit os."[19]

Quelque surprenant que cela puisse paraître, les Relations de 1670-1671 nous apprennent que "les enfants des Sauvages ont ordinairement l'esprit beaucoup plus ouvert que le commun des enfants français."[20]

Quant aux petits Indiens jouant dans l'eau comme des poissons — sur les rives d'un lac — vous auriez dû être présents, il y a une quarantaine d'années, à la Pointe Bleue au Lac St-Jean. Après bien des efforts, ils réussissaient à cerner parmi les cailloux et à saisir une weetouche... et ils la dévoraient sans autre forme de procès et de cuisine !

---

(1) Relation des Jésuites, 1616, p. 108.
(2) P. Lafiteau, vol. 1, p. 591. Déjà cité
(3) Relation des Jésuites, 1639, p. 106.
(4) La Flore Laurentienne, Frère Marie-Victorin, p. 237.
(5) Relation des Jésuites, 1659-1660, p. 112.
(6) Relation des Jésuites, 1656-1657, p. 142.
(7) Nouvelle Relation de la Gaspésie, P. Chestien LeClercq, pp. 45-46.
(8) Nouvelle Relation de la Gaspésie, P. Chrestien LeClercq, p. 46.
(9) Relation des Jésuites, 1634, p. 180.
(10) Nouvelle Relation, p. 46.
(11) Histoire du Canada, Frère Gabriel Sagard, re., vol. 2, p. 316.
(12) Voyages de Champlain, vol. 3, p. 954.
(13) P. Lafiteau, vol. 1, pp. 593-595. Déjà cité
(14) « Most of the northern tribes did not use a cradle but substituted the moss-bag, a simple skin sack with a lining of moss which could be changed frequently ». Nomads of the Far North by Matthew W.. Striling, Chief Bureau of American Ethnology, Smithsonian Institution. National Geographic Magazine, 1949, p. 473.
(15) Relation des Jésuites, 1616, p. 108.
(16) Nouvelle Relation, p. 51.
(17) Canada Pittoresque, N. P. Willis, vol. 1, p. 15.
(18) Nouvelle Relation, p. 52.
(19) Relation des Jésuites, 1634, p. 96.
(20) " " " 1670-1671, p. 30.

CHAPITRE II

LE PHYSIQUE DE L'INDIEN

Adolescence

Les auteurs semblent garder le silence sur l'adolescence de l'Indien. Presque tous considèrent le passage de l'enfanec à la virilité, sans étape intermédiaire, chez l'Indien. Dès sa quatorzième année révolue, et souvent même avant cet âge, ne conduit-il pas seul le canot de bouleau ? Vers quinze ans, il accompagne les chasseurs et nous constatons parfois qu'il se joint aux guerriers. Toutes ces choses militent pour le silence sur son adolescence, puisque sa vie, pour cette période, semble trop se mêler à celle des adultes : entre cette dernière et son enfance, il ne semble pas exister de période intermédiaire.

Il est donc logique de considérer, dès maintenant, le Physique de l'Indien.

Le Physique

"Ils sont de bonne taille, nous dit le P. LeJeune, le corps bien fait, les membres très bien proportionnés & ne sont point si massifs que je le croyais."[1]

Parlant des Hurons, quelques années plus tard, le même père écrira : "Ils sont robustes et tous grands de beaucoup plus que les Français."[2]

Champlain s'accorde aussi avec les dires du P. LeJeune : "Ils sont fort bien formés et proportionnés de leurs corps, y ayant des hommes forts et robustes. Comme aussi il y a des femmes et des filles

fort belles et agréables, tant en la taille, couleur (bien qu'olivâtre) qu'aux traits du visage."[3]

Le témoignage de Pierre Boucher est plus explicite: "Les Sauvages, généralement parlant, tant hommes que femmes, sont fort bien faits ; et on en voit peu parmy eux qui ayent des défauts de nature, comme d'être louches, bossus, boiteux, à moins qu'il ne leur soit arrivé par accident."[4]

Celui du P. LeClercq l'est davantage : "Ils sont tous naturellement bien faits de corps, d'une riche taille, bien proportionnée & sans aucune difformité: puissants, robustes, adroits et d'une agilité surprenante, surtout quand ils poursuivent les orignaux, dont la vitesse ne cède point à celle des daims et des cerfs. Les hommes sont plus grands que les femmes qui sont presque toutes petites ; mais les uns et les autres d'un maintien grave, sérieux & fort modeste ; marchant posément comme s'ils avaient toujours quelque grosse affaire à ruminer & à décider dans leur esprit. Leur couleur est brune, olivâtre et basanée, mais leurs dents sont extrêmement blanches — peut-être à cause de la gomme de sapin qu'ils mâchent fort souvent & qui leur communique cette blancheur. Cette couleur ne diminue rien de la beauté naturelle des traits de leur visage..."[5]

Cette beauté naturelle des traits pour les uns ne semble pas en accord avec celle de l'Indien, et c'est la Relation de 1657-58 qui nous en définit la norme: "En Canada, les yeux noirs & le visage gros, à la façon des anciens Césars, emportent le prix de la beauté et de la grâce. En Europe les dents les plus blanches sont les plus belles... les Sauvages nous surpassent en cette beauté, ils ont les dents plus blanches que l'ivoire."[6]

Santé

C'est Sagard qui nous apprend qu'ils "sont tellement bien composéz qu'ils sont rarement malades et

encore plus rarement goutteux, gravelleux, hypocondres et pulmoniques."[7]

Le P. Biard ajoute : "Vous ne rencontreriez point entre eux un ventru, boussu, ni contre-faits, ladres, goutteux, pierreux, insensés, ils ne savent que c'est; ceux d'entre nous qui sont tarés, comme borgnes, louches, camus, etc., sont aussitôt remarqués par eux & mocqués largement."[8]

Le témoignage du P. LeClercq confirme les précédents : "Ils jouissent d'une santé parfaite, n'étant pas sujets à une infinité de maladies comme nous ; ils ne sont ni trop gras ni trop maigres & l'on ne voit point chez les Gaspésiens de ces gros ventres pleins d'humeurs et de graisse : aussi, les noms gouttes, de pierre, de gravelle, de gale, de rhumatisme leur sont entièrement inconnus."[9]

Le témoignage de Lescarbot s'accorde avec celui du P. LeClercq : "je ne reconoy point que nos Sauvages engraissent, ni qu'ils portent gros ventre, mais sont alaigres et dispos comme nos anciens Gaulois."[10]

La Peau

Leur peau est plus tendre que celle des Français, nous dit la Relation : "Encore qu'ils aient le cuir plus tendre & plus délicat que les Français, si on en croit aux lancettes & à la main des chirurgiens, qui attribuent cette délicatesse aux huiles & aux graisses dont ils s'oignent & dont ils se frottent."[11]

La Vue

Que doit-on dire de leur vue ? "Pour ce qui concerne le sens de la vue, nous dit la Relation, il est certain, qu'il est universellement plus parfait chez les Sauvages que chez les Français ; ils ont les yeux, tous noirs et plus petits que les nôtres."[12]

La Barbe

Quant à la barbe, comme on ne semble pas s'accorder sur ce point, nous donnons l'extrait de N.-P.

Willis qui semble bien résumer la position des deux camps. Qu'on nous permette d'ajouter cependant, que Willis ne donne pas sa source qu'il nous a été impossible de la retracer nulle part : "Les premiers voyageurs pensèrent qu'elle manquait naturellement, écrit-il ; d'où Robertson et quelques autres écrivains distingués en ont conclu que cela provenait d'une défectuosité dans l'organisation. Mais cette assertion et tous les raisonnements auxquels elle avait donné lieu, ne sont point applicables aux tribus de l'Amérique du Nord et de nouvelles observations en ont démontré la fausseté. La barbe chez les Indiens est presqu'aussi épaisse que chez les Européens, mais du moment qu'elle commence à pousser, ils ont le soin de la faire disparaître. Ce sont les vieilles femmes qui sont chargées de cet office ; et pour cela, elles se servaient autrefois d'une espèce de coquille."[13]

S'inspirant sans aucun doute des divers témoignagnes précités, c'est le P. Candide de Nant, qui croyons-nous, a su tracer en quelques lignes le meilleur portrait physique de l'Indien : "La taille est plutôt grande, surtout chez les hommes." Ils ne sont "ni trop gras, ni trop maigres et l'on ne voit point de ces gros ventres pleins d'humeurs et de graisse. Les cheveux et les sourcils sont noirs ainsi que les yeux qui sont très grands. Les dents sont extrêmement blanches... Le nez droit et fort souvent aquilin. L'ensemble donne un beau type, fort charpenté, bref ce sont pour citer l'avocat parisien, "aussi beaux fils et filles qu'il en scaurait point avoir en France, ils sont membrus et bien ossus, robustes à l'avenant."[14]

Longévité

L'Indien vivait-il vieux avant l'arrivée des Français ? La réponse est affirmative, s'il faut en croire Lescarbot, "car Membertou a plus de cent ans et n'a point un cheveu de la tête blanc et tels sont ordinaire-

ment les autres — qui plus est, en tout âge, ils ont toutes leurs dents."[15]

Un dernier mot en finissant ce chapître sur le physique des Indiens du Nord, les Esquimaux : "Ils sont de petite taille, de couleur olivâtre, du reste assez bien faits, ramassés & grandement forts."[16]

(1) Relation des Jésuites, 1632, pp. 24-26.
(2) " " " 1638-39,, p. 154.
(3) Voyages de Champlain, vol. 3, p. 951.
(4) Pierre Boucher, p. 97. Déjà cité.
(5) Nouvelle Relation, pp. 392-393. Déjà cité.
(6) Relation des Jésuites, 1657-1658, p. 284.
(7) Sagard, vol. 3, p. 598.
(8) Relation des Jésuites, 1616, p. 74.
(9) Nouvelle Relation, pp. 393-394.
(10) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 725, Histoire de la Nouvelle-France.
(11) Relation des Jésuites, 1657-58, p. 280.
(12) " " " 1657-58, p. 282.
(13) N. P. Willis, vol. 1, p. 13. Déjà cité.
(14) Une Mission Capucine en Acadie, P. Candide de Nant, p. 17.
(15) Marc Lescarbot, vol. 2, p. 744.
(16) Relation des Jésuites, 1659-1660, p. 68.

CHAPITRE III

HABITATIONS

L'Indien vivait ou nomade ou sédentaire. Nous étudierons donc ses habitations dans l'un ou l'autre cas.

Site des villages

"Ils choisissaient assez bien l'emplacement de leurs villages, nous dit le R.P. Lafiteau. Ils les situent autant qu'ils peuvent, au milieu des meilleures terres, sur quelque petite éminence, qui leur donne vue sur la campagne, de peur d'être surpris, et au bord de quelque ruisseau."(1)

Enceinte des villages

"La nature du terrain détermine la figure de leur enceinte. Il y en a de polygones ; mais le plus grand nombre sont de figure ronde & sphérique."(2)

Maisons

A son premier voyage, Cartier semble nous apprendre que les maisons sont isolées et échelonnées sur la rive du Fleuve : "Pareillement, nous trouvâmes grand nombre de maisons sur la rive du dict fleuve, lesquelles sont habitées de gens qui font grande pêcherie de tous bons poissons selon les saisons."(3)

Mais rendu à Hochelaga, il rencontre dans l'Enceinte "environ cinquante maisons longues d'environ cinquante pas ou plus chacune et douze ou quinze

pas de large, & toutes faictes de boys couvertes & gardnyes de grandes écorces & pellures desdicts boys, bien cousus artificiellement selon leur mode"[4] et "pareillement ils ont grenyers en haut de leurs maisons, où ils mettent leur bled de quoy font leur pain."[5]

Le R.P. Lafiteau nous parle des cabanes iroquoises en ces termes : "Ces cabanes sont aussi en forme de tonnelle ou de berceau de jardin : elles sont larges de cinq ou six brasses, hautes à proportion & longues selon la quantité de feux... n'excédant pas le nombre de trente ou quarante pieds."[6] Elles "ont issues des deux côtés. A chaque bout, il y a une *espèce de tambour* ou de petit appartement séparé & un vestibule extérieur."[7]

"La fumée s'élevant s'exale par une ouverture pratiquée au sommet de la cabane... Cette ouverture se ferme par une ou deux écorces ambulantes qu'ont fait avancer ou retirer, comme on le juge à propos, dans les temps de grandes pluies, ou de certains vents qui feraient refouler la fumée dans les Cabanes."[8]

Le même père est le seul, croyons-nous, qui nous parle de la Corvée pour la construction de ces maisons : "quand le temps est venu de mettre la main à l'oeuvre, on invite la jeunesse du village, à qui on fait festin pour l'encourager, et en moins d'un ou deux jours tout l'ouvrage est sur pied, plutôt par la multitude des mains qui y travaillent, que par la diligence des travailleurs."[9]

Quant à la couverture de ces maisons, elles auraient été d'écorces de bois blanc d'après les uns : "les sauvages lèvent les écorces pour couvrir leurs cabanes"[10] mais la Relation des Jésuites déclare en maints endroits que la couverture est faite d'écorces d'ormes.

L'Indien nomade devait, de toute nécessité, posséder une habitation des plus mobiles, car sa vie et celle de sa famille dépend uniquement de la facilité avec laquelle il lui est permis de suivre le gibier dans ses déplacements ; il adopte donc le wigwam : "Cabane...

faite par deux rouleaux d'écorces posés sur quatre petites perches picquées en terre & accomodées en penchant au-dessus de nous" nous dit Sagard.[11]

Le seul breuvage de l'Indien étant l'eau, et de plus, comme il vit aussi bien de poisson que de chasse, "les wigwams étaient ordinairement construits près d'une rivière, d'un ruisseau ou d'une source d'eau."[12] Le témoignage de l'abbé Maurault s'accorde avec celui du Père Biard : "Ils ne se cabanent point, qu'auprès de quelque bonne eau et en un lieu de plaisant aspect."[13]

Les auteurs s'accordent assez bien entre eux, sur la description de ces cabanes, et ce, malgré quelques petites variantes : L'auteur de l'Iroquoisie nous dit : "Les Français se rendent aux wigwams formés de trois larges et longues bandes d'écorce déroulées sur trois perches."[14] "Leurs wigwams, étaient de misérables loges construites de branches ou de jeunes arbres, plantés dans le sol réunies et liées ensemble vers le haut et recouvertes d'écorces de bouleau. Dans ces logis, la terre nue servait à la fois de plancher, de lits et de sièges ; le feu s'y faisait au milieu et la fumée s'échappait par une ouverture pratiquée vers le haut de la loge."[15]

Leurs cabanes ne sont composées que de perches, nous dit le R.P. LeClercq, qu'ils couvrent de quelques écorces de bouleau cousues les unes avec les autres & enjolivées le plus souvent par mille figures différentes d'oiseaux, d'orignal, de loutres et de castors."[16]

Denys nous donne un peu plus de détails : Les écorces de bouleau "sont si bien accomodées, dit-il, qu'il ne pleut point dans leurs cabanes. Elles sont cousues bout à bout quatre à quatre, cinq à cinq, le fil est fait de racines de sapin, qu'elles fendent en trois de mesme que l'osier dont on lie les cerceaux de barrique... leurs aiguilles sont des os qu'elles rendent aigus comme des alaines à force de les aiguiser."[17]

La terre nue ne sert pas toujours de "plancher, de lits et de sièges", car le même auteur ajoute : On a "soin d'étendre sur le sol des branches de sapin... de l'épaisseur de quatre doigts."[18] Ce témoignage confirme celui du R.P. Biard : "Toute la place à l'entour du feu est jonchée de feuilles de pin, afin de ne sentir l'humidité de la terre : dessus les feuilles de sapin, ils jettent souvent des nattes ou des peaux de loup-marin aussi délicates que le velour."[19]

Chez les Montagnais en hiver, la cabane est mieux confectionnée : "La cabane est composée de perches et d'écorces de bouleau et entourée de branches de sapin qui couvrent la neige et la terre gelée."[20]

D'après le P. Biard, la cabane d'été et celle d'hiver sont quelque peu différentes chez les Souriquois : "En été, leurs logis changent de figure, car ils sont larges et longs afin d'avoir plus d'air ; aussi les couvrent-ils lors quasi d'écorces ou de nattes, faictes de roseaux tendres et sont beaucoup plus minces et délicates que les nôtres de paille, si artificiellement tissues, que quand elles pendent, l'eau coule tout au long, sans point les percer."[21]

La nécessité de quitter souvent un lieu pour un autre oblige donc l'Indien nomade à établir en principe que : "S'il faut quitter sa maison en quelque lieu qu'on aille, il se trouve qu'on n'a rien perdu & qu'en moins d'une demie heure, on s'est basty un logement entier."[22]

Cabanage

"Il appartient au chef de famille, privativement à tout autre, d'ordonner de cabaner où il lui plaît, et de décabaner quand il veut. C'est pourquoi la veille du départ, il va lui-même tracer le chemin qu'on doit tenir et choisir un lieu propre et commode pour camper ; il ôte tout le méchant bois, coupe les branches qui pourraient l'incommoder, applanit & fraie une route, pour faciliter aux femmes le moien de

trainer sur la neige, le peu de meubles et de bagages qui composent leurs ménages. Il marque encore luy seul, le plan de la cabane ; il jette la neige avec ses raquettes, jusqu'à ce qu'il ait trouvé la terre qu'il applanit & qu'il hache par morceaux pour en ôter tout ce qui est gelé. Cela étant fait, il coupe ensuite autant de perches qu'il juge à propos, & les plante en rond sur le bord du creux qu'il a fait dans la terre & dans la neige... en sorte toutefois que les extrémités d'en haut se terminent en pointe. Après quoi, il fait des préparatifs pour la chasse... d'où il ne revient que la cabane ne soit entièrement accomodée par les femmes."[23]

Les missionnaires eurent tout d'abord des chapelles de branches, pour célébrer les offices divins, lorsqu'ils visitaient les Indiens nomades : "A peine eus-je marqué un lieu pour y dresser une chapelle, lit-on dans la Relation, que d'abord les hommes courent à leurs haches pour couper du bois nécessaire à la fabriquer & les femmes & les filles ramassent les branches de sapin, pour la paver, tapisser et couvrir, nous n'eusmes besoin que d'un jour pour la mettre en état d'y faire nos prières."[24]

"Le Dimanche approchant, lit-on à la Relation de 1647, le Capitaine commande à ses gens de faire une belle & Grande cabane, qui ne serait qu'à la prière : les jeunes hommes vont aux écorces..., les vieillards ayant bâti l'Eglise ordonnèrent à tous les gens de se couvrir le plus richement... pour honorer la prière."[25]

Au pays des Hurons, c'est "Garacontié qui prépare dans sa propre cabane une chapelle, il la dresse sans pierres de taille & sans charpente : Notre Seigneur qui veut bien se placer sous les espèces du pain, ne dédaigne pas de loger sous des écorces ; et le bois de nos forêts ne luy est pas moins précieux que les Cèdres du Liban, puisqu'il fait le Paradis partout où il se trouve."[26]

Chez les Poualak

"Quelques-uns, plus industrieux, se dressent des bâtiments de terre grasse, à peu près comme les hirondelles bâtissent leurs nids ; et ils ne dormiront pas moins doucement sous ces peaux & sous cette boue que les grands de la terre sous leurs lambris d'or."[27]

A la Baie des Puants

"Le même soir, lit-on à la Relation de 1672-73, je me suis commodement logé dans une maison de paille. Cette sorte de cabanage est la plus commode de toutes celles que j'ai encore vues ; on met de la paille jusqu'à la hauteur d'un homme et en haut des nattes. L'on se defent mieux contre le froid et contre la fumée que dans les cabanes d'écorces et ne craint pas la pluie ni la neige si les lattes sont tant soit peu en talus."[28]

Aux Illinois, les "cabanes se fabriquent avec des nattes faites de jonc plat, qu'elles (les Indiennes) ont l'adresse de coudre les unes aux autres de telle sorte que la pluie ne peut y pénétrer quand elles sont neuves."

La même Relation ajoute que ces "cabanes sont fort grandes... couvertes et pavées de nattes faites de joncs."

Pour clore le sujet, nous ne pouvons passer sous silence, celles des Indiens du Nord et du Grand Nord.

En Alaska

"Les tentes où les indigènes vivent pendant l'été sont assez analogues aux wigwams de nos Sauvages canadiens, mais il y a loin de ces constructions primitives à la barabra et au kasim des Alaskiens... Les barabras sont à demi souterraines, le plancher en terre battue est à trois pieds environ audessous du sol extérieur. Pour construire une barabra on commence par

faire une excavation rectangulaire de la dimension voulue, disons 12 à 15 pieds de côtés : les parois étant bien dressées, on les revet intérieurement de troncs d'arbres posés verticalement. Ceux-ci depassent évidemment le niveau du sol ; on les entoure en dehors d'un second mur fait de troncs d'arbres, mais horizontaux cette fois. L'intervalle entre les deux murs est ensuite remplie de terre foulée. Quand on atteint la hauteur voulue, on dresse aux quatre coins, quatre troncs d'arbres les racines en haut ; sur ces racines, on fait reposer l'extrémité des quatre premières poutres de toiture, formant un premier rectangle qui sera la base du tout. Les quatre suivantes, un peu plus courtes sont pasées sur les premières mais un peu en dedans, de façon que le second rectangle est plus petit que le premier. Le troisième rectangle sera lui-même, plus haut et plus petit que le second et ainsi de suite. La charpente du toit s'élève donc en pyramide quadrangulaire que l'on ne termine pas. On a ainsi une ouverture au milieu du toit et qui sert de fenêtre et parfois même de porte pour entrer ou sortir de gros objets. En creusant la maison on creuse aussi le corridor, espèce de fossé étroit de niveau avec le plancher de la maison et long au moins huit et quelquefois dix-huit pieds. Cette espèce de boyau est l'entrée obligé de toutes les maisons indigènes."[31]

La Kasim

La kasim n'en diffère peu que par les dimensions.

La mode de la barabra semble avoir été empruntée aux petites maisons des indigènes de la Sibérie "faites depuis les fondations jusqu'à l'extrémité du toit avec des motttes de terre, recouvertes d'une mousse qui croit dans les marais."[32] Ces mêmes indigènes, habitaient en été dans "des tentes de peaux de rennes, (en été) peaux tannées, (en hiver) peaux brutes."[33]

L'Iglou

Avant de parler du feu, quelques mots de l'Iglou. Le récit qu'en fait Parry est le suivant : "L'étonnement des Européens s'accrut encore en contemplant l'intérieur de ces demeures extraordinaires dans la construction desquelles il n'entrait d'autres matériaux que la neige et la glace. On y pénétrait en rampant par un passage cintré, étroit, haut de trois pieds au plus, taillé ou creusé dans la neige et aboutissant à une chambre circulaire, dont la forme était exactement celle de nos fours de boulangerie ; elle donnait entrée dans trois pièces semblables, placées en face de l'entrée, les deux autres sur les côtés, et chacun servait d'habitation à une famille. Toutes les huttes ne différaient entr'elles que par le nombre de pièces dont elles se composaient, quelques-unes n'en ayant que deux ou même une seule. Chaque chambre avait quatorze ou quinze pieds de diamètre sur sept d'élévation au milieu. Le tout était artistement construit de blocs de neige convenablement façonnés et placés les uns sur les autres. La clef de voûte était un gros bloc de neige équarri, et un jour semblable à celui que laisse passer le verre dépoli, pénétrait dans chaque pièce à travers une table de glace circulaire d'environ deux pieds de diamètre encadrée dans le plafond. Deux hommes, l'un prépare les moellons de neige et l'autre les mettant en place, suffisaient pour élever l'une de ces demeures hyperboréennes en moins de deux heures de temps."[34]

Il ne faut pas croire que nous allons prendre froid par notre passage dans l'iglou, car la température possible est 90 degrés F. et plus.[35]

Le Feu

Une habitation sans feu est une habitation sans vie ; aussi devons-nous prendre connaissance des diverses méthodes indiennes pour l'obtention du feu.

Les Hurons et les Iroquois obtenaient le feu par

térébration : "faisaient du feu avec des fusils de bois de cèdre, qui sont fort communs aux sauvages" dit la Relation de 1642."[36] "En frottant des bois l'un contre l'autre, dit le P. Lafiteau. Ils prennent deux morceaus de bois de Cèdre, secs et légers, ils arrêtent l'un fortement avec le genou, et dans une cavité qu'ils ont faite avec une dent de Castor ou avec la pointe d'un couteau, sur le bord de l'un de ces deux bois, qui est plat et un peu large, ils insèrent l'autre morceau qui est rond et pointu et le tournent en pressant avec tant de promptitude et de raideur, que la matière de ce bois, agitée avec véhémence, coule en pluye de feu, par le moyen d'un cran ou d'un petit canal, qui sort de cette cavité sur une mèche, tel que je viens de la décrire."[37]

Les Montagnais et Algonquins "battent deux pierres de mines ensembles sur une cuisse d'aigle, sèchée avec son duvet, lequel prend feu aisement et tient lieu de mèche. En guise d'allumettes, ils ont un morceau de bois pourri & bien sec qui brûle incessament jusqu'à ce qu'il soit consumé. Dès qu'il a pris ils le mettent dans l'Ecorce de Cèdre pulvérisée et soufflent doucement jusqu'à ce qu'il soit enflammé."[38]

Ce dernier extrait est du R.P. Lafiteau qui a copié presque textuellement la Relation de 1634 qui nous semble encore plus claire : "ils ont pour mèche la peau d'une cuisse d'aigle avec le duvet qui prend feu aisement ; ils battent deux pierres de mines ensemble : au lieu d'allumettes ils se servent d'un petit morceau de tondre, c'est un bois pourri et bien sèché qui brûle aisement & incessamment jusqu'à ce qu'il soit consommé: ayant pris feu ils le mettre dans l'écorce de Cèdre pulvérisée et soufflent doucement cette écorce enflammée. Voilà comment ils font du feu."[39]

Disons en passant que cette "pierre de mine" n'était autre que la pyrite de fer, assez commune sur les grèves de Beauport.[40]

Chez les Poualak — (de la tribu des Sioux, à l'Ouest des Cris, sur les borsd des Rivières Saskatchewa et Assiniboine[41]) — "comme le bois est rare et petit chez eux, la nature leur a appris à faire du feu avec du charbon de terre, & à couvrir leurs cabanes avec des peaux."[42]

Kalm nous a laissé un enregistrement sur le feu que nous ne pouvons passer sous silence : "Le champignon de bois s'emploie ici très fréquemment en guise d'amadou. Celui de l'érable à sucre est le plus estimé ; vient ensuite l'agaric de l'érable rouge, puis celui du merisier; enfin à défaut d'un meilleur substitut de l'amadou, on se contente du champignon qui croît sur le tremble."[43]

"Les Esquimaux de la Baie d'Hudson, dit le Bulletin des Recherches Historiques, avaient un moyen ingénieux de faire du feu avant l'invention des allumettes. Ils enroulaient une corde autour d'une baguette de bois, puis tenant dans les mains les deux extrémités de la courroie et les tirant alternativement, ils imprimaient à la broche un mouvement de rotation. Dès que le bois brûlait, ils jettaient dessus des copeaux secs ou de la mousse sèche et ils avaient ainsi du feu."[44]

A défaut de mousse ou de copeaux "on se sert de cornes de cerfs."[45]

Et pour clore le sujet, le Chef de Bureau d'Ethnologie de la Smithsonian Institution, résume ainsi le problème du feu chez les Esquimaux : "Au temps primitif, l'esquimau allumait le feu en frottant deux morceaux de pyrite de fer, en produisant une étincelle sur de l'amadou, ou par la friction produite au moyen du forêt à arçon. La lampe qui fournissait la lumière durant les longues nuits hivernales produisait assez de chaleur pour réchauffer suffisamment la maison l'hiver, presque hermétique à l'air et au-dessus l'esquimau de la côte cuisait sa nourriture."[46]

---

(1) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 3. Déjà cité.

(2) " vol. 2, p. 4.
(3) Voyages de Jacques Cartier, vol. 1,, p. 142.
(4) " " " vol. 2, p. 24.
(5) " " " vol. 3, p. 2.
(6) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 10.
(7) " vol. 2, p. 14.
(8) " vol. 2, p. 12.
(9) " vol. 2, p. 11.
(10) Bulletin des Recherches Historiques, 1915, p. 261.
(11) Sagard, vol. 1, p. 173. Déjà cité.
(12) Histoire des Abénaquis, P. Moreau, p. 13.
(13) Relation des Jésuites, vol. 3, 1616, p. 76.
(14) Iroquoisie, p. 115. Déjà cité 12, p. 6.
(15) Histoire des Abénaquis, p. 12.
(16) Nouvelle Relation, p. 68. Déjà cité.
(17) Denys, p. 371.
(18) " pp. 413, 414.
(19) Relation des Jésuites, 1611-1616, p. 76.
(20) " " " 1696-1702, vol. 65, p. 42.
(21) " " " 1616, p. 76.
(22) " " " 1643-44, p. 48.
(23) Nouvelle Relation, pp. 70-71.
(24) Relation des Jésuites, 1663, 1664, p. 25.
(25) Relation des Jésuites, 1647, p. 220.
(26) " " " 1660-61, p. 74.
(27) " " " 1659-1660, p. 238.
(28) " " " 1672-1673, pp. 266-268.
(29) " " " 1712, p. 230.
(30) " " " 1673-77, vol. 59, p. 128.
(31) « L'Alaska » J.J.S.J., Revue Canadienne, 1893, p. 160.
(32) « La Vie des Esquimaux », Ian Welz, p. 37.
(33) « La Vie des Esquimaux », Ian Welz, p. 17.
(34) « Les Esquimaux, N. N. L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial » 1869, p. 263.
(35) « Though the outdoor temperature is subzero, a Hudson Bay snowhouse is torrid inside, possibly 90F. or more.» Stirling, p. 485. Déjà cité.
(36) Relation des Jésuites, 1642, p. 266.
(37) R. P. Lafiteau, vol. 2, pp. 242-243. Déjà cité.
(38) " vol. 2, p. 242.
(39) Relation des Jésuites, 1634, p. 216.
(40) « The metallic stones were pieces of iron pyrites.» Relation des Jésuites, vol. XII, p. 272.
(41) Relation des Jésuites, 1632-57, vol. 42, p. 296.
(42) " " " 1659-60, p. 238.
(43) Kalm, vol. 2, p. 171, Voyages de Pierre Kalm.
(44) Bulletin des Recherches Historiques, 1925, p. 126.
(45) Relation des Jésuites, 1659-60, p. 230.
(46) Stirling, p. 501.

Chapitre IV

VÊTEMENTS

Les Indiens "avant l'arrivée des Européens parmi eux..., ne s'habillaient que de peaux."[1]

Cartier nous apprend qu'ils "sont vêtus de peaulx de bestes sauvages et assez povrement. L'hyver ils sont chausséz de chausses et souilléz qu'ilz font de peaulx & l'esté vont nudz piedz."[2]

Nous alons donc tenter de faire un inventaire sommaire de leurs divers habits.

Souliers

C'est le mocassin : "les souliers des sauvages boivent l'eau comme une éponge" nous dit le P. LeJeune.[3] Rien n'empêche que le même Père écrira à la Relation de 1634, i.e. un an plus tard : "pendans les neiges nous nous servons tous, Français & Sauvages de cette sorte de chaussure, afin de pouvoir marcher sur des raquettes ; l'hiver passé, nous reprenons nos souliers français et eux vont pieds nus".[4]

Bas ou Mitasses

Les bas ou mitasses : "se font d'une peau repliée et cousue, laquelle s'étrécit dans le même sens que la jambe "les femmes les font monter jusques aux genoux et les attachent en dessous avec jartières joliment travaillées en poil d'Elan et de Porc-Epy. Les hommes les portent jusqu'à mi-cuisses."[5]

La Robe

La Robe est une espèce de couverture en carré, longues d'une brasse en un sens, sur une brasse et demie de l'autre. On laisse à quelques-uns le poil. "Les unes" faites de peaux entières d'Elan, de Cerf ou de Biches, de boeuf Illinois — etc. D'autres sont de pièces rapparties de plusieurs peaux de Castor, ou d'Ecureuils noirs". A ces dernières "on attaches les queues de ces animaux à la bordure d'en bas"[6]

La Tunique

La Tunique est une sorte de chemise, sans bras, faite de deux peaux de Chevreuils minces et légères, dépouillées entièrement de leur poil & découpées en guise de frange par le bas et à la naissance des épaules. Cette tunique, qui est particulière aux Nations Huronnes & Iroquoises, est de tous leurs vêtements celui qui leur paraît le moins nécessaire, & plusieurs s'en passent aisément, particulièrement les hommes."[7]

Bras postiches

"Pendant qu'ils sont en voiage & durant la rigueur de l'hyver, ils ont des bras postiches lesquels ne tiennent point à l'habit ou à la tunique, mais sont liés ensemble par deux courroyes, qui passent derrière les épaules."[8]

Le Brayer

Les femmes s'enveloppent plus modestement "Algonquines, portent une espèce d'étole, ou de Robe sans bras, nouée sur les épaules laquelle pend jusqu'à mi-jambe." Les Iroquoises & les Hurónnes, n'ont qu'une espèce de jupe ceinte sur les reins & qui finit au dessus du genou."[9]

Le P. Leclercq semble bien confirmer les dires du P. Lafiteau.

Les habits des femmes ne sont en rien différents de ceux des hommes ; je vous dirai seulement qu'elles

se parent et s'habillent avec tant de réserves et de modestie, qu'elles ne laissent voir aucune nudité qui puisse blesser la pudeur et l'honnêteté.

Il est à remarquer qu'il n'est pas possible de leur persuader de s'habiller à la Française :

Mais ce qui me paraît assez ridicule, tant parmi les hommes que parmi les femmes, c'est que les uns et les autres mettent pour l'ordinaire leurs chemises par dessus leurs habits.[10]

Couvre-chef chez les Sorciers

"Pour leur habit & leur chevelure, ils les portent à la mode des Algounquins courans, mais je me suis fort étonné de voir des hommes entr'eux porter en tête un petit capuce rond... fait de lanières de fourrures... (ne sert qu'en hiver)... Quelques'uns portent des bonnets de chanvre & d'escorce du bois ata fort bien tissus."[11]

Tous donnent donc raison à Lescarbot qui écrivait qu'avec les peaux, ils font des manteaux, manches, bas de chausses et souliers."[12]

Le R.P. Candide de Nant nous a brossé un beau résumé des vêtements indiens : "Les vêtements consistaient, écrit-il, en une première peau couvrant le devant du corps et assujettie avec une courroie et en un manteau fait de plusieurs peaux.. ou d'une seule attachée avec une lanière de cuir par en haut et mettant le plus souvent un bras dehors. Les femmes ont en plus une ceinture par dessus la peau... L'hiver on ajoutait de bonnes manches de castor attachées par derrière... des bas de chausse grans et hauts comme nos bats à botter, lesquels ils attachent à leur ceinture... et des souliers qu'ils appellent Mekezin... Ils avaient leur méthode pour tanner les peaux et leur donner une belle apparence. Ils y ajoutaient des passements larges de deux doigts... les uns en long, les autres en chevrons rompus ou parsemés de figures d'animaux, selon la fantaisie de l'ouvrière..., car, c'était le travail des femmes... Elles faisaient ces

façons là, de couleur rouge, violette et bleue, appliquée sur la peau avec de la colle de poisson."[13]

Il y a aussi Jacques Cartier, à qui les Indiens, en plus de lui passer de l'épinette pour guérir ses gens du scorbut en ont profité pour lui "passer un sapin" comme on dit communément, et ce lorsqu'il écrit : sur le Saguenay : Ils "nous ont fait entendre que les gens sont vestus et habilléz comme nous, & de drap & qu'il y a force villes & bonnes gens & qu'ils ont grande quantité d'or & cuyvre rouge"[14]... "sont les hommes blancs comme en France & accoutréz de dras et de loques."[15]

Panache

Il ne nous faut pas oublier le panache fait ordinairement de plumes multicolores ou encore, comme dit la Relation de 1642, d'"une espèce de couronne de poil de cerf, teint en écarlate, enrichie d'un collier de pourcelaine."[16]

Quant à l'extérieur habit, port & façon, les femmes et filles sont fort pudiques et honteuses, les hommes aussi ne sont point impudens."[17]

Le témoignage du R.P. LeClercq quant à la pudicité dans l'habit des Indiennes est plus explicite : "Il est encore inoui, dit-il, de voir chez elles de ces nudités criminelles & volontaires indignes de ces dames véritablement chrétiennes qui ont tant soit peu d'amour pour la pureté & de zèle pour l'homme & la gloire de leur sexe. Elles se contentent de ce que la nature leur a donné de grâce et de beauté, qu'elles diminunt même encore assez souvent."[18]

Au Mississipi

"Les femmes ont un habit de toile de meurier qu'elles filent comme de la chanvre et du lin. C'est une toile forte et épaisse. Leur jupon est fort propre, depuis la ceinture jusqu'au dessous des genous il y a une frange très bien travaillée aussi bien que leur manteau ou tout uni ou ouvragé en lozanges ou

en carreaux, ou en hermine qu'elles portent pour l'ordinaire en blandier et rarement sur les deux épaules."[19] "La plupart des hommes ont les cheveux longs et ont pour tout habit qu'une méchante peau de chevreuil. Ils ont aussi quelque fois, aussi bien que les femmes, des manteaux en plumes de poules d'Inde ou de peaux de rats musqués bien tissus et bien travaillés."[20]

N'oublions pas, en finissant, nos Indiens du Nord.

Alaska

"Les peaux même des canards, des oies et des saumons leur servent à faire des parkas, des mitaines, des souliers... Leur fil ordinaire pour coudre — et qu'il ne faut pas confondre avec la babiche proprement dite — est le vrai file de nerf ou plutôt le tendon. Il sert à coudre les vêtements, à enfiler les rassades et les coquillages de prix..."[21]

Archibald Campbell qui fit naufrage en Alaska en 1807, nous parle en ces termes de leur Parka : "la partie principale du vêtement des indigènes de ce pays, consiste en un grand surtout appelé Parka. cet article est fait de fourrures ou de peaux, et fréquemment de peaux d'oiseaux aquatiques qu'ils portent avec les plumes à l'extérieur pendans le jour et à l'intérieur pendant la nuit."[22]

Le Jésuite J.J. confirme les dires de Campbell : "La partie principale du vêtement est la Parka, sorte de blouse à capuchon que l'on retrouve chez tous les peuples du nord... Les parkas sont courtes ne tombant pas jusqu'aux genoux."[23]

Il ajoute un peu plus loin "l'intestin grêle des grands cétacés leur fournit une étoffe imperméable légère et transparente, dont ils font des vitres pour leurs fenêtres, et pour les temps de pluie, des parkas supérieures aux meilleures mackintoshs."[24]

Le témoignage du R.P. Lafiteau confirme tous ces dires sur l'Alaska : "Les Eskimaux, les autres Peuples de la terre de Labrador, du détroit de Davis et

du voisinage de la Nouvelle Zemble sont tellement vêtus que tout est couvert excepté le visage et les mains. Ils se font des chemises de vessies et d'intestins de Poissons, coupés par bandes égales et cousus fort proprement. Cette chemise ne descend que jusques aux reins et elle a un capuchon qui couvre bien la tête et le col. Elle ne s'ouvre point sur la poitrine ; & afin qu'elle ne se déchire point, elle est ourlée par ses bords d'un cuir noir fort délié... Ils mettent sur cette chemise une casaque de peaux de Loup marin, ou bien de cerf & d'autres animaux qu'ils prennent à la chasse, fort bien préparées et garnies de leur poil. Ils coupent ces peaux par bandes de différentes couleurs & les cousent si bien les unes aux autres, qu'elles ne paraissent faire qu'une même pièce : la casaque descend un peu plus bas que la chemise & se termine en pointe sur le devant. Les cuisses et les jambes sont couvertes par une sorte de haut de chausse & de bas, qui sont de même matière & semblent ne faire qu'un tout ensemble."[25]

Pour ceux qui s'intéressent aux habits indiens, ils les trouveront dans The Picture Gallery, vol. 1, pp. 23, 24 et 25. Quant aux habits esquimaux, le même volume pp.70-71 nous en montre plusieurs.

---

(1) Histoire des Abénaquis, R. P. Moreault, p. 12.
(2) Voyages de Jacques Cartier, vol. 2, p. 31.
(3) Relation des Jésuites, 1633, p. 126.
(4) " " " 1634, p. 16.
(5) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 29.
(6) " vol. 2, p. 30.
(7) " vol. 2, pp. 28-29.
(8) " vol. 2, p. 29.
(9) " vol. 2, p. 28.
(10) Nouvelle Relation, pp. 55-56-57.
(11) Sagard, vol. 1, p. 188.
(12) Lescarbot, vol. 3, pp. 757-758.
(13) R. P. Candide de Nant, p. 28.
(14) Voyages de Jacques Cartier, vol. 2, p. 34
(15) Voyages de Jacques Cartier, vol. 2, p. 40.
(16) Relation des Jésuites, 1642, p. 278.
(17) " " " 1616, p. 624.

Chapitre V

JEUX DANSES CHANTS

Jeux

"La passion du jeu est violente aussi bien en notre France qu'en la vôtre"[1] écrit le R.P. LeJeune en 1639, et il ajoute : "je puis dire que les Sauvages passionnés pour le jeu l'emportent par dessus nos Européens"[2]

Quels étaient donc ces divers jeux ?

Jeu de Pailles

Au dixième volume de la Relation des Jésuites, à la page 321 Thwaites y met la note suivante : "les pailles sont pour eux, ce que les cartes sont pour nous."

Cette remarque est des plus sûres, car voulait-il dire d'un Indien qu'il était fort ignorant qu'on s'exprimait comme suit : "Il ne sait même manier les pailles qui sont les cartes du pays."[3]

Quel était donc ce jeu de pailles ?

"Ce sont, dit le R.P. Lafiteau, de petits joncs

---

(18) Nouvelle Relation, p. 58.
(19) Relation des Jésuites, 1700, p. 130.
(20) " " " 1700, p. 132.
(21) « L'Alaska » J.J.S.J. Revue Canadienne 1893, p. 231.
(22) Archibald Campbell, « A Voyage round the World », p. 112.
(23) « L'Alaska » (déjà cité) 1893, p. 229.
(24) « L'Alaska » (déjà cité) 1893, p. 231.
(25) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 27.

blancs de la grosseur des tiges de froment et de la longueur de six pouces. Je ne l'ai jamais vu jouer.[4]

Jeu de Fèves

dont les unes sont noircies d'un côté"[4] sans autres détails.

Jeu du Plat

Qu'on joue avec de "petits os plats et ronds comme des noyaux de pêche"[5] ou avec des fêves.

Jeu de Paquesson

"C'est presque la même chose, sinon qu'on jette ces petits os en l'air avec la main, retombants sur une robe étendue en terre, qui sert comme de tapis; le nombre tout d'une couleur fait la perte ou le gain."[5]

Le R.P. LeJeune nous donne plus de détails sur le Jeu du Plat : "Le Jeu de Plat est aussi en grand credit en matière de médecine, surtout si le malade l'a songé. Ce-jeu est purement de hazard ; ils vous ont six noyaux de prunes, blancs d'un côté et noirs de l'autre, dedans un plat qu'ils heurtent assez rudement contre terre, en sorte que les noyaux sautent et se tournent plutôt d'un côté, tantôt de l'autre. La partie consiste à amener tous les blancs ou tous les noirs : ils jouent d'ordinaire Village contre Village."[6]

Il y a encore le

Jeu de la Baguette

"C'est à qui pourra l'attraper, écrit Perrot ; quand elle est tombée entre les mains de quelqu'un, on s'efforce de la luy enlever : si elle est par terre tout le monde s'empresse de la ramasser, se tirant et se poussant avec tant de véhémence, qu'à moins de demye heure elle a passé par les mains de tous ceux qui sont présents."[7]

Un autre jeu était

La Course

"Le but de cette course est marqué depuis l'endroit d'où l'on doit partir à celui où il est dit qu'on arrivera."[8]

Jeu du Levier

Mentionné par le même Père, vol. 2, p. 359, sans autre commentaire.[9]

Tir à l'Arc

"et une espèce de combat de gladiateur."[9]

Tir au Bâton

"D'un côté, dit le R.P. LeJeune, les femmes tiraient à l'arc, à qui aurait le prix, qui était quelque ceinture de Porc--épic ou quelque collier ou chaine de Pourcelaine ; de l'autre côté, en plusieurs endroits du village, les jeunes hommes tiraient au baton à qui l'emporterait. Le prix de cette victoire était une hache, quelques coûteaux ou même une robe de Castor."[10]

Jeu de Balle

Les divers jeux de balle pratiqués par les Indiens peuvent se résumer comme suit :

Premier Jeu

"Après avoir marqué deux termes assez éloignés, comme serait de cinq cens pas, les joueurs se rassemblent dans l'espace du milieu entre les termes. Celui qui doit commencer le jeu, tient en main une balle plus grosse, mais moins serrée, que celles de nos jeux de paume. Il doit la jeter en l'air, le plus perpendiculairement qu'il lui est possible, afin de la rattraper lorsqu'elle retombera ; tous les autres forment une cercle autour de lui, tenant leurs mains

élevés audessus de leurs têtes pour la recevoir aussi dans sa chute. Celui qui a pu s'en rendre maître, tache de gagner l'un des buts éloignés — l'attention des autres se porte au contraire à lui couper le chemin, à la tenir écarté de ces buts, en le repoussant toujours vers le milieu, enfin à la saisir & à lui arracher la balle."[11]

Deuxième Jeu : La Crosse

"Les joueurs se partagent selon leur nombre et se distribuent en deux bandes autant égales qu'il se peut. Ils tirent ensuite au milieu du terrain une ligne sur laquelle on met la balle. Ils tirent de la même manière derrière chacune des deux bandes deux autres lignes éloignées pour servir de terme. Ceux que le sort a choisi poussent les premiers la balle vers le parti opposé qui fait de son côté tous ses efforts pour la renvoyer d'où elle vient. La partie dure ainsi jusqu'à ce que les uns et les autres ayent conduits leurs adversaires au terme ou à la ligne qu'ils devaient défendre... on se sert de batons recourbés au haut desquels plusieurs Sauvages ont des manières de raquettes."[12]

Troisième Jeu

"Est un exercice de petite balle qui n'est guère joué que par les filles... La balle doit être toujours en l'air, aller de main en main et celle qui la laisse tomber perd la partie[13]...

Quatrième Jeu

Joué par les Abénaquis. "Leur balle n'est qu'une vessie enflée qu'on doit aussi toujours soutenir en l'air, ce qui forme un spectacle agréable[13]...

Disons en passant que la balle "du jeu de Crosse est faite de cuir, pleine de poil de Cerf ou d'Elan", les autres, "communement ils les font avec la balle ou les feuilles de blé d'Inde."[13]

Cinquième Jeu : Jeu de Balle des Floridiens

Ils "dressent un mat haut de plusieurs coudées, audessus duquel ils mettent une cage d'osier, laquelle tourne sur un pivot. L'adresse consiste à toucher cette cage avec la balle et à lui faire faire plusieurs tours."[14]

Un autre jeu est le

Jeu du May

"Il y avait un May planté, d'une hauteur assez raisonnable. Un Nipissirinien estant monté au haut, y attacha deux prix : une chaudière et une peau de cerf, invitant la jeunesse à faire paraître son agilité. Outre que le May étant sans écorce & fort lisse, il le graissa pour en rendre la prise plus difficile."[15]

Jeu des Sauts

C'est un jeu du Grand Nord pratiqué par les Kutchims — voisins des Loucheux : "Quatre arbres croissant plus ou moins en forme d'un carré et distancés d'environ 30 pieds sont choisis, et 2 lanières faites avec la peau verte d'un orignal sont allongées en diagonale entre les arbres de façon à former un x à 20 pieds du sol. Au point d'intersection, une petite plateforme de cuir environ un pied carré y est attachée. Les participants se placent à tour de rôle sur cette petite plateforme et sautent. Chaque fois que le joueur retombe sur le carré, l'élasticité de la corde le fait rebondir plus haut jusqu'à ce qu'il soit projeté à plus de dix pieds au-dessus de la plateforme. Eventuellement, chaque participant finit par culbuter et les spectateurs s'en donnent à coeur joie. Un jeu semblable est celui de faire rebondir une personne, généralement une femme, sur une peau d'orignal tenue par plusieurs. Ce jeu rappelle celui de lancer en l'air une personne avec une couverte, pratiqué par les Esquimaux."[16]

But du Jeu chez l'Indien

"Ils sont très fidèles à payer ce qu'ils ont perdu au jeu, sans qu'ils se querellent ou qu'ils avancent la moindre parole d'impatience ; parce, disent-ils, qu'ils ne jouent que pour se divertir & se consoler avec leurs amis."[17]

Danse

Nous devons forcément être des plus brefs sur ce sujet et entrer le moins possible dans les détails puisque "il y a jusqu'à douze sortes de danses qui sont autant de souverains remèdes pour les maladies."[18] Qu'il nous suffise d'ajouter, que parfois, le métronome était remplacé par une espèce de cliquette : "se rangeant sur deux lignes parrallèles aux deux côtés d'une cabane, ayant en main une espèce de cliquette... etc.[19]

Chants

"Les Sauvages sont grands chanteurs, dit le R.P. LeJeune : ils chantent comme la plupart des nations de la terre, par récréation et par dévotion. Les airs qu'ils chantent par plaisir sont ordinairement graves et pesants, il me semble qu'ils ont parfois quelque chose de gay, notamment les filles."[20]

"Ces pauvres ignorants, ajoute-t-il encore, chantent aussi dans leurs peines, dans leurs difficultés, dans leurs périls et dangers : pendant le temps de notre famine, je n'entendais par ces cabanes, notamment la nuit, que chants, que cris, battements de tambours et autres bruits ; (pour avoir bonne chasse) ; leurs chants et tambours passent encore dans les sortilèges que font les sorciers."[21] "Ils joignent leurs tambours à leurs chants."[22]

Même en Iroquoisie, dès 1655, le missionnaire décèle déjà dans leurs chants, une harmonie douce à entendre : "La troisième chanson avait un agrément par un refrain fort mélodieux... La quatrième chan-

son avait un autre agrément, par la cadence que gardaient ces musiciens, en frappant des pieds & de leurs pétunoirs contre leur natte, mais avec un si bon accord, que ce bruit, si bien règlé, mêlé avec leurs vois, rendait une harmonie douce à entendre."[23]

Dès 1642, le misionnaire fut témoin d'un

Ballet chantant

"En suitte de cela, ce fut un plaisir qui n'eut rien de sauvage, de voir au milieu de cette barbarie, un Balet dansé par quarante personnes, au son des vois & d'une espèce de tambour, avec un accord si heureux, qu'ils rendaient tous les sons les plus agréables de la musique."[24]

Onze ans plus tard, les Hurons & Huronnes convertis chantent à ravir : "La beauté de leur voix est rare par excellence, particulièrement des filles. On leur a composé des cantiques hurons, sur l'air des Hymnes de l'Eglise, elles les chantent à ravir. C'est une sainte consolation qui n'a rien de barbare, que d'entendre les champs et les bois résonner si mélodieusement des louanges de Dieu, au milieu d'un pays, qu'il n'y a pas longtemps, qu'on appelait barbare."[25]

Et pour clore le sujet, repportons-nous au premier quart du 18e siècle, chez les Iroquois : leur chant touche presque la perfection : "ni cordeliers, dit la Relation de 1720, ni religieuses n'ont jamais si bien chanté que nos Iroquois et nos Iroquoises, ils ont la voix également douce et pleine, et ont l'oreille si fine, qu'ils ne manquent pas une demie note dans tous les airs d'Eglise qu'ils savent tous par coeur."[26]

(1) Relation des Jésuites, 1639, p. 198.
(2) " " " 1639, p. 200.
(3) " " " 1638, p. 78.
(4) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 348.
(5) Histoire Véritable... Pierre Boucher, p. 110.
(6) Relation des Jésuites, 1636, p. 186.
(7) Nicolas Perrot, pp. 34-35.
(8) " p. 25.

Chapitre VI

LE MARIAGE

Bien que les missionnaires soient plutôt réticents sur la liberté de chacun de marier — qui bon lui plaira — nous croyons que la norme est bien celle que nous donne le R.P. LeClercq pour ses Gaspésiens :

Liberté du choix des époux

"C'est ainsi que les pères et les mères de nos Gaspésiens laissent une entière liberté à leurs enfants,

---

(9) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 359.
(10) Relation des Jésuites, 1636, p. 290.
(11) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 354.
(12) " vol. 2, p. 356-357. La crosse « has been the national game of Canada since 1859, adopted from the Indian game, with modifications and improvements which have rendered it less dangerous and more scientific.» Note de Thwaites, vol. X, page 328.
(13) R. P. Lafiteau, vol. 2, pp. 357-358.
(14) " vol. 2, p. 358.
(15) Relation des Jésuites, 1642, p. 214.
(16) Stirling, p. 476.
(17) Nouvelle Relation, p. 509.
(18) Relation des Jésuites, 1636, p. 184. — Pour les divers instruments de musique — pour la danse — voir the Picture Gallery, vol. 1, p. 39.
(19) Relation des Jésuites, 1679, p. 118.
(20) " " " 1634, p. 182.
(21) " " " 1634, p. 192.
(22) " " " 1645, p. 184.
(23) " " " 1655, p. 116.
(24) " " " 1642, p. 212.
(25) " " " 1653-1654, p. 146.
(26) " " " 1720-1736, p. 274.

de se choisir le parti qu'ils jugent le plus convenable à leur humeur & plus conforme à leurs amitiés; quoique cependant les parents se réservent toujours le droit de leur indiquer celuy qu'ils croient raisonnablement leur être plus avantageux, mais enfin, il n'en est que ce que veulent ceux qui se doivent marier."[1]

Le trousseau

"Comme ils sont tous également pauvres & riches, l'intérêt ne préside jamais à leurs mariages; aussi n'est pas question de douaires, de possession, ni d'héritage, de contrat, ni de Notaire qui règlent les biens des deux parties en cas de divorce : C'est assez qu'ils aient une couverture ou quelque robe de Castor pour se mettre en menage ; et tout ce que les plus riches peuvent espérer, c'est une chaudière, un fuzil, un bate-feu, un couteau, une hache, un canot & quelques autres bagatelles qui sont toutes les richesses de ces nouveaux mariés."[2]

Dot

Quelqu'extraordinaire que cela puisse paraître, N. N. Montpetit nous en parle longuement : "Parmi les Hurons comme parmi les Iroquois, les Algonquins et autres tribus qui occupaient jadis le sol de notre pays, il n'y avait d'héritage fixe, bien déterminé, que les terrains de chasse. Une jeune fille apportait en dot à son mari un lac ou une rivière, avec droit exclusif de chases et de pêche sur iceux. Ces héritages étaient sacrés. Jamais un chasseur ne se serait permis d'empiéter sur le territoire du voisin, voire même d'un ennemi. Se trouvait-il surpris par la faim, en plein désert, il lui était permis d'aller prendre dans un trappe, la quantité de venaison qu'il lui fallait, mais sans gâter la peau de l'animal, et en lassant sa carte à sa manière, soit sur une écorce de bouleau, soit par une autre marque qui pouvait le faire reconnaître."[3]

Demande en Mariage

Nous ne pouvons passer sous silence la demande en mariage. L'une d'un Iroquois, paraît-il, semble presque classique, puisque Long, N.P. Willis et Adelard Boucher la citent tour à tour : "Père j'aime votre fille, voulez-vous me la donner, pour que les petites racines de son coeur puissent s'entrelacer avec les miennes, de manière que le vent le plus violent ne puisse jamais nous séparer."(4)

Cadeau de Noces

S'il y a quelque fille qui se marie en hyver, chaque femme et fille est tenue de porter à la nouvelle mariée, un fardeau de bois pour sa provision."(5)

Festin de Noces

"Le jeune homme est obligé d'aller à la provision et le régale est plus ou moins magnifique, qu'il fait une chasse ou une pêche, plus ou moins avantageuse : on fait les harangues ordinaires, on chante, on danse, on se divertit & on donne, en présence de toute l'assemblée, la fille au garçon, pour sa femme, sans aucune autre cérémonie."(6)

Amour

"Ils s'aiment cordialement & s'accordent admirablement bien ; vous ne voyez point de querelles, d'inimitiés, ni de reproches parmi eux ; les hommes laissent la disposition du ménage aux femmes sans les inquiéter : elles coupent, elles tranchent, elles donnent comme il leur plaît, sans que le mari s'en fâche, et je puis dire, que je n'ai jamais vu le Chef de la Cabane où je demeurais, demander à sa femme, ce que devenait la viande d'orignal & de castor, quoique tout ce qu'il en avait amassé diminuat assez vite."(7)

Ordre dans le Ménage

"Il est vrai que les Sauvages sont fort patients,

mais l'ordre qu'ils gardent en leurs exercices les aydent à conserver la paix dans leurs menages : *les femmes savent ce qu'elles doivent faire et les hommes aussi et jamais l'un ne se mêle du metier de l'autre.*"[8]

Esprit de famille chez les Esquimaux

"La meilleure intelligence semblait règner entre les familles et dans chaque ménage de ce petit clan. Dans tous les marchés, un peu importants, le mari et la femme ne manquaient jamais de se consulter ensemble avant de conclure ; tous étaient du reste d'une irréprochable probité."[9]

Solidité du lien du Mariage

"Il se trouve quelque solidité dans les mariages de nos Gasuésiens, c'est seulement lorsque la femme donne à son mari des marques de sa fécondité et on peut dire avec vérité, que les enfants sont pour lors comme les liens indissolubles et la confirmation du mariage de leur père et mère, qui se tiennent fidèle compagnie, sans jamais se séparer et qui vivent en si grande union l'un avec l'autre, qu'ils semblent n'avoir plus qu'un même coeur & qu'une même volonté."[10]

Malheureusement, avant que l'Indien n'embrasse le Christianisme, lorsque la femme était inféconde, c'était le divorce.

---

(1) Nouvelle Relation, pp. 439-440.
(2) " " p. 443.
(3) A. N. Montpetit, L'Opinion Publique, 15 juin 1867, p. 284.
(4) Adélard Boucher, L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, 1860, p. 295.
(5) Voyages de Champlain, vol. 3, p. 960.
(6) Nouvelle Relation, p. 445.
(7) " " p. 448.
(8) Relation des Jésuites, 1633, p. 132.
(9) « Les Esquimaux », N. N., L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, 1869, p. 263.
(10) Nouvelle Relation, pp. 446-447.

Chapitre VII

LA MODE

La mode chez nos Indiens & Indiennes, n'était ni celle de Paris, ni celle de Londres !... mais les femmes nous pardonneraient-elles si on la passait sous silence !

Vêtements

Les femmes et les filles "auront des robbes de Castors, d'Ours, de Cers, de loups cerviers ou autres fourrures"[1] et nous avons vu précédemment comment toutes ces robes étaient parfois artistement confectionnées.

Tatouage

C'est Sagard qui nous apprend que les Indiens "se découpent le corps par rayes & compartiments, où ils appliquent du charbon & autres couleurs qui leur demeurent pour toujours."[2] C'est Thwaites qui spécifie que ce tatouage était "la représentation d'oiseaux ou d'animaux, tel serpent, un aigle ou un crapeau."[3]

Ce travail était parfois des plus artistique au dire du R.P. Lafiteau "ils en ont encore appris celui de se faire de magnifiques broderies sur la chair vive et de se composer un habit qui leur coûterait peu cher à la vérité mais qui a cela de commode qu'il dure aussi longtemps qu'eux."[4]

Le Fard

Ils emploient, dit le même Père, une autre peinture passagère en guise de fard, qu'ils renouvellent toutes les fois qu'ils veulent se mettre sur leur propre."[5]

Jours de fête, jours de guerre ou jours de deuils ont leurs fards particuliers : "Les Sauvages se matachient..., ils se barbouillent le visage, tantôt de noir & tantôt de rouge... Ils en usent même jusque dans le deuil : ils se matachient toute la face en noir ; quand ils vont en guerre, ils se servent alors du rouge."[6]

Les Cheveux

Pour se graisser les cheveux ils tirent "l'huyle de la graine" de tournesol nous dit Sagard.[7]

Le R.P. Lafiteau confirme Sagard, lorsqu'il nous parle de la femme indienne : "Leurs cheveux et generalement ceux de tous les Sauvages, sont très beaux et du noir le plus foncé qu'il y ait; elles les graissent d'huile et ont grand soin de les peigner... (elles) tressent leurs cheveux et les laissent pendre... les partagent des deux côtés de la tête, les faisant tous revenir par derrière où elles les lient le plus prêt de la tête qu'elles peuvent... y mettent de l'écorce concassée de Peruche qui sert à les conserver... elles les enveloppent d'une peau d'anguille préparée et enduite de vermillon... ne descendent pas plus bas que les reins."[9]

Le R.P. LeClercq ajoute : "Ils laissent pendre leurs cheveux : quelquefois ils les troussent par derrière, ou bien ils en font des cadenettes, qu'ils lient proprement & qu'ils enjolivent avec des petits colliers de rassade & de pourcelaine."[10]

Le soin que l'Indienne porte à ses cheveux a une raison majeure : "C'est l'une des beautés des femmes du Canada, dit la Relation : elles vont ordinairement la tête nue et se tiennent pour bien jolies quand leurs

cheveux sont bien luisants et bien raides de graisse ; elles les portent épars sur les deux côtés, ramassant ceux de derrière en un petit faisceau qu'elles enrichissent de petits grains de leur porcelaine."[11]

Les femmes indiennes ne sont pas uniquement coquettes pour leur chevelure mais aussi de celle de toute leur famille puisque, ce sont elles "qui peignent leurs maris et leurs enfants, desquels ils graissent aussi leurs cheveux de graisse d'ours ou d'orignac."[12]

Sur le Mississipi, les femmes ont une grande tresse de cheveux sur le dos qui leur pend jusqu'au dessous de la ceinture, elles s'en font aussi une couronne autour de la tête."[13]

Bracelets

"On porte en France, les bracelets au poignet de la main. Les Sauvages les portent non seulement au même endroit, mais encore au-dessus du coude & même aux jambes au-dessus de la cheville du pied."[14]

Colliers

"Il n'y a que les femmes en France qui portent des coliers. Cet ornement est plus commun aux hommes du Canada qu'aux femmes. Au lieu de perles & de diamants ils portent des grains de porcelaine diversement enfilés, des grains de chapelets, des petits tuyaux ou canons de verre, ou de coquillage. J'ai vu un Huron porter à son cou, une poulie de barque & un autre des clefs qu'ils avaient dérobés."[15]

Pendants d'oreilles

"En Canada, les hommes et les femmes ont les oreilles percées ; on les perce aux enfants dès le berceau; les plus grands trous sont les meilleurs, ils y fourent aisément un baton de cire d'Espagne & non

seulement le bas de l'oreile est percé, mais encore le tendon ou le contour que les femmes chargent ordinairement de coquillage, qu'on appelle la porcelaine."[16]

Et pour clore le sujet, un mot du

Miroir chez les Sioux

"Afin de s'assurer si leur toilette était irréprochable... ils se miraient autrefois au bord de l'onde pure de leurs rivières. C'est en souvenir de cet usage qu'ils nommèrent les miroirs, lorsqu'ils furent introduits chez eux, "L'eau dans laquelle on se regarde."[17]

---

(1) Les Voyages de Champlain ,vol. 3, p. 588.
(2) Sagard, vol. 1, pp. 194-195. Il parle aussi du tatouage au vol. 2, pp. 346-347.
(3) Relation des Jésuites, 1610, p. 279.
(4) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 38.
(5) " vol. 2, p. 47.
(6) Nouvelle Relation, p. 61.
(7) Sagard, vol. 3, p. 714.
(8) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 57.
(9) " vol. 2, p. 58.
(10) Nouvelle Relation, p. 64.
(11) Relation des Jésuites, 1657-58, p. 286.
(12) P. C. Clément, Relation des Jésuites, vol. V, p. 204.
(13) Relation des Jésuites, 1700, p. 132.
(14) " " " 1657-58, p. 290.
(15) " " " 1657-58, p. 290.
(16) " " " 1657-58, p. 288.
(17) L. A. Prud'homme, La Revue Canadienne, 1907, 2ème vol., p. 242.

Chapitre VIII

VOYAGES

Qui voyage en canot doit "savoir manier l'aviron ; et comme c'est un grand travail, notamment au commencement, qu'on n'y est pas accoutumé, nous donnons à chaque canot ou s'embarque quelque père, un grand drap qui sert de voile, pour les racheter de cette peine."[1]

Les exceptions à cette obligation semblent assez rares. Qu'il nous suffise de nous souvenir de cette femme — dont nous avons narré l'odyssée — qui débarqua du canot, se retira seule au bois, revint avec un enfant à qui elle venait de donner jour et "rama tout le reste du voyage."

Cartes Géographiques

"Ils ont, dit le P. LeClercq, beaucoup d'industrie pour faire sur de l'écorce une espèce de carte, qui marque exactement toutes les rivières & ruisseaux d'un païs dont ils veulent faire la description : ils en marquent au juste tous les endroits ; en sorte qu'ils s'en servent avec succès & qu'un Sauvage qui la possède fait de longs voyages sans s'égarer."[2]

Le P. Lafiteau confirme les dires du P. LeClercq :

Orientation

"C'est une qualité qui semble née avec eux. Un enfant s'oriente naturellement, comme on pourrait le faire avec une boussole, par rapport aux endroits

où il a été, ou dont il a entendu parler. Dans les forêts les plus épaisses et dans les temps les plus sombres, ils ne perdent point, comme on dit, leur Etoile. Ils vont droit où ils veulent aller, où il n'y a point de route marquée. A leur retour, ils ont tout observé & ils tracent grossièrement sur des écorces ou sur le sable, des Cartes exactes et auxquelles il ne manque que la distinction des degrés. Ils conservent même de ces sortes de cartes géographiques dans leur Trésor Public, pour les consulter dans le besoin."[3]

Chez les Sénakais ou les Chilcotins... "Vous voyagez avec l'un de leurs chasseurs, par exemple, dans les profondeurs de la forêt artique, ou dans les bois touffus de la Colombie Britannique. Tout à coup, sans mot dire, vous voyez votre compagnon se baisser par terre et examiner le sol que vous foulez. Un brin d'herbe ou deux légèrement recourbés à des distances régulières, ont attiré son attention. Un caribou ou un ours, a passé par là, il y a tant de temps, vous dira-t-il alors. Vous vous étonnez et demandez du regard une explication : elle ne tarde pas à venir. Les rares brins d'herbe foulés aux pieds sur le sol presque nu de la forêt lui ont revelé ce passage et la forme et le dégré plus ou moins grand de la fraicheur de la piste, que seul son oeil d'Argus peut percevoir, déterminent pour lui et la nature de l'animal et le temps qui s'est écoulé depuis qu'il vous a précédé à travers le bois."[4]

Nos Indiens de l'Alaska "ne connaissent ni la lecture ni l'écriture, bien entendu. Et cependant on n'en trouve pas un qui ne soit capable de tracer une carte géographique de son pays sur laquelle un blanc instruit se retrouvera facilement."[5]

"Ils ont une Boussole toute naturelle dans les arbres des forêts.. leur cîme penche toujours davantage vers le Midy où le Soleil l'attire.. leur écorce qui est plus terne et plus obscure du côté du Nord... ils rom-

pent de petites branches de distance en distance sur leur route lorsqu'ils doivent revenir sur leur pas... si le vent ou les neiges venaient à couvrir leurs pistes."[6]

Ils se guident encore sur la Grande Ourse "Que les sauvages nomment aussi l'Ours ou l'Ourse[7] ou sur l'Etoile polaire "celle qui ne marche pas."[8]

Caches

Font-ils un très long voyage et le gibier risque-t-il d'être rare — qu'ils font des caches de bled pour se nourrir au retour : "De sept caches de bled qu'il avait fait en descendant, pour les reprendre à son retour, il n'en trouva que deux, les cinq autres lui ayant été dérobés" dit la Relation de 1640.[9]

Le Père LeJeune écrit : "ils cachent de deux jours en deux jours, de leur farine pour manger au retour, il n'y a point d'autres hotelleries que ces cachettes; s'ils manquent à les retrouver, ou si quelqu'un les dérobe, car ils sont larrons au denier point, il se faut passer de manger."[10]

Cajeux

Dans leurs courses à travers les forêts s'"ils se voient arrêtés d'une grande rivière & profonde, ils couppent incontinent cinq ou six arbres d'une juste grandeur, qu'ils poussent à l'eau et les ayant liés ensemble, ils en font un cajeux & comme un pont flottant sur lequel ils passent cette rivière, avec de longues perches qui leur servent de rames & d'avirons."[11]

En forêt

"S'ils sont pressés par la soif ils ont l'industrie de succer les arbres d'où distille une douce et fort agréable liqueur, comme je l'ai expérimenté quelque fois" dit Lescarbot.[12]

Campement de nuit

S'agit-il, lorsqu'ils voyagent en canot, de camper pour la nuit ? "Ils renversent leurs canots sur le côté pour se garantir du vent — ou bien ils plantes quelques branches de feuillages sur la grève et en étendent d'autres sous leurs nattes... allument le feu (pour) faire bouillir la chaudière."[13]

Manque-t-on de chaudières ? On ne s'emballe pas pour si peu, et c'est encore Lescarbot qui nous parle d'"un Sauvage qui façonna avec sa hache un bac, ou un auge, d'un tronc d'arbre, dans lequel il fit bouillir sa chair... (avec) des pierres rougies au feu..."[14]

Le temps presse-t-il trop pour faire un bac, "ils la font rotir dans de petites broches de bois, qu'ils enfoncent dans la terre par un bout et qu'ils ont soin de retourner quand elle est cuite d'un côté pour la faire cuire de l'autre."[15]

Faut-il s'éclairer ? "Ils se servent... de torches d'un bois fort combustible ou d'écorces de Bouleau ou de quelqu'autre arbre gommeux."[16]

Les moustiques veulent-ils les incommoder qu'ils "se frottent de certaines graisses et huiles" dit Lescarbot.[17]

Et pour terminer ce sujet, lorsque la Rivière devient tellement impétueuse qu'il est impossible de sauter les rapides on fait alors

Portage

"Deux hommes portent sur leurs épaules les canots dans les lieux de portage avec beaucoup de facilité jusqu'audessus ou audessous des Cataractes. Le reste de l'équipage se range sur des bretelles, qui sont une manière de chassis de bois fort commode pour enlever une grosse charge & pour la porter aisement: ou bien on fait des paquets qu'on laisse pendre sur les épaules attachés à des colliers ou longes faites de leur fil de bois blanc, tressé en bande, que les fem-

mes appliquent sur leur front & que les hommes font passer sur la poitrine & à la naissance des épaules."[18]

(1) Relation des Jésuites, 1636, p. 276.
(2) Nouvelle Relation, p. 153.
(3) R. P. Lafiteau, vol. 2, pp. 224-225.
(4) P. A. G. Morice, p. 64.
(5) « L'Alaska », J.J.S.J., Revue Canadienne, 1893, p. 232.
(6) R. P. Lafiteau, vol. 2, pp. 239-240.
(7) " vol. 2, p. 236.
(8) " vol. 2. p. 240.
(9) Relation des Jésuites, 1640, p. 9.
(10) Relation des Jésuites, 1634, p. 222.
(11) " " " 1655-1656, p. 46.
(12) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 750.
(13) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 242.
(14) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 779.
(15) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 91.
(16) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 158.
(17) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 685.
(18) R. P. Lafiteau, vol. 2, pp. 119-120.

CHAPITRE IX

LA GUERRE

Conflit Iroquois - Hurons

Il "sévissait" depuis des années, depuis des générations peut-être, lorsque Champlain à l'aube du dix-septième siècle, remonta le Saint-Laurent pour la première fois; la venue des Français ne fit que lui donner un caractère plus sanglant."[1]

Il s'est certainement passé de cruels combats, même à Québec, avant Champlain, puisque Sagard nous parle des débris d'une vieille bourgade iroquoise laquelle "se voit encore en un lieu sur la haute terre qui est auprès de notre petit Couvent, que l'on appelle le fort des Hiroquois."[2]

Casus belli

Les motifs, raisons ou prétextes de guerre ne sont rien autres que le "désir de venger une injure qu'ils ont reçue, ou l'ambition de se faire craindre et redouter des Nations étrangères : d'où vient qu'on a vu des Sauvages, dit le P. LeClercq, traverser de grands païs, avec quelques poignées de bled d'Inde pour toute provision, coucher sur la neige, souffrir la faim et la soif s'exposer aux injures du temps dans les saisons les plus rigoureuses ; attendre des dix à quinze jours derrière un arbre, pour trouver l'occasion de surprendre combattre, vaincre leurs ennemis, leur enlever la chevelure & retourner au païs chargées de ces cruelles dépouilles."[3]

Arrêtons-nous quelque peu sur leurs différentes sortes d'Armes.

Arc

Fait de "cèdre rouge ou d'une autre sorte de bois fort dur & durci au feu."[4] La corde est de tendon, de nerf ou de babiche.

Flèches

"faites de roseau, empennées de plumes de quelque gros oiseau, ils y appliquent avec une colle de poisson très forte, des os, ou des pierres tranchantes & taillées à plusieurs crans pour rendre la plaie plus dangereuse."[4]

Empennage

"Ils les empennent de plumes de queu d'Aigle, parce qu'elles sont fermes et se portent bien en l'air et lorsqu'ils en ont faute, ils bailleront une peau de castor, voire deux, pour recouvrer une de ces queues."[5]

Casse-têtes

"il est de racines d'arbre ou d'une autre bois dur, et élargi ou arrondi à son extrémité de la grosseur de poing."[4]

Boucliers

"Leurs cuirasses étaient aussi un tissu de bois ou de petites baguettes de jong, coupées par longueurs proportionnées, serrées fortement l'une contre l'autre, tissues et enlacées fort proprement avec de petites cordes faites de peau de biche ou de chevreuil."[6]

Ceci concorde assez bien avec Lescarbot : "font aussi des Masses de bois en forme de crosse, pour la guerre, et des Pavois qui couvrent tout le corps, ainsi qu'avaient nos anciens Gaullois. Quant au carquois, c'est du métier des femmes."[7]

Les palissades

Nous avons parlé précédemment des Enceintes des villages. Le P. LeJeune ajoute encore : "Au reste pour la garde du païs, ils entourent les principaux villages, d'une forte palissade de pieux, pour soutenir un siège."(8)

En parlant des Iroquois, Sulte soutient que "leurs forts étaient en effet les mieux construits au point de vue de la solidité et des besoins de la guerre."(9)

Tactique

"En entrant sur le territoire ennemi, on recommande un profond silence : la chasse est suspendue; ils se trainent en rampant soit tout le long des arbers abattus, soit dans les marécages. Quelquefois, ils attachent à leurs pieds le sabot d'un buffle ou les griffes d'un ours et suivent une marche arrégulière comme ces animaux."(10)

"C'est la coutume des Hiroquois et des autres Sauvages de s'entr'appeller les uns les autres par des cris de chahuans pendant la nuict & par le gazouillement de quelques autres oyseaux le jour."(11)

Camouflage

"Les Sioux en général étaient rusés comme des renards. Lorsqu'un parti de guerre voulait s'approcher d'un camp d'ennemis pour reconnaître leur nombre et le point faible, avant de les attaquer, ils envoyaient comme éclaireurs quelques guerriers couverts de peaux de loup, se promener sur les hauteurs avoisinantes."(12)

Guerre d'embuscade

"J'aimerais quasi autant estre assiégé par des Lutins que par des Iroquois, dit l'auteur de la Relation de 1644-45 ; les uns ne sont guères plus visibles que les autres ; quand ils sont éloignéz on les croit

à nos portes & lorsqu'ils se jettent sur leurs proye, on s'imagine qu'ils sont en leurs pays."[13]

Garde des prisonniers la nuit

"Le soir, quand ils se cabanent, dit Pierre Boucher, ils font coucher le prisonnier sur les dos contre terre et ils plantent de petits pieux en terre, au droit des pieds, des mains du col et de la tête, ensuite ils lient le prisonnier à ces pieux, de sorte qu'il ne peut remuer ; ce qui est une peine plus grande que l'on ne pourrait croire, principalement l'été, à cause des maringouins qui les mangent, car ils sont nuds."[14]

Retraite

Bouche ajoute : encore : "Ils sont adroits à surprendre et à dresser une embuscade, ils ne se prennent pas mal à faire une retraite honorable."[15]

Champlain nous donne des détails beaucoup plus intéressants sur leur retraite : "Tout ce que j'ai remarqué de bon en leur guerre, est qu'ils font leur retraite fort surement, mettant tous les blessés et les vieux au milieu d'eux, estant sur le devant, aux aisselles et sur le derrière, bien armés."[16]

Il nous apprend encore qu'"ils délibérèrent de partir de faire retraicte au plutôt & commencèrent à faire certains paniers pour porter les blessés, qui sont mis la dedans entassés en un morceau, pliés et garrotés, de telle façon, qu'il est impossible de se mouvoir, moins qu'un petit enfant dans son maillot."[17]

Barbarie

Tout ce qui touche les atrocités et la barbarie de ces guerres sera traité plus loin à "Défauts & Qualités."

Retour de Guerre

"Les filles et les femmes, nous dit le P. LeClercq, paraissent toutes matachiées & parées de leurs colliers de rassade & de pourcelaine, sur le bord de l'eau

aussitôt qu'on aperçoit les chaloupes victorieuses des Gaspésiens, afin de recevoir les trophées & les chevelures que leurs maris apportent du combat. Elles se jettent même à l'eau avec précipitation, pour les aller quérir & plongent dans la rivière ou dans la mer à chaque fois que les guerriers font des huées et cris de joie, qui marquent le nombre des ennemis qu'ils ont tué sur la place & des prisonniers qu'ils amènent pour leur faire souffrir les tourments & les supplices ordinaires."[18]

Aux Illinois, "Ils portent aussi un grand bouclier fait de peau de boeuf sauvage à l'épreuve des flèches, dont ils se couvrent tout le corps."[19]

Et pour clore le sujet, un mot des Indiens de la Nation du Chat qui "combattent à la Française, essuyant courageusement la première décharge des Iroquois, qui sont arméz de nos fuzils, fondant ensuite sur eux, avec une grèle de flèches, qui sont empoisonnées et qu'ils tirent huict et dix fois, avant qu'on puisse recharger un fusil."[20]

---

(1) Les Causes du conflit Iroquois-Hurons, Léon Gérin, La Nouvelle-France, 1903, vol. 2, p. 273.
(2) Sagard, vol. 1, p. 272.
(3) Nouvelle Relation, pp. 450-451.
(4) R. P. Lafiteau, vol. 1, p. 196.
(5) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 347.
(6) R .P. Lafiteau, vol. 1, p. 197.
(7) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 747.
(8) Relation des Jésuites, 1636, p. 228.
(9) Iroquois et Algonquins, Benjamin Suite, Revue Canadienne, 1873, p. 611.
(10) N. P. Willis, vol. 1, p. 28.
(11) Relation des Jésuites, 1647, p. 30.
(12) Sioux et Assiniboines, L. A. Prud'homme, la Revue Canadienne, 1907, vol. 2, p. 242.
(13) Relation des Jésuites, 1644-45, p. 220.
(14) Pierre Boucher, p. 125.
(15) " " p. 123.
(16) Voyages de Champlain, vol. 3, p. 922.
(17) " " vol. 1, p. 901.
(18) Nouvelle Relation, pp. 464-465.
(19) Relation des Jésuites, 1675-1677, p. 160.
(20) " " " 1653-54, p. 82.

Chapitre X

LA MORT

Bien que nous ayons appris précédemment que Membertou a plus de cent ans..., qu'il n'a pas un cheveu de blanc et que tels sont ordinairement les autres... il faut admettre quand même que, l'Indien, lui aussi, arrive un jour au terme de sa vie ; d'ordinaire, "Ils parviennent à une vieillesse extrême, nous dit le P. Lafiteau, et "on les voit mourir par une pure défaillance, semblable à une lumière qui s'éteint."[1]

Dès qu'il a rendu l'âme, les femmes "lavent le corps, le graissent de leurs huiles, lui peignent le visage et la tête... Ce fard n'était autre chose que les couleurs dont les sauvages se peignent encore. Ils habillent ensuite le cadavre de pied en cap, l'ornent de ses colliers et de ses différents atours & après l'avoir mis dans la situation où il doit être dans le tombeau & l'avoir enveloppé d'une belle robe de fourrure neuve, on l'élève sur une estrade, où il est exposé jusqu'au jour destiné à sa sépulture."[2]

Champlain effleure à peine le sujet : "Quand quelqu'un est décedé, iles enveloppent le corps de fourrures & le couvrent d'écorces fort proprement, puis ils l'élèvent sur quatre pilliers, sur lesquels ils font une cabane d'écorces d'arbres de la longueur du corps."[3]

La narration que nous en donne le P. LeClercq est beaucoup plus détaillée : "Lorsque le moribond a rendu les derniers soupirs, les parents et les amis du défunt couvrent le corps d'une belle peau d'élan ou robe de Castor, dans laquelle on l'ensevelit & on le garrotte avec des courroies de cuir ou d'écorce. d'une telle manière, que le menton touche aux genoux et les pieds à leur dos ; d'où vient que les fosses sont toujours rondes, de la figure d'un puits & profondes de quatre à cinq pieds... On députe ensuite de jeunes sauvages, pour aller annoncer à toute la Nation la mort de leurs parents et amis... Tout le monde étant assemblé dans la Cabanne du défunt, on transporte le corps au Cimetière commun de la Nation; on le met dans la fosse & on le couvre d'écorces et de peaux les plus belles... et ils y mettent ensuite tout ce qui est à l'usage du défunt... On comble la fosse de terre et on y met pardessus quantité de buches en forme de mausolée, sur lequel parait une belle croix."[4]

Décès en hiver

"Si quelque Sauvage vient à mourir durant l'hiver, en quelque lieu éloigné du Cimetière commun de ses ancêtres, ceux de sa cabanne l'enveloppent avec beaucoup de soin dans des écorces matachiées de rouge et de noir, le mettent dessus les branches de quelque arbre sur le bord de la rivière & luy font avec des buches une espèce de petit fort de crainte qu'il ne soit endommagé par les bêtes fauves ou par les oiseaux de rapine : le Chef députe au printemps la jeunesse pour aller quérir le corps..."[5]

Lescarbot nous apprend aussi qu'après que les femmes avaient préparé une écorce pour mettre le défunt on le mettait dans la fosse avec divers cadeaux "peaux de castors et de loutres..., arcs, flèches, carquois et autres choses."[6]

Champlain nous dit aussi qu'au lieu des élever sur des Estrades, il y en a d'"autres qu'ils mettent en terre."[7]

"Il y a des morts, dit Denys, qui ont emporté pour plus de deux mille livres de pelleterie, ce qui faisait pitié aux Français et peut être envie tout ensemble."[8]

"Les Français, dit la Relation des Jésuites, sont étendus tout de leur long dans leurs sépulcres ; les Sauvages en ensevélissant leurs morts, leur font tenir le tombeau, la posture qu'ils tenaient dans le ventre de leur mère. En quelques endroits de France, on fait tourner la tête au mort, du côté de l'Orient ; les Sauvages luy font regarder l'Occident."[9]

Décès dans la Hutte

Il nous est imposible de prendre position dans la mésentente des missionnaires, à savoir, si chez les Hurons & Iroquois le corps d'un Indien décedé dans sa Hutte est sorti par la porte ou si on pratique une autre ouverture dans la Hutte pour l'en sortir.

A tout événement, lorsqu'il s'agit des Esquimaux du Labrador, voici ce que nous dit Stirling : "'Lorsqu'un Esquimau est sérieusement malade, ses parents le sortent de la hutte avant qu'il ne meure, si possible. S'il meurt au dedans, un trou est fait dans le côté de la maison par où le corps est déménagé. Le trou est ensuite fermé pour empêcher l'âme du disparu d'y passer comme il l'aurait fait si le corps avait été sorti par la porte."[10]

Embaumement

C'est Lescarbot qui nous parle de cet embaumement. Presque tous les missionnaires, sans mettre en doute sa bonne foi — n'ont pu collaborer la véracité de son dire. "Ce Panoniac, écrit-il, fut tué

et le corps, rapporté es cabanes de la rivière Saincte — Croix où les Sauvages le pleurèrent et embaumèrent. De quelle espèce est ce baume ? je n'ay peu scavoir ne m'en estant pas enquis sur les lieux."[11] "Ce Panoniac... fut gardé en la Cabanne de son père jusqu'au printemps."[12]

Nous verrons subséquemment que Lescarbot avait positivement raison.

Crêmation

"Il n'y a que la famille du Grand Lièvre qui brûle les cadavres", dit la Relation et d'après une Légende, lorsqu'on ne les brûlait point, il y avait une précipitation anormale de neige.[13]

Deuil

"Le deuil chez les Sauvages a aussi ses Loix consacrées par un usage de temps immémorial... petit deuil..., le Grand Deuil.., l'Anniversaire... etc."[14]

Vêtements de deuil

"Pour ce qui est du vêtement de deuil, dit Lescarbot, nos Souriquois se fardent la face tout en noir, ce qui les rend fort hideux."[15]

Veuvage

"Si un homme perd sa femme, il ne se remarira qu'après un an passé"[16] dit le Père Jouvency. "Si un Sauvage se remarie devant trois ans après le décès de sa femme, dit le P. LeJeune, il n'est pas bien vu des parents de la defuncte."[17]

Fête des Morts

"La Fête des Morts, dit le R.P. Brebeuf, est la ceremonie la plus célèbre, qui soit parmi les Hurons."[18]

Douleur

"On ne peut exprimer la douleur d'un Gaspésien quand il perd sa femme, dit le P. LeClercq. Il est vrai qu'au dehors il dissimule autant qu'il peut, l'amertume qu'il en a dans le coeur, parce que ces peuples estiment que c'est une marque de faiblesse, indigne d'un homme qui est tant soit peu brave & genereux, de pleurer en public. Si donc le mari verse quelquefois des larmes, c'est seulement pour montrer qu'il n'est pas insensible à la mort de sa femme, qu'il aimait tendrement."(19)

Alaska

En Alaska, "pendant les dix années qui suivent la mort, les parents du defunt préparent... la grande Fête des Morts, qui se célèbre la dixième année."(20)

Pour clore le sujet, si quelque ne trouve rien de lugubre dans la mort & la sépultuer de l'Indien, il changera peut-être d'idée, avec la veillée du mort chez les Loucheux que nous vous donnons pour terminer : "Pendant les jours qui suivent immédiatement la mort, on expose le cadavre au milieu du Kasim. Il est assis, et auprès de lui, on dépose un plat de poisson et un gobelet d'eau. Les grandes lampes qui brûlent d'ordinaire dans la salle sont alors éteintes : une petite veilleuse seule reste allumée aux pieds du défunt. Cette pâle lueur éclaire, la nuit, une scène vraiment sinistre : la veillée du mort. Les femmes sont assises en cercle sur le sol autour de lui. Derrière elles, les enfants debout, en cercle aussi, se balancent, se tordent, se démènent comme des possédés. Un troisième cercle est formé par les hommes, debout aussi, qui frappent des batons les uns sur les autres en hurlant Ya ! Ya! du fond de leurs poitrines. Il est difficile de rien se figurer de plus horrible : les lueurs tremblottantes

de la petite lampe qui éclairent à demi ces ténèbres, la présence du cadavre, les regards farouches des uns et les contorsions des autres, tout contribue à rendre plus affreux cette scène vraiment infernale."[21]

(1) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 361.
(2) " vol. 2, pp. 388-389.
(3) Voyages de Champlain, vol. 3, p. 961.
(4) Nouvelle Relation, pp. 520-523.
(5) " " pp. 524-525.
(6) Marc Lescarbot, vol. 2, p. 452.
(7) Voyages de Champlain, vol. 3, p. 585.
(8) Denys, p. 454.
(9) Relation des Jésuites, 1657-1658, p. 308.
(10) Stirling, p. 503.
(11) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 835.
(12) " " vol. 3, p. 845.
(13) Relation des Jésuites, 1723, p. 156.
(14) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 438 et suivantes.
(15) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 839.
(16) Relation des Jésuites, vol. 1, p. 265.
(17) " " " 1639, p. 202.
(18) Voyages de Champlain, vol. 3, p. 586.
(19) Nouvelle Relation, p. 449.
(20) L'Alaska, J.J.S.J., Revue Canadienne, 1893, p. 407.
(21) L'Alaska, J.J.S.J., Revue Canadienne, 1893, p. 406.

Troisième Division

DEFAUTS et QUALITES

Chapitre Premier

DÉFAUTS

Nous les plaçons par ordre alphabétique. Comme ce premier livre n'est que narratif, les commentaires se feront rarissimes.

Adultère

"Nos deux Français furent bien surpris en visitant les Nadouechiouecs ; ils virent des femmes défigurées et à qui on avait coupé le bout du nez jusqu'au cartillage, de sorte qu'elles paraissaient en cette partie du visages, comme des têtes de mort ; de plus, elles avaient sur le haut de la tête, une partie de la peau arrachée en rond. S'étant informés d'où provenaient ces mauvais traitements, ils apprirent avec admiration, que c'était la loy du pays, qui condamne à ce supplice toutes les femmes adultères. Ce qui ne se fait pas parmi les chrétiens est pratiqué parmi les Sauvages."(1)

Sur le Mississipi, "il y aurait bien des choses à dire... des moeurs et des façons de faire de ces peuples. En attendant que nous en recevions le récit, nous dirons seulement que les femmes y sont fort retenues. Aussi leur coupe-t-on le nez quand elles font mal."(2)

Barbarie

Vouloir établir que les Indiens étaient barbares est tout simplement défoncer une porte ouverte : Le

massacre de Lachine, les supplices des Martyrs Canadiens sont des faits que nous connaissons depuis notre jeune âge et que nous passons sous silence.

Nous nous contenterons que de quelques témoignages qui pourraient nous être utiles dans les livres subséquents.

"Presque toutes les Nations barbares de l'Amériques sont anthropophages, mais les Amérinquains Méridionaux sont plus tachés de cette inhumanité que les autres. Je ne sache guères, dit encore le P. Lafiteau, que les Abénaquis... à qui on ne puisse reprocher la cruauté des autres Nations."(3)

"Les prisonniers cependant, dit le P. LeClercq, sont ceux qui souffrent le plus. En effet, si les Diomèdes, les Buziris, les Dioclétiens, les Nérons & leurs semblables, vivaient encore, je crois qu'ils auraient en horreur la vengeance, les supplices et les cruautés des Sauvages de la Nouvelle France, & surtout des Iroquois envers leurs prisonniers ; car enfin, couper des doigts à leurs ennemis ou les brûler avec des tisons ardents par tout le corps ; leur arracher les ongles; leur faire manger leur propre chair, après qu'elle est toute grillée et rôtie par la violence du feu ; verser du sable brûlant & tout rouge, sur les plais du patient; passer des batons dans les nerfs des bras & des jambes & les tourner jusqu'à ce que le corps devienne en double par la retractation de ces nerfs ; faire rougir des haches, et les mettre en forme de collier sur les corps ; ce ne sont là, que les supplices ordinaires que les Iroquois et les autres Nations font souffrir à leurs prisonniers."(4)

C'est le P. Chaumonot qui écrit : "Je voudrais pouvoir décrire les supplices qu'ils font souffrir à ceux des ennemis qui tombent entre leurs mains; mais il n'est pas possible de voir en ce monde quelque chose qui représente mieux la manière dont les démons tourmentent les damnés..."(5)

Chez les Iroquois, pour augmenter l'entrain à la guerre on se plonge même dans l'occultisme le plus

barbare : "On nous a raconté, dit la Relation de 1640, qu'ils prennent parfois un enfant nouveau-né, le lardent de flèches, le jettent au feu; la chair étant consommée, ils prennent les os qu'ils mettent en poudre & quand ils veulent aller en guerre ,ils boivent un peu de cette poudre, croyant que ce breuvage leur augmente le coeur."[6]

Monsieur Le Chanoine Groulx nous a brossé un tableau de la barbarie de l'Indien qui attirera notre attention pour clore ce sujet : "L'homme de ce pays, qui est-il ? Un mélange d'Homme et de démon, un peuple à contrastes. A le voir célébrer ses nombreuses fêtes champêtres, six à huit dans l'année : fête de la plantation, de la poussée et de la récolte du maïs, fête de la cueillette des fruits sauvages, qui soupçonnerait en ces gens de goût pastoral qu'on voit danser, la tête ornée de fleurs et de feuillages, qui soupçonnerait, dis-je, l'incarnation même de la férocité ? Hurons, Algonquins, Outaouais sont d'affreux tortionnaires. Le sadisme iroquois, sadisme poussé jusqu'au génie, paraît tout dépasser. La Vertu de ces peuples, lisons-nous dans les Relations, est la cruauté. Le Père Lalemant, pourtant habitué à ces abominations, écrivait en 1659 : "Pour la cruauté, je ferais rougir ce papier et les oreilles frémiraient si je rapportais les horribles traitements que les Agnieronnons ont fait sur quelques captifs... Je les passe, non seulement parce que ma plume n'a pas d'encre assez noire pour les décrire, mais bien plus, de peur de faire horreur par la lecture de certaines cruautés dont les siècles passéz n'ont jamais entendu parler."[7]

Blasphèmes

"Leurs jurements se font comme ceux des Romains, ils jurent par le Soleil nous dit le R.P. Le-Clercq.[8]

Ingratitude

"Ils sont ingrats au dernier point," nous dit le R. P. LeJeune, et il ajoute : *"Ne pensez pas qu'ils se comportent ainsi entr'eux, au contraire, ils sont très reconnaissants, très libéraux et nullement importuns envers ceux de leur nation."*[9]

Le P. LeClercq confirme : "Ils sont cependant ingrats *envers les Français* et ils ne leur donnent ordinairement rien pour rien."[10]

Ivrognerie

"C'est un démon, disent les Relations, qui les rend fols, et tellement passionnés, qu'après leur chasse, se trouvant bien riches en castor, au lieu de fournir leur famille de vivres, d'habits et d'autres choses nécessaires, ils boivent tout en un jour et sont contraints ensuite de passer l'hiver tout nuds, dans la famine & dans toutes sortes de misères ; il s'en est trouvé dont la manie a été si étrange, qu'après s'être dépouillé de tout pour boire, ils ont vendu jusques à leurs propres enfants afin de s'enivrer, & les enfants étant pris de boissons battent impunément leurs parents; les jeunes gens s'en servent comme d'un philtre pour corrompre les filles après les avoir enivrées; ceux qui ont des querelles font semblant d'être ivres pour s'en venger avec impunité.. on ne peut concevoir les désordres de ce vice diabolique."[11]

Jonglerie

"Si les simples, les décoctions & les remèdes ordinaires ne sont pas assez efficaces, les amis de ceux qui sont malades ne manquent pas d'appeler le Jongleur."[13] "La plupart ne sont que des trompeurs exerçant leurs jongleries pour tirer quelques présents des pauvres malades" nous dit le P. LeJeune.[14]

La cérémonie pour communiquer aux drogues, aux racines et aux simples des vertus curatives est des plus simples d'après les Relations : "Le principal

des sorciers se tient au milieu des autres entouré d'un grand peuple. Puis élevant la voix, il dit qu'il va communiquer aux drogues, ou aux racines qu'il tient dans un sac, la force de guérir toutes sortes de playes."[15]

La Jonglerie des Indiens atteignait-elle la Sorcellerie ? Le P. Lafiteau en doute fortement : "Les Missionnaires de la Nouvelle France, écrit-il, qui ont le plus à souffrir de la part de ces espèces de Devins... examinèrent d'abord avec grand soin, si le Démon avait parts à leurs sorts ; mais quelques peines qu'ils aient pû prendre, ils ne purent rien découvrir, sur quoy ils pussent appuyer un jugement assuré."[16]

Quant au P. LeClercq, il croit qu'il y avait des jongleries qui étaient diaboliques : "Je veux bien croire, écrit-il, que dans quelques-unes il n'y a bien souvent que de vaines observations et c'est aussi, peut-être, ce qui a donné lieu à quelques-uns d'inférer trop légèrement de ces jongleries particulières et tout à fait puériles, que les autres n'avaient rien de diabolique. Il est vrai que je n'ai pu découvrir aucun pacte explicite ou implicite, entre les jongleurs et le Démon, mais je ne puis me persuader aussi, que le Diable ne domine dans leurs tromperies & les impostures dont il se sert pour amuser ces peuples & les éloigner d'autant plus de la connaissance du vrai Dieu; car enfin, il est difficile de croire qu'un Jongleur fasse naturellement paraître les arbres tout en feu, qui brûlent visiblement sans se consumer & donner des coups de mort à des Sauvages, fussent-ils éloignés de quarante à cinquante lieues, lorsqu'il enfonce son couteau ou son épée dans la terre, et qu'il en tire l'un ou l'autre tout plein de sang, disant qu'un tel est mort, qui effectivement meurt et expire dans le même moment qu'il prononce la sentence de mort contre luy... Il n'est pas encore naturel, qu'avec le petit arc dont ils se servent..., ils blessent et tuent quelquefois les enfants dans le sein de leur

mère quand ils décochent leurs flèches dessus la simple figure de ces petits innocents qu'ils crayonnent sur quelque morceau de peau de castor ou d'orignal..."[17]

N'oublions cependant pas le témoignage de Sagard, sur les Médecins, chirurgiens et jongleurs des Indiens qui "portent, dit-il, toujours avec eux un petit sac de cuir dans quoy, ils tiennent quelques petits remèdes pour les malades, comme poudre de simples ou de racines."[18]

Les Relations nous apprennent que les jongleurs des Natchez "ont un petit panier où ils conservent ce qu'ils appellent leurs esprits, c'est-à-dire, de petites racines de différentes espèces, des têtes de hiboux, des petits paquets de poil de bêtes fauves, quelques dents d'animal, de petites pierres ou cailloux et d'autres semblables fariboles."[19]

Que ce soit sur les bords du St-Laurent ou du Mississipi, le panier ou le sac du jongleur, possède un contenu presqu'identique. Il n'est donc pas surprenant qu'avec un tel sac, le Jongleur réussisse à faire sortir de petites pierres ou cailloux, du corps du malade, en lui affirmant que c'était là le sort qui le rendait malade.

Libertinage

"Ils naissent, vivent et meurent dans une liberté sans retenue, ils ne savent que c'est de bride ni de caveçon : c'est une grande risée parmi eux de dompter ses passions et une haute philosophie d'accorder à ses sens tout ce qu'ils désirent", dit le P. LeJeune.[20]

Il y a cependant un point sur la question du libertinage qui devrait être connu : c'est le sort des prisonnières de guerre : "Les jeunes gens des Cinq Nations, nous dit N.-P. Willis, se font gloire de leur manière d'agir envers l'autre sexe. D'une grande quantité de femmes qui sont tombées dans leurs mains pendant une longue nuit de guerres, et dont

plusieurs étaient fort belles, aucune n'a eu à se plaindre que son honneur fut exposé au moindre danger..."[21]

L'affirmation de Willis est appuyée par le témoignage de l'historien Colden : "On m'a toujours assuré qu'il n'existe aucun cas de la moindre violence contre la chasteté d'une femme prisonnière."[22]

Mensonge

"La menterie, dit le R.P. LeJeune, est aussi naturelle aux Sauvages que la parole, *non pas entr'eux, mais envers les étrangers.*"[23]

Paresse

"néanmoins on ne voit guère ces Sauvages postillonner ainsi ; car leurs journées ne sont tout que beau passe-temps. Ils n'ont jamais haste. Bien divers de nous qui ne saurions jamais rien faire sans presse et oppresse ; oppresse, dis-je, parce que notre désir nous tyranise et bannit la paix de nos actions."[24]

Poison et Suicide

Les Relations nous apprennent qu'"ils ont l'usage du poison."[25] "Un tel est mort, il a mangé de l'aconit : allons quérir son corps."[26]

"Un autre jeune homme avait, je ne sais par quel dépit, dit le P. Chaumonot, mangé une racine vénéneuse pour se donner la mort... Environ une demi-heure après, il mourut en chemin pendant que ses parents le reportaient à sa cabane."[27]

Susceptibilité

"Les Gaspésiens sont si sensibles aux affronts qu'on leur fait, qu'ils s'abandonnent quelquefois au désespoir & attentent même sur leur vie" dit le P. LeClercq, et il nous parle d'un jeune Sauvage "qui pour avoir reçu un coup de balai par mégarde tenta de se pendre."[28]

Songes

"Un songe en France n'est qu'on songe, mais c'est icy un point de Théologie, ou un article de foy ; il faut une grâce bien forte pour le faire mépriser." dit la Relation de 1642.[29]

Sorcellerie

Nous en avons déjà dit quelques mots à Jonglerie mais précisions ici quels sont les objets au dire des jongleurs qui causaient un sort." Ce sort sera un noeud de cheveux, un morceau d'ongle d'homme ou de quelqu'animal, un morceau de cuir ou de bois, une feuille d'arbre, quelques grains de sable ou autres choses semblables."[30]

D'après le R.P. LeJeune, ce qu'on appelle sorcellerie n'en n'est pas : "Ce n'est pas que le Diable se communique à eux si sensiblement qu'il fait aux Sorciers et aux magiciens d'Europe ; mais nous n'avons point d'autre nom pour leur donner."[31]

Vantardise et Orgueil

"Ces pauvres chétifs et enfants s'estiment plus que tous les hommes de la terre, et pour rien au monde ne voudraient quitter leur enfance et chétiveté. Mais ce n'est pas de merveille, car, comme j'ai dit, ils sont enfants."[32]

Esprit de Vengeance

"Les Sauvages sont vindicatifs envers leurs ennemis ; avec quelle rage et quelle cruauté ils les traitent, les mangeant après leur avoir fait souffrir tout ce qu'un démon incarné pourrait inventer. Cette fureur est commune aux femmes aussi bien qu'aux hommes, voire même, qu'elles les surpassent en ce point."[33]

Ce témoignage du P. LeJeune est confirmé par les Relations de 1647-48 : "ils sont vindicatifs au dernier point envers leurs ennemis."[34]

En certaines circonstances ils le sont aussi envers les étrangers nous apprend le R.P. LeClercq : "Il n'en est pas de même cependant, quand on les maltraite sans sujet ; car pour lors, tout est à appréhender & comme ils sont extrêmement vindicatifs envers les Etrangers, ils en conservent le ressentiment dans le coeur."[35]

Vol

C'est Nicolas Perrot qui nous parle des "sauvages qui sont naturellement portés au larcin",[36] "Etre Huron & n'être point larron c'est un autre miracle,[37] dit le P. LeJeune, et il s'explique : "Je ne crois pas qu'il y ait nation sous le ciel plus portée au larcin que la Huronne, il faut toujours avoir les yeux sur leurs pieds & sur leurs mains quand ils entrent en quelque endroit. On dit qu'ils dérobent des pieds aussi bien que des mains."[38]

Le témoignage de Pierre Boucher n'est pas aussi dur, du moins pour les Algonquins : "Quoiqu'il y en ait parmi eux quelques-uns qui soient larrons, ils ne dérobent jamais avec effronterie."[39]

Tous ces témoignages, presque contradictoires, que nous joindrons à certains autres subséquemment, à savoir si l'Indien est voleur, nous conduiront à des résultats assez sensationnels.

---

(1) Relation des Jésuites, 1659-1660, pp. 234-236.
(2) " " " 1672-1674, p. 98.
(3) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 307.
(4) Nouvelle Relation, pp. 465-466.
(5) Relation des Jésuites, 1640, pp. 28-30.
(6) " " " 1640, p. 70.
(7) Histoire du Canada Français, vol. 1, p. 156.
(8) Nouvelle Relation, p. 421.
(9) Relation des Jésuites, vol. VI, pp. 256-258.
(10) Nouvelle Relation, p. 406.
(11) Relation des Jésuites, 1659-1660, pp. 102-104
(12) " " " 1616, p. 88.
(13) Nouvelle Relation, p. 517.
(14) Relation des Jésuites, 1639, p. 148.

Chapitre II

QUALITÉS

Amour des enfants

"Ils ont beaucoup d'affection pour leurs enfants, mais ils n'usent d'aucune discipline car ils ne les corrigent pas eux-mêmes ni ne permettent à d'autres de le faire."(1)

---

(15) " " " 1655-56, p. 172.
(16) R. P. Lafiteau, vol. 1, p. 377.
(17) Nouvelle Relation, pp. 33, 334, 335.
(18) Sagard, vol. 3, p. 599.
(19) Relation des Jésuites, 1720-1736, pp. 150-152.
(20) " " " 1637, p. 60.
(21) N. P. Willis, p. 14.
(22) Colden, VI, p. 9.
(23) Relation des Jésuites, 1634, p. 246.
(24) " " " 1616, p. 84.
(25) " " " 1640, p. 74.
(26) " " " 1640, p. 72.
(27) " " " 1640, pp. 26-28.
(28) Nouvelle Relation, pp. 409-410.
(29) Relation des Jésuites, 1642, p. 226.
(30) " " " 1647-1648, p. 198.
(31) " " " 1637, p. 6.
(32) " " " 1612, 1614, p. 12.
(33) " " " 1634, p. 244.
(34) " " " 1647-1648, p. 226.
(35) Nouvelle Relation, pp. 402-403.
(36) « Mémoire sur les moeurs, coutumes et Religion des Sauvages de l'Amérique septentrionale » par Nicolas Perrot, p. 17.
(37) Relation des Jésuites, 1637, p. 64.
(38) " " " 1633, p. 240.
(39) Pierre Boucher, p. 99

"Et quand il est question de leur demander de leurs enfants pour les amener et faire voir en France, ils ne les veulent bailler, nous dit Lescarbot. Et ainsi je trouve qu'on leur fait tort de les appeler barbares, *vu que les anciens Romains l'estaient beaucoup plus, qui vendaient le plus souvent leurs enfants pour avoir moyen de vivre.*"(2)

Amour fraternel

Les Relations nous rapportent deux cas d'amour fraternel. L'un pour la tribu Huronne et l'autre, pour la tribu Iroquoise : "celuy-ci, voyant une grêle de flèches fondre sur eux, au lieu de prendre la fuite, prit entre ses bras un petit frère qu'il avait et avait paré tous les coups qu'on décochait sur ce petit innocent, les recevant luy-même sur son corps, avec un courage et un amour fraternel qui semble avoir quelque chose plus que la nature. En effet il conserva ce petit frère, mais lui fut transpercé de flèches & tomba mort sur celuy qu'il voulait couvrir de son corps en mourant."(3)

Quant à l'Iroquois, écoutons la Relation de 1647-48 : "Ce pauvre garçon interrogé pourquoi il se venait jeter dans les feux dans les marmites, dans les estomachs des Hurons ses ennemis, répondit qu'il voulait courir la même fortune que son frère, & qu'il avait plus d'amour pour luy, que de crainte des tourmens, qu'il n'aurait pu souffrir en son pays, le reproche de l'avoir laschement abandonné. Cette amitié n'est pas commune."(4)

Amour paternel et maternel

"Ils sont pitoyables et se portent compassion les uns aux autres, dit Pierre Boucher, et il ajoute : Ils aiment fort leurs parents et les pleurent longtemps après qu'ils sont morts."(5)

Bien noter ici, que nous devons exclure les Esquimaux, dont nous reparlerons plus loin.

Bonne Humeur

Bien qu'on n'en puisse faire une règle générale, il y a un cas, qui mérite d'être noté : "Ce Huron..., est l'une des plus belles et des plus agréables humeurs qu'on scaurait rencontrer. Il se met en toutes les postures du monde pour agréer à ses hôtes : il fait le soldat, le laboureur, l'artisans avec une si grande naiveté, qu'il estait la récréation de tous les Français & bien souvent, quand ils se rient de luy, il les gausse si adroitement qu'ils ne s'en sauraient fascher."[6]

Compassion

"J'étais pour l'ordinaire tellement glacé, dit le P. LeJeune que le feu seul me pouvait dégeler ; les Sauvages en étaient étonnés, car ils suaient sous le travail, leur témoignant quelquefois que j'avais grand froid, ils me disaient : donne tes mains que nous voyions si tu dis vrai et les trouvant toutes glacées, touchés de compassion, ils me donnaient leurs mitaines échauffées et prenaient les miennes toutes froides."[7] Ce même Père qui d'ordinaire n'étouffe pas les Indiens sous les fleurs écrit en 1637 quelques lignes qui sont assez surprenantes : "Ce Sauvage avait des qualités qui le rendait tout à fait aimable : *Je ne me fus jamais imaginé pouvoir trouver en un barbare tant de douceur et de débonnaireté,* pendant le voyage, il me traita comme son propre fils."[8]

Il ajoutera un peu plus loin : "Il a traité l'enfant comme un enfant : je n'ai point ramé, je n'ai porté que mon sac, sinon que depuis trois jours que j'ai pris aux portages un petit paquet qu'on m'a présenté, à raison qu'un de nos Sauvages est tombé malade."[9]

Cette compassion apparaît encore davantage avec ceux de sa tribu : "Comme il y a plusieurs orphelins parmi ce peuple — car depuis qu'ils se sont adonnés aux boissons de vin et d'eau de vie, ils meurent

en grand nombre — ces pauvres enfants sont dispersés dans les Cabanes de leurs oncles, de leurs tantes, ou autres parents. Ne pensez pas qu'on les rebroue, qu'on leur reproche qu'ils mangent les vivres de la maison, rien de cela, on les traite comme les enfants du père de famille ou du moins peu s'en faut, on les habille le mieux qu'on peut."[10]

Cette comparaison se rencontre aussi en Acadie et c'est le P. Biard qui prend la parole : "Cette amitié et fidélité des dits peuples envers les Français a paru remarquablement après nostre déroute faite par les Anglois... Car eux, ayant sceu, s'en vinrent à nous de nuict et nous consolaient du mieux qu'ils pouvaient, nous présentant leurs canots et leur peine pour nous conduire où nous voudrions. Ils nous offrent encore, que s'il nous faisait plaisir de demeurer avec eux — ils étaient trois Capitaines : Betsabès, Aguigueon et Asticou — desquels un chacun prendrait pour sa part dix de notre troupe (puisque nous restions trente) et nous nourriraient jusqu'à l'an suivant quand les navires Français arrivent à la côte..."[11]

Reportons-nous en 1748, lorsque les Abénaquis reviennent de Charlestown avec la famille Johnson prisonnière. En revenant au Canada, madame Johnson mit au monde un enfant et devint fort faible. Les Abénaquis tuèrent le cheval qu'ils avaient et "se hatèrent de préparer pour la malade un bouillon (de cheval) qu'ils assaisonnèrent d'herbes et de racines cueillies dans la forêt, ce qui lui donna un odeur et une saveur agréable. Le malade le trouva excellent et ressentit de suite un grand soulagement : on lui en donna plusieurs fois pendant la soirée, ce qui rétablit ses forces d'une manière bien sensible."[12]

Cette compassion est très prononcée chez nos Sauvages de Gaspésie, principalement envers les vieillards : "Il leur est aussi défendu de manger des entrailles de l'ours, de la moelle ou de quelques

autres morceaux délicats, ces mets friands étant uniquement réservés aux vieillards... Les petits fans d'ourds, d'orignal, de loutres, de castors & de porc-épics qui est réservé pour les anciens, n'étant pas permis aux jeunes gens d'y goûter."[13]

Cette compassion se rencontre aussi envers leurs femmes : "Les sauvages soulagent leurs compagnes avec beaucoup de charité : allant à la chasse, pour fournir abondamment de quoi les nourrir, afin qu'elles puissent allaiter leurs enfants : car il est inoui qu'elles les mettent en nourice."[14]

"Ils conservent inviolablement entr'eux la manière de vivre qui *était en usage pendant le siècle d'Or* : ceux qui se figurent un Sauvage Gaspésien comme un *monstre de la nature*, ne croiront que difficilement, la charité avec laquelle ils se soulagent réciproquement les uns et les autres : Le fort supporte le faible avec plaisir et ceux qui par leur chasse font beaucoup de pelleteries, en donnent charitablement à ceux qui n'en ont point, soit pour paier leurs dettes soit pour se vêtir ou avoir le nécessaire à la vie. Les veuves et les orphelins reçoivent des présents et s'il s'en trouve quelqu'une qui ne puisse nourrir ses enfants, les anciens prennent le soin de les distribuer & de les donner aux meilleurs chasseurs avec lesquels ils vivent, ni plus ni moins que s'ils étaient les propres enfants de la Cabane."[15]

Pierre Boucher confirme les dires du P. LeClercq: "Quand il y a quelque famille qui est tombée en nécessité de vivres, il y a des Capitaines qui vont par le Bourg ramasser du bled pour la subsistance de ces pauvres gens, chacun donne, qui plus, qui moins, selon son pouvoir."[16]

Quant aux malades, "si un malade demande quelque personne pour demeurer auprès de lui, il est tellement obéi, qu'on croirait celui-la ingrat qui lui refuserait cette courtoisie."[17]

Chez nos Hurons de Sillery convertis, cette compassion se changera bientôt en une charité des plus

belles. "Ces bons Sauvages ont dans cette bourgade une pauvre fille muette et innocente, qui ne s'aide en rien non plus qu'un enfant et au reste disgraciée, si laide et si malpropre qu'elle fait horreur. Ces bonnes gens, cependant, pleins de Charité se sont accordés d'en prendre soin de mois en mois : Chaque famille s'en charge à son tour, dans la vue de lui continuer cette charité toute sa vie."(18)

La compassion se décèle jusque dans le grand nord: "Le sixième jour, le bruit de ma mort prochaine s'étant répandue aux environs, un pauvre Sauvage de la Nation des Esquimaux, vint de dix lieues me seigner."(19)

Et pour clore le sujet — bien que nous la rencontrerons encore, beaucoup plus loin, disons qu'elle existait aussi aux Illinois : "Du reste, ces pauvres gens (un cathécumène et 2 paiens) avaient grand soin de moi : ils me portaient sur leurs épaules lorsqu'il fallait passer quelque ruisseau ; et quand il y avait de profondes rivières à traverser, ils ramassaient plusieurs morceaux de bois sec qu'ils liaient ensemble et me fesant asseoir sur cet espèce de bateau, ils se mettaient à la nage et me poussaient devant eux jusqu'à l'autre bord."(20)

Courage

L'entraînement au courage est parfois, chez l'Indien, un entraînement assez pénible. C'est ainsi par exemple que Lescarbot qui apprend que les Indiens ne craignaient pas de "mettre des charbons ardents sur leurs bras et laisser brûler le cuir, de sorte que les marques y demeurent toujours... et montrent ces marques pour dire qu'ils ont un grand courage."(21)

C'est principalement dans les tortures que leur courage éclate : "On aurait peine à croire la constance avec laquelle les prisonniers souffrent toutes ces cruautés de leurs ennemis, qu'ils bravent même au

milieu des supplices, jusqu'à leur reprocher qu'ils n'entendent rien à les faire souffrir et les menacer de les traiter bien plus cruellement s'ils les tenaient dans leur pais : Vous diriez à les voir chanter au milieu des braziers qui les environnent de toutes parts qu'ils sont insensibles à ces ardeurs. Hé bien ! vous me tuerez, disent-ils à leurs bourreaux, vous me brûlerez, mais aussi il faut que vous sachiez que j'en ai tué & brûlé plusieurs des vôtres. Si vous me mangez, je me console d'avoir aussi mangé quelques-uns de votre Nation. Faites donc tout ce que que vous voudrez."[22]

Le P. Lafiteau confirme les paroles du P. Le-Clercq : "Cet héroisme est réel et il est l'effet d'un courage grand et noble... (Ils) semblent se préparer à cet événement dès l'âge le plus tendre. On a vu des enfants accoller leurs bras nuds l'un contre l'autre, mettre entre deux des charbons ardents se défiant à qui soutiendrait la gageure avec plus de fermeté & la soutenir avec constance."[23]

Le courage, c'est une qualité fort précieuse pour l'Indien en temps de disette : "Mon hôte, dit le P. LeJeune, me disait dans ces grandes disettes : Chibiné : aie l'âme dure, résiste à la faim, tu seras parfois deux jours, quelque fois trois ou quatre sans manger, ne te laisse point abattre, prend courage, quand la neige sera venue, nous mangerons."[24]

"Que le courage de ces peuples ait eu besoin d'être excité par des motifs de vengeance, d'honneur ou d'intérêt, dit le P. Tailhan, je l'admets volontiers sur la foi de (Nicolas) Perrot : mais quel civilisé n'est sauvage en ce point."[25]

"Deux jeunes Esquimaux, de 18 à 20 ans, s'étaient attaqués à trois superbes ours polaires. N'ayant pas de carabines, ils les approchaient à une distance de 8 à 10 pieds, se profilant du moment où l'animal en colère se tournait sur leurs chiens, ils lui lançaient leurs harpons. N'eussent-ils pas eu cette dernière arme, ils s'y fussent attaqués avec leurs couteaux,

manière très risquée dont ils ne se seraient pas tirés sans égratignures."[26]

Disons, avec le R.P. LeClercq, pour terminer ce sujet qu'ils ont de la force et beaucoup de constance pour souffrir généreusement les disgrâces ordinaires et communes à tous les hommes. Cette grandeur de courage éclate merveilleusement dans les fatigues de la guerre, de la chasse & de la pêche, dont ils supportent les travaux les plus rudes, avec une constance admirable."[27]

Eloquence

"Il y a certains capitaines dont nous admirons l'éloquence, acquise sans beaucoup de préceptes de rhétorique" dit le P. Chaumonot.[28] "Pour l'Esprit, disent les Relations de 1644-45, ils n'ont rien de moins que les Européens & demeurant dedans la France, je n'eusse jamais cru, que sans instruction, la nature eut pu fournir une éloquence plus prompte et plus vigoureuse, que j'ai admiré en plusieurs Hurons."[29] "En un mot, leur éloquence nous emporta, ou plutôt la disposition de leurs âmes & les raisons que la nature pouvait leur fournir."[30]

"Un autre disait à un père : puisque tu sais peindre la parole — c'est-à-dire que tu sais écrire — et que ces personnes d'importance qui sont au-delà du Grand Lac — c'est-à-dire au-delà de l'océan — entendent des yeux — c'est-à-dire savent bien lire, dis-leur... etc.[31]

"Ils étaient dix de compagnie, dont le chef était un des permiers Capitaines de tout leur pays, âgé de cinquante à soixante ans, homme sage et adroit dans les affaires, éloquent audela de ce qu'on peut croire... etc." disent les Relations de 1656-57.[32]

"Les Iroquois, écrit Benjamin Sulte, étaient les premiers orateurs Sauvages ; ils déployaient parfois assez d'esprit et de science d'argumentation pour déconcerter les Européens instruits."[33]

"La pantomime des orateurs était si expressive, que des alliances ont été conclues entre de petites tribus qui avaient un langage différent, et ne pouvaient pas se comprendre."

"Le discours d'un orateur indien est étudié et travaillé avec soin : celui de l'Iroquois est susceptible de s'élever jusqu'à la hauteur de l'élégance athénienne, et quelques unes de ces compositions peuvent échapper à la critique."(34)

"Je vous avoue, dit l'auteur de la Relation de 1723, que j'admirai son flux de paroles, la justesse et la force des raisons qu'il exposa, le tour éloquent qu'il leur donna, le choix et la délicatesse des expressions dont il orna son discours. Je suis persuadé que, si j'eusse mis par écrit ce que ce Sauvage nous dit sur le champ et sans préparation, vous conviendriez sans peine que les plus habiles Européens, après beaucoup de méditation et d'étude, ne pourraient guère composer un discours plus solide et mieux tourné."(35)

Héroïsme

Nous ne citerons qu'un fait, rapporté par le R. P. Chaumonot : "il s'agit de pauvres infidèles sans moralité... (c') est celui d'un jeune homme qui, voyageant par un grand froid avec sa soeur et la voyant près de succomber, se dépouilla d'une grande peau qui le couvrait pour l'en revêtir ; puis l'encourageant à hater le pas afin d'éviter la mort qui la menaçait, il reste avec le mauvais vêtement de sa soeur. La pauvre fille le laissant, se mit à courir jusqu'à son village, et pendant ce temps-là, son pauvre frère mourait de froid, victime de son héroisme fraternel."(36)

Hospitalité

L'hospitalité chez l'Indien est telle, que d'un tour de main, l'hôte transforme sa Cabane en une Cha-

pelle pour le missionnaire : "Mon hôte Garacontié... prépare dans sa propre Cabane une Chapelle, il la dresse sans pierre de taille & sans charpente : Notre Seigneur, qui veut bien se placer sous les espèces du pain, ne dédaigne pas de loger sous des écorces ; et le bois de nos forêts ne luy est pas moins précieux que les cèdres du Liban, puisqu'il fait le Paradis partout où il se trouve."[37]

Cette qualité est générale chez tous nos Indiens. "L'hospitalité est en si grande estime chez nos Gaspésiens, qu'ils ne font presque point de distinction entre le Domestique & l'Etranger ; ils logent également les Français et les Sauvages qui viennent de loin... vous les verrez nourrir leurs parents, les enfants de leurs amis, des femmes veuves, des orphelins et des vieillards, sans jamais leur faire aucun reproche de la nourriture ou des autres secours qu'ils leur donnent."[38]

C'est Champlain qui écrit que "Desdames.. ira trouver un Sauvage de credit & amy des Français, le prier de notre part de vouloir recevoir de nos compagnons pour hyverner."[39]

Les Relations de 1661-62 sont fort explicites sur ce sujet; "Nous avons été réduits à ne vivre que de porcs-épics, la chasse de l'orignal n'ayant pas été heureuse et non seulement nos Sauvages ont souffert de la famine avec résignation... mais de plus, ils ont reçu avec toute la charité imaginable, l'équipe de deux Chaloupes de nos Français, qui n'ayant pu gagner Québec avant l'hiver, ont été contraints de la passer dans nos forêts, où ils ont trouvé que toutes nos cabanes étaient comme autant d'hôtelleries où ils ont été reçus à table sans rien payer.. Nous n'eussions jamais cru disent ces Français... que des barbares fussent si charitables."[40]

Nicolas Perrot, coureur de bois, qui en a vu de toutes les couleurs, écrit sur le sujet "L'Hospitalité qu'ils exercent surpasse *toutes celles du commun chez les Européens.*"[41]

Commentant les dires de Perrot, le P. Tailhan ajoute : "si donc on venait à tomber sur certains passages, où l'on semble affirmer le contraire, il faudrait l'entendre des sauvages *gâtés par le voisinage des Européens,* et initiés par eux aux plus vils calculs de la cupidité."(42)

Intelligence

L'Indien "passe une partie de sa vie dans des entreprises dangereuses qui exigent de l'intelligence et de la reflexion et dont il ne vient souvent à bout qu'avec beaucoup d'adresse et de présence d'esprit. Ses sens, surtout ceux de l'ouie et de l'odorat acquièrent par la pratique, une subtilité presque surnaturelle. Il peut suivre un animal ou un ennemi, à des traces qui, pour l'oeil d'un Européen, sont presqu'imperceptibles et, dans ses excursions, il prend une connaissance géographique minutieuse des contrées qu'il traverse. Il peut même les désigner grossièrement... et lorsqu'il jette les yeux sur une carte, il comprend bientôt sa construction et reconnait les lieux qui lui sont familiers. Sa facilité à trouver le chemin direct pour se rendre dans des endroits situés à des centaines de milles, et qu'il ne connait peut-être que par les rapports de ses compatriotes, est vraiment étonnante... etc."(43)

Forcément, nous devrons revenir sur ce sujet, plus loin.

Libéralité

"La libéralité parmi eux est estimée ; c'est d'où vient que les Capitaines sont ordinairement plus pauvres que les autres."(44)

La Relation de 1612-14 s'exprime sur ce sujet : "Ces sauvages sont *très généreux entre eux ;* aucun ne jouit seul du plaisir dans sa bonne fortune mais en fait bénéficier ses amis dans une large part ; et quiconque reçoit des invités à ce qu'ils appellent une

"tabagie", ne s'asseoit pas avec les autres mais s'occupe de les servir et distribuer toute la nourriture sans en garder pour lui-même obligeant ainsi l'hôte à souffrir de la faim à moins qu'un de ses invités en prenne pitié et lui remette une partie de ce qui reste de sa portion."(45)

L. P. Biard écrit après la prise par les Anglais de l'Acadie : "De fait, les Sauvages venaient à nous furtivement et durant la nuit et avec grande générosité et dévouement s'apitoyaient sur notre sort et nous promettaient tout ce qui leur était possible."(46)

C'est toujours en Acadie, pendant la famine qu'on écrira : "Jusqu'à ce que les bateaux fussent trouvés, une pêche chanceuse soulagea deux fois leur faim ; ils étaient aussi aidés par de nombreux rassemblements avec les sauvages de la côte, de qui Louis Membertou, lorsqu'affamé, recevait une ample provision de viande d'orignal, Roland et quelques "Sagamores" fournissaient du pain et d'autres donnaient généreusement des provisions de poisson et d'oiseaux."(47)

Ils sont *fort libéraux entre eux*, dit le R.P. Le-Jeune, voire ils font état de ne rien aimer, de ne point s'attacher aux biens de la terre afin de ne se point attrister s'ils les perdent. Un chien déchira n'a pas longtemps, une belle robe de Castor à un Sauvage, il était le premier à s'en rire."(48) Et le même père écrira encore : "Ils ne refusent jamais la porte à un étranger & l'ayant reçu une fois en leur maison, ils luy font part de ce qu'ils ont de meilleur ; ils ne luy donnent jamais son congé & quand il prend de soi-même, il en est quitte pour un simple grand-mercy."(49)

"C'est dans le temps de chasse — où ils sont si souvent exposés à la faim qu'il n'est presque point d'année qu'elle n'en fasse mourir quelqu'un — alors, si une Cabane de gens affamés en rencontre une autre dont les provisions ne sont pas encore épuisées, ceux-ci partagent avec les nouveaux venus le peu

qu'il leur reste — sans attendre qu'on le leur demande, quoiqu'ils demeurent exposés par là au même danger de périr où se trouvaient ceux qu'ils aident à leur depens avec tant d'humanité & de grandeur d'âme. En Europe, ajoute encore le P. Lafiteau, nous *trouverions peu de disposition dans des cas pareils, à une libéralité si noble et si magnifique.*"[50]

Le P. Leclercq confirme encore son confrère : "Ils sont tellement généreux et libéraux, les uns avec les autres, qu'ils semblent n'avoir aucune attache au peu qu'ils possèdent, s'en privant très volontiers & d'un grand coeur, dès le moment qu'ils connaissent que leurs amis en ont besoin."[51]

Est-ce l'amour des enfants ou la libéralité qui firent écrire ces paroles à Parry en 1821 : "On remarqua en outre que les Esquimaux, si pressés qu'ils fussent par la faim, ne touchaient jamais aux provisions qu'on leur apportait avant d'avoir pourvu au besoin de leurs enfants."[52]

Mémoire

"Le défaut, parmi ces tribus, d'écriture et même de signes représentatifs, des événements, dit Willis, était remplacé par les souvenirs qu'en conservaient les vieillards, et leur mémoire était si bonne, qu'un écrivain les a appelés des livres vivants... Les Européens eurent ainsi des moyens de recueillir des renseignements sur les révolutions qu'avaient éprouvées les différentes tribus antérieurement à leur arrivée."[53]

La Mort réjouit

Si avant de connaître le missionnaire, l'Indien ne craignait pas la mort même dans les plus affreux tourments, plus tard, la mort le réjouira disent les Relations : "La mort qui fait peur à tout le monde réjouit un Sauvage baptisé."[54]

Musique

"Ils ont une excellente oreille pour la musique mais cette musique est bien différente de la nôtre, et jusqu'à un certain point plus guerrière."(55)

Patience

"C'est chose étrange, disent les Relations, comme les Sauvages sont ennemis de la colère & comme ce péché les choque."(56)

"Que dirai-je, dit le R.P. LeJeune, de leur étrange patience dans leur pauvreté, disette et maladies ? Nous avons vu, cette année, les villages entiers sur la litière, nourris d'un peu de sagamité insipide & cependant pas un mot pour se plaindre, pas un mouvement d'impatience. Ils reçoivent bien plus constamment la nouvelle de la mort que ces messieurs et dames de la Chrétienté à qui on en oserait ouvrir la bouche."(57) "Ils ne se fachent pas et ne s'entrebattent pas souvent, mais au fond du coeur, ils se veulent bien du mal."(58)

"La patience de nos malades m'étonne, lit-on à la Relation de 1640, j'en ai vu plusieurs couverts de la petite vérole par tout le corps, avec une fièvre très ardente, ne se plaindre non plus que s'ils n'avaient point de mal, obéir ponctuellement au médecin, se montrer recoignoissant des moindres services qu'on leur rendait."(59)

Présents

"Les présents parmi ces peuples sont toutes les affaires du pays : "Ils essuient les larmes, ils apaisent la colère, ils ouvrent la porte dans les pays étrangers ,ils délivrent les prisonniers, ils ressuscitent les morts ; on ne parle quasi & on ne répond que par des présents : C'est pour cela que dans les harangues, le présent passe pour une parole, on fait des présents pour animer les hommes à la guerre, pour les convier à la paix, etc..."(60)

Et il ne faudrait pas croire que ces présents étaient des pacotilles : "Les seuls présents que firent les Nipissiriniens aux autres Nations, auraient coûté en France, quarante, voire cinquante mille francs."(61)

Puériculture

"Par grande caresse, un père donne à son fils, un os à ronger qu'on luy aura donné au festin."(62)

Chez les Sioux, les enfants ne pleurent pas : "la mère saisit doucement, entre le pouce et l'index, le nez minuscule du bébé, et en lui appliquant sa main sur la bouche, elle arrête ses pleurs sans mots dire."(63)

"Le plus grand chatiment qu'elles leur font, quand ils sont encore petits, c'est de leur jeter de l'eau au visage ou de les en menacer... Personne d'ailleurs n'oseraient s'ingérer de les frapper et de les corriger... la douceur est souvent plus efficace que les châtiments."(64)

"Il n'y a rien que ces peuples aient plus en honneur que la contrainte : les enfants même ne la peuvent souffrir & vivent à leur fantaisie dans la maison de leurs parents. Ce n'est pas qu'on les punisse quelquefois en leur frottant les lèvres & la langue d'une racine fort amère, mais on le fait rarement de peur que le dépit ne les porte à se faire mourir en mangeant de certaines herbes venimeuses qu'ils savent être un poison, dont les femmes mariées usent beaucoup plus souvent, pour se venger des mauvais traitements de leurs maris."(65)

"La vertu de ces pauvres infidèles estant la cruauté, comme la mansuétude est celle des Chrétiens, ils en font eschole dès le berceau à leurs enfants & les accoustument aux carnages les plus atroces & aux spectacles les plus barbares. Leurs premières courses ne sont que pour répandre du sang humain & se signaler par des meurtres & leurs troupes enfantines, armées de haches et de fuzils qu'ils ont de la peine à soutenir, ne laissent pas de porter partout l'épouvante et l'horreur."(66)

Puissance physique

L'Indien "possède un courage et une puissance de moyen physique qu'il est difficile d'égaler. On a vu de ces Indiens faire près de quatre vingts milles dans un jour et paraître à peine fatigués à leur arrivée. Ils entreprennent souvent de ces longs voyages sans prendre de nourriture et chargés de lourds fardeaux... Plusieurs de leurs adversaires civilisés dans les guerres, fuyant devant eux, sur de légers coursiers, ont été, après une longue poursuite atteints et scalpés."(67)

"Nous en avons vu qui ont couru dans les bois, dix, quinze et vingt jours, sans rien manger que quelque bout d'écorce ou de peau."(68)

Reconnaissance

Cette qualité est fort discutée pour l'Indien. Nous en reparlerons plus loin. Contentons-nous, si vous le voulez bien, que de deux citations : "il nous dit, rapporte le P. LeJeune, que si nous l'aimions, nous l'allassions visiter en sa cabane, qu'il nous donnerait de la chasse d'Eslan : Vous m'avez, disait-il, donné de vos biens quand j'avais faim, mes gens croiront que vous êtes fâchés contre moi, si vous ne venez pas (me) voir."(69)

"C'est une chose assez ordinaire aux Chrétiens, de se mettre à genoux, si-tost qu'ils ont tué quelque animal & d'en remercier Dieu sur le champ, une bonne vieille femme sachant cette coutume, la pratiqua à sa mode ; s'en allant chercher des racines pour manger, en ayant trouvé, elle se mit à genoux sur la neige, tenant ce discours à notre Seigneur : grand Capitaine, c'est vous qui avez fait le ciel et la terre & ces racines, vous les avez faites pour notre nourriture, vous me les avez enseignées pour que j'en mange, je vous en remercie, si vous m'en voulez encore donner je les prendrai."(70)

Stoïcisme

"Les larmes sont si rares en ces pays, disent les

Relations de 1645-46, pour ce qui est des hommes, que je ne me souviens pas, depuis près de neuf ans que je vis parmy les Sauvages, en avoir vu aucun pleurer, sinon dans des sentiments de piété."[71]

"On dina sans pain et sans vin ; pour le souper, il y avait déjà longtemps qu'on n'en parlait plus. Au milieu de ce festin, un Capitaine s'écrie : prenez courage, c'est pour la dernière fois que nous nous servons de nos chaudières, il n'y a point icy de porcs-épics, les Castors y sont rares, il se faut résoudre à la faim, ayez l'âme forte et dure, résistez au travail."[72]

Et pour notre information la Relation nous apprend qu'on se préparait à traverser une immense forêt !

---

(1) Relation des Jésuites, 1610, p. 277.
(2) Lescarbot, vol. 3, p. 633.
(3) Relation des Jésuites, 1640, p. 224.
(4) " " " 1647-48, p. 14.
(5) Pierre Boucher, p. 118.
(6) Relation des Jésuites, 1647, p. 32.
(7) " " " 1634, pp. 112-114.
(8) " " " 1637, p. 64.
(9) " " " 1637, p. 128.
(10) " " " 1634, p. 238.
(11) " " " 1611-1616, p. 70.
(12) Histoire des Abénaquis, p. 522.
(13) Nouvelle Relation, p. 356.
(14) " " pp. 48-49.
(15) " " pp. 110-111-112-113.
(16) Pierre Boucher, p. 117.
(17) Relation des Jésuites, 1637, p. 24.
(18) " " " 1671-72, pp. 250-252.
(19) " " " 1677-78, p. 84.
(20) " " " 1712, p. 272.
(21) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 743.
(22) Nouvelle Relation, pp. 468-469.
(23) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 281.
(24) Relation des Jésuites, 1634, p. 46.
(25) Nicolas Perrot, p. 208 (Commentaire du R. P. P. J. Tailhan).
(26) Dans les Régions Arctiques, J. T. E. Lavoie, I. C., — La Nouvelle France, 1912, p. 368.

(27) Nouvelle Relation, pp. 400-401.
(28) Relation des Jésuites, 1640, p. 20.
(29) " " " 1644-45, p. 62.
(30) " " " 1648-49, p. 210.
(31) " " " 1651-52, pp. 148-150.
(32) " " " 1656-57, p. 100.
(33) Benjamin Suite, Revue Canadienne, 1873, p. 607.
(34) N. P. Willis, vol. 1, p. 17.
(35) Relation des Jésuites, 1723, p. 167.
(36) " " " 1640, p. 42.
(37) " " " 1660-61, p. 74.
(38) Nouvelle Relation, p. 405.
(39) Voyages de Champlain, vol. 4, p. 202.
(40) Relation des Jésuites, 1661-62, p. 170.
(41) Nicolas Perrot, p. 69.
(42) " " pp. 202-203 (commentaire du P. Tailhan).
(43) N. P. Willis, vol. 1, pp. 15-16.
(44) Pierre Boucher, p. 102.
(45) Relation des Jésuites, 1612-1614, p. 79.
(46) " " " 1611-1616, p. 7.
(47) " " " 1612-14, p. 263.
(48) " " " 1634, p. 236.
(49) " " " 1635, p. 128.
(50) R. P. Lafiteau, vol. 2, pp. 90-91.
(51) Nouvelle Relation, p. 404.
(52) « Les Esquimaux », N. N. L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, 1869, p. 266.
(53) N. P. Willis, vol. 1, p. 18.
(54) Relation des Jésuites, 1651-52, p. 256.
(55) " " " 1653, p. 263.
(56) " " " 1640-41, p. 196.
(57) " " " 1635, p. 130.
(58) " " " 1637, p. 12.
(59) " " " 1640, p. 14.
(60) " " " 1642, p. 290.
(61) " " " 1642, p. 216.
(62) " " " 1638-39, p. 182.
(63) Ce que les Sioux m'ont appris — Marc Sandoz — Sélection du Reader Digest, août 1952, p. 130.
(64) R. P. Lafiteau, vol. 1, p. 603.
(65) Relation des Jésuites, 1656-57, p. 27.
(66) " " " 1656-57, pp. 262-264.
(67) N. P. Willis, vol. 1, p. 4.
(68) Relation des Jésuites, 1643-44, p. 106.
(69) " " " vol. 5, p. 162.
(70) " " " 1640, p. 148.
(71) " " " 1645-46, p. 78.
(72) " " " 1641, 1648, p. 264.

Quatrième Division

ARTISANAT - ARTS - SCIENCE INDUSTRIE et COMMERCE

"En physiologie, on prétend que la fonction crée l'organe ; en sociologie on assure que le besoin crée l'industrie. Autrement dit, à quelque race qu'il appartienne et sous quelque climat qu'il vive, l'homme sait inventer les instruments plus ou moins compliqués qui peuvent l'aider à améliorer les conditions de son existence."

E. Z. Massicotte.

CHAPITRE PREMIER

ARTISANAT

Nacre

La nation des Andastes "ces amis des Hurons, d'origine iroquoise eux aussi, vivent au sud, par delà l'Iroquoisie. Ce peuple... fabrique les grains de nacre qu'ils vendent aux tribus, qui leur servent de monnaie, d'instruments diplomatiques."(1)

Sagard nous donne plus de détails sur la confection des grains de nacre : "Ils vont à la traicte en de certaines nations, d'où ils rapportent de grosses coquilles de limaçons de mer, qu'ils rompent par petits morceaux, & les polissent sur un grais ou autre pierre dure... les unes en quarré gros comme une noix & les autres en rondeur gros comme un pois chiche & plus, qu'ils percent avec je ne scay quel instrument avec grande peine et travail pour la dureté de ces os desquels ils font des chaînes et brasselets."(2)

Nattes

Dans leur discours de paix de 1645, les Iroquois déclarent qu'en Iroquoisie, "Les Français trouveront de bonnes nattes pour dormir."(3)

Sagard nous avait déjà parlé de "petites nattes de jonc".(4) C'est Lescarbot cependant qui en fait aussi mention dans son inventaire de l'Artisanat des Indiennes : "font des nattes de jonc, dont elles garnissent leurs cabanes et d'autres pour s'asseoir dessus..., elles y font des compartiments d'ouvrages semblables à ceux de nos jardiniers..., elles corroyent et addoucissent des peaux de castors, d'élans et autres,

aussi bien qu'on scaurait faire ici..., font des manteaux, manches, bas de chausses et souliers..., elles font des paniers de joncs et de racines pour mettre leurs nécessitéz : du blé, des fêves, des pois, de la chair, du poisson et autres... des bourses aussi de cuirè sur lesquelles elles font des ouvrages dignes d'admiration avec du poil de Porc-épic coloré de rouge, noir, blanc et bleu, si vives que les nôtres ne semblent point en approcher.. des écuellles d'écorces pour boire et mettre leurs viandes. Les écharpes, carquans et brasselets qu'elles et les hommes portent sont de leurs ouvrages."(6)

Paniers

Faits aussi de foin d'odeur : "Les Indiens de L'Amérique du Nord l'emploient de temps immémorial pour la fabrication des paniers."(6)

Sachets d'odeur

C'est avec le même foin qu'ils font des sachets d'odeur. "Les Indiens font la cueillette de grandes quantités de feuilles qu'ils font sécher par petits paquets et à l'ombre — l'action du soleil rendant le parfum plus fugace. Les Indiens prétendent que les feuilles situées à la périphérie de la touffe sont dépourvues de parfum et ils les enlèvent soigneusement."(6)

Sacs à petun

"les uns... faits d'une peau de rat musqué..., les autres d'autres animaux. Il y en a qui ont une partie de bras et la main de quelque Hiroquois qu'ils ont tué."(7)

---

(1) Iroquoisie, p. 50.
(2) Sagard, vol. 1, p. 252.
(3) Cité dans Iroquoisie, p. 214.
(4) Sagard, vol. 1, p. 183.
(5) Marc Lescarbot, vol. 3, pp. 757-758.
(6) La Flore Laurentienne, Frère Marie Victorin, p. 804.
(7) Relation des Jésuites, 1633, p. 130.

Chapitre II

ARTS

Céramique

Les Armouchiquois, dit Lescarbot, "font de la poterie de terre, dans quoy ils font cuire leurs viandes chair, poissons, fêves, blé, courges, etc."[1]

Sagard en traitant du même sujet dit des Indiennes : "Elles ont l'industrie de faire de fort bons pots de terre, qu'elles cuisent dans leur foyer fort proprement & sont si fort qu'ils ne se cassent pas au feu, sans eau comme les nostres."[2]

Peinture et Sculpture

"Nos Sauvages Souriquois et Armouchiquois, dit Lescarbot, ont l'industrie de la peinture et sculpture et font des bêtes, oiseaux, hommes, en pierre et en bois, aussi joliment que de bons ouvriers."[3]

Ici, encore, Sagard, confirme Lescarbot : "Ils aiment la peinture & réussissent assez industrieusement pour des personnes qui n'y ont point d'art, ny d'instruments propres & font représentation d'hommes, d'animaux, d'oyseaux & autres grotesques, tant en relief, de pierres, bois & autres semblables matières, qu'en platte peinture sur leur corps."[4]

Travaux artistiques

"Les Sauvages du Canada teignent en rouge, en noir, en jaune, les piquants du Porc épic, lit-on aux Mémoires de Mathématiques, de Physique des Registres de l'Academie Royale des Sciences (1727, p. 528) ils en brodent différentes sortes d'ouvrages d'écorces d'arbres, comme des corbeilles de diverses gran-

deurs et figures ; ils en brodent aussi des bracelets, des ceintures de cuir dont leurs femmes se parent. Ces broderies de picquans de porcs-épics sont souvent très bien faites, et ont l'avantage d'être plus durables *que nos broderies de soye, et même que nos broderies d'or et d'argent.*"

En fait de sculpture et de travaux artistiques de tout genre les esquimaux de l'Alaska sont notablement plus habiles que leurs voisins les Loucheux et même que leurs frères les Esquimaux du Groënland... Donnez à un Esquimau, une chaîne de montre des mieux ouvragée, et il vous en taillera une exactement pareille dans une défense de morse ou de mammouth avec une précision et une sûreté de main vraiement merveilleuse."[5]

Nous verrons cependant plus loin que les Loucheux surpassaient les Esquimaux dans les travaux de poils de porc-épics.

Art oratoire

La fécondité des langues indiennes en est peut-être la cause ? "si Dieu ne m'assiste extraordinairement, écrit le P. LeJeune..., me faudrait-il aller longtemps à l'Ecole des Sauvages, telle est la fécondité de leur langue."[6]

Aux témoignages déjà cités précédemment sur l'éloquence des Indiens, ajoutons celui du gouverneur de Frontenac sur l'éloquence des Iroquois — témoignage que quelques historiens n'aiment pas du tout. "Vous auriez assurement été surpris, Monseigneur, écrivait-il, au ministre, de voir l'éloquence et la finesse avec laquelle tous les députés me parlèrent, et si je n'avais peur de passer pour ridicule auprès de vous, je vous dirais qu'ils me firent en quelque sorte souvenir des manières du Sénat de Venise, quoique leurs peaux et leurs couvertures soient bien différentes des robes des procureurs de Saint-Marc."[7]

---

(1) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 751.
(2) Sagard, vol. 1, p. 260.

Chapitre III

SCIENCE

Agriculture

Cartier nous apprend des Indiens qu'ils "labourent leur terre avec petits boys, comme de la grandeur d'une demye espée."[1]

Quant aux Montagnais, "leurs haches estoient comme celles des autres peuples : une pierre tranchante, accomodée dans un baton fendu, avec quoy, ils abattent les bois comme *nous en labourions notre petit jardinet au pays des Hurons.*[2]

Le défrichement se fait "avec grand peine et travail pour n'avoir des instruments propres et commodes, car nos Hurons n'ont pour tout outil, que la hache, attachée par le mollet au bout d'un manche."[3]

Dans l'ensemencement, "ce qu'il y a de singulier, c'est que les Caraibes observent les temps de la lune pour faire leurs semences."[4]

Comme engrais tantôt ils emploieront un petit poisson comme fertilisant, à chaque butte où ils sèment[5] tantôt, ils "l'engraissent avec des coquillages."[6]

Avec si peu, ils réussissaient assez bien puisque Cartier rencontra à Hochelaga "terres labourées et belles,

---

(3) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 646.
(4) Sagard, vol. 1, p. 245.
(5) L'Alaska, J.J.S.J. Revue Canadienne, 1893, p. 232.
(6) Relation des Jésuites, 1635, p. 132.
(7) Bulletin des Recherches Historiques, 1917, vol. 23, p. 376.

grandes champaignes plaines de bledz de leur terre, qui est comme mil du Bresil."[7]

Pilotage

"Les sauvages de Tadoussac s'offrant de les conduire leur disant qu'ils scavaient mieux le chemin que les Français, à la vérité qu'ils ne mentent pas, dit Champlain, car il n'y a endroits ni roches qu'ils ne cognoissent par expérience..., qu'ils n'eussent eu que des Sauvages du pais pour piloter qui eussent aussi bien pilotés comme ils l'avaient fait dès l'année passée au dit Cap de Tourmente, avec la plus grande barque que nous eussions à Tadoussac..."[8]

Astronomie

A part ce que nous avons vu précédemment "Orientation" les princyipes d'astronomie de nos Indiens de l'Est sont des plus rudimentaires : "Ils comptent les années par les Hivers, les mois par les Lunes, les jours par les nuits."[9] "Nos Gaspésiens, continue le P. Leclercq, divisent les années en quatre saison."[9] Et quoiqu'ils "ne savent ni lire ni écrire, ils ont cependant quelque connaissance de la grande Mouhine et la seconde, Mouhinchiche, qui veut dire..., la grande et la petite ourse !"[10]

Quant à l'étoile polaire "celle qui ne marche pas", nous en avons parlé précédemment.

---

(1) Jacques Cartier, vol. 2, p. 31.
(2) Sagard, vol. 1, p. 271.
(3) " vol. 1, p. 265.
(4) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 107.
(5) Voir des Picture Gallery, vol. 1, p. 11.
(6) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 751.
(7) Jacques Cartier, vol. 2, p. 23.
(8) Voyages de Champlain, vol. 4, pp. 259-260.
(9) Nouvelle Relation, pp. 157-158.
(10) " " pp. 152-153.

CHAPITRE IV

INDUSTRIES

a) Industrie du Ménage

Objets de Ménage

"Ils ont de grands vaisseaux comme thonnes en leurs maisons où ils mettent leur poisson" dit Cartier.[1] Sagard nous parle de "cuves ou tonnes d'écorces."[2] Le P. Lafiteau nous parle de "grandes caises d'écorces, en forme de Tonnes & hautes de cinq à six pieds, où ils mettent leur bled, lorsqu'il est égrené."[3] Et un peu plus loin ils nous entretient des divers usages du Bouleau : "De son écorce la plus mince on peut faire des feuilles à écrire et je m'en suis servi moi-même quelquefois..., de la plus épaisse pour faire des canots, des voiles et des tentes et comme elle est assez gommeuse on en fait aussi des torches pour pêcher au flambeau ou pour se conduire chez soi dans les nuits fort obscures."[4]

Sagard nous apprend aussi qu'ils font des "sceaux d'escorces."[5]

Calumet

L'un de leurs "bois de calumet" était la Hart rouge.[6]

Cordes et paniers

Les cordes et paniers étaient aussi fabriquées par nos Indiens avec le dirca des marais d'après Kalm.[7]

Nattes ouvragées

Il ne faudrait pas croire que toutes les nattes sont semblables. La Relation de 1642 nous parle "d'une

natte ouvragée, comme sont en France, les tapisseries."[8]

Chez les Abénaquis, "les objets de menage qu'on y remarquait ne consistaient qu'en quelques vases de bois ou d'écorce de bouleau, et en quelques vases de bois ou de pierre. Les haches et les couteaux étaient de pierre très dure ; ces couteaux étaient bien aiguisés pour couper les cheveux & faire les arcs et les flèches"[9] mais chez les Esquimaux,, tous leurs outils sont d'os ou de bois ou de pierres."[10]

Plats

On appelait ces plats ouragans : "La Sagamité étant faite on la distribue en autant de petites chaudières, ou de petits plats, faits d'écorce ou de racines d'arbres, qu'il y a de personnes dans la cabane."[11] (Ces plats étaient aussi assez souvent faits de loupes)

Balais de Cèdre

"Avec ses branches, (le Thuya), on fait des balais, dit Kalm. Les Indiens qui ont le monopole de cette industrie vont en écouler les produits dans les villes. Je ne me souviens pas d'avoir vu en Canada d'autres balais que ce balai de cèdre."[12]

Cuillère

Kalm nous parle encore de l'"arbre à cuillère, parce que c'est de son bois que les Indiens faisaient leurs cuillères ou truelles"[13] "une cuillère de bois, dit Sagard, grande comme un petit plat, dans laquelle on se sert à manger."[14]

Tel est le bref résumé de l'inventaire des objets de ménage chez l'Indien.

---

(1) Voyages de Jacques Cartier, vol. 2, p. 24.
(2) Sagard, vol. 1, p. 238.
(3) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 13.
(4) " vol. 2, p. 212.
(5) Sagard, vol. 1, p. 218.

b) Industrie de la Chasse

En plus d'énumérer les divers attirails de chasse nous jetterons du même coup, un coup d'oeil sur les diverses méthodes de chasse et les divers gibiers.

La chasse pour l'Indien est presqu'un Paradis : "La Chasse arrête mes matelots, dit la Relation de 1653-54, qui sont en la meilleure humeur du monde : car la chair est le Paradis d'un homme de chair."(1)

Marque d'un endroit de Chasse

"Quand il a marqué un lieu de chasse, qu'il veut qu'on sache qu'il a choisi cet endroit pour lui, il peint sur une écorce qu'il *élève au bout d'une perche* dans un lieu de passage ou bien il lève avec sa hache quelques éclats sur un tronc d'arbre."(2)

Chasse au Bison

Il arrivera parfois à l'Indien de se camoufler sous une peau de loup afin d'approcher le Bison et le tuer avec ses flèches.(3)

"Les buffalos se tenaient par bandes de plusieurs milliers. Quelquefois ces bandes étaient si nombreuses que la plaine en était couverte à perte de vue. Il est arrivé à des voyageurs en caravane de marcher pendant plus d'une journée avant de dépasser les limites du terrain occupé par un de ces troupeaux.(4)

"Pendant longtemps l'Indien préféra abattre le buffalo à la flèche pour ne pas effrayer un troupeau dans le voisinage d'un camp. Les vieux maniaient

---

(6) La Flore Laurentienne, F. Marie Victorin, p. 409.
(7) Kalm, vol. 1, p. 114.
(8) Relation des Jésuites, 1642, p. 210.
(9) Histoire des Abénaquis, p. 13.
(10) Relation des Jésuites, 1653-54, p. 184.
(11) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 87.
(12) Kalm, vol. 2, p. 130.
(13) " vol. 1, p. 79.
(14) Sagard, vol. 1, p. 177.

si habilement cette arme et lançaient une flèche avec tant de force qu'ils perçaient le corps d'un boeuf, et souvent la flèche, après avoir traversé cette masse de chair, allait blesser un autre animal qui se trouvait vis-à-vis.[5]

Caribou

Qui n'a pas lu le récit des hécatombes de caribous d'autrefois ? En 1647, les chasseurs constatèrent chez ce gibier une étrange maladie : "Ils ajoutaient qu'il s'était jeté une certaine maladie sur les Caribous, qui leur faisait venir le sang par la gueule, demeurant tout courts quand on les poursuivait."[6]

Castor

"Il faut être habile, nous dit Sagard, pour le prendre au Collet."[7]

"Au printemps, le Castor se prend à l'Attrappe amorçée du bois dont il mange : les Sauvages sont très bien entendus en ces attrappes, lesquelles venant à se détendre, une grosse pièce de bois tombe sur l'animal & l'assomme... Pendant l'hiver, ils le prennent à la rets et sous la glace... L'autre façon de le prendre sous la glace est plus noble : ils brisent à coups de hache la Cabane ou maison du Castor, qui est en effet admirable, il n'y a mousquet qui la transperce à mon avis ; pendant l'Hiver elle est bâtie sur bord de quelque petit fleuve, ou d'un estang faicte à double étage ; sa figure est ronde, les matériaux dont elle est composée sont du bois et de la terre, si bien liés et unis ensemble, que j'ai vu nos Sauvages, en plein Hiver, suer pour y faire ouverture à coup de haches ; l'étage d'en bas est dans ou sur le bord de l'eau, celuy d'en haut est au-dessus du fleuve, où il a fait sa provision de bois pour manger pendant l'Hiver."[8] C'est alors, dit le R.P. LeClercq, qu'ils "se jouent, se moquent & se dérobent de leur étang, par une sortie secrète, qui a communication avec un autre étang voisin."[9]

Dindes

C'est en Iroquoisie et en Huronie que l'on rencontre les dindes sauvages. L'auteur de L'Iroquoisie nous apprend qu'en 1642, lors de la visite de Carlaer, "les Agniers... vont tuer des dindes Sauvages pour les festins."[10]

Aux Illinois, "ils sont plus gros que ceux qu'on voit en France. J'ai eu la curiosité d'en peser qui étaient du poids de trente-six livres."[11]

Lièvres, martres et écureuils

"Ils prennent les lièvers au *lacet* ou les tuent avec leurs arcs ou matras. Ils tuent les Marthes et les Escuireux en même façon."[12]

Loup Marin

"La chair en est aussi bonne que le veau, et de plus, ils font de sa graisse une huyle qui leur sert de sauce toute l'année. Ils en remplissent plusieurs vessies d'orignal qui sont deux ou trois fois plus amples & forte que les nostres de porc ; et voilà leurs tonneaux de réserve."[13]

Loup

"Pour les bêtes de bois, nous dit Lescarbot, ils mangent de toutes, excepté du Loup."[14]

Faute de mieux, l'Indien mangera du loup comme nous le constaterons plus loin, mais il est assez curieux de voir le loup et l'Esquimau aux prises pour s'y arrêter un instant : "Prenez, par exemple, le cas du pire ennemi de l'Esquimau, le loup, qui lui dispute les caribous ou rennes sauvages, si nécessaires à sa nourriture. Doué d'une vue perçante et d'une vive intelligence, le loup ne se laisse approcher que très difficilement. Pourtant l'Esquimau parvient à triompher de lui grâce à un simple fanon de baleine : l'Esquimau découpe dans la longue lame cornée, une

languette flexible, dont il aiguise les deux extrémités ; puis il recourbe cette languette, l'attache au moyen d'un ligament et la dissimule dans un morceau de lard qu'il laisse durcir au froid, puis il l'abandonne en un lieu où le loup a coutume de rôder. Celui-ci ne fait qu'une bouchée de sa trouvaille et le lard se met à fondre dans son estomach. Bientôt le fanon de baleine se détend comme un arc et perfore de ses pointes acérées les parois abdominales du glouton."[15]

Loutre

Les missionnaires voient du mystérieux même où il n'y en a pas. Ecoutons la Relation de 1647-48 : "Un Sauvage ayant tué un loutre, le mit encore tout chaud à l'entour du col d'un Français & aussitôt le Français tomba en syncope, comme s'il eust esté mort ; le Sauvage prenant ce loutre par les pieds de derrière, en donne quelques coups sur le ventre du Français, qui revient à soy quasi en un instant ; je laisse aux Medecins à juger de la cause."[16]

Oiseaux

"Quant à l'autre chasse, du gibbier, il y abonde grande multitude d'oiseaux de rivière, de toutes sortes de canards, sarcelles, bécassines, oyes blanches et grises, outardes, petites oyes, bécasses, allouettes grosses et petites, pluviers, hérons, grues, cygnes, plongeons, etc."[17]

Tous ces oiseaux sont en abondance en leur saison : "En ce temps, est la saison de la chasse du gibier, qui est en grand nombre jusqu'à la fin de may, qu'ils se retirent pour faire leurs petits et ne reviennent qu'au quinzième de septembre, qui dure jusques à ce ques les glaces se forment le long des rivières, qui est environ le 20 novembre."[18]

Et ces oiseaux, "Les Iroquois les prennent à la passée avec des rets" dit Pierre Boucher.[19]

Orignal

"Les chasseurs connaissent les endroits où les orignaux se retirent, par certaines pointes d'arbres, rongées ou rompues... le ravage de l'élan : ils mâchent ce bois & ils reconnaissent au goût de ces branches, le temps que ces animaux ont passé par ces endroits... Ils les surprennent quelquefois à l'affut & par certains colets de grosses courroies de cuir & tendues à la passe ordinaire de cet animal..."[20]

"Quand il (l'orignal) entre en chaleur, (les Indiens) s'embarquent la nuit, dans leurs canots & approchent de la prairie où il se retire, broute l'herbe et se couche ordinairement l'un contrefait le cri de la femelle, & l'autre prend en même temps de l'eau dans son plat d'écorce, & la laisse tomber goutte à goutte, comme si c'était la femelle même qui quitta son eau... ils usent aussi à l'égard de la femelle, en contrefaisant le mâle."[21] L'orignal blessé est bien dangereux, et à preuve la Relation de 1647 : "Ce grand animal (un orignal) se sentant frappé de mon épée que je luy darday, se tourne vers moy, si promptement, que je ne pû éviter sa colère, m'ayant donné un grand coup de l'un de ses pieds de devant, il me terrassa & me laissa pour mort."[22]

Ours blancs

"plus dangereux que les noirs, dit Sagard, car ils combattent les hommes et les devorent, ils habitent particulièrement (à ce qu'on m'a dit) vers l'Isle Danticosti."[23]

Champlain confirme Sagard dans ce dire : "Ile d'Anticosti : "Cette Isle n'est point habitée de Sauvages, ils disent y avoir nombre d'ours blancs fort dangereux."[24]

Ours noirs

"Au printemps se prend à l'attrappe, l'hiver ils le trouvent dans les arbres creux..., ils coupent l'ar-

bre pour faire sortir la proie qu'ils assomment sur la neige."[25]

La chases à l'ours est faite principalement pour l'industrie de son huile. Suit ce qu'en dit Kalm : "Les Indiens extraient la graisse de cet animal, une huile dont ils s'enduisent, en été la figure, les mains, toutes les parties ordinairement nues du corps, pour les préserver des piqures des cousins. Ils s'en oignent les membres quand ils ont froid ou lorsqu'ils sont accablés de fatigue ou blessés et s'en servent pour maints autres usages. Cette huile, suivant eux, a la propriété d'amollir la peau, d'assouplir le corps et d'adoucir les infirmités du vieil âge."[26]

Outardes

"Au même temps, dit le P. Biard, des outardes arrivent du Midi qui sont grosses cannes au double des nôtres et font volontiers leurs nids aux Isles. Deux oeufs d'outarde en valent richement cinq de poules."[27]

Phoque

"L'Esquimau est un acteur merveilleux, dit le R.P. Jean Philippe, O.M.I. Les phoques ont beau être perpétuellement sur le qui-vive, il imite avec tant d'exactitude leurs cris et leurs bruits habituels, qu'il parvient à se glisser assez près d'eux pour les poignarder. Il ne manque pas non plus de psychologie. Après avoir amorcé son piège pour prendre un renard argenté, il édifie une petite colonne de neige, qui attirera le renard exactement comme dans nos villes, un poteau attire un chien."[28]

Tortues

Cartier fait mention qu'à environ 15 lieues de Québec en allant vers Tadoussac, "il y a un nombre inestimable de tortues."[29]

Tourtres

En Iroquoisie, "les tourtes de tout le païs s'y ramassent sur le printemps en si grand nombre qu'on les prend avec des rets."(30)

Ce n'est pas seulement en Iroquoisie que sont les tourtes, mais aussi à Québec et dans la banlieue : "Il y eut une quantité prodigieuse de perdrix blanches, en 1648, on en tua 1200 dans un mois à Beauport."(31)

Perdrix

"La chasse en est facile, principalement au printemps... elle est si peu farouche, qu'on la chasse comme les poules devant soi, & se laisse approcher, jusqu'à souffrir qu'on lui présente un colet attaché au bout d'une perche..."(32) Et puisqu'on parle de collet l'Indien s'en sert aussi pour le castor : "Il faut être habile, dit Sagard, pour les prendres au collet."(33)

Chez ce dernier, tantôt les collets deviennent des lacets : "Ils ont en plusieurs endroits des lièvres et des lapins..., les Sapinières et petits bois sont les lieux de leur retraicte à la sorte desquels, les Sauvages tendent des lacets."(34)

Ces collets ou lacets deviennent des lassos pour le gros gibier. Aux Voyages de Champlain, vol. 3, p. 540, on y voit un cerf pris au lasso.

Mais le lasso de nos Indiens est le lasso fixe. Quant à la chases au lasso volant dont la vogue deviendra très grand aux siècles suivants il vient du Chili : "Les peuples du Chili ont des frondes et sont fort adroits à la Chasse à lancer des cordes dont ils embarassent les animaux."(35)

Les chiens du Canada sont un auxiliaire précieux à la Chasse : "ils arrêtent l'eslan et descouvrent le gîte de la bête."(36)

Et pour clore ce sujet disons que "la Chasse est la seule occupation qui lui paraisse mériter son at-

tention. Quelquefois les chasseurs forment un cercle, dans lequel les animaux resserrés peu à peu, finissent par tomber sous les coups multipliés de leurs ennemis. Quelquefois aussi on les pousse jusqu'au bor d'une rivière ou d'un lac, s'ils veulent y entrer, des Indiens dans des canots sont placés pour les en empêcher. Dans une autre occasion ils enclosent par des pieux un espace de terrain, ne laissant qu'un passage étroit par lequel entre le gibier qu'ils effraient par leurs cris. Dans l'automne et le printemps, quand la glace est nouvellement formée et encore mince, on y chasse les animaux, qui, en la faisant rompre, sont pris aisement. Dans l'hiver, lorsque la neige commence à tomber, on place des trappes disposées de manière à ce que l'animal est tué quand il veut prendre l'appat qu'on y met."[37]

---

(1) Relation des Jésuites, 1653-54, p. 126.
(2) P. Lafiteau, vol. 2, p. 44.
(3) Voir the Picture Gallery of Canadian History, C. W. Jeffrey's, vol. 1, p. 8.
(4) La Chasse aux Buffalos, abbé G. Dugas, La Nouvelle France, 1903, p. 384.
(5) La Chasse aux Buffalos, abbé G. Dugas, La Nouvelle France, 1904, vol. 3, p. 384.
(6) Relation des Jésuites, 1647, p. 280.
(7) Sagard, vol. 3, p. 700.
(8) Relation des Jésuites, 1634, pp. 298-300.
(9) Nouvelle Relation, pp. 483-484.
(10) Iroquoisie, p. 259.
(11) Relation des Jésuites, 1723, p. 168.
(12) " " " 1634, p. 308.
(13) " " " 1611-1616, p. 78.
(14) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 725.
(15) L'Ingénieux Esquimaux, Edward Weyer, p. 112.
(16) Relation des Jésuites, 1647-48, p. 36.
(17) Voyages de Champlain, vol. 3, p. 662.
(18) Voyages de Champlain, vol. 4, p. 71.
(19) Pierre Boucher, p. 77.
(20) Nouvelle Relation, p. 474.
(21) " " p. 475.
(22) Relation des Jésuites, 1647, p. 42.
(23) Sagard, vol. 3, p. 682.
(24) Voyages de Champlain, vol. 4, p. 104.

c) Industrie de la Pêche

Chasse et Pêche combinées

"La baye communement appelé des Puans, reçoit une rivière dans laquelle on fait la pêche de gibier et de poisson tout ensemble. Les Sauvages en sont les inventeurs, car s'étant aperçus que les Canards, les Sarcelles & autres oiseaux de cette nature, vont chercher dans l'eau les graines de folle-avoine qui s'y trouvent vers la saison d'automne — ils leur tendent des rets, si adroitement, que sans compter le poisson, ils y prennent quelquefois en une nuit, jusqu'à cent pièces de gibier. Cette pêche n'est pas moins agréable qu'elle est utile ; car c'est un plaisir de voir dans un ret, quand on le tire de l'eau, un canard pris proche d'un brochet, & les carpes se brouiller dans les mêmes filets avec les Sarcelles."(1)

Dard

En Iroquoisie, "Ils prennent le poisson d'une autre façon dans les Lacs, le dardant avec un trident à la lueur d'un feu bitumeux, qu'ils entretiennent sur la pointe de leurs canots."(2)

---

(25) Relation des Jésuites, 1634, p. 306.
(26) Kalm, vol. 2, p. 11.
(27) Relation des Jésuites, 1616, p. 80.
(28) Surhommes du Grand Nord, R. P. Jean Philippe, O.M.I., Sélection du Reader's Digest, octobre 1950, p. 52.
(29) Voyages de Cartier, vol. 2, p. 12. Il parle aussi de tortues au vol. 3, p. 703.
(30) Relation des Jésuites, 1655-56, p. 96.
(31) Notes sur les Archives de Notre-Dame de Beauport, abbé Jean Langevin, citation p. 8 (Extrait du Journal des Jésuites).
(32) Nouvelle Relation, p. 485.
(33) Sagard, vol. 3, p. 700.
(34) Sagard, vol. 9, p. 679.
(35) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 198.
(36) Sagard, vol. 3, p. 688.
(37) N. P. Willis, vol. 1, p. 7.

Harpon

"Ce harpon est un instrument composé d'un long baston, gros de trois doigts, au bout duquel ils attachent un fer pointu, lequel ils arment de part et d'autre de deux petits baston recourbés, qui se viennent quasi ioindre au bout de la pointe de fer : quand ils viennent à frapper une anguille de ce harpon, ils l'embrochent dans ce fer, les deux bastons adjoints cedant par la force du coup et laissant entrer l'anguille, puis se resserrant d'eux mêmes — car ils ne s'ouvrent que par la secousse du coup, ils empêchent que l'anguille embrochée ne ressorte."(3)

Pour le Harpon à Saumon des Esquimaux, voir the "Picture Gallery", vol. 1, p. 63.

Hameçons

"Nous trouvasmes, dit Sagard, dans le ventre de plusieurs grands poissons, des ains faicts d'un morceau de bois accomodé avec un os, qui servait de crochet & lié fortp roprement avec de leur chanvre, mais la corde trop faible pour tirer à bord de si gros poissons, avait fait perdre & la peine & les ains de ceux qui les avaient jettés en mer."(4)

Seine

"En autre saison, dit encore Sagard, ils y peschent à la ceine une certaine espèce de poissons, qui semblent être de nos harengs, mais des plus petits."(4)

Rets

"Quant à leur pêche, dit le P. LeJeune, ils se servent de rets, comme nous qu'ils traitent des Français & des Hurons."(5)

Il ne faudrait pas interpréter ce dernier paragraphe comme quoi les Indiens ne connaissaient pas la pêche au rets avant l'arrivée des Français, car dès

1534, à l'Ile de Brion les Indiens avaient des "rhets de fil de chanvre."[6]

Même en 1643, les Indiens faisaient encore des rets, car dit la Relation : "Ils étaient allés environ quarante personnes cueillir quelques herbes sauvages dont ils font une espèce de fil à rets qui leur sert pour la pêche."[7]

Lignes à pêcher

Les Armouchiquois "qui ont de la chanvre, dit Lescarbot, font des lignes à pêcher, mais les nôtres qui n'ont aucune culture de terre, en troquent avec les Français, comme aussi des hains à appater le poisson..."[8]

Pêche à l'Anguille

"L'anguille qui est en ce pays, est très excellente, n'étant pas bourbeuse comme sont celles de la France."[9]

"L'anguille en sa saison, dit Sagard, est une manne qui n'a point de prix chez nos Montagnais. J'ai admiré l'extrême abondance de ce poisson, en quelques-unes des rivières de nostre Canada, où il s'en pesche tous les ans vers l'Automne une infinité de centaines, qui viennent fort à propos, — car n'était ce secours, on se trouverait bien souvent empêché, en quelques mois de l'année, principalement *les Sauvages et nos Religieux en usent comme viande envoyée du ciel pour leur soulagement et consolation.*

"Ils la peschent en deux façons : avec une nasse ou avec un harpon ce qui se faict la nuict à la clarté du feu. Ils font des nasses avec assez d'industrie, longues et grosses, capables de contenir cinq et six cents anguilles : la mer étant basse, ils les placent sur le sable en quelque lieu propre et reculé, les asseurent en sorte que les marées ne les peuvent emporter : Aux deux côtés ils amassent des pierres qu'ils étendent comme une chaine ou petite muraille de part et

d'autre, afin que ce poisson qui va toujours au fond rencontrant cet obstacle, se glisse doucement vers l'embouchure de la nasse où le conduisent ces pierres : la mer venant à se grossir couvre la nasse, puis se rabaissant, on la va visiter ; parfois on y trouve cent ou deux cents anguilles d'une marée, quelquefois plus & d'autres fois point du tout, selon les vents et le temps. Quand la mer est agitée on en prend beaucoup, quand elle est calme, peu ou point, mais alors ils ont recours à leur harpon."[8]

A titre d'information les Cris du Sud de la Baie James pêchent encore de nos jours l'anguille en se servant de ces petites chaines de pierres.[9]

En fait d'anguilles, Pierre Boucher écrit : "J'en ai vu d'aussi grosses que la jambe d'un homme."[10]

Pêche de fascines

"On se sert d'un curieux engin de pêche ici, dit Kalm. Ce sont des haies d'osier entrelacées, et si serrées qu'aucun poisson ne peut passer à travers, disposés sur la place à une hauteur variant d'un à trois pieds, suivant la profondeur de l'eau, et toujours en un endroit d'où la mer se retire au reflux. Dans l'enclos formé par les haies on place des verveux ou trappes à poissons en forme d'entonnoir..."[11]

Champlain relève ce genre de pêche de fascines en 1615 chez les Tsonnontouans : "Il y a un autre lac (Simcoe) tout joignant, qui a 26 lieues de circuit, descendant dans le petit par un endroit où se fait la grande pêche du dit poisson, par le moyen de quantité de palissades qui ferment presque tout le détroit, où ils mettent leurs filets où le poisson se prend."[12]

A la Baie des Puants, la pêche de fascines subit quelques modifications : "Ils la construisent de telle façon qu'ils barrent toute la rivière d'un bout à l'autre ; c'est comme une palissade de pieux qu'ils plantent dans l'eau en ligne droite, ne laissant de l'espace que ce qui est nécessaire pour laisser couler

les eaux au travers de certains clayes qui arrêtent le gros poisson : Le long de cette barrière, ils pratiquent dès échafauds, sur lesquels ils se mettent en embuscade & attendent leur proye avec impatience ; lorsque le poisson suivant le file de l'eau arrive à cette barrière, alors le pêcheur enfonce un ret fait en forme de poche, dans lequel il fait aisement entrer les poissons."[13]

Pêche au flambeau

"Cette pêche au harpon ne se fait ordinairement que la nuict : ils se mettent deux Sauvages dans un Canot, l'un derrière qui le gouverne et qui rame, et l'autre est devant, lequel, à la faveur d'un flambeau d'écorce, attaché à la proue de son vaisseau, s'en va cherchant la proye de ses yeux, rodant doucement sur le bord de ce grand fleuve ; apercevant une anguille, il lance son harpon sans le quitter, la perce comme j'ai dit, puis la jette dans son canot, il y en a tel qui en prendra trois cents en une nuit et bien davantage, quelquefois fort peu."[14]

Pêche en hiver

"Les hommes (Hurons) font les rets pour pescher & prendre le poisson en esté comme en hyver qu'ils peschent ordinairement & prennent le poisson jusques soubs la glace à la ligne ou à la seine. Et la façon de ceste pêche est telle, qu'ils font plusieurs trous en rond sur la glace & celuy par où ils doivent tirer la seine a quelque cinq pieds de long & trois pieds de large, puis commencent par ceste ouverture à mettre leur filet, lequel ils attachent à une puerche de bois de six à sept pieds de long, et la mettant dessoubs la glace et font courir ceste perche de trou en trou où un homme ou deux mettent les mains par les trous, prenant la perche où est attaché un bout du filet, jusques à ce qu'ils viennent ioindre l'ouverture de cinq à six pieds. Ce fait, ils laissent coul-

ler le rets au fonds de l'eau, qui va bas, par le moyen de certaines petites pierres qu'ils attachent au bout, & estans au fonds de l'eau, ils le retirent à force de bras par ces deux bouts & ainsi amènent le poisson qui se trouve pris dedans. Voilà la façon en bref, comme ils en usent pour pescher en hyver."[15]

Poissons fumés

"Voicy comment les Sauvages font seicher de ces poissons : ils les laissent un peu esgoutter, puis leur coupent la teste & la queue, ils les ouvrent par le dos, puis les ayant vidés, ils les tailladent, afin que la fumée entre partout : les perches de leurs cabanes en sont toutes chargées. Estant bien boucanés ils les accouplent & en font de gros paquets environ d'une centaine à la fois."[16]

Poissons séchés ou fumés

Leur méthode était de "les faire sècher au soleil, ou en temps incommode & de pluyes les faisaient boucaner à la fumée sur des clayes ou dessus des perches de la cabane."[17]

Pêche à la truite

"J'en ai pris plus de deux cents en trois heures, dit le P. LeClercq, dans un lieu où elles étaient en très grande abondance."[18]

Pêche fructueuse

S'il faut en croire l'auteur de l'Iroquoisie, la pêche en 1615, était assez différente de celle de nos jours (où les plus gros poissons sont toujours en canot... !) "Champlain navigue sur l'immense lac Huron, la Mer Douce des premiers Français. Il capture des truites de quatre pieds et demi de long, des brochets et des éturgeons monstres."[19]

---

(1) Relation des Jésuites, 1671-72, p. 120.
(2) " " " 1656-57, p. 260.
(3) " " " 1634. p.....

d) Industrie et Voyages

Canots d'Ecorce

"Le canot d'écorce de bouleau était une véritable oeuvre d'art qui assurait à ces peuples chasseurs la mobilité indispensable à ce mode de vie."(1)

Ce "sont le chef d'oeuvre de l'art des Sauvages..., machines fragiles..., porte des poids énormes & l'on va partout avec beaucoup de rapidité. Le fonds du canot est d'une ou de deux pièces d'écorce, auxquelles on en coud d'autres avec de la racine, qu'on gomme en dedans et en dehors de manière qu'ils paraissent être d'une seule pièce... on la fortifie en dedans par des cliffes de bois de cèdre extremmement minces, qui sont posées de long et plus épaisses, rangées près à près dans le sens de la courbature du Canot d'un bout à l'autre. Outre cela, tout le long des bords règnent deux Précinthes ou Maitres, dans lesquels sont enchassés les pointes des varangeus qu'ils arrêtent et où sont liées les barres de traverses, lesquelles servent à affermir tout le corps de l'oeuvre... Les deux extrémités, ou pinces, sont entièrement semblables... On gomme les canots d'écorce de bou-

(4) Sagard, vol. 3, p. 588, pour les différentes sortes d'hameçons, voir The Picture Gallery, vol. 1, p. 9.
(5) Relation des Jésuites, 1634, p. 308.
(6) Voyages de Jacques Cartier, vol. 1, p. 55.
(7) Relation des Jésuites, 1643-44, p. 204.
(8) Sagard, vol. 3, pp. 694-695.
(9) Relation des Jésuites, 1659-60, p. 192.
(10) Pierre Boucher, p. 83.
(11) Kalm, vol. 2, p. 70.
(12) Voyages de Champlain, vol. 3, p. 910.
(13) Relation des Jésuites, 1671-72, pp. 120-122.
(14) Sagard, vol. 3, p. 29.
(15) Oeuvres de Champlain, vol. 4.
(16) " " vol. 3, pp. 695-696.
(17) Sagard, vol. 3, p. 583.
(18) Nouvelle Relation, pp. 347-348.
(19) Iroquoisie, p. 60.

leau avec de la gomme d'épinettes ou de quelqu'autre arbre résineux... on les étoupe avec de l'écorce de Peruche brisée & concassée en filamens, qui en bouchent parfaitement bien les ouvertures."[2]

Avec la radicellè (d'épinette blanche) les Indiens cousaient l'Ecorce du Bouleau dans la fabrication des canots."[3]

Lescarbot nous apprend aussi qu'on en fabriquait en osier : "Ils en font d'oziers, écrit-il.[4]

Canots Iroquois

Ce sont les canots d'écorce d'Orme : "sont moins solides que les autres... sont d'une seule pièce et travailés avec toute la malpropreté possible... dit le P. Lafiteau. Les Iroquois ne travaillent pas les Canots d'Ecorce de Bouleau, mais ils en achètent des autres nations."[5]

Pirogues

En parlant des Armouchiquois, Virginiens, Floridiens & Brésiliens, Lescarbot déclare : "ils brûlent un grand arbre bien droit par le pieds, et le font tomber, puis prennent la longueur qu'ils désirent et se servent du feu au lieu de scie, grattant le bois brûlé avec des pierres.. ma.s sont plus pesants que les autres."[6]

On rencontrait la pirogue, au milieu du dix-septième siècle entre l'Iroquoisie et Montréal puisque revenant d'Onnontagué : "Nous trouvons fort à propos à nostre giste, un canot, ou plutôt un arbre entier creusé, que Dieu semble nous avoir mis entre les mains pour passer le reste du Lac sans craindre la glace."[7]

Au commencement du dix huitième siècle, la pyrogue est devenue commune : "On en a cependant toujours quantité aux environs des Villages, où elles sont d'un grand service pour faire les traversées d'un bord de rivière à l'autre, ou pour y charroyer

le bois de chauffage et les autres provisions des champs, lorsqu'on peut les y conduire par eau."[8]

Sur le Mississipi, les pirogues sont en "si grand nombre, qu'en une seule bourgade on en vit jusqu'à 280 ensemble."[9]

Canots esquimaux

"Les Sauvages du Nord, dit Lescarbot, vers Labrador ont de certains petits canots longs de treize à quatorze pieds, et larges de deux..., tout couverts de cuir, même par dessus, et n'y a qu'un trou au milieu où l'homme se met à genoux."[10]

"Les Esquimaux, dit le P. Lafiteau, ont conservé le modèle et la forme de ces canots de peaux dans ceux dont ils font usage lesquels sont aussi de deux espèces... Les premiers pour une personne seule... douze, jusqu'à quinze et seize pieds... Leurs autres canots... le Gabarit en est de bois et de pièces bien emmortoisées et liées ensemble qu'on couvre ensuite d'un bout à l'autre de peaux de Chien de mer, bien cousues... Ils sont de la longueur des grandes pirogues et peuvent porter cinquante et soixante personnes. Dans les temps calmes, on les conduit à la rame, mais lorsque le vent peut servir, ils attachent au mat des voiles de cuir."[11]

Canots d'Alaska

"La Kayak n'est pas toujours fait pour un homme seul : on en voit à deux et même trois ouvertures, portant par conséquent trois voyageurs. Mais ce bateau fermé de toutes parts est peu commode pour le transport des provisions et des bagages. On a pour cela... l'oumiak est un long canot de cuir, comme le kayak, mais découvert. Moins propre à tenir la mer pendant les gros temps, l'oumiak a l'avantage de pouvoir porter toute la famille esquimaude avec ses meubles et ses bagages, dans les fréquentes pérégrinations de ce peuple voyageur."[12]

Canots du Pérou

"Les Indiens du Pérou ont une autre forme de Batteau de cuir fort singulier appellé Balze... Il consiste en deux espèces de vaisseaux taillés de la forme d'un Canot & faits de peaux de Loup Marin bien cousues et bien fermées en tout sens, à l'épreuve de l'eau. On remplit de vent ces vaisseaux par le moyen d'un tuyau à chacun dont on bouche soigneusement l'orifice après les avoir enflés comme un ballon... On les assujetti ensemble par un chassis..., on y étend une grande peau sur laquelle on s'asseoit... On se sert d'aviron à double palette ou une pajaie."[13]

Canots de glace

S'il faut en croire la Relation de 1647, nos Indiens ne se sont jamais noyés dans un verre d'eau et malgré tous les embarras imaginables, ils s'en faisaient rarement et savaient se tirer d'affaires même dans les circonstances les plus ardues. "Il y a déjà assez longtemps que deux Sauvages voulaient passer la grande Rivière sur la fin de l'hyver, dit la Relation, et n'ayant point de batteau de bois ny d'écorce, ils en firent un de glace. En ayant trouvé une assez grande sur les bords, ils la font flotter & s'estant mis dessus, ils estendent une grande couverte dont ils saisissent les deux extrémités, d'en bas avec leurs pieds, élevant le reste en l'air avec leurs espées, afin de recevoir un vent favorable qui les fit passer ce grand fleuve à la voile, sur un pont ou sur un batteau de glace. Ce jeu est un jeu de hazard, si quelqu'un y gagne, d'autres y perdent."[14]

Raquettes

"La forme de ces Raquettes approche de l'Ellyptique, plus arrondie sur le devant... se termine en pointe. Le tour qui est d'un bois durci au feu est percé dans sa circonférence..., les cordes de peaux de

cerf crues et coupées fort minces... On y met deux barres de traverses qui la partagent en trois compartiments."[15]

Les raquettes varient quelque peu avec chaque Nation : les Iroquois, Ojibeways, Algonquins, Montagnais, Naskapi, Esquimaux, etc.[16]

Raquettes d'urgence

"Lorsqu'il était soudainement surpris par une tempête de neige, l'Indien pouvait à l'imprévu en fabriquer une paire en pliant un contour avec des branches vertes de saule ou autres brindilles et en construisant la sangle de bandes d'écorce."[17]

Traînes et Traîneaux

"Les chariots & carosses de ce pays-cy sont des traines faictes d'écorce ou de bois ; les chevaux sont les hommes qui les tirent après eux."[18]

Sagard nous apprend que chez les Montagnais, "ils donnent ordre qu'en chaque famille, il se fasse des traines de bois, d'environ un pied de large à huit ou dix de long, un peu courbé par le bout de devant, sur lesquelles ils chargent tous leurs pacquets... (et ce,)... si les neiges sont assez hautes."[19]

Le P. Lafiteau nous donne une assez bonne description de ces traînes : "Pendant l'hyver et les neiges, écrit-il, ils se servent de petites traines, qui sont faites d'une ou de deux petites planches, extrêmement minces, qui toutes deux ensemble, n'excède pas beaucoup de largeur d'un pied et la longueur de six ou sept. Ces planches sont recourbées en dedans & repliées sur le devant de la hauteur d'un demi-pied, pour briser et pour écarter les neiges... Deux batons un peu élevés règnent sur les deux côtés de la traine dans toute sa longueur... Ils servent à passer et repasser les courroies qui assujettissent leur équipage sur la traine. Un Sauvage avec son collier passé

sur la poitrine et enveloppé dans sa couverture, tire après soi, sa traine bien chargée sans beaucoup de difficultés."[20]

Traîneau esquimau

"Comme pour le canot esquimau, le traîneau esquimau a parfois une voile[21] et est "confectionné partiellement avec des os de baleine"[22] tout comme les esquimaux du Detroit de Behring dont l'armature des barques "est faite d'os, comme cela s'est toujours fait chez eux."[23]

Si notre Indien ne s'en fait pour traverser le fleuve sans canot en se servant d'un bloc de glace, notre Esquimau sait résoudre lui aussi le problème de se construire une traîne même sans bois ni os : Il "met à tremper de larges bandes de peau de phoque, dont il se servira pour enrouler des saumons alignés dans le sens de la longueur. Puis il installe ces volumineux paquets au-dehors et attend que le gel les ait rendus aussi dur que la pierre. Bientôt, ils les assemble par des courroies afin de se constituer un traineau qui le transportera, ainsi que ses bagages, tant que durera le froid... Quand il arrive au terme de son voyage (il) démonte son traineau et... le mange. Il donne aux chiens la peau de phoque décongelée et se nourrit lui-même sur les réserves de saumon."[24]

---

(1) La Flore Laurentienne, Frère Marie Victorin, p. 150.
(2) P. Lafiteau, vol. 2, pp. 213 à 216.
(3) La Flore Laurentienne, p. 143.
(4) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 748.
(5) R. P. Lafiteau, vol. 2, pp. 216-217.
(6) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 750.
(7)
(8) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 213.
(9) Relation des Jésuites, 1672-1674, p. 96.
(10) Marc Lescarbot, vol. 3, pp. 749-750.
(11) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 206.
(12) L'Alaska, J.J.S.J., Revue Canadienne, 1893, p. 416.

e) Industrie locale

Aux Illinois

Lors du voyage de Jolliet, "on leur présentait partout des ceintures, des jarretières et d'autres ouvrages de poils d'Ours et de Boeuf sauvage, qui sont les seules raretés qu'ils ont."[1]

La Relation des Jésuites nous apprend qu'ils "s'occupent de mettre en oeuvre le poil de boeuf et à en faire des jarretières, des ceintures et des sacs."[2]

Chez les Navajos

Le P.A.G. Morice s'exprime ainsi en parlant de l'Industrie des Navajos de l'Arizona et du Nouveau Mexique : "Les superbes couvertes tissées à la main par leurs femmes et les pièces d'argenterie ouvrée qui sont dues au talent des hommes les ont rendu fameux parmi les stocks aborigènes des Etats-Unis."[3]

---

(13) R. P. Lafiteau, vol. 2, pp. 206-207.
(14) Relation des Jésuites, 1647-48, p. 36.
(15) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 221.
(16) America's First Settlers — Nat. Geo. Mag. — 1937, p. 566.
(17)
(18) Relation des Jésuites, 1633, p. 140.
(19) Sagard, vol. 2, p. 248.
(20) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 220.
(21) Voir The Picture Gallery, vol. 1, p. 69.
(22) La Vie des Esquimaux, p. 20.
(23) " " " p. 50.
(24) L'Ingénieux Esquimau, pp. 114-115.

---

(1) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 319.
(2) Relation des Jésuites, 1712, p. 230.
(3) Essai sur l'origine des Denés de l'Amérique du Nord, P. A. G. Morice, O.M.I., p. 63.

CHAPITRE V

COMMERCE

Commerce indien

"Les Nations Sauvages commercent les unes avec les autres de tout temps. Leur commerce a cela de commun avec celui des Anciens qu'il est un pur troc des denrées contre denrées. Elles ont toutes quelque chose de particulier que les autres n'ont pas et le traffic les fait circuler toutes ces choses des uns aux autres. Ce sont des grains de la porcelaine, des fourrures, des robbes, du Tabac, des nattes, des canots, des ouvrages en poil d'orignal, de porc-épics, de Boeuf Sauvage, des lits de cotton, des ustensiles de menage, des Calumets, en un mot tout ce qui est là, en usage, pour le secours de la vie humaine."[1]

Chanvre

Cartier nous apprend qu'en Canada, il y a "aussi bon chanvre que celuy de France."[2] Le R.P. Lafiteau confirme Cartier. "Les Sauvagesses ne sèment point dans leurs champs le Chanvre ni le lin. L'une et l'autre Amérique produisent d'elles-mêmes plusieurs plantes filacées dont elles savent faire usage."[3]

"Je ne sais, dit Sagard, si elles (les Indiennes) savent filer, mais nos Huronnes ont trouvé l'invention de filer le chanvre sur leur cuisse... mais en telle quantité qu'ils en trafiquent encore à nos Montagnais et en plusieurs nations étrangères."[4]

Le commerce avec les Poissons blancs en fait foi; "les Hurons leur apportent du bled & de la farine de leur pays, des rets & d'autres petites marchandises qu'ils eschangent contre des peaux de cerf, d'élan, de castor et d'autres animaux."[5]

Cordages

"Il y avait aussi plusieurs femmes, dit le R.P. LeJeune, qui recueillaient le chanvre du pais, ce sont des horties, dont ils font de fort bons cordages."[6]

Cuivre

Le cuivre rouge était un article de commerce; au temps de Cartier puisqu'il déclare qu'ils "donnèrent au dict Donnacona... un grand cousteau de cuyvre rouge qui vient du Saguenay."[7]

Dérivés du Bois Blanc

"Les Iroquoises et les Sauvagesses de la Nouvelle-France, font une sorte de fil de l'écorce du bois blanc dont elles font les sacs à mettre les provisions de leurs maris, les colliers ou les longes dont elles se servent pour transporter les fardeaux.

Elles enlèvent de cette écorce, celle qui est la plus délicate & la plus voisine du corps ligneux ; elles la coupent avec l'ongle en rubans, qu'elles font rouir & macérer dans l'eau, elles la réduisent en si petits filaments qu'elles peuvent aisement la tordre sur leurs genoux et la mettre en peleton.. Dans les différents ouvrages qu'elles font avec ces différentes sortes de fils, elles entremêlent fort proprement le poil d'Elan, de Boeuf sauvage & de Porc Epy, teints en diverses couleurs."[8]

Fil à coudre

"Pour coudre les robes de fourrures, elles employent les boyaux des animaux dessèchés ou des fi-

laments tirés de leurs nerfs... Pour coudre les Canots, on se sert d'Ecorces ou de racines."[8]

Courroies

Avec le Dirca des Marais (bois de plomb) "Les Indiens en faisaient des courroies."[9]

Folle avoine

"Les articles échangés avec les Indiens sont le sucre, la folle avoine et les peaux."[10]

Mollusques

(près de New-York) "Les Indiens qui habitaient la Côte avant l'arrivée des Européens, dit Kalm, faisaint leur principale nourriture d'huitres et d'autres mollusques ; ils en vendaient même de grandes quantités aux sauvages qui vivaient à quelque distance des bords de la mer."[11]

Sucre d'Erable

Tous s'accordent à dire que le sucre d'érable nous vient de l'Indien. Les Références prouvant ce dire sont assez rares. Il est bien vrai que dans The Picture Gallery, vol. 1, p. 12, on y rencontre tout l'attirail pour la confection de ce nectar. Si quelqu'un désire avoir la certitude que le sucre d'érable était une marchandise de troc qu'échangeait l'Indien en plus de ses fourrures, il n'a qu'à consulter le 7ième volume de la "Wisconsin Historical Collection", page 222.

Tabac

L'auteur de l'Iroquoisie nous apprend qu'en 1615, Champlain "visite la région qui borda la rive orientale du Lac Huron. Il se rend chez la nation du Pétun qui compte sept bourgades, cultive le tabac,

que les Hurons revendent aux tribus des alentours.[12] Ce Pétun était sans doute la Pétouane ou aster à grandes feuilles, dont "les Indiens fumaient les grandes feuilles de la rosette en guise de tabac."[13] La nation du Pétun était passée maître dans la culture et principalement dans le *sèchage du tabac* : "après qu'ils ont cueilli cette herbe, ils la mettent secher à l'ombre."[14]

Teintures

Sur la question des teintures, le R.P. LeClercq déclare : "Ils ne connaissent que quatre sortes de couleurs, scavoir : le rouge, le blanc, le noir et le jaune."[15] En Iroquoisie, "l'écarlate la plus vive, le vert le plus riant & le jaune & l'oranger le plus naturel de l'Europe, cèdent aux couleurs diverses que nos Sauvages tirent des racines."[16]

"Il se rencontre, dit Pierre Boucher, des teintures de toutes sortes de couleur, dont les Sauvages se servent; desquelles je ne ferai pas une grande description, pour n'avoir pas une parfaite connaissance sinon d'une petite racine de bois dont ils se servent pour teindre en couleur de feu, qui a la couleur bien vive. Pour les autres couleurs, ils se servent d'herbes, de pierres et de terre. Tout ce que je peux dire, c'est que la plupart de leurs couleurs me semblent bien belles et bien vives : je leur ai vu du bleu semblable à notre azur, et je ne sais pas si ce n'en est point."[17]

Avec l'Ambroisie trifide (Grande herbe à poux), "cultivée par quelques tribus sauvages", on obtient une couleur rouge en écrasant les capitules."[18] Quant au phytolaque d'Amérique, "le jus des fruits (baie pourpre foncé) était l'une des teintures employées par les Indiens."[19]

Du Sanguinaire du Canada (Sang-dragon), "les Indigènes tiraient de ce dernier (de son latex) une belle teinture rouge."[20]

Traite des fourrures

"Les Sauvages qui n'ont ni cuivre, ni fer, ni chanvre, ni laine, ni légumes, ni aucun article manufacturé, ont recours aux Français pour ces articles, donnent en échange la seule chose de valeur qu'ils possèdent, c'est à dire les fourrures."(21)

Le P. C. Lalemant résume ainsi, dans une lettre au P. Jérôme, les peaux échangées à la traite dans la première partie du dix-septième siècle : "peaux d'orignal, de loup cerviers, de renards, de martres, de blaireaux, de rats musqués et de castors, le plus grand de leur gain."(22)

Kalm, en 1749, nous donne l'énumération suivante des divers produits échangés :

"De la part des Français : mousquets, poudre, plomb et balles, drap blanc en coupons et drap commun en pièces, drap bleu ou rouge, chemises de toile, morceaux d'étoffe, hachettes, couteaux, ciseaux, aiguilles et briquets, chaudières de cuivre ou d'airain étamées, pendant d'oreilles, vermillon, vert-de-gris, miroirs ardents, *tabac*, wampums, verroteries, fil de laiton ou d'acier, eau-de-vie.

"De la part des Indiens : peaux de chevreuils passées, chevreuils verts, loups-cerviers, pichous du nord, chevreuils tannés, ours, oursons, loutres, pékans, chats, lops de bois, martres, écureuils noirs, cerfs passés, orignals passés, biches vertes, carcajous, castors gras d'hiver, castors secs d'été, castors vieux d'été, pichous du sud, renard rouges, renards croisés, renards noirs, renards argentés, renards du sud ou de Virginie, renards blancs de Tadoussac, visons, cerfs verts, orignal verts, caribous, biches passées, rats musqués, castors gras d'été, castors secs d'hiver, castors vieux d'hiver."(23)

"La préparation de ces peaux n'est pas difficile ni de longue haleine. Après les avoir fait macérer dans l'eau assez longtemps, et après les avoir bien raclées,

on les rend douces à force de les manier, de sorte qu'elles sèchent pour ainsi dire entre leurs mains. Pour les adoucir davantage, on les frotte avec un peu de cervelle de quelque animal... Ils ne passent point à l'huile celles dont ils font leurs souliers et celles qu'ils veulent mettre à l'épreuve de l'eau, mais ils suppléent au défaut de l'huile, en les faisant fumer, ce qui produit le même effet."(24)

Wampum

Au temps de Cartier le pampum était l'esurgui : "Luy firent présent de vingt quatre colliers de esurgui qui est la plus grande richesse qu'ils ayent en ce monde, car ils l'estiment plus que or et argent."(25)

"Les colliers ou branches de porcelaine, provenaient de certains coquillages marins (vignols, escargot de mer, concha venera, porcella)... Les Sauvages les brisaient en morceaux et en les frottant sur des pierres, ils leur donnaient la forme de petits cylindres aplatis et allongés. On en trouvait des blancs et des violets : ceux-ci étaient plus estimés. Les Sauvages les perçaient par l'axe du cylindre et les enfilaient sur des lanières de cuir. Dans cet état on les appelait Branches de Porcelaine. Les colliers, sous la forme d'une ceinture de deux pieds de long environ étaient composés de plusieurs branches dont les grains étaient liés entre eux comme dans un tissus et disposés avec art, de telle sorte que le mélange de couleurs produisait des desseins variés... Les Sauvages en faisaient des ceintures, des bracelets, des pendants d'oreille et quelque fois des plaques qu'ils suspendaient sur leur poitrine et sur le dos..."(26)

Thwaites résume ainsi les divers emplois du wampum :

"Le wampum servait non seulement de monnaie ou d'ornement, il servait à identifier un messager et indiquait l'autorité d'un chef; on l'utilisait comme présents ou cadeaux, soit à l'intérieur et à l'extérieur

de sa tribu, il servait à racheter un prisonnier ou à effacer un crime; et servait à rédiger et négocier les traités. Le wampum n'est d'aucune valeur au blanc, tout à l'Indien, disait récemment un Onnatague éminent."[27]

---

(1) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 332.
(2) Voyages de Jacques Cartier, vol. 2, p. 14.
(3) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 159.
(4) Sagard, vol. 1, p. 259.
(5) Relation des Jésuites, 1647, p. 208.
(6) " " " 1636, p. 252.
(7) Voyages de Jacques Cartier, vol. 2, p. 44.
(8) R. P. Lafiteau, vol. 2, pp. 159-160.
(9) La Flore Laurentienne, F. Marie Victorin, p. 362.
(10) Wisconsin Historical Collections, p. 205.
(11) Kalm, vol. 1, p. 61.
(12) Iroquoisie, p. 67.
(13) La Flore Laurentienne, F. Marie Victorin, p. 608.
(14) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 811.
(15) Nouvelle Relation, p. 60.
(16) Relation des Jésuites, 1656-57, p. 258.
(17) Pierre Boucher, p. 164.
(18) La Flore Laurentienne, F. Marie Victorin, p. 562.
(19) " " " " " " p. 200.
(20) " " " " " " p. 248.
(21) Lettre du R. P. Biard, Relation des Jésuites, vol. 2, p. 71.
(22) Relation des Jésuites, vol. V, p. 206.
(23) Kalm, vol. 2, voir 205 à 212.
(24) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 32.
(25) Voyages de Jacques Cartier, vol. 2, p. 43.
(26) Bulletin des Recherches Historiques, 1925, vol. 31, pp. 296-297.
(27) Note 70 — Relation des Jésuites, vol. 8, p. 314.

Cinquième Division

NOURRITURE et FAMINE

CHAPITRE PREMIER

FRUITS ET LEGUMES

Pour l'Indien, "c'est une chose fort louable et glorieuse de manger beaucoup."[0]

Fruits et légumes

On se demandera peut-être pourquoi ne pas former deux groupes? Fruits, Légumes, au lieu de Fruits & Légumes. La réponse est toute simple : c'est que la délimitation entre les deux est parfois assez difficile puisqu'au point de vue légal aux Etats-Unis, par exemple, la tomate est un légume, et au point de vue botanique, c'est un fruit : "En 1893, la Cour Suprême des Etats-Unis rendait un jugement à l'effet que la tomate est un légume."[1]

Cartier avait déjà différencié certains légumes du Canada de ceux de France : "ils ont grande quantité de gros melons, cocombres et courges, pois et fèves et de toutes couleurs, non de la sorte des nôtres."[2]

Nous nous contenterons assez souvent de la simple dénomination du fruit ou du légume.

Atocas, (Gros —)

C'est l'"airelle à gros fruits." (Canneberge dit communément)[3]

Aubépine

Dont "le fruit est comestible"[4]

Blé d'Inde

L'Europe avait le froment, l'Asie le riz et les Amériques, le blé d'Inde. La "Sagamité" était le plat de consistance : Bouillie de maïs dans laquelle on fait cuire de la viande.

La nourriture, dit Sagard, "consiste entre nos Sédentaires qu'au blé d'Inde principalement, lequel ils scavent tellement bien diversifier et accomoder en divers sauces dans la pure eau, qu'ils y trouvent du goust, de la délicatesse et une nourriture plus que suffisante pour les maintenir forts et les conserver en santé."[5] "Ils en pillent en des mortiers de bois, dit Champlain, le réduisent en farine, de laquelle ils prennent la fleur par le moyen de certains vents, faits d'escorce d'arbres."[6]

Il ne faudrait pas croire que le blé d'Inde ne servit à l'Indien que comme nourriture. "Avec la balle du blé, on tissait des mocassins, tapis, masques et jouets. Des récipients tubulaires et des flotteurs pour les seines étaient fabriqués avec la tige de maïs. On brûlait des épis de maïs pour fumer les peaux tandis qu'on utilisait la pelure verte de la plante du maïs comme combustible. Les feux de maïs étaient tout particulièrement bien vus dans la maison, le maïs faisant très peu de fumée."[7]

Sagard écrit encore que "nos Hurons se servent aussi des vieux os de poisson réduits en poudre pour donner goût à leur sagamité, quand ils n'ont d'autre chose à mettre dans leur pot."[8] On y met encore de "petits fruits... que les sauvages en font sècherie pour leur hyver, comme nous faisons des prunes, pour donner goût à leur sagamité et pour mettre dans leurs petits pains qu'ils font cuire sous les cendres."[9]

"Nos Hurons ont de petits oignons blancs nommés Anonque, qui portent seulement deux feuilles semblables à celles du muguet : ils sentent autant l'ail que l'oignon sans qu'on puisse dire proprement au-

quel ils ressemblent le plus quant au goût : nous nous en servions dans notre sagamité pour lui donner quelque saveur... et d'une espèce de marjolaine sauvage,... avec un peu de pourpier.[10]

Ces Anonques ne sont rien autre que l'Ail Sauvage, l'Ail des bois, l'Ail trilobé, allium tricoccum.[11]

"Quelques semaines, après la pêche de grands poissons, ils vont à celle de l'Einchataon, qui est un poisson un peu approchant aux barbeaux par deça, long d'environ un pied et demy, ou peu moins : ce poisson leur sert pour donner goust à leur sagamité pendant l'Hyver."[12]

Si ce poisson vient à manquer, ils ne s'en feront pas pour si peu, car "quelquefois les sauvages, dit le F. du Peron, y mettent quelques grumeaux de cendre pour assaisonner la sagamité."[13]

"La moisson étant faite, dit Lescarbot, ce peuple serre son blé dans la terre en des fosses qu'ils font en quelque pendant de colline ou tertre, pour l'égout des eaux; garnissant de nattes icelles fosses."[14]

Kalm s'exprime ainsi lorsqu'il parle de la conservation du blé d'Inde au New Jersey : "Les Sauvages pour conserver leur maïs pendant l'hiver le serraient dans des trous creusés en terre à six pieds de profondeur, dont ils tapissaient le fond et les côtés avec des écorces d'arbres et avec une herbe du genre andropogon et une autre plante dont le genre est inconnu mais que les colons désignaient sous le nom d'herbe des sauvages."[15]

Nos Iroquois d'après le P. Lafiteau ont un emmagasinage qui leur est propre : "Pour ce qui est du bled, bien loin de l'ensevelir, on le fait essorer sur de grandes perches et sur l'Auvent ou vestibule extérieur de leurs cabanes. A Tsonnontouan on fait des greniers d'écorce en forme de tourelles, sur les lieux élevés, et on perce les écorces de tous côtés afin que l'air puisse y jouer et que le grain ne moisisse point."[16]

Les Iroquois qui se rendent jusqu'à 400 lieues vers

le Sud ont fait rapport du Bled d'Inde de ces contrées et les Relations s'expriment en ces termes : "La terre est si fertile, qu'on en pourrait presque dire en proportion, ce que les découvreurs Israélites disaient de la Terre Promise; car pour ne parler que du Blé d'Inde seulement. il pousse une tige si extraordinaire grosse et si haute qu'on la prendrait pour un arbre, et porte *des épics de deux pieds de long, dont les grains paraissent comme ceux de nos gros Muscats.*"[17]

Les Relations de 1696-1702 semble bien confirmer ce dire : "La tige des épis de blé que nous appelons blé d'Inde est de *plus de* 15 *à* 20 *pieds* de haut."[18]

Bluets

Champlain nous apprend que les Indiens faisaient sécher ce fruit pour l'hyver : "Ils me firent entendre, écrit-il, qu'ils étaient venus en ce lieu pour faire sècherie de ce fruit appelé blües, pour leur servir de manne en hyver et lorsqu'ils ne trouvent plus rien."[19] Il écrira encore un peu plus loin : "je vous assure qu'il se trouve le long des rivières si grande quantité de blües, qui est un petit fruit et en telle quantité que c'est merveille; desquels fruits, ces peuples qui y habitent en font sècher pour leur hyver, comme nous faisons des pruneaux en France pour le Carême."[20]

Cerises

Du Cerisier à grappes (Choke Cherry) dont le "fruit est assez savoureux, mais il empâte désagréablement la bouche."[21]

Citrouilles

Au rapport de Catalogne de 1712 on lit : "Presque tous les sauvages et mesmes les français sèment un ordre de citrouille fort petite en égard à celle d'Europe, qui ont un goût fort sucré; on en fait cuire sous les cendres et dans des chaudières toutes entières que les plus délicats trouvent fort bonnes."[23]

Concombres

Jacques Cartier nous en parle : "Ils font pareillement force potaiges dudict bled et de febves et poix,... grosses cocombres... et autres fruicts."[24]

Faîne

"Ils nous regalaient de tout ce qu'ils avaient, mais surtout de faîne, qui est le fruit du hêtre, qu'ils font rôtir, et qu'ils pilent en farine."[25]

Fesolles

Sagard nous entretient d'un "plat de fesolles... qui nous servirent pour un second festin."[26]

Figues

C'est Jacques Cartier qui nous parle "du mil gros comme poids dont ils mangent au lieu de pain,... Ils ont des prunes qu'ils sèchent pour l'hyver, des *figues,* nois, pommes et autres fruits et des fêves..."[27]

Ces figues n'étaient certainement pas celles que l'on connaît de nos jours et Champlain nous en fait description : "& une manière de fruict, qui est de la forme & couleurs de petits citrons, et en ont aucunement le goût, mais le dedans est très bon, est presque semblable à celuy des figues."[28] Il a rencontré ce fruit sur la frontière du côté des Iroquois.

Folle Avoine

A l'Ile de Brion en 1534, Cartier énumère ce qu'il y trouve : "froment sauvage (c'est notre folle avoine) et des poix qui estoyent fleuris, grande quantité de raisins, des fraises, persil"[29] Sagard l'appelle aussi "Froment Sauvage"[30]

C'est la Zizanie des marais ou Folle Avoine, ou Riz Sauvage. "La Zizanie est la nourriture principale de certaines tribus indiennes du Manitoba, du Minnesota et du Wisconsin."[31], "outre qu'elle est l'aliment d'une infinité d'oiseaux aquatiques."[32]

Fraisiers des champs

"Le fruit est excellent et les confitures qu'on en fait sont une partie notables des conserves de toute famille canadienne."[33]

Framboisiers sauvages

"Produisent desmeilleurs fruits sauvages. Objet d'un commerce assez important."[34]

Gadeliers et Groseilliers

"Il y a des Gadeliers... il s'y trouve des Groseilliers, dit Pierre Boucher, qui apportent des groseilles de deux sortes : les une comme en France, les autres, toutes pleines de piquerons."[35]

Melons

Jacques Cartier précise qu'il en reçut des Indiens à son deuxième voyage.[36]

Au rapport de Catalogne il est dit : "Les melons français et *melons d'eau* estaient d'usage parmi les Sauvages, il s'en fait une quantité prodigieuse (1712) particulièrement dans le gouvernement de Montréal où ils murissent plus facilement qua Quebec."[37]

Noix

"Il y a deux sortes de noix, dont les unes sont aussi douces et agréables au goust que les autres sont amères : mais leur amertume n'empêche pas qu'on en tire d'excellente huile, en les faisant passer par les cendres, par le moulin & par l'eau, de *la même façon* que les Sauvages tirent l'huile de tournesol."[38]

La première sorte de noix est la noix piquée venant du "noyer tendre... un arbre isole peut produire tous les deux ans, de deux à trois boisseaux de noix."[39]

Sagard en avait entrevu une autre sorte : "j'en ai vu qui sont comme un triangle"[40] c'était la noix importée de la région de Cascaskia : "Les pécanes sont

de meilleur gout que nos noix de France"[41] disent les Relations de 1702-1712.

Oignons

En Acadie, au dire de Lescarbot, "il y a grande quantité de vigne le long du rivage, mais les raisins n'en sont pas si gros qu'au pays des Armouchiquois; il y a aussi des oignons et beaucoup d'autres sortes de bonnes herbes."[42] Ces oignons ne sont autres que l'Ail des bois que nous avons rencontré précédemment.

Petites Poires

C'est le fruit de l'amélanchier.

Pommes de terre

Qui n'étaient pas la véritable pomme de terre que l'on ne semble manger qu'au dix huitième siècle. "Les racines, dit Sagard, que nous appelons Canadiennes ou pommes du Canada... sont assez peu communes dans le pays; ils les mangent aussitôt crues que cuites, comme semblablement d'une autre sorte de racine, ressemblant aux panais, lesquelles sont à la vérité meilleure que beaucoup; mais on nous donnait peu souvent & lors seulement que les Sauvages avaient reçu de nous quelque présent ou que nous visitions dans leurs cabannes."[43]

Pommes

C'est aux Outawais qu'on y rencontre "de beaux pommiers et les Hurons et les Algonquins ne manquent pas de faire bonne provision."[44]

Prunes

"Quelques sauvages passant proche de notre Maison nous firent voir des prunes qu'ils avaient ceuillies dans les bois, non pas bien loin de notre Maison, elles étaient aussi grosse que les petits abricots de France" dit le P. LeJeune.[45]

Au rapport de Catalogne il parle d'un "grand nom-

bre de Pruniers qui produisent une très grande quantité de prunes âcres."[46]

Il s'agit bien ici du prunier noir, prunier sauvage, (Canada Plum) "Les fruits, dit le F. Marie Victorin, sont comestibles et font l'objet d'un certain commerce sur nos marchés. Jacques Cartier remarqua que les Sauvages de la Baie des Chaleurs mangeaient des prunes... il mentionne aussi le prunier sur l'Ile d'Orleans.[47]

Ronce

C'est le fruit du petit murier, "complètement mûr, le fruit est d'une belle couleur ambrée. Comme il n'est pas sucré, il doit se manger frais, ou confit dans beaucoup de sucre. (blackbière, plaquebière,) en montagnais "chicouté"[48]

Topinambour

(Jerusalem Artichoke) "La plante est originaire du Haut-Canada et des états du centre des Etats-Unis. Elle fut cultivée par les Indiens."[49]

Vignes

On y rencontre "force vignes" à l'Ile de Bacchus,[50] dit Cartier, lesquelles, dira-t-il un peu plus loin, "font raisins si gros & si doux que les nostres."[51]

Le P. LeJeune leur donne le même nom qu'elles portent en France : "lampruches"[52]

C'est la Vigne des renards ,vigne sauvage, raisin sauvage, Wild Grape : "Cette espèce, nous dit le F. M. Victorin, fournit tout le raisin sauvage" de nos campagnes : aucune autre espèce indigène ne semble atteindre la province de Québec."[53]

---

(0) Nouvelle Relation, p. 109.

(1) Our Vegetable Travels, Victor R. Boswell, Principal Horticulturist, United States Department of Agriculture, The National Geographic, Society Magazine, August 1949, p. 146.

(2) Voyages de Jacques Cartier, vol. 2, p. 31.
(3) La Flore Laurentienne, F. Marie-Victorin, p. 440.
(4) " " " " " " p. 307.
(5) Sagard, vol. 1, p. 263.
(6) Voyages de Champlain, vol. 3, p. 563.
(7) America's First Settlers, N. Geo. Mag., 1937, p. 594.
(8) Sagard, vol. 1, p. 269.
(9) " vol. 2, p. 708.
(10) " vol. 3, p. 708.
(11) La Flore Laurentienne, F. Marie Victorin, p. 660.
(12) Sagard, vol. 3, p. 693.
(13) Relation des Jésuites, 1638-39, p. 162.
(14) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 808.
(15) Kalm, vol. 1, p. 108.
(16) R. P. Lafiteau, vol. 2, pp. 79-80.
(17) Relation des Jésuites, 1661-62, pp. 114, 146.
(18) " " " 1696-1702, p. 128.
(19) Voyages de Champlain, vol. 3, p. 513.
(20) " " vol. 3, pp. 900-901.
(21) La Flore Laurentienne, F. Marie Victorin, p. 322.
(22) Sagard, vol. 1, p. 86.
(23) Bulletin des Recherches Historiques, 1915, p. 263.
(24) Voyages de Jacques Cartier, vol. 2, pp. 23-24.
(25) Relation des Jésuites, 1669-70, p. 204.
(26) Sagard, vol. 1, p. 199.
(27) Voyages de Jacques Cartier, vol. 1, p. 55.
(28) Voyages de Champlain, vol. 3, p. 518.
(29) Voyages de Jacques Cartier, vol. 1, p. 35.
(30) Sagard, vol. 1, p. 233.
(31) La Flore Laurentienne, F. Marie Victorin, p. 807.
(32) Histoire des Abénaquis, p. 272.
(33) La Flore Laurentienne, F. Marie Victorin, p. 343.
(34) " " " " " " p. 332.
(35) Pierre Boucher, p. 57.
(36) Voyages de Jacques Cartier, vol. 2, p. 13.
(37) Bulletin des Recherches Historiques, 1915, p. 263.
(38) Relation des Jésuites, 1656-57, p. 256.
(39) La Flore Laurentienne, F. Marie Victorin, p. 160.
(40) Sagard, vol. 3, p. 709.
(41) Relation des Jésuites, 1702-1712, p. 228.
(42) Marc Lescarbot, vol. 2, p. 435.
(43) Sagard, vol. 3, p. 710.
(44) Relation des Jésuites, 1676-77, p. 216.
(45) " " " 1635, p. 16.
(46) Bulletin des Recherches Historiques, 1915, p. 262.
(47) La Flore Laurentienne, F. Marie Victorin, p. 320.
(48) " " " " " " p. 331.
(49) Cyclopedia of American Horticulture, L. H. Bailey, p. 101.

Chapitre II

BONNES HERBES

Nous nous contenterons que de n'en nommer quatre :

Lentille des Indiens

"Les Indiens mangent aussi en guise de lentille les graines de l'orence aquatique (orontium aquaticum) séchées et bouillies. Ils appellent ce met Taw-Kee ou Taw-Kim."(1)

Oseille

"Dans les bois, l'oseille s'y void à deux pouces hauteur", écrit Champlain.(2)

Persil

Nous avons vu précédemment que Cartier en parle à l'Ile de Brion en 1534.

Pourpier gras

Nous l'avons rencontré précédemment, ajouté "à la sagamité pour y donner quelque goût."

---

(50) Voyages de Jacques Cartier, vol. 2, p. 14.
(51) " " " vol. 2, pp. 19-20.
(52) Relation des Jésuites, 1634, p. 270.
(53) La Flore Laurentienne, F. Marie Victorin, p. 406.

---

(1) Kalm, vol. 1, p. 106.
(2) Voyages de Champlain, vol. 4, p. 74.

CHAPITRE III

POISSONS, ANIMAUX AQUATIQUES

Poissons

Il est bien vrai qu'en 1634, le R.P. LeJeune dresse une liste des poissons dont se nourrit l'Indien : anguille, barbue, brochet, carpe, esturgeon, lamproie, "L'Esplan", saumons."[1]

Mais sa liste est tellement incomplète qu'il est préférable de renoncer à en faire l'énumération.

Animaux amphibies ou aquatiques

Castor

"La chair en est délicate, à peu près comme celle du mouton."[2]

Ecrevisses

Les Indiens semblent avoir négligé de s'en nourrir : et ce, s'il faut en croire Kalm : "Tous les ruisseaux en Canada, contiennent des écrevisses de la même espèce que les nôtres; les Français en sont friands et disent que le nombre en a grandement diminué depuis qu'on leur fait la chasse."[3]

Grenouilles

"Pour le missionnaire chez les Onneyouts", ajoutez à cela, la pauvreté de son vivre. Il n'a pendant

la plus grande partie de l'année que des grenouilles sèches, encore est-ce en ce pays-là, faire bonne chère que d'en avoir."[4]

Et maintenant, que faut-il penser des wawarons ? "grenouilles grandes comme des assiettes & dont la voix est semblable au meuglement des boeufs."[5] "Les Sauvages Hurons les mangent et disent qu'elles sont fort bonnes" dit Pierre Boucher.[6]

Loups Marins

"La chair en est aussi bonne que du veau ; et de plus, ils font de sa graisse une huyle qui leur sert de sauce toute l'année. Ils en remplissent plusieurs vessies d'orignal qui sont deux ou trois fois plus amples & fortes que les nostres de porc ; et voilà leurs tonneaux de réserve."[7]

Mollusques

"Au Port-Royal, il y a de grands parterres de Moules, dont nous remplissons nos chaloupes. Il y a aussi des palourdes deux fois grosses comme des huitres, des coques, force chataignes de mer, des crappes et Houmars."[8]

Chez les Armouchiquois, "on s'arrêtait seulement aux coquillages comme huitres, palourdes, ciquenaux et autres de quoy il y avait moyen de se contenter.[9]

En Acadie, les Indiens "prennent du poisson et ramassent des coquillages pour leur nourriture."[10]

---

(1) Relation des Jésuites, 1634, p. 270.
(2) Nouvelle Relation, p. 482.
(3) Kalm, vol. 2, p. 145.
(4) Relation des Jésuites, 1668-69, p. 148.
(5) " " " 1662-63, p. 172.
(6) Pierre Boucher, p. 72.
(7) Relation des Jésuites, 1611-1616, p. 78.
(8) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 796.
(9) Marc Lescarbot, vol. 2, p. 542.
(10) Relation des Jésuites, 1612-1614, p. 77.

CHAPITRE IV

OISEAUX ET ANIMAUX TERRESTRES

Oiseaux

Sur le menu indien, nous pouvons — croyons-nous — placer tous nos oiseaux sans exception ; à preuve nous ne citerons simplement que :

Le Corbeau

"Ils avaient passé huit jours sans autre nourriture que celle d'un corbeau, qu'ils avaient tué plutôt par hasard que par adresse, car ils n'avaient pas la force de se soutenir."[1]

Le R.P. LeJeune nous donne, en 1634, la liste des oiseaux qui font le régal des Indiens. Bien que cette liste soit incomplète, nous la donnons de suite : outardes, oies blanches, oies grises, canards, sarcelles, bernaches, plongeurs, perdrix, gelinottes grises, bécasses, bécassines, tourterelles.[2]

Animaux terrestres

Blaireaux

Cité par le R.P. LeJeune.[3]

Buffles

"La chair en est excellente, et la graisse mêlée avec la folle avoine, fait le mets le plus délicat de ce pays."[4]

En parlant buffles, il faut parler du pémican. Suit donc la fameuse préparation : "Il fallait faire sècher la viande sur des perches. Chaque matin, on l'étendait au soleil, à l'intérieur du camp, et le soir, pour la soustraire à l'humidité de la nuit, on la mettait en tas sous un abri. La même opération se faisait durant le jour, lorsqu'il venait à pleuvoir."

"Quand elle était suffisamment sèchée pour être pulvérisée, on étendait sur la prairie de grandes peaux de buffles non corroyées et dont le côté était durci au soleil. On y plaçait une certaine quantité de lanières de viande dessèchée, puis on frappait dessus avec des batons. Les femmes et les enfants rangés autour de ces peaux battaient pendant toute la journée."

"Sous les coups répétés du fléau, il volait, par-ci, par-là, des morceaux en dehors de l'aire ; mais ils n'étaient pas perdus pour cela. La batteuse se hâtait de les reprendre pour les mêler à la masse avec la poussière et les poils qui s'y étaient attachés."

"Quand le tout était bien broyé, on le mettait dans un grand sac fait de peaux et solidement cousu ; on y versait de la graisse chaude, puis on fermait le sac et on laissait refroidir le tout. Dans ces conditions, on conservait du pémican des années entières sans que le goût en fut altéré. Ce goût est celui de la bonne chandelle de suif."[5]

Caribous

Cité par le P. LeJeune & nous en avons parlé précédemment.[3]

Castors

Cité par le P. LeJeune et nous en avons parlé précédemment.[3]

Chien

"Viande fort estimée dans le pays", dit Sagard[6]

"mets aussi honteux pour nos Montagnais que rare et délicieux pour les Hurons", dit le P. LeJeune.[7]

Qui veut en manger devrait éviter de se nourrir de son foie ; "Il arrive pendant ce temps-là, une chose étrange à un jeune Français qui hivernait avec eux. Un jour qu'on avait tué un chien pour conserver la vie à quantité de personnes qui languissaient, ce garçon se jette sur le foye de la bête que l'on avait jeté, le fait cuire et le mange. On l'avertit de quitter cette viande, qu'elle lui fera tort & tomber la peau, il n'en croit rien, il continue son repas mais à ses dépens, car il luy en cousta la peau, qui lui tomba toute par grands lambeaux sans aucune douleur, si bien qu'en peu de temps, il vit sa peau toute changée. Les Sauvages ont l'expérience de cet effet en ceux qui ont usé de cette viande."[8]

Ecureuils

Cité par le R.P. LeJeune.[3] (Les 3 espèces)

Elans et Orignaux

Nous en avons parlé précédemment.

Lièvres

"Près ledit Port du Moulin, dit Lescarbot, il y avait un endroit si rempli de lapins, qu'on ne mangeait presque autre chose."[9]

Martres

Cité par le R.P. LeJeune.[3]

Ours

Nous en avons parlé précédemment.

Porcs épics

"Ils les brûlent comme nous faisons des pourceaux en France, puis les ayant raclés, les font bouillir

ou rotir. Le manger en est bon, assez dur néanmoins, notamment des vieux, car les jeunes sont tendres et délicats."[10]

Rats et Souris

"Ils chassent aux rats et aux souris par plaisir, comme aux lièvres & les trouvent également bons."[11]

Rat musqué

"Les Sauvages en mangent la chair qu'ils font rôtir devant le feu & conservent les peaux & roignons musqués."[12]

Renards

Cités par le R.P. LeJeune.[3]

Siffleur

"Cet animal est un excellent manger, ny le lièvre n'en approche pas."[13]

---

(1) Relation des Jésuites, 1723, p. 152.
(2) " " " 1634, p. 270.
(3) " " " 1634, p. 270.
(4) " " " 1670-71, p. 196.
(5) La Chasse aux buffalos, pp. 393-394.
(6) Sagard, vol. 3, p. 688.
(7) Relation des Jésuites, 1636, p. 110.
(8) " " " 1644-45, p. 26.
(9) Marc Lescarbot, vol. 2, p. 425.
(10) Relation des Jésuites, 1634, p. 306.
(11) " " " 1634, p. 266.
(12) Sagard, vol. 3, p. 702.
(13) Relation des Jésuites, 1634, p. 314.

CHAPITRE V

RACINAGES

Comprend oignons, racines & rhizomes.

Ail des bois

Nous en avons parlé précédemment.

Arpin rose

"Les Gronenlandais mangent en guise de légume, le rhizome charnu."[1]

"Camass root"

Zigadine de Nuttal — Poison Camass. "La racine de camass était utilisée comme nourriture par les Indiens de l'ouest."[2]

Chapelet

La racine "Chapelet" est l'Apic tuberosa.[3]

Chiquebi

(The Mic Mac Potato) "La racine de "chiquebi" est particulière à cette côte (l'Acadie) et n'est pas étrangère à nos patates (pommes de terre ?) mais plus utile et agréable à manger."[4]

Cyamus Tuteum

Identifié par Thwaites.[5]

Jarnotte

Mangée de temps immémorial par les Indiens, "cuit sous la cendre."[6]

Lewisia rediviva

"plante alimentaire pour les indigènes des régions nord ouest de l'Amérique qui l'appellent Spatulum ou Spetlum."[7]

Lilium Canadense

Identifié par Thwaites.[8]

Martagons

Lis " qui portent quantité de fleurs en une tige qui a près de *six, sept à huit pieds de haut,* desquelles les Sauvages mangent l'oignon cuit sous la cendre ou en sagamité."[9]

"Le 5 du même mois de novembre (1633), un grand jeune Sauvage s'en vint chez nous retournant de la chasse aux castors, criant qu'il mourait de faim, il apportait quantité de racines, entr'autres force oignons de martagons rouges, dont il y a icy très grand nombre... goutâmes de ces oignons ; ils sont très bons à manger."[10]

Massette

(voir "quenouille".)

Nelumbium luteum

"Plante aquatique à racine cylindrique et charnue. On en mange les racines et les graines. Elles ont le goût de la chataigne et sont fort recherchées des sauvages", dit Perrot.[11]

Nuphar advena

Identifié par Thwaites.[12]

Quenouille

"Les rhizomes sèchés et pulvérisés étaient employés par les Indiens d'Amérique comme farine sucrée pour faire du pain et des puddings. Ecrasés et bouillis à l'état frais, ils fournissaient un gluten sirupeux que l'on mélangeait avec la farine de mais."[13]

Sagitaire latifolié

"Ces tubercules fortement amylacées sont un article important dans la nourriture de certaines tribus indiennes. Ils sont aussi par les castors et les rats musqués, qui en font des provisions dans des caches que les Indiens recherchent et s'approprient."[14]

Sceau de Solomon

Ce rhizome fut identifié par Sagard comme l'une des racines comestibles que l'on recherchait dans la disette de 1629.[15]

Scirpe vigoureux

"Les rhizomes ont été employés dans l'alimentation des Indiens d'Amérique."[16]

Autres racines non identifiées

L'une "au goût de réglisse"[17] et "une certaine racine propre à faire du pain, dont quinze lieues à l'entour (Floride) tout le pays est nourri."[18]

---

(1) Devorepierre, vol. I, p. 811.
(2) Voir The Picture Gallery, vol. I, p. 12.
(3) Voir note 23 de Thwaites, Relation des Jésuites, vol. VI, p. 329.
(4) Note de Thwaites, Relation des Jésuites, 1616-17, p. 245.
(5) Note 29, Relation des Jésuites, vol. 5, p. 282.
(6) La Flore Laurentienne, F. Marie Victorin, p. 647.
(7) Devorepierre, vol. 2, p. 412.
(8) Relation des Jésuites, vol. 5, p. 282, note 29.
(9) Sagard, vol. 1, p. 160.
(10) Relation des Jésuites, 1633, p. 102.
(11) Nicolas Perrot, p. 194.
(12) Relation des Jésuites, vol. 5, p. 282, note 29.
(13) La Flore Laurentienne, F. Marie Victorin, p. 855.
(14) " " " " " " p. 617.
(15) Sagard, vol. IV, p. 886.
(16) La Flore Laurentienne, F. Marie Victorin, p. 694.
(17) Relation des Jésuites, 1634, p. 270.
(18) Marc Lescarbot, vol. I, p. 85.

Chapitre VI

NOURRITURE NON CLASSÉE

Ambroisie trifide

Ou "grande herbe à poux est cultivée par quelques tribus indiennes comme nourriture ou comme plante tinctoriale."[1]

Cacamos

(pain de cacamos) "Ce pain est une espèce de graisse qui se tire des os des jambes et des cuisses, après qu'ils en ont mangé toute la moelle, ils mettent ces os, qu'ils concassent & qu'ils pillent, jusques à les réduire en poudre, dans une grande chaudière d'eau bouillante, en sorte que tout ce qui peut, reste de moelle ou de graisse dans ces os ainsi brisés, surnage au-dessus de l'eau par la chaleur du feu. Ils l'amassent ensuite & la conservent soigneusement, comme quelque chose d'excellent et de délicat."

"Quant au bouillon, il devient blanc comme du lait, & suivant leur sentiment, ils le croient aussi pectoral qu'un grand verre d'eau de vie."[2]

Champignons

"J'étais déjà habitué à ces choses, comme aux intestins de chevreuils qu'ils font cuire dans toute leur puanteur, sans les ouvrir ni les vider. Ils les mangent avec des champignons cuits dans l'eau & des grenouilles entières, sans les écorcher ni les vider."[3]

Farine de graine de tournesol

"Les Indiens de ce pays, dit le P. Lafiteau, font du pain de la semence des tournesols"[4] et "la graine pilée mangent comme chose qu'ils estiment excellente & que j'ai gousté avec admiration", dit Sagard.[5]

Gouet

"Les Indiens regardent comme un mets succulent le spadice du gouet (arum virginicum), bouilli avec ses fruits."[6]

Graisses et Huiles

La "graisse est le sucre des Sauvages", dit Sagard.[7] Ils se réservent "la graisse pour l'hyver (graisse de cerfs) et en usent comme nous faisons du beurre", dit Champlain.[8]

"De l'huile !, dit le P. LeJeune, c'est leur sucre, ils en mettent dans les fraises & les framboises quand ils en mangent... et leurs plus grands festins sont de graisse ou d'huile."[9]

De la graine de tournesol, les Indiens tiraient de l'huile "bonne à manger", dit Sagard.[10] Le R.F. Marie-Victorin croit que "les Indiens avaient dû obtenir les *grains des Indiens d'au delà du Mississipi*. Il semble que les Amerindiens avaient déjà transformé la petite plante sauvage et obtenu les énormes capitules que nous connaissons. Le Soleil a été introduit en Europe dès le XVIe siècle."[11]

Les huiles qu'ils consommaient étaient des plus diverses : "Ils boivent, dit le P. Lafiteau, l'huile d'ours, de Loups-Marins, d'Anguilles, etc."[12]

"Quelquefois, dit Sagard, ils reservent des plus grands & gras affihendos, lesquels ils faisaient fort bouillir en des grandes chaudière pour en tirer l'huyle, laquelle ils amassaient fort curieusement avec une cuiller pardessus le bouillon, et la serrait en des bouteilles d'écorce d'un certain fruict ressemblant à nos

calbasses, qui *leur viennent d'un pays fort éloigné* à ce qu'ils me disent ; ceste huyle est aussi douce & agréable que beurre frais."[13]

Le rapport de Catalogue précise que les noyers tendres "produisent de bonnes huisles par lessay que Mrs du Séminaire en ont fait il y a quelques années ; les sauvages en tirent aussi pour en mettre à leurs cheveux, il produit aussi de l'eau plus sucrée que l'érable en petite quantité."[14]

Jonc (Moelle de)

En "avril 1851, le Père Farand se rendit au Fort Résolution, sur le Grand Lac des Esclaves... il avait vécu pendant trois jours de moelle de jonc et des oeufs plus ou moins pourris des oiseaux sauvages, quand il atteignit cette mer intérieure."[15]

Oeufs

"Ils mangent aussi des oeufs, dit Lescarbot, qu'ils vont recueillir le long des rives des eaux, et en chargent leurs canots quand les oyes et Outardes ont faict leurs ponte au printemps."[16]

"Les Français ont horreur d'un oeuf couvé; les Sauvages mangent avec délices, le petit oiseau qui est dans l'oeuf. En effet, il est fort délicat : J'ai mangé un petit outardeau tiré d'un oeuf bien bouilli — la chair étant nettoyée en est très belle et de très bon goût."[17]

Le témoignage de Stirling sur les Naskapi ne peut être ignoré : "Les Naskapi sont très nomades. En hiver, ils voyagent à l'intérieur à la recherche de gibier, particulièrement de caribou, lièvres, lapin, l'orignal et la perdrix blanche. On fait un usage considérable des oeufs d'oiseaux que l'on mange à n'importe quel stage de l'incubation."[18]

L'Alaska a son caviar. En Alaska, "vous pourrez aussi manger des oeufs de poissons fricassés dans de

la graisse d'our, ragout qui vous paraîtra sans doute fort analogue à la chandelle de suif."[19]

Quant aux misionnaires qui se sont rendus aux Natchez, ils se sont rassasiés d'oeufs de tortues : "Les battures commencèrent à se découvrir : nous y trouvions des oeufs de tortues, nouveau régal, pour nous."[20]

Osmonde cannelle

Osmunda cinnamomea (Cinnamon Fern) nomenclature commune Fiddle-head queue de violon.

Nourriture recherchée des Micmacs et des Blancs. Mets très recherché des gourmets.

Pain

Avec leur farine de blé d'Inde, nos Indiens "font des tourteaux qu'ils mettent sur une pierre large qui est chaude, puis le couvrent de cailolux chauds; et ainsi cuisent leur pain en lieu de four."[21]

Chez les Armouchiquois, "une vieille de cent ou six-vingts ans, dit Lescarbot, vint jeter aux pieds de Poutrincourt un pain de blé."[22] (Sarrasin) "La moisson de bled étant faite, dit Sagard, nos Sauvages en usent de diverses façons... pain ou petits gâteaux... en mêlent parmi la pâte, fraises, bluets, framboises, mures et autres petits fruits."[23]

"Plusieurs nations Sauvages, nous dit le P. Lafiteau, font du pain de purs fruits séchés et boucanés au soleil. Elles le brisent dans des piles et le réduisent en farine comme on fait du bled."[24] Ce même père n'aime pas le pain de bled d'Inde fait par les Indiennes : "Rien n'est plus pesant et plus insipide... elles y mettent souvent de l'huile, de la graisse, des fèves et des fruits. Il est encore plus désagréable de cette manière."[25]

Enfin, il arrive parfois que le pain vient de bien loin et il est fort bon : "Je vous envoie un morceau

de pain venu de 200 lieues d'ici, il vient des Illinois, il est fait de neffles ou cormes, il a fort bon goût."[26]

Sphagnum

"Dans les régions polaires, le Sphaigne (Sphagnum) forme une partie de la nourriture du Renne ; et les habitants eux-mêmes, après l'avoir fait sécher, en fabriquent une espèce de pain."[27]

"Les indigènes aussi bien que les Français faisaient de grande *quantité de sucre d'érable.*"[28]

Sucre d'Erable : Au mois de mars, lorsque le soleil a pris un peu de force... (les Indiens) font des incisions transversales avec la hache sur le tronc de ces arbres.. Pour que les arbres donnent leur eau en abondance, il faut qu'il gèle pendant la nuit et que le jour soit pur, serain, sans vent et sans nuages."[29]

"Au printemps, les érables renferment une liqueur assez semblable à celle que contiennent les cannes des îles. Les femmes s'occupent à la recevoir dans des vases d'écorces, lorsque ces arbres la distillent ; elles la font bouillir, et elles en tirent un assez bon sucre. Le premier qui se tire est toujours le plus beau."[30]

L'eau d'érable : "si à force de la faire bouillir, on le réduit au tiers, elle devient un véritable sirop, qui se durcit, à peu près comme le sucre et prend une couleur rougeâtre. On en forme de petits pains — qu'on envoie en France par rareté, et qui dans l'usage sert *bien souvent au defaut du sucre Français*... les Français et les Sauvages s'en donnent au printemps... à coeur joie."[31]

On tirait encore du sucre des Noyers et des Frenes.[32] "La sève (de l'Erable argenté) donne un sucre pâle et de saveur exquise, deux fois moins sucré que celle de l'érable."[33] Reste enfin le meri-

sier dont nous parle le Rapport du Catalogue : "Il jette beaucoup plus d'eau que l'érable, un peu amère, propre à faire du sucre luy restant néanmoins un peu d'amertume."(34)

(1) La Flore Laurentienne, F. Marie Victorin, p. 562.
(2) Nouvelle Relation, pp. 114-115.
(3) Relation des Jésuites, 1653, p. 215.
(4) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 95.
(5) Sagard, vol. 3, p. 714.
(6) Kalm, p. 38.
(7) Sagard, vol. 3, p. 584.
(8) Voyages de Champlain, vol. 3, p. 925.
(9) Relation des Jésuites, 1633, p. 96.
(10) Sagard, vol. 3, p. 714.
(11) La Flore Laurentienne, p. 588.
(12) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 91.
(13) Sagard, vol. 3, pp. 583-584.
(14) Bulletin des Recherches Historiques, 1915, p. 260.
(15) Mentalité Indienne, P. A. G. Morice, O.M.I., La Nouvelle France, 1912, p. 93.
(16) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 725.
(17) Relation des Jésuites, 1657-58, p. 300.
(18) Stirling, p. 478.
(19) L'Alaska, J.J.S.J., La Revue Canadienne, 1893, p. 236.
(20) Relation des Jésuites, 1723, pp. 312-314.
(21) Voyages de Jacques Cartier, vol. 2, p. 2.
(22) Marc Lescarbot, vol. 2, p. 536.
(23) Sagard, vol. 1, p. 267.
(24) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 106.
(25) " vol. 2, p. 94.
(26) Relation des Jésuites, 1689-95, p. 136.
(27) Devorepierre, vol. 1, p. 396.
(28) Wisconsin Historical Collections, vol. VII, 1873-76, p. 222.
(29) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 154.
(30) Relation des Jésuites, 1722, p. 94.
(31) Nouvelle Relation, pp. 112-125.
(32) Voir R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 155.
(33) La Flore Laurentienne, p. 396.
(34) Bulletin des Recherches Historiques, 1915, p. 260.

CHAPITRE VII

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA NOURRITURE

Festins

"Je ne sais comment qualifier les festins au regard de nos Sauvages, c'est l'huile de leurs onguents, le miel de leurs médecins, le réparatif de leurs maux, l'étoile de leur conduite, le ressort de leurs ressorts, l'aloyon de leur repos, bref l'instrument général ou condition sans laquelle rien ne se fait."(1) "Un festin que ce bon père (Père Nicolas) ordonna à la façon du pays, qui me sembla excellent (dit Sagard) ; un peu de poisson blanc, avec des citrouilles du pays, le tout cuit ensemble en de l'eau pure."(2)

"Il se fait quelquefois parmi eux, des festins très considérables, dit Pierre Boucher : il s'en vit un du temps que j'étais aux Hurons, de la chair de cinquante cerfs dans cinquante chaudières."(3) "Le Père Brebeuf rapporte, dit le P. Lafiteau, qu'il avait vu chez les Hurons trois de ces festins dans l'un desquels il y avait dans les chaudières trente cerfs, dans l'autre vingt cerfs et quatre ours, et dans le troisième cinquante poissons qui valent bien nos grands brochets, et 120 autres de la grandeur de nos saumons."(4)

On ne boit pas en mangeant

"En France, on entremêle le boire avec le manger. Les Algonquins font le contraire en leurs fes-

tins; *ils mangent premièrement* ce qu'on leur sert *et puis ils boivent sans plus toucher à la viande.*"[5]

"Ils ne boivent pas en mangeant, ni boivent fréquemment, mais seulement une fois, après le repas."[6]

Une seule sorte de viande au Festin (Gaspésie)

"Jamais les Gaspésiens ne font festin de deux sortes de viande à la fois : ils ne mélangent pas par exemple le castor avec l'orignal, ni celui-ci avec l'ours ou quelqu'autre animal."[7]

Mets délicieux

"C'est Bougainville... qui donne comme mets très recherché au Canada, la queue de Castor qui est, dit-il, des trois morceaux qui font les délices des Canadiens et qu'on donne comme tout ce qu'il y a de plus rare avec le mufle d'orignal et la patte d'ours.[8]

"On peut dire que le mufle et la langue boucanée de l'orignal, dit le P. LeClercq, sont merveilleux et excellents, mais c'est encore quelque chose de meilleur et de bien plus délicat, non seulement au goût de nos Sauvages, mais même à celui de nos Français et de toutes les autres Nations qui sont au Canada, lorsqu'on mange l'un et l'autre tout frais & sans les avoir exposés à la fumée."[9]

Nec plus ultra

Pour l'Indien, ce sont : coeur, rognon, langue, entrailles et graisse fine... "C'est par là que ses amis et toute sa famille commencent le regal tandis que les filles et les femmes vont quérir le reste."[10]

Ce sont ces mets délicieux qui ont fait écrire au Père LeClercq les lignes suivantes : "un missionnaire peut vivre des années entières à la Sauvagesse... quand on a des viandes aussi bonnes et aussi succulentes, que celles d'orignal, de castor, de loup-marin, de porc-épic, de perdrix, d'outarde, de sarcelle, de canard, de bécasse, de morue, de saumon, de bar,

de truite et de quantité d'autres poissons et gibiers qui servent de nourriture ordinaire aux Sauvages."[11]

Et pour clore ce chapitre, il ne faut pas ignorer, que même en Alaska, on fait parfois bonne chère : "Le gibier vous fournira souvent de bons repas : canards, oies sauvages blanches et grises, cygnes, outardes, plongeons sont des volailles excellentes. N'oublions pas la viande d'orignal, si succulente et si tendre que les meilleurs rosbifs civilisés n'en approchent pas. Pour varier, un morceau de queue de baleine, *de foie de loche,* de museau d'orignal, de la queue de castor."[12]

---

(1) Relation des Jésuites, 1639, p. 208.
(2) Sagard, vol. 1, p. 186.
(3) Pierre Boucher, p. 114.
(4) R. P. Lafiteau, vol. 1, p. 517.
(5) Relation des Jésuites, 1657-58, p. 298.
(6) " " " vol. 1, p. 283.
(7) Nouvelle Relation, p. 504.
(8) Bulletin des Recherches Historiques, 1896, pp. 140-141.
(9) Nouvelle Relation, pp. 118-119.
(10) Nouvelle Relation, p. 116.
(11) Nouvelle Relation, pp. 91-92.
(12) L'Alaska, J.J.S.J., La Revue Canadienne, 1893, p. 236.

Chapitre VIII

FAMINE CHEZ L'INDIEN

"Les Algonquins apparaissent comme un peuple jeté brusquement et récemment dans le nomadisme, et qui ne s'y est pas encore habitué. Ils n'ont pas de prévoyance. Ils consomment rapidement ou gaspillent leurs provisions d'anguilles fumées ; si l'hiver n'apporte pas ensuite ou apporte trop tard ses neiges épaisses, qui permettent de tuer le chevreuil, l'orignal, d'affreuses famines se déclarent et durent pendant des mois."[1]

Au dire de Champlain, ce sont principalement les Montagnais qui sont les plus imprévoyants : "s'ils voulaient prendre la peine d'y semer des bleds d'Inde, comme font leurs voisins Algonquins, Hurons et Hiroquois, qui ne sont attaqués d'un si cruel assaut de famine..."[2]

En famine, l'Indien mange de tout

même du loup : "La faim les accueille à quelques journées de là, qui leur fit trouver bon tout ce qu'ils prenaient à la chasse ; tantôt un loup ou un chat-sauvage ; tantôt un ours ou un renard ; en un mot quelque beste que ce fut."[3]

Un premier principe s'établit dans l'Histoire des Famines chez l'Indien : il y a rapport de cause à effet, entre une faible précipitation de neige et la fa-

mine : "Sur la fin de janvier (1628) quelque trentaine de Sauvages, tant hommes que femmes, pressés par la faim, — pour *y avoir fort peu de neige* pour prendre de l'Eslan et autres animaux, se résolurent de se retirer vers nous."(4)

"Le trentième de décembre (1635), la neige n'étant ni assez dure, ni assez profonde pour arrester les grandes jambes de l'Eslan, une troupe de ces pauvres barbares, s'en vinrent crier miséricorde en notre Habitation et la Famine qui fut cruelle l'an passé les a encore traités plus rudement cet hiver, du moins en plusieurs endroits ; on nous a rapporté que vers Gaspé, les Sauvages ont tué et mangé un jeune garçon que les Basques leur avaient laissé pour apprendre leur langue. Ceux de Tadoussac avec lesquels j'hivernais il y a un an, se sont mangés les uns les autres en quelques endroits."(5)... "On a trouvé des chasseurs raides morts sur la neige, tués du froid et de la faim."(5)

"*Les neiges n'estant pas assez profondes* pendant l'hyver de l'an 1644 pour arrester les bestes sauvages, une partie de ces pauvres gens mouraient de faim."(6)

"Plusieurs sauvages sont morts de faim l'hyver passé dedans les bois *pource que la neige n'estant pas tombée en abondance* n'arrestait pas les grandes jambes des Elans et des Cerfs."(7) (Il s'agit ici de Montagnais, le Père Albanel avait hiverné avec eux.)

Pour notre information, Sagard nous apprend, qu'en prévision du temps de la chasse les chefs Montagnais "donnent ordre qu'en chaque famille il se fasse des traisnes de bois, d'environ un pied de large et huit ou dix de long, un peu courbées par le bout de devant sur lesquelles ils chargent tous les pacquets... et ce, si les neiges sont assez hautes."(8)

Le P. Lafiteau ajoute un petit détail que nous devons connaître : "Deux batons un peu élevés rè-

gent sur les deux côtés de la traîne dans toute sa longueur..., ils servent à passer et repasser les courroies qui assujettiront leur équipage sur la traîne. Un Sauvage avec son collier passé sur sa poitrine et enveloppé dans sa couverture, tire après soi, sa traîne bien chargée sans beaucoup de difficulté."(9)

Deux autres facteurs de famine chez l'Indien, ce sont la Guerre et les Epidémies.

"Je vois une partie des misères que la guerre et la famine ont causé à ce pauvre peuple désolé : leur nourriture ordinaire n'est plus que de gland, ou d'une certaine racine amère qu'ils nomment osta et bienheureux encore qui en peut avoir, ceux qui n'en ont pas, vivent partie d'ail cuit sous les cendres ou dans l'eau sans autre sauce et partie de poissons boucannés."(10)

Cette famine 1648-50, causée par la guerre, fut la plus terrible et vit la destruction de la Grande Nation Huronne : "Ce fut alors, disent les Relations, que nous fusmes contraints de voir des squelettes mourants, qui soutenaient une vie misérable, mangeant jusqu'aux ordures et les rebuts de la nature. Le gland était à la plupart, ce que seraient en France, les mets les plus exquis. Les charrognes même déterrées, les restes des renards et des chiens, ne faisaient point horreur et se mangeaient quoy qu'en cachette... Je puis dire avec vérité qu'ils n'ont pas moins d'horreur de manger de leurs compatriotes qu'on peut avoir en France de manger de la chair humaine. Mais la nécessité n'a plus de loi et des dents faméliques ne discernent plus ce qu'elles mangent. Les mères se sont repues de leurs enfants, des frères de leurs frères et des enfants ne reconnaissent plus en un cadavre mort celuy, lorsqu'il vivait — ils appelaient leur père."(11)

Chez les Outaouais la Famine semble bien dure en 1662-63 : "Une certaine mousse qui nait sur les

rochers (tripe de roche) leur a servi souvent pour faire de bons repas. Ils en mettent une poignée dans leur chaudière, ce qui épaississait tant soit peu l'eau, y formant une certaine écume ou bave comme celle des limaçons et qui nourrissait plus leur imagination que leur corps. Les arrêtes de poisson qu'on conserve soigneusement pendant qu'on en trouve en abondance, servaient aussi dans la nécessité à amuser leur faim ; il n'y a pas même jusqu'aux os pilés dont ces pauvres faméliques ne fissent leur profit. Quantité d'espèces de bois leur fournissaient aussi des vivres : l'écorce de chêne, de Tilly ou bois blanc, et d'autres arbres, bien cuites et bien pilées puis mises das l'eau où on fait bouillir du poisson, ou bien mêlées avec l'huile de poisson, leur faisaient d'excellents ragoûts ; ils mangeaient le gland avec plus de goût et de plaisir qu'on ne mange en Europe, les marrons ou les chataignes et encore n'en avaient-ils pas leur saoul."[12]

Les Relations des Jésuites nous donnent les renseignements suivants sur les tripes de roche : "On les mange ou bouillies ou rôties", dit la Relation de 1723, p. 150.

Il y en a deux sortes, dit celle de 1670-71 : la petite est facile à cuire et est bien meilleure que la grande qui ne cuit point et est toujours un peu amère... Il ne faut qu'un bouillon à la première pour bouillir et après, en la remuant de temps en temps avec un baton, on la rend semblable à la colle noire. Il faut fermer les yeux quand on commence à la goûter et prendre garde que les lèvres ne se collent l'une à l'autre... Il ne faut pas s'étonner si je suis si savant en matière de glands et de tripes de roches, puisqu'ils ont fait ma principale nourriture pendant trois mois."[13]

Faute de nourriture, on s'attaque aux Ecorces d'arbres. Est-ce un vestige de la vie en Sibérie ?

En un certain village de Sibérie, "leur principale occupation (celle des femmes) consistait à moudre des écorces et à transformer en pain la farine ainsi obtenue."[14]

Les Indigènes Américains de la côte nord du Pacifique "se servent de l'écorce sèche de peuplier et de pin pour leur nourriture, tout comme les Kamchadales, les habitants de Sibérie."[15]

Les Montagnais aussi se nourrissent d'écorces d'arbres : En revenant de la Baie d'Hudson, le P. Albanel écrit : "J'ai vu quantité de grands arbres, en divers endroits, d'où les escorces avaient été enlevées et demandant à mon guide, si ce n'estaient pas des marques et des écritures dont ils ont coutume de se servir, il me répondit que les Sauvages réduits par la faim, avaient pelé ces arbres pour se nourrir de leurs écorces."[16]

Sagard nous a déjà parlé de ces écorces : "ils furent un long temps pendant l'hyver sans avoir de quoy manger autre chose que du petun et quelqu'écorce d'un certain arbre que les Montagnais nomment Michian, lesquels ils fendent au printemps pour en tirer un suc doux comme du miel, mais en fort petite quantité..."[17]

Chez les Outaouais, la famine semble bien à l'état endémique : "On y vit d'écorce d'arbres, une partie de l'année, une autre partie d'arêtes de poissons broyées et le reste du temps, de poissons ou de blé d'Inde, quelquefois peu, quelquefois en assez grande quantité."[18] ..."point de chasse en leur pays. Le poisson fait leur nourriture et passent quelquefois 4 ou 5 mois sans autre nourriture que d'une mousse qui croît sur les rochers et d'écorces pilées."[19]

En Famine, on mange tout ce qu'on trouve : "La Providence luy fit rencontrer par bonjour, un pied ou plutôt un os sec d'Orignac, qu'il suça et rongea

quelque temps ; ensuite de quoy, il se vit reduit à ne vivre que de feuilles et de bourgeons d'arbres."[20]

Même en 1675, la famine fut cruelle : "En effet la famine qu'ils ont soufferte a été si extraordinaire, que je puis dire que quinze jours après la récolte de l'année passée, il n'y avait pas six familles dans tout ce village qui eussent du blé."[21]

Nos Gaspésiens n'en sont pas exempts

"Nos Gaspésiens sont de ces gens qui ne se soucient pas du lendemain..., ils se persuadent que quinze à vingt paquets de viande ou de poisson sèchés ou boucannés à la fumée, sont plus que suffisants pour les nourrir l'espace de cinq à six mois : cependant comme ce sont des gens de bon appétit, ils consomment bien plus tôt leurs vivres qu'ils ne s'imaginent ; ce qui les expose assez souvent au danger de mourir de faim..., ces Barbares étant errants et vagabonds, ils ne labourent point la terre, ils ne moissonnent ni bled d'Inde ni pois, ni citrouilles comme les Iroquois, les Hurons, les Algonquins et plusieurs autres peuples du Canada ; ce qui les réduit quelquefois dans une si grande nécessité, qu'ils n'ont plus la force ni le courage de sortir de leurs cabanes, pour aller chercher de quoy vivre dans les bois."[22]

Même les enfants savent être courageux dans la Famine

"Deux choses me touchèrent ici le coeur, dit le P. LeJeune, jettant une fois un os, ou une arête d'anguille aux chiens, il (un enfant) se jeta sur l'os et le rongea et le mangea. Une autre fois un enfant ayant demandé à manger, comme on lui eut répondu qu'il n'y en avait point, ce pauvre petit s'en prit à ses yeux, les larmes roulaient sur sa face et ses soupirs et ses sanglots me touchaient de compassion,

encore, tâchait-il de se cacher ; c'est une leçon qu'on fait aux enfants de se montrer courageux dans la famine."[23]

Lorsque les écorces manquent, ou qu'on est trop faible pour en couper, on mange la mousse : les Tripes de Roche : "on les sert bouillies ou rôties."[24] Les Algonquins "sont forcés de manger quelquefois une espèce de mousse qu'on appelle tripe de roches, la tunique intérieure ou seconde écorce et les bourgeons des arbres."[25] "C'est le "wak-waun" ou mousse alimentaire (des Montagnais) qu'ils font bouillir et qu'ils mangent."[26]

Les Indiens de la Floride n'en sont pas exempts

La Relation d'Alvar Nunez, en Floride en 1527, nous apprend des Indiens Yguazes : "Ces gens sont si affamés qu'ils ne peuvent se rassasier sans ces racines. Ils vont les chercher à deux ou trois lieues à la ronde. Quelquefois ils tuent du gibier, et ils prennent du poisson dans la saison, mais en très petite quantité ; leur appétit est si grand, qu'ils mangent des araignées, des oeufs de fourmis, des vers, des lézards, des salamandres, des couleuvres, des vipères dont la morsure est mortelle, du bois, de la fiente de cerfs, et bien d'autres choses dont je ne parlerai pas."[27]

Et pour terminer ce chapitre qu'on nous permette de relater la famine tragique du Lac Brochet (Athabaska) hiver 1887-1888 et enfin la mort de l'Indien en forêt.

(Pour plus d'exactitude, nous devons dire que le tout se passa à quelque 150 milles du Lac Brochet).

"La tribu se composait de cinq loges et de 28 personnes dont sept chasseurs, le reste était composé de femmes et d'enfants. Partis pour la chasse des

animaux à fourrures, ces pauvres gens s'étaient rendus à plus de 150 milles de toute habitation au milieu des ravins et des montagnes qui se trouvent entre Athabaska, le Fond du Lac, le Fort McMurray et le portage Laloche."

"Leur chasse assez heureuse au début, devint pitoyable peu à peu. La disette se fit sentir sérieusement dans le camp. Après avoir essayé de tuer les élans et les rennes qui fuyaient devant eux, les chasseurs s'épuisèrent les uns après les autres. Epuisés par les fatigues de la chasse, les hommes succombèrent tous les premiers. Les uns sont tombés d'inanition sur la neige et ont rendu l'âme à Dieu. D'autres sont morts entre les bras de leurs enfants qui en voyant expirer leur père, perdaient en même temps celui qui devait leur donner la vie."

"Au milieu de ces désastres, ces pauvres infortunés se sont mis en route pour se diriger vers le Lac Brochet. La distance immense qui les séparent (9 jours) était trop considérable et le froid trop intense. Les chiens étaient tous crevés de faim. Les enfants se trainaient à peine et les mères de famille portaient elles-mêmes leurs petits enfants au maillot. Plus fortes que les autres, deux jeunes femmes réussirent donc à se rendre (au Lac Brochet). Elles n'avaient que la peau et les os, leur langue desséchée et paralysée par un long jeune, pouvait à peine articuler quelques sons plaintifs... On part immédiatement pour aller porter secours... ensevelir les morts plutôt que de secourir les vivants, puisqu'au rapport des deux femmes, le jeune et la famine régnaient dans le camp depuis plus de deux mois, plusieurs étaient morts et les autres le seraient avant (qu'on puisse les rejoindre)... Au bout de trois jours, (on)... trouve un cadavre sur le chemin..., près d'un peu de bois qu'il a essayé vainement d'allumer. Plus loin ce sont deux femmes et quatre enfants couchés au-

tour d'un petit feu... Ils ont tous un souffle de vie, mais la plupart sont sans connaissance et ne peuvent plus se tenir debout sur leurs jambes affaiblies. (On) se hâte de leur faire prendre un peu de poisson bouilli et leur rend la vie..." ..."Pour lui, il marche toujours en avant sur le chemin ; mais hélas ! ce ne sont plus désormais que les cadavres abandonnés et semés un peu partout. Les loups et les bêtes fauves se disputent déjà les corps... Épuisé lui-même par la marche forcée, (il) ne peut pas ensevelir les corps convenablement... (plus loin) ...il découvre une loge qui est encore debout mais sans feu. Il entre et voit encore une couronne de cadavres couchés en cercle autour d'un feu éteint... Pauvres Indiens ! Pauvres Montagnais !"[28]

Mort en forêt

"Lorsque des Indiens meurent, cela arrive généralement durant l'hiver alors qu'ils sont éloignés dans la forêt et que la famille s'est trouvée à court de provisions. Les pièges sont tendus mais ils ne prennent ni castor ni gibier pouvant fournir quelqu'aliment et ces pauvres gens sont peut-être à cent milles du poste.

"Pendant quelque temps, ils prolongent leur existence au moyen de peaux d'animaux qu'ils ont pris et qu'ils mâchent en petite quantité ; d'autres fois, ils ont la chance de trouver le wak-wun ou mousse alimentaire, qu'ils font bouillir ou qu'ils mangent. Finalement, ils tombent dans un état de faiblesse, telle qu'ils ne peuvent guère s'éloigner de la tente. Puis, devenant incapables, même d'allumer le feu, ils s'acroupissent stoiquement dans la tente où insensiblement, ils meurent de froid. L'ouragan qui mugit autour d'eux soulève des tourbillons de neige qui finissent par former au même endroit un monticule funèbre que les vents chauds du printemps mettront

de nouveau à découvert... et l'automne suivant une famille de moins se présentera pour solliciter des secours."[29]

---

(1) Iroquoisie, p. 36. Déjà cité 12. p. 6.
(2) Voyages de Champlain, vol. 3, p. 800.
(3) Relation des Jésuites, 1655-56, p. 36.
(4) Voyages de Champlain, vol. 4, p. 154.
(5) Relation des Jésuites, 1635, pp. 29-30.
(6) " " " 1647, p. 40.
(7) " " " 1651-52, p. 194.
(8) Sagard, vol. 1, p. 248. Déjà cité 13, p. 6.
(9) P. Lafiteau, vol. 2, p. 220. Déjà cité 7, p. 6.
(10) Relation des Jésuites, 1648-49, p. 214.
(11) " " " 1649-50, p. 88.
(12) " " " 1662-63, p. 118.
(13) " " " 1670-71, pp. 148-150.
(14) La Vie des Esquimaux, p. 38.
(15) Grieves et Gefferys, cité par P. A. G. Morice ,O.M.I., p. 353
(16) Relation des Jésuites, 1671-72, p. 204.
(17) Sagard, vol. 3, pp. 620-621.
(18) Relation des Jésuites, 1666-67, p. 70.
(19) " " " 1666-67, p. 176.
(20) " " " 1660-61, p. 42.
(21) " " " 1675, p. 42.
(22) Nouvelle Relation, pp. 93-95 (voir aussi 98-99-100).
(23) Relation des Jésuites, 1634, p. 126.
(24) " " " 1723, p. 150.
(25) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 92.
(26) Etudes Archéologiques, Alphonse Gagnon, p. 130.
(27) D'Alvar Nunez, p. 143. Voyages, Relations et Mémoires pour servir à l'Histoire de la découverte de L'Amerrique par d'Alvar Nunez Cabeça de Vaca.
(28) Lettre du R. P. Albert Pascal à Mgr I. Clut, O.M.I., le 11 juillet 1888. La Semaine Religieuse de Montréal, 1888, pp. 250-251.
(29) Relation du professeur Loudon sur son voyage au Lac Mistassini en 1889.

Sixième division

GOUVERNEMENT

CHAPITRE PREMIER

GOUVERNEMENT

Principe fondamental

"Le principe fondamental de leur politique est la complète indépendance de chaque individu, le droit de faire ce qui lui plaît."(1)

Capitaine en Gaspésie

"L'occupation de ce Capitaine était de régler les lieux de chasse, de prendre les pelleteries des Sauvages, en leur donnant ce dont ils avaient besoin. Celui-ci se faisait un point d'honneur d'être toujours le plus mal habillé et d'avoir soin que tous ces gens fussent mieux couverts que luy ; ayant pour maxime : qu'un Souverain et un grand coeur comme le sien, devait avoir plutôt soin des autres que de soi-même, parce qu'étant bon chasseur comme il était, il aurait toujours facilement tout ce qui lui serait nécessaire pour son usage et qu'au reste, s'il ne faisait pas bonne chère, il trouverait dans l'affection et dans le coeur de ses sujets, ce qu'il souhaiterait, comme s'il eut voulu dire que ses trésors et ses richesses étaient dans le coeur et dans l'amitié de son peuple."(2)

Lois (?) des Gaspésiens

"Les Gaspésiens n'ont aucunes lois fondamentales, qui leur servent de règle à présent (1691) ; ils vident

et terminent leurs querelles et leurs différents par amis et par arbitres. S'il est cependant question de punir un criminel, qui ait tué ou assassiné quelque Sauvage, il est condamné à mort sans autre forme de procès. Prends garde, mon frère, disent-ils, si tu tues, tu seras tué, ce qui s'exécute quelquefois par le Commandement des Anciens qui s'assemblent au Conseil pour ce sujet et souvent par l'autorité privée des particuliers, sans qu'on en fasse aucune recherche, pourvu qu'il soit évident que le criminel ait mérité la mort."

"*Les... supplices sont réservés uniquement pour tourmenter et faire mourir les prisonniers de guerre.*"(4)

"C'est au Chef de la Nation selon les *coutumes du pays, qui servent de lois et de règles aux Gaspésiens,* de distribuer les droits de la chasse à chaque particulier, et il n'est pas permis à aucun Sauvage d'outre passer les bornes et les limites du quartier qui lui aura été prescrit dans les Assemblées des Anciens."(4)

"La Jeunesse doit obéir ponctuellement aux ordres des Capitaines, quand il est question d'aller en guerre."(4)

"Il n'est pas permis à aucun Sauvage d'épouser sa parente, même cousin et cousine."(5)

"Celuy de nos Sauvages, qui veut épouser une fille, doit demeurer une année toute entière dans la cabane du père de sa maîtresse auquel il doit servir et donner toutes les pelleteries des orignaux et castors qu'il tue à la chasse. Par la même loi, *il est défendu aux futurs époux de s'abandonner à leur plaisir.*"(5)

"Après la mort de leur frère, il est permis d'en épouser la femme, afin qu'elle ait des enfants de même sang si elle n'en a pas eu de son premier époux."(6)

"Tous les Gaspésiens doivent indispensablement assister les malades et il faut que ceux qui ont de

la viande ou du poisson en abondance, en donnent à ceux qui sont dans la nécessité."[7]

"C'est un crime chez nos Sauvages de n'être pas hospitalier... ils doivent avoir un grand soin des os des morts."[7]

"Il est permis de rompre les mariages et les déclarer nuls, selon les lois gaspésiennes, quand ceux qui sont mariés, n'ont plus d'amitié les uns pour les autres."[7]

"Il est honteux de se facher ou de s'impatienter, pour les injures qu'on peut dire ou des disgraces qui arrivent aux Sauvages — à moins que ce ne soit pour défendre l'honneur et la réputation des morts."[8]

"Il est défendu par les Lois et Coutumes du pays, de pardonner, ni de faire grâce à aucun de leurs ennemis, à moins qu'on ne fasse pour eux de grands présents à toute la Nation ou à ceux qui ont été offensés."[8]

Le Conseil

"Le gouvernement qui est entre eux, dit Champlain, est tel, que les anciens et principaux s'assemblent en un Conseil, où ils décident et proposent tout ce qui est du besoin pour les affaires du village : ce qui se fait par la pluralité des voix."[9]

Confédération Iroquoise

"Les tribus iroquoises, dit Sulte, peu belliqueuses d'abord, mais qui devaient finir par porter la terreur et la dévastation sur presque tous les points de l'Amérique du nord, cultivaient la terre et dédaignaient la chasse. Elles vivaient réunies en villages ou bourgades. On comprend qu'il résultait de ces dispositions naturelles de ces individus, une forme de gouverneemnt plus stable, mieux ordonnée, exerçant plus d'empire que chez les races moins sédentaires; aussi l'autorité des Chefs et des Conseils était-

elle grande parmi les Iroquois. Ce germe... devint le nerf de la redoutable confédération connue sous le nom des cinq nations iroquoises."[10]

"Quelle que soit l'origine des Iroquois et des Hurons, dit le P. Lafiteau, ils ont conservé cette forme de gouvernement (république) dans sa première simplicité."[11]

(1) N. P. Willis, vol. 1, p. 11.
(2) Nouvelle Relation, pp. 380-381.
(3) " " pp. 383-384.
(4) " " p. 385.
(5) " " p. 386.
(6) " " p. 387.
(7) " " p. 388.
(8) " " p. 389.
(9) Voyages de Champlain, vol. 3, p. 582.
(10) Iroquois et Algonquins, B. Sulte, La Revue Canadienne, 1873, p. 608
(11) R. P. Lafiteau, vol. 1, p. 463.

Septième division

MEDECINE INDIENNE

CHAPITRE V

MEDECINE INDIENNE

Avant d'étudier la médecine Indienne, pour connaître exactement si c'était un mythe ou une réalité, il nous faut tout d'abord jeter un coup d'oeil assez rapide, sur les épidémies et de l'Indien et du Blanc.

Au Mexique, l'art de guérir semble assez rudimentaire : "Les prêtres, sorciers et connaisseurs de simples étaient les représentants de la science la plus rudimentaire chez les Indiens. Ceux-ci ignoraient avant leur contact avec les Européens, les épidémies et certaines maladies contagieuses qui exterminèrent des tribus entières."[1]

Désiré Charnay énumère comme suit les pertes subies par les épidémies au contact de l'Indien et de l'Espagnol : petite vérole en 1521 (la moitié des Indiens en moururent) ; la rougeole en 1531, grande mortalité ; les bubas-bubons ; le flux du sang, 1545, (Tlaxcala et Cholula eurent 250,000 morts) ; diverses épidémies en 1564, 1576, 1588 et 1595 qui enlevèrent plus de 3,000,000 d'Indiens.[2]

Transportons-nous maintenant au Canada.

L'auteur de l'Histoire des Abénaquis nous apprend qu'"ils étaient quelquefois frappés par de terribles épidémies, qui en enlevaient un grand nombre. Ainsi, quelques années avant l'arrivée des Anglais dans la Nouvelle Angleterre, une terrible maladie, qui ressemblait aux fièvres jaunes en fit mourir un très grand nombre. Les Sauvages, effrayés d'une si

(24) Histoire du Canada français, abbé Lionel Groulx, vol. 1, p. 213.
(25) Relation des Jésuites, 1643-1644, p. 120.
(26) " " " 1656-57, p. 76.
(27) Histoire véritable naturelle des moeurs et productions de la Nouvelle France, Pierre Boucher, p. 118.
(28) Relation des Jésuites, 1672-73, p. 82.
(29) " " " 1681-83, p. 182.
(30) Nouvelle Relation de la Gaspésie, P. Chrestien LeClercq, p. 429.
(31) Nouvelle Relation de la Gaspésie, P. Chrestien LeClercq, pp. 430-431.
(32) Relation des Jésuites, 1681-83, p. 66.
(33) " " " 1681-83, p. 26.
(34) " " " 1681-83, p. 113.
(35) " " " 1681-83, p. 50.
(36) " " " 1696-1702, p. 192.
(37) " " " 1702, pp. 196-198.
(38) " " " 1702, p. 236.
(39) " " " 1702, pp. 214-216.
(40) " " " 1702, p. 212.
(41)
(42) Bulletin des Recherches Historiques, 1920, p. 279.
(43) Histoire du Canada français, vol. 1, p. 215.
(44) Kalm, vol. 1, p. 131.
(45) History of the Five Nations by Hon. Cadwallader Colden, vol. 1, pp. 14-15.
(46) La Traite au Nord-Ouest, Revue Canadienne, 1887, p. 23.
(47) Nouvelle Relation, pp. 433-434.
(48) Mémoire sur les moeurs, coutumes et religion des Sauvages de l'Amérique septentrionale, Nicolas Perrot, pp. 115-116
(49) Relation des Jésuites, 1673-1674, p. 74.
(50) " " " 1675-77, p. 126.
(51) Bulletin des Recherches Historiques, 1898, p. 183.
(52) " " " 1898, pp. 123-125.
(53) Français et Sauvages, N. E. Dionne, Revue Canadienne. 1890, pp. 171-180.
(54) Relation des Jésuites, 1750, p. 216.
(55) Bulletin des Recherches Historiques, 1910, p. 199.
(56) " " " 1906, p. 168.
(57) La Traite au Nord-Ouest, L. A. Prud'homme, Revue Canadienne, 1887, p. 2.
(58) Bulletin des Recherches Historiques, 1905, pp. 341 à 344.
(59) Relation des Jésuites, 1750, p. 100.
(60) Histoire des Abénaquis, p. 296.
(61) Cité à Propagation de la Foi, vol. XVII, p. 490.
(62) Relation des Jésuites, 1720-36, p. 266.

sur eux. Pourquoi nous imputer des vices que vous-mêmes avez fomentés ? Pourquoi venez-vous nous tenter jusqu'à la porte de nos Cabanes avec votre eau de feu si destructive de notre tribu ? S'il se commet des crimes parmi nous, c'est par suite de l'ivresse, et qui nous énivre ? Qui ? Des hommes avides qui nous vendent du poison au prix de nos dépouilles."(61)

En terminant ce chapitre, nous devons admettre que ce Chef avait raison, et la Relation de 1720-36 confirme notre position : "S'il n'y avait point de Français au Canada, nous aurions autant de saints en notre mission que nous avons de chrétiens, mais le mauvais exemple et les sollicitations des Français sont un obstacle bien grand à la sanctification de nos Iroquois."(62)

---

(1) Histoire de l'Amérique espagnole, Hugo D. Barbagelata, p. 23.
(2) Canada Pittoresque, N. P. Willis, vol. 1, p. 90.
(3) Barbagelata, p. 29.
(4) " p.145.
(5) " p. 34.
(6) Bulletin des Recherches Historiques, 1913, pp. 2145-246.
(7) Voir Voyages de Champlain, p. 70.
(8) Relation des Jésuites, 1612-1614, p. 8.
(9) " " " 1610, p. 92.
(10) " " " 1616, p. 104.
(11) Voyages de Champlain, vol. 4, p. 38.
(12) America's First Settlers, Matthew W. Stirling, Chief Bureau of American Ethnology, Smithsonian Institution. Nat. Geo. Mag., 1937, p. 538.
(13) Voyages de Pierre Kalm, vol. 1, p. 84.
(14) N. P. Willis, vol. 1, p. 20.
(15) L'Opinion publique, 27 juillet 1876, p. 349.
(16) Iroquoisie, J. P. Desrosiers, p. 105.
(17) Histoire des Abénaquis, abbé J. A. Maurault, pp. 294-295.
(18) Etudes, R. P. Pacifique, pp. 103-104.
(19) Relation des Jésuites, 1633, p. 84.
(20) La Traite des Pelleteries et la Colonisation, Jean du Sol. La Nouvelle France, 1912, p. 508.
(21) Relation des Jésuites, 1610, p. 66.
(22) P. Biard, Relation des Jésuites, 1611-1616, p. 68.
(23) " " " " " 1616, p. 102.

"L'ennemi perdit environ 150 tués, 50 blessés, 601 prisonniers."

D. Ducharme, officier commandant.[58]

Influence Malheureuse enfin, que de considérer l'Indien comme un simple esclave qui n'a droit de manger que pour lui-même — sans tenir compte de sa famille et de son habillement.

"Lorsque le batiment arrive (à Tadoussac, dit la Relation de 1750), ce sont les Sauvages que l'on emploie soit à décharger les vivres et marchandises, soit à charger les huiles et autres effets. Ils n'ont pour ce travail *d'autre récompense que leur nourriture.*"[59]

EPILOGUE

L'auteur de l'histoire des Abénaquis porte un jugement que nous ne pouvons passer sous silence :

"Il est facile de voir que ces Sauvages ont presque toujours été persécutés et maltraités, à l'exception toutefois du temps qu'ils demeurèrent sous la protection de M. de Bécancourt. Outre qu'on cherchait sans cesse à leur enlever leurs terres et les profits de leurs chasses, on les jalousait à cause des privilèges que le Gouvernement et les missionnaires semblaient leur accorder. On cherchait sans cesse à les reculer, parce qu'on les considérait comme un obstacle aux progrès des blancs... et comme ils n'avaient auprès d'eux d'amis influents et sincèrement dévoués à leurs intérêts, pour les soutenir dans cette lutte avec leurs puissants ennemis, ils succombaient toujours.[60]

Il arrivait parfois que l'Indien donnait quelques coups de cravache bien appliqués : "Le premier Chef de la peuplade prit la parole : Pour se dispenser, dit-il, d'être justes envers nous, on nous accuse d'être la nation la plus perverse qui soit sous le ciel. Si ce reproche nous était fait par des Indiens, je montrerais qu'il est exagéré. Mais ce sont les Blancs qui l'adressent et je me borne à répondre qu'il retombe

diens à la Louisiane, lesquels ont été attaquer... les Natchez dans un fort où ils s'étaient cantonnés. On leur a jeté quelques grenades et tiré quelques coups de fusils, après quoi ils se sont rendus. L'on en a tué plusieurs et l'on *en a fait prisonniers avec les femmes et les enfants que l'on a envoyés aux Indes.*"(55)

Influence Malheureuse toujours, que les abus de la Compagnie de la Baie d'Hudson dans la traite au Nord Ouest :

"Le plus grand nombre des gouverneurs se montra humain et fit fléchir ce que les règlements avaient de trop pénible. White cite toutefois une pratique en vogue qu'on ne saurait trop blâmer : elle consistait à ne point donner le poids dans les échanges avec les Sauvages."

"Ainsi par exemple, on ne donnait guère plus d'une demi-mesure de poudre, au lieu d'une mesure complète. Dans les livres de la Compagnie, dit White, se faisait une entreé spéciale pour les profits réalisés par ce moyen sous le titre de "Surplus de Commerce". La seule préoccupation de la Compagnie était de faire une traite profitable."(57)

Influence Malheureuse toujours, que de vouloir s'accaparer la gloire qui revient à l'Indien seul, comme on a tenté de le faire pour la bataille de Beaver Dam :

Cette bataille eut lieu le 24 juin 1813 sur les bords du Canal Welland. "Les Sauvages du Bas Canada, au nombre d'une couple de cents, commandés par le Capitaine Dominique Ducharme battirent le Colonel américain Boerstler."

"Des officiers *qui n'y ont même pas pris part,* se sont attribués le mérite de la victoire."

"Le succès de cette bataille *est seul dû aux Sauvages. Ils l'ont gagné sans l'aide d'aucune troupe.*"

"Aucun de nos officiers ne fut blessé. *Nous eusmes* 16 *Sauvages tués,* 20 *de blessés.*"

Quelques historiens nous ont dit la vérité sur cette trahison qui fut la cause directe du massacre de 1689, mais ce que personne ne nous a appris à l'exception de N.-E. Dionne, c'est que de tous les gouverneurs, Denonville était celui qui connaissait le mieux de tous, les désordres et les brutalités que les Français avaient fait endurer aux Indiens peu auparavant.

C'est en juin 1687, qu'il mit son triste plan à exécution au Fort Frontenac. Or, un an auparavant, mois pour mois, il écrivait au marquis de Seignelay :

"Les désordres et les libertinages ont été à une telle extrémité, que c'est merveille que les Sauvages ne les aient pas tous assommés pour se garantir des violences qu'ils ont reçues des Français."(53)

Admettons tous ensemble que le gouverneur Denonville aurait dû être la dernière personne à entrer dans la danse.

Influence malheureuse ainsi que l'aventure avec les Natchez !

"Il y avait autrefois, dit la Relation de 1750, une soixantaine d'habitations et une Nation sauvage assez nombreuse, du nom de Natchez, qui nous était fort attachée et dont on tirait de grands services, la tyrannie qu'un Commandant Français entreprit d'exercer sur eux, les poussa à bout. Un jour, ils firent main-basse sur tous les Français, à la réserve de quelques-uns qui se dérobèrent par la fuite."(54)

S'il est vrai qu'on ne saurait comparer l'acte de Louis XIV de déporter les habitants de la Nouvelle York, en cas de victoire, à celui dont les Acadiens furent victimes de 1755 à 1760, — il n'en demeure pas moins vrai que ce sont les Français qui ont commencé ce jeu dangereux de déportation : Les lettres des Chanoines Pierre Hazeur de l'Orme et Jean-Marie de la Corne, principalement l'extrait qui suit du 20 juillet 1731 est très explicite :

"La Compagnie des Indes a envoyé 200 bons soldats qui se sont joints aux Sauvages et aux Cana-

sonniers de guerre et que vous les fassiez embarquer par toutes les occasions qui se présenteront pour les faire passer en France."[51]

Denonville et l'intendant Champigny voulurent frapper un grand coup au Fort Frontenac en juin 1687. Champigny y trouva plusieurs Iroquois, il leur offrit un festin. Pendant le repas les soldats cernèrent les convives, les firent prisonniers au nombre de 40 et ils furent envoyés en France sur les galères.

De ces 40, 22 avaient survécu en 1689 lorsqu'on les ramenait au pays. Suit le rôle des Iroquois qui revinrent :

Atoguen	Ochistac	Oucestawa
Otongura	Ouaouy	Jiersson
Cataraqui	Jonochiaron	Daguen-Duasem
Tournagarate	Knakuggatier	Grande-Ongoy
Ochitagon	Oahan	Ariouez
Onouaye	Schachinate	Baptite-Jean
Retavanouart	Achenecra	Ocha
Chonouaest		

"Le plus important de ces captifs libérés s'appelait Our-ouharé (probablement Ouaouy du rôle). Frontenac, durant la traversée, puis une fois débarqué à Québec, lui témoigna les plus grands égards. Il le logea au Château Saint-Louis et lui fit servir jusqu'à sa mort la paie du capitaine. Ouréouharé rendit de grands services aux Français. Il aida Frontenac à recouvrer l'ascendant qu'il exerçait jadis sur les Iroquois.[52]

Chaque fois que nous avons relu le massacre de Lachine, nous avons été épouvanté de la barbarie de l'Iroquois. Or ce massacre eut lieu en 1689 et la trahison de Denonville en 1687. La provocation de 1687 fut donc vengée par les Iroquois eux-mêmes, 2 ans plus tard.

constance bien considérable touchant la rencontre que nous fismes de quelques sauvages gaspésiens... Cette fille chrétienne qui était parmi eux, qui paraissait avoir un beau naturel et qui était bien faite, fit entendre au P. Albanel qu'elle le conjurait d'agréer qu'elle s'embarquat avec nous pour venir à Québec où elle trouverait de quoi subsister avec d'autres sauvages qui étaient ses parents, parce que disait-elle, parmi ces gens, parlant des Français qui étaient là, ma pureté est en grand danger. Ce sont des méchants qui feraient brûler mon âme en enfer... Cette bonne fille se contenta de son consentement (celui de son père) et comme j'entrai le dernier de tous nos pères dans la chaloupe qui devait nous ramener à notre vaisseau, elle s'y jeta après moi, avec une vitesse surprenante... Mais sa joie ne fut pas longue, car un Français considérable sur ces côtes, la rappella en la menaçant... vint à elle avec une furie étrange et voyant qu'il ne gagnait rien par les menaces il la frappa rudement... Voyant qu'on allait la traiter plus rudement je lui fis entendre qu'il fallait qu'elle sortit. Je n'ai jamais manqué jour depuis ce temps là, à la recommander à Dieu et je ne sais ce que je ferais pour aller retirer cette pauvre brebis de la gueule du loup, mais elle n'est pas la seule en ces dangers. Je demanderais volontiers à Dieu qu'il anéantit les personnes qui abusent ainsi de la faiblesse de ces pauvres sauvages."(50)

Influence malheureuse aussi que la trahison de Denonville. L'ordre de se saisir de prisonniers Iroquois et de les envoyer en France pour les galères, avait été transmis par Louis XIV lui-même au gouverneur de la Barre : "Comme il importe au bien de mon service de diminuer autant qu'il se pourra le nombre des Iroquois et que d'ailleurs ces sauvages qui sont forts et robustes serviront utilement sur mes galères, je veux que vous fassiez *tout ce qu'il sera possible* pour en faire un grand nombre pri-

On est loin de ce vantard, traiteur libertin de la fin du 17e siècle qui déclarait : "qu'il ferait *plus de mal avec une bouteille d'eau de vie,* que le missionnaire ne saurait *faire de bien avec une bouteille d'eau bénite.*"(47)

Au dire de Nicolas Perrot, certains soldats du Régiment de Carignan firent le trafic des boissons et ce d'une manière la plus brutale possible. "Cinq de ses soldats, qui savaient la route de cette rivière et les endroits où les Iroquois avaient coutume de chasser, partirent la nuit et arrivèrent à la Pointe Claire du Lac St-Louis, où ils trouvèrent un Iroquois qui avait son canot plein de peaux d'élans... Voyant qu'on voulait donner à boire gratuitement et sans intérêt, il acepta l'offre qu'on lui faisait ; cela l'engagea à en boire davantage, et à force de l'exciter, il en but tant qu'il se soula mort-ivre. Ces soldats lui attachèrent une pierre au cou et le jetèrent dans l'eau, au large du lac... Les soldats apportèrent nuitamment les pelleteries chez leur officier et lui firent accroire qu'ils les avaient traitées avec des Iroquois."(48)

Les démêlés de la traite tournaient parfois au tragique. La Relation de 1673-74 nous donne le récit de ce qui s'est passé chez les Esquimaux : "Ces derniers, ainsi qu'on nous l'a assuré détruisirent l'an passé, un vaisseau venu d'Europe avec tout son équipage pour venger la mort de quelques-uns des leurs, qui avaient été tués par des gens du navire, dans un démêlé survenu pendant qu'ils traitaient ensemble."(49)

Avant de quitter la question du libertinage et de considérer d'autres Influences Malheureuses, permettez-nous de vous présenter une page de la Relation de 1675-77 : c'est une triste page, où il est question d'un triste Sir "Français considérable."

"Avant que je parle de notre débarquement à Québec, y lit-on, il ne faut pas que je laisse une cir-

Sauvages et des Français qui descendaient jusqu'au Long Sault la petite nation et quelquefois, jusques à Michilimachinac afin de profiter seuls de leurs pelleteries pour lesquelles ils leur portent des marchandises et le plus souvent rien que de l'eau de vie, contre la défense du Roi, dont ils les énivrent et les ruinent."(42)

Telles sont "les longues épreuves des missions des pays d'en haut, contrariées, minées par les intrigues du sieur de LaMothe, par l'eau de vie, la débauche des coureurs des bois et de façon générale par le *voisinage toxique des Français.*"(43)

En Nouvelle Angleterre, c'était le même trafic de boisson : "Ces navires, nous dit Kalm, revenaient sur l'est avec des cargaisons de rhum, article d'absolue nécessité pour les habitants d'Albany, qui à l'aide de cette boisson, trichaient à volonté les Indiens dans le commerce des peaux. Une fois que les pauvres sauvages étaient ivres, ils laissaient au trafiquant le soin de fixer lui-même le prix des fourrures."(44)

Et l'historien Colden, donne raison à Kalm : "Les commerçants avec qui ils parlent principalement sont loin de leur faire détester ce vice, mais ils les encouragent autant qu'ils le peuvent, à s'en délecter."(45)

Pour être juste envers le traiteur, nous devons dire que cent ans plus tard plusieurs ont changé du tout au tout : "Matthew Sarjeant rapporte avoir entendu des Sauvages parler et prier en français. D'autres disent les avoir vus se mettre à genoux et lever les yeux au ciel. Questionnés sur ce qu'ils faisaient, ils répondirent : "Des Français nous ont dit de faire cela, afin d'obtenir du Grand Esprit, un voyage sans accident et une bonne chasse. "C'est ainsi que ces traiteurs grossiers préparaient le coeur et l'esprit des Sauvages par leurs exemples et leurs enseignements à recevoir des lèvres des missionnaires, la semence de la foi."(46)

"Leur troisième occupation est de faire de leur fort un lieu que j'ai horreur d'appeler par son propre nom, où les femmes ont appris qu'ils seraient encore mieux reçues que le Castor..."

"La 4e occupation des soldats est celle du Jeu..., il y va quelquefois un tel excès que n'étant pas content d'y passer le jour, ils y passent encore la nuit entière... Ce qui augmente en cela leur désordre... une ivrognerie commune de tous les jours, suivie de querelles... de les voir s'entrebattre avec fureur les uns contre les autres jusqu'à prendre les fusils en mains pour s'entretuer. Les missionnaires ne peuvent apporter aucun remède."[37]

"De plus, comme l'impudicité ne s'est pas établie par la seule liberté que les Français se sont donnés d'admettre les sauvagesses à toute heure dans leurs maisons, mais ce qui a le plus contribué à l'établir c'est la liberté qu'ils ont pris eux-mêmes, *d'aller les chercher dans leurs villages.*"

Ce sont les Commandants, ce sont les Garnisons, qui se joignent avec tous les traiteurs d'eau de vie, les (missions) sont entièrement désolées par l'ivrognerie et par une impudicité presqu'universelle que l'on a établies par une continuelle impunité de l'une et de l'autre, que les puissances civiles ne tolèrent pas seulement mais qu'elles permettent."[39]

Et pour finir, il demande "De vouloir bien reprimer les insolences publiques des traiteurs d'eau de vie et des voyageurs fugitifs qui vont d'une mission à l'autre énivrer les Sauvages et débaucher les femmes dans toutes les cabanes où ils vont loger."[40]

"Il y a plusieurs de ces coureurs de bois, lit-on dans un mémoire adressé au comte de Ponchartain en 1705, qui dans le but de s'enrichir tout d'un coup, font rouler presque tout leur commerce sur la traite de l'eau de vie."[41]

"Les seconds qui ne sont pas en si grand nombre, nous dit Duchesnau, vont seulement audevant des

tendaient bien gagner en faisant boire ces nouveaux venus."[34]

"Un nommé François Xavier se comporta le plus chrétiennement du monde dans l'hivernement qu'il fit chez quelques Français qui le souhaitaient pour aller à la chasse avec lui. Jamais ils ne purent gagner sur lui de faire quelque petit excès de boisson *quoiqu'ils l'invitassent continuellement."*[35]

Michillimachinac ! Si le P. Lalemant qui "n'a pas d'encre assez noire" pour décrire la barbarie des Iroquois, avait été témoin des désordres de Michillimachinac, en plus de n'en pas trouver d'assez noire, il aurait manqué de celle dont habituellement il se servait.

"Si Sa Majesté veut sauver nos missions, dit la Relation de 1696-1702, nous le supplions très humblement qu'il n'y a point d'autre moyen que d'abolir entièrement les deux infâmes commerces ; le premier est le commerce de l'eau de vie, le second est le commerce des femmes sauvages avec les Français, qui sont tous deux aussi publics l'un que l'autre, sans que nous puissions y remédier pour n'être pas appuyé des Commandants, qui bien loin de les vouloir empêcher, les exercent eux-mêmes avec plus de liberté que leurs inférieurs."[36]

Et le P. Carheil continue son épître au gouverneur Callières : "La première est de tenir un cabaret public d'eau de vie où ils la traitent continuellement aux Sauvages qui ne cessent point de s'enivrer, quelques oppositions que nous y puissions faire. C'est en vain que nous leur parlons de les arrêter, nous n'y gagnons rien que d'être accusés de nous opposer nous-mêmes au Service du Roy en voulant empêcher une traite qu'il leur a permise."

"La seconde occupation des soldats est d'être envoyés d'un poste à l'autre par les Commandants pour y porter leurs marchandises et leur eau de vie, etc...

de vie, à laquelle plusieurs traiteurs se servent pour abuser des Sauvagesses, qui s'abandonnent facilement durant leur yvresse, à toute sorte d'impudicité ; quoique d'ailleurs, comme nous avons dit, *elles donneraient plutôt un soufflet*, qu'un baiser, à quiconque les voudrait porter au mal, si elles étaient présentes à elles-mêmes...

"Les injures, les querelles, les homicides, les meurtres et les parricides, sont encore aujourd'hui les suites funestes de la traite de l'eau de vie et on voit avec douleur des Sauvages mourir dans leur ivresse, s'étrangler eux-mêmes ; le frère couper la gorge à sa soeur, le mari, casser la tête à sa femme, une mère jeter son enfant dans le feu, ou dans la rivière ; et le père étouffer cruellement des petits innocents, qu'ils chérissent et qu'ils aiment autant, ou plus qu'eux-mêmes, quand ils ne sont pas privés de raison."(31)

En Iroqouisie, les désordres ne sont pas moindre : "L'ivrognerie, dit la Relation de 1681-83, fait généralement de grands désordres, elle y nourrit l'orgueil, elle y introduit la licence de tuer et de battre impunément ceux ou celles contre qui on a du chagrin. *J'en compte sept en deux mois massacrés par des ivrognes.*"(32)

Avant de parler de Michillimachinac, suivent trois extraits de la Relation de 1681-83 : "Il s'en alla avec son frère nommé Jean dans la mission du Français où buvait son proche parent, qu'il pressa tant de sortir qu'enfin il lui fit quitter le vin et qu'il le fit revenir dans sa cabane ; mais le même étant allé quérir encore le lendemain matin du vin et le Français ayant été assez inconsidéré pour lui en donner un *demi-sceau.*"(33)

"C'est Estienne me vint avertir qu'il allait faire son devoir et qu'il les empêcherait tous de boire de l'autre bord de la rivière où ils étaient. François Xavier se joignit à lui et ils vinrent tous deux à bout de leur dessein malgré quelques Français *qui pré-*

Poterie fut obligé d'envoyer à Québec pour savoir la volonté de M. le Gouverneur touchant le dit Cabaret. La conclusion fut qu'il ne fallait point continuer. On ne laissa pas toutefois de continuer."[26]

C'est sans doute ce cabaret qui a fait écrire à Pierre Boucher : "Tous les Sauvages qui sont proches des Européens deviennent ivrognes."[27]

A la Mission de Saint François Xavier des Prés, en 1672, la situation est désastreuse : "L'eau de vie a ruiné des missions algonquines. Elle empêche encore maintenant que beaucoup de Sauvages ne se convertissent. *L'avarice insatiable* des Français en est la cause. Ils vont jusqu'à deux cents et trois cents lieues chercher les Sauvages dans les bois, *pour avoir leurs pelleteries en les énivrants.*"[28]

En Iroquoisie, la situation n'est pas meilleure : "Nous n'avons point ici, d'autre démon à combattre que la boisson et l'ivrognerie, dit la Relation de 1681, qui fait un enfer de tous les villages des Iroquois et où l'on souffre plus que l'on y vit. Les Français sont cause qu'elle nous donne ici bien de la peine, car pour obtenir des Sauvages *jusqu'à leur chemise,* ils les suivent partout pour les faire boire et pour les énivrer."[29]

En Gaspésie ce n'est mieux : "ils les énivrent encore, dit le P. LeClercq, par ces liqueurs mixtionnées, se rendant ainsi par ce malheureux commerce, les maîtres non seulement des pelleteries des Sauvages, mais même des couvertures, fusils, *haches,* chaudières, etc., qui leur aurait vendu bien chèrement en sorte que ces pauvres barbares se voient tout nuds et dépouillés de pelleteries et de marchandises qu'ils avaient apportées et traitées *pour leur usage et pour l'entretien de leurs familles.*"[30]

Et le P. LeClercq continue : "L'impureté, les adultères, les incestes et plusieurs autres crimes que la pudeur m'empêche de nommer, sont les dérèglements ordinaires qui se commettent par la traite d'eau

fort mal édifiés, nous dit le P. Biard, quand quelque fol Français ose se jouer avec leurs femmes."[23]

Passons maintenant à la Boisson et l'Indien.

"L'Eglise nous dit le Chanoine Groulx, usant parfois de ses foudres, opposa courageusement les lois supérieures et sacrées de la morale chrétienne et les droits de l'homme sauvage. Nul intérêt temporel, estimait-elle, ne pouvait justifier la vente de l'alcool à un primitif qui ne touchait au poison que pour en abuser. Posant la question sur un plan supérieur, elle soutint que l'âme du sauvage valait l'âme d'un blanc et que ce trafic ne s'accordait guère avec l'idéal apostolique de la colonie. En ce débat, nul besoin de dire de quel côté s'affichait la plus haute humanité. Pourquoi n'en pas convenir tout net ? Ce trafic de l'alcool avec l'Indien de l'Amérique du Nord, trafic pratiqué par les Français et par les Anglais, s'apparente après tout à l'industrie des négriers et à la *mise en esclavage* des indigènes de l'Amérique mériodionale par les conquistadores. Et il reste l'une des hontes de la civilisation chrétienne, *le péché mortel* des colonisateurs blancs qui ont traité les races primitives *commes des espèces biologiques exploitables à merci.*"[24]

Et sans autres préambules, nous attaquons le sombre sujet des Boissons et de l'Indien, tentant autant que possible d'y garder un certain ordre chronologique.

"Il alla à Miskou, dit la Relation de 1643-1644, au printemps où la traite de la boisson se permet au grand préjudice de la foi."[25]

"Le 9 de décembre (1656) on dressa un cabaret aux Trois-Rivières où l'on vendait aux Sauvages du vin : deux pots pour castor d'hiver et un pot pour castor d'été... Ce cabaret fut établi par M. de la Poterie du consentement de quelques habitants ; et comme les désordres ne cessaient pas par ce moyen, on se plaignit de ce cabaret, si bien que M. de la

L'Etude des Influences Malheureuses nous conduit inévitablement aux désordres de tous genres, dans lesquels Blancs et Rouges se coudoient. Pour nous permettre tantôt, de comprendre l'Indien, il faut de toute nécessité jeter un coup d'oeil inquisiteur sur ses relations avec le traiteur, le trafiquant, le soldat en garnison et accidentellement avec ceux "d'importance !"

On voudra bien noter ici *que le colon n'est pas concerné* et que cela ne peut déteindre sur nos ancêtres au moins pour la majorité.

"Il n'en faut pas mentir, dit le P. LeJeune dans la Relation de 1633, j'eus quelque appréhension dans la traversée que le libertinage ne passat la mer avec nous."[19] "Maisonneuve, répondant à M. de la Dauversière, qui le consultait sur son projet de fondation de Ville-Marie, résumait ainsi ses motifs : "Je serais bien aise de m'éloigner de la France à cause des désordres."[20]

Le P. LeJeune avait positivement raison de craindre car bien avant cela le libertinage avait pris le bateau. Dès 1610, à la Rivière St-Jean, le sieur de Poutrincourt "trouva un navire de S. Malo qui troquait avec les sauvages du pais. Et là, il eut plainte d'un Capitaine sauvage *qu'un du dit navire lui avait ravi sa femme* et en abusait."[21] Les désordres des marins français avaient avant 1616, réussi à mettre en guerre contre le Blanc les Excomminquois : "Aucuns peuples ont maintenant implacable guerre contre nous, comme les Excomminquois, qui sont ceux qui habitent au costé boréal du Grang Golfe S. Laurent et nous font de grands maux. Cette guerre a commencé à l'occasion de certains basques, qui voulurent faire un méchant rapt ; mais ils payèrent bien leur maudite incontinence."[22]

En 1616, les désordres avaient quitté le bateau pour prendre pied sur terre ferme : les Indiens "sont

ou détruit le gibier ; très vite ces habitants passeront aux blancs ou ne fourniront plus à la tribu de l'âge de pierre, les moyens de subsister."[16]

Le domaine de Bécancourt, accordé aux Abénaquis en 1708, — environ 6 milles de terrain en superficie est, croyons-nous, l'exemple le plus typique de l'injustice du Blanc envers le Rouge touchant la question territoriale. En 1812, pendant que les Abénaquis combattaient pour nous à la Frontière que s'y passa-t-il ? "Lorsqu'ils revinrent de cette célèbre campagne, nous dit l'auteur de l'histoire des Abénaquis, où ils avaient combattu si courageusement, leur domaine, divisé par lots, était possédé par des Blancs, *et on ne leur avait pas même réservé un coin de terre pour se retirer.* Irrités d'une pareille injustice, ils se jetèrent avec fureur sur les maisons, construites dans leur village, les détruisirent et défendirent, les armes à la main, ce morceau de terre. De cette manière, ils purent conserver *deux petites îles,* de la Rivière Bécancourt environ 60 *arpents* de terre, qu'ils possèdent encore aujourd'hui (1866). Voilà *tout ce qu'ils ont pu conserver* de leur domaine."[17]

Et que faut-il penser de Restigouche ? "En 1786, le gouvernement avait demandé aux Micmacs, de Restigouche de *renoncer en faveur des Blancs* à leurs terres de chasse qui s'étendaient encore jusqu'à la Rivière Nouvelle et de compter sur la *générosité* du roi pour une *légitime compensation.* Et sans autres procédures *les terres ont été considérées comme abandonnées* et les dédommagements promis n'ont été distribués que très rarement et à *titre de faveurs.* En 1824, une adjudication *rétrécit étrangement leur réserve.* Pendant près de *cent* ans, les Indiens ont réclamé la rectification d'une ligne qui a enfin été tracée en 1905, non pas selon les désirs des Sauvages, *mais selon les prétentions des blancs leurs insatiables* voisins."[18]

liam lui faisait présent du riche habit brodé qui lui servait d'uniforme, cependant sur l'assurance donnée par le Chef qu'elle avait eu lieu, le commandant se décida à donner son uniforme. Peu après cependant, il raconta à l'Indien un rêve qu'il avait eu aussi, et dans lequel celui-ci offrait *une vaste étendue de terres fertiles et bien situées.* Le Chef reconnut que, puisque le rêve avait eu lieu, il devait recevoir son exécution, mais il supplia le commandant anglais de cesser cet échange de rêves, qui lui avait été si désavantageux."(14)

Nos bons voisins, après avoir créé certaines réserves pour les Indiens, voulurent parfois les ravoir. Le cas de la Réserve des Black Hills mérite de passer à l'histoire : "Après avoir assuré aux Indigènes la réserve des Black Hills, le gouvernement américain, après la découverte de l'Or dans cette contrée, non seulement ne voulut point protéger les Sauvages contre l'invasion des mineurs mais essaya de les forcer à cèder le territoire... La mort de Custer et de ses soldats remonte à l'infidélité du gouvernement de Washington, à la soif d'or que possède le peuple américain, à la politique qui consiste à abrutir et opprimer les Indiens. Le New York Herald écrit : "Que le général Sheridan aille, dit-il *avec l'armée entière* dans les pays des Sauvages : qu'il y demeure jusqu'à *ce qu'il ait tué ou capturé le dernier Peau Rouge.* Alors nous aurons une paix durable. *C'est ce que demande le pays, rien de moins ne satisfaiera le peuple.*"(15)

Qu'on nous permette d'effleurer à peine la question territoriale indienne canadienne.

"Le pays qu'elles (les tribus indiennes) habitent, nous dit l'auteur de l'Iroquoisie, est tout de suite convoité par les colons ; ceux-ci examinèrent continuellement ces territoires rapprochés couverts de magnifiques forêts, d'une fertilité prodigieuse. Ils veulent se les approprier très tôt ; leur présence chasse

tayent l'avoir déjà expérimenté sur un captif, lequel (disent-ils) estoit mort un jour après la prinse."[10]

A Québec même, après avoir installé Miristou et 30 Sauvages pour cultiver pour leurs nécessités, le Grand Champlain lui-même en profite pour tenter un mouvement d'ingérence lors de la nomination des Chefs Indiens : "De plus nous montrions un chemin à l'advenir aux autres sauvages, que quand ils voudraient élire un chef, que ce serait avec le consentement des Français, qui feraient commencer quelque domination sur eux et pour les mieux instruire en notre créance."[11]

Un siècle auparavant Jacques Cartier semble avoir eu la même pensée, lorsqu'il écrit à son Second Voyage, à la fin de son dixième chapitre : "A ce que nous avons connu et pu entendre de ce dit peuple, il me semble qu'il serait aisé à dompter en telle façon et manière que l'on voudrait. Dieu par sa sainte miséricorde y veuille mettre son regard. Amen"

L'obtention de territoires indiens en la Nouvelle Angleterre n'était pas une chose trop compliquée. Dès 1626, l'Ile Manhattan fut obtenue pour une bouchée de pain : "Avec du tissu coloré, des colliers et autres bibelots d'une valeur de $24.00, Pierre Minuit, directeur général des Nouveaux Pays-Bas, acheta des Indiens en 1626, l'ile la plus riche du monde pour sa superficie."

"Les indigènes peuvent ne pas avoir compris qu'ils vendaient la terre et qu'ils recevaient des présents.[12]

"Franklin, nous dit Kalm, se plaisait à raconter que le territoire de la province de Rhode Island avait *été cédé tout entier* aux Anglais, par un grand chef Sauvage, en *échange contre une paire de lunettes.*"[13]

"Tandis que Sir William Johnson, pendant la guerre d'Amérique, traitait d'une alliance, avec *une tribu amie,* le chef fit connaître confidentiellement que, dans son sommeil, il avait rêvé que Sir Wil-

Avec l'alliance franco-canadienne, nous arrivons au pays. "Champlain eut-il tort ou raison de s'allier aux Hurons, aux Algonquins et aux Montagnais contre les Iroquois et de faire la guerre à ces derniers ? N. E. Dionne appuie le P. Rochemonteix, Ferland et Garneau et lui donne raison. Faillon blâme le fondateur de Québec de ne pas avoir embrassé la neutralité, il prétend qu'il eût fait ainsi plus d'honneur au nom français, il va jusqu'à affirmer que "par les cruautés exercés dans ces guerres, il rendit odieux aux Iroquois et la France et la religion catholique tout ensemble."[6]

Ce n'est pas à nous d'analyser cette alliance scellée le 7 mai 1603, à la Pointe-aux-Alouettes en face de Tadoussac ; nous nous contentons d'une seule remarque quitte à qui le voudra de prendre une position bien définie. Champlain savait très bien que les Hurons, Algonquins et Montagnais étaient en guerre avec les Iroquois.[7] Il prend position contre les Iroquois qu'il n'a jamais vus et qui ne lui ont jamais décoché une seule flèche, et il arrive avec l'arquebuse, i.e., arme, pour la dite époque, au Canada, ce qu'est la bombe atomique pour nos jours !

C'est en Acadie que commencent les influences malheureuses et nous les suivrons à l'avenir telles qu'elles se présenteront.

"La première chose que ces pauvres Sauvages apprennent, ce sont les jurements, paroles sales et injurieuses,"[8] nous disent les Relations de 1612-1614. "S'ils ne connaissaient point Dieu, au moins ne le blasphèment-ils point, comme font la plupart des Chrétiens."[9]

Le P. Biard nous apprend que des chirurgiens français avaient vendu des poisons aux Indiens dès 1616: "nous avons vu du reagal et du sublimé entre leurs mains (Armouchiquois), lequel ils disaient avoir acheté de certains chirurgiens Français, afin de faire mourir tous ceux qu'ils leur plairaient et se van-

partie de sa flotte en Espagne sous le commandement d'Antonio Torrès, qui portait aux Rois catholiques des échantillons appréciables d'or, qu'à force de patience, et *sous l'influence de la crainte,* les infortunés habitants du Cibao avaient recueillis pour leurs cupides et puissants envahisseurs."[1]

"En 1500, Gaspar Cortereal, portugais, visita ces côtes (de l'Est de l'Atlantique) et continua les découvertes faites par sir John Cabot ; mais Cortereal et ses frères ne firent rien de plus que d'enlever des Indiens qu'ils employèrent et vendirent comme esclaves."[2]

En l'an 1500 toujours, au 3ième voyage de Colomb, "selon le Père las Casas qui arriva dans l'île lors du gouvernement de Bobadilla, l'absence de Colomb aggrava, au lieu de les adoucir, les souffrances des indigènes et des colons d'Espanola. "On y voyait, affirme cet apôtre du Nouveau-Monde, les gens sans aveu et toute la canaille de Castille, exilés dans ce pays pour homicides et passibles de justes châtiments, considérer les rois et personnages indigènes comme des vassaux et *moins que de vils serviteurs."*

"Ceux-ci avaient des filles et des soeurs dont les envahisseurs s'emparèrent, de gré ou de force, pour en faire leurs concubines."[3]

"L'Indien (sous domination espagnole) était soumis à des obligations particulières. Il dépendait d'un maître qui l'obligeait *malgré le texte de la loi,* à travailler dans les mines, aux champs, à l'élevage du bétail et à la construction des routes et édifices publiques."[4]

En d'autres mots, Barbagelata, nous donne le motto du but des premières découvertes espagnoles: "L'or est excellent ; de l'or on fait son trésor et avec lui son possesseur fait tout ce qu'il veut en ce bas monde et arrive même à délivrer les âmes du purgatoire."[5]

Chapitre IV

INFLUENCES MALHEUREUSES

Nous suivrons ici, tantôt l'ordre chronologique, tantôt nous devrons l'abandonner pour suivre le sujet traité.

Et tout d'abord, un mot des Espagnols avant d'en arriver à Champlain et au Canada.

Barbagelata nous apprend que, le 2 février 1494, au second voyage de Colomb, "l'amiral dépêcha une

---

(18) Achille Steens, la Revue des Deux Frances, oct. 1897, p. 165.
(19) Français et Sauvages, N. E. Dionne, Revue Canadienne, 1890, p. 706.
(20) Nouvelle Relation de la Gaspésie, R. P. Chrestien Le-Clercq, M. R., 1691, p. 6.
(21) Lettre du Père Emmanuel Jumeau, Nouvelle Relation de la Gaspésie, Père Chrestien LeClercq, pp. 8 et suiv.
(22) Bulletin des Recherches Historiques, 1914, p. 104.
(23) " " " 1914, p. 161.
(24) " " " 1936, p. 552.
(25) Les barbares du XIXe siècle, Camille Deroult, Revue Canadienne, 1898, vol. 3, p. 65.
(26) P. Lafiteau, vol. 3, p. 65.
(27) Bulletin des Recherches Historiques, 1904, voir pp. 25 et suiv.
(28) " " " 1915, p. 187.
(29) et (30) Bulletin des Recherches Historiques, 1915, p. 188.
(31) Bulletin des Recherches Historiques, 1915, p. 189.
(32) Canada Pittoresque, N. P. Willis, vol. 1, p. 45.
(33) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 833.
(34) Histoire du Canada français, abbé Lionel Groulx, vol. 1, note au bas de la page 173.
(35) La Stratégie, la Tactique et l'Armement des Anciens Iroquois, Aristide Beaugrand Champagne, les Cahiers des Dix, 1945, p. 29.

S'il était possible de comparer la barbarie de l'Indien à celle de l'ancêtre du Blanc — de l'âge de pierre, il est douteux que la comparaison soit en notre faveur : ces soubresauts trop fréquents, du Blanc vers la barbarie, et ce, au degré de civilisation qu'il a atteint, démontre un atavisme de barbarie qu'il est difficile de concevoir chez nos ancêtres de l'âge de pierre.

Admettons tous ensemble qu'avant de se lancer tête perdue contre la barbarie de l'Indien, il serait préférable de tirer une fermeture éclair — d'une oreille à l'autre, car *ce n'est pas au Blanc à lui tirer la première pierre.*

---

(1) Mars Lescarbot, vol. 3, pp. 818-819.
(2) Histoire de l'Amérique espagnole, Hugo D. Barbagelata, p. 116.
(3) " " " " " " p. 108.
(4) " " " " " " p. 110.
(5) " " " " " " p. 101.
(6) " " " " " " p. 93.
(7) " " " " " " p. 98.
(8) " " " " " " pp. 99-100.
(9) " " " " " " p. 100.
(10) " " " " " " p. 117.
(11) Moeurs des Sauvages amérinquins, P. Lafiteau, vol. 2, p. 433.
(12) Voyages, Relations et Mémoires, pour servir à l'Histoire de la découverte de l'Amérique, d'Alvar de Nunez Cabeça de Vaca, p. 6.
(13) Français et Sauvages, N. E. Dionne, Revue Canadienne, 1890, p. 706.
(14) et (15) Barbagelata, pp. 88 et 90 (déjà cité à 2).
(16) Les Anciennes villes du Nouveau Monde, Désiré Charny, pp. 26-27.
(17) Achille Steens, la Revue des Deux Frances, oct. 1897, p. 66.

brutales, dont les Histoires sont pleines : *et à ces deux sortes de créatures, nos Sauvages pardonnent.*"[33]

Et la Nouvelle York ?

Louis XIV et l'expulsion des habitants de la Nouvelle York (1689).

C'est à l'occasion de cette expédition de guerre que Louis XIV ordonnait en cas de victoire l'expropriation et l'expulsion d'une partie des habitants de la Nouvelle York. Exception n'était faite que pour les Catholiques de la région, pour les artisans et autres gens de service. Encore à cette condition qu'ils ne fussent pas en nombre inquiétant. Avec raison, les historiens ont jugé sévèrement ces projets de déportation pas trop en accord avec la récente politique de la Révocation de l'Edit de Nantes. On ne saurait comparer toutefois l'acte de Louis XIV, l'eut-il accompli, à celui dont les Acadiens seront victimes de 1755 à 1760. En toute justice, il convient de noter cette différence qu'en 1689, les gens de la Nouvelle York n'eussent pas été déportés chez des ennemis, mais dans les colonies voisines : en Nouvelle Angleterre, en Pennsylvanie, etc.[34]

EPILOGUE

"Les Indiens ont été traités de barbares à cause de ces supplices qui n'avaient pour but que la satisfaction de voir crouler l'orgueil et la jactance de leurs victimes, sous l'efficacité des moyens de torture que l'on avait inventés pour y arriver."

"Les barbares n'ont pas toujours et uniquement été de ce côté-ci de l'Atlantique, et telle pratique, d'enfoncer des cure-dents sous les ongles des prisonniers ou de les leur arracher, pour leur faire divulguer des secrets, que l'on désirait connaître, comme on l'a fait lors d'une révolution assez récente, cadre mal avec le championnage de la liberté et de la sécurité dans le monde."[35]

chaque femme et autant pour chaque personne tuée. Nous lui obéirons."[30]

Le choc en retour de cette triste barbarie vint de la Nouvelle Angleterre et le 21 août 1704, le gouverneur de la Nouvelle Angleterre, M. Dudley, écrivait au gouverneur de Vaudreuil : "Je fus surpris en arrivant dans ce gouvernement, lorsque j'appris que dans la dernière guerre, la tête des Anglais était mise à prix aux Sauvages et bien payés dans votre gouvernement, comme si les chrétiens devaient être comptés pour des bêtes sauvages. Je ne crois pas, qu'aucun prince chrétien en Europe, veuille avouer avoir donné de pareils ordres à leurs serviteurs éloignés."[31]

Prise de Schenectady, 1690

N. P. Willis écrit sur ce sujet : "Les Français qui avaient reçu d'Europe de nombreux renforts, envoyèrent à Schenectady, au mois de février 1690, un corps qui massacra la plus grande partie des habitants de cette tribu (celle du Rat). Suivant Colden (page 78) les Indiens que les Français firent prisonniers dans la bataille furent coupés en morceaux et leurs chairs servirent à faire de la soupe pour les Indiens qui accompagnaient la troupe française."[32]

Comme beaucoup de nos historiens Willis parlait plutôt pour son clocher. Cette référence à Colden, p. 78 n'existe pas, mais nous trouvons aux pages 121 et 122, vol. 1, l'extrait suivant qui n'est pas trop glorieux pour nos Canadiens : "entraient dans les maisons, tuaient chaque personne qu'ils rencontraient, homme, femme et enfants de sang-froid et ensuite mirent le feu aux maisons."

Les Indiens, nous avait appris Lescarbot, "ont beaucoup plus d'humanité que beaucoup de chrétiens, lesquels depuis cent ans en diverses occurences ont éxercé sur les femmes et enfants des cruautés plus

barbares d'en devenir plus fiers et plus intraitables. Les Français en sont un exemple, nous dit le P. Lafiteau. Lorsque pour se venger des Iroquois on leur a permis de traiter leurs prisonniers comme ils traitaient les nôtres, ils *l'ont fait avec tant de fureur et d'acharnement, qu'ils n'ont cédé en rien à ces barbares, si même ils ne les ont surpassés.*"[26]

"M. de Frontenac irrité des déprédations continuelles des Iroquois et voulant d'ailleurs intimider ces féroces guerriers par un exemple rigoureux condamna deux des prisonniers à être brûlés vifs..." (1692) "L'un se donna la mort avec un couteau, quant à l'autre, il fut brûlé sur le Cap Diamant... Madame Bochart de Champigny avait fait sans succès toutes les démarches possibles auprès de M. de Frontenac pour empêcher cet horrible supplice."[27]

Le Scalpe

"En l'hyver de 91 (1691), il y eut un parti de Canadiens qui fut faire quelques prisonniers sur les côtes de Boston, et Monsieur de Frontenac pour animer nos Sauvages alliés à ne point se réconcilier avec l'Anglais leur promit dix écus pour chaque chevelure qu'ils apporteraient."[28]

Le 21 septembre 1692, l'Intendant Champigny écrivait au Ministre : "Nous sommes convenus, M. le comte de Frontenac et moi, de payer vingt écus pour chaque prisonnier ennemi qui serait amené ; dix écus pour chaque prisonnière et pareille somme pour chaque ennemi tué dont la chevelure serait apportée."[29]

Le 4 novembre 1693, MM. de Frontenac et Champigny écrivaient au Ministre : "Il nous paraît que Sa Majesté désapprouve le règlement que nous avons fait de donner vingt écus pour chaque femme et pareille somme de dix écus pour chaque personne tuée; et elle témoigne désirer que l'on réduise cette *gratification à deux écus* pour chaque homme, *un écu* pour

fenêtres, les portes, les autels, les statues, les tabernacles ont été brisés, la mission de St-François a été entièrement détruite par un parti d'Anglais et de Sauvages, ils ont volé tous les ornements et vases sacrés, ont jeté par terre les hosties consacrées, ont égorgé une *trentaine de personnes dont plus de* 20 *femmes ou enfants.*"[24]

Dispersion des Acadiens

Nous la passons sous silence, parce qu'elle est connue de tous depuis notre enfance.

LES ALLEMANDS

Bazeilles 1870

"Des maisons enduites de pétrole et livrées aux flammes, de braves gens dont le seul crime avait été de défendre leurs biens et leurs familles impitoyablement fusillés, des femmes, des enfants, rejetés dans les flammes à coups de baïonnettes et brûlés vifs, telles sont les horreurs dont les hordes de barbares vomies par l'Allemagne se rendirent coupables à Bazeilles, le 1er septembre 1870."

"En outre, je le prierai d'aller à l'hôpital d'Ingoldstadt où il trouvera un officier bavarois devenu fou à la suite des horreurs qu'il a vu commettre à Bazeilles par ses compagnons d'armes."[25]

Nous passons sous silence toutes les barbaries des guerres 1914 et 1939 soulignant seulement que dans cette dernière, on a vu une chose qui ne s'était encore jamais vue en fait de Barbarie : la tentative de faire disparaître une nation au complet. On a même dû inventer un nom pour ce crime : Génocide.

LES FRANÇAIS

"Les peuples les plus doux sont forcés de sortir eux-mêmes hors des bornes de leur douceur naturelle, quand ils voient qu'elle sert de prétexte à des voisins

rent les pieds de cet animal, et l'ayant couché sur la pierre consacrée du maître autel, ils l'égorgèrent et le sacrifièrent en dérision du sacrifice de la Sainte Messe... Ils mirent ensuite le feu aux quatre coins de l'Eglise qui fut bientôt réduite en cendres, de même que celle de notre maison en l'Isle de Bonaventure... toutes les Croix de cette Mission furent hachées par morceaux ou renversées par terre."(21)

Acadie

"En 1746, les étoffes que les Sauvages achetaient des Anglais qui commerçaient alors dans le bassin de Magagouechen Beaubassin, se trouvèrent empoisonnés, de sorte que plus de deux cents sauvages tant de l'un que de l'autre sexe, en périrent."(22)

Cet extrait est contenu dans un mémoire écrit vers 1750 et attribué à l'abbé Maillard.

"Dans son ouvrage : "Les Sulpiciens et les prêtres des missions étrangères en Acadie", M. l'abbé Casgrain cite le passage suivant d'une lettre du général Amherst au Colonel Bouquet (juillet 1763) : "Ne pourrions-nous pas s'arranger pour transmettre la picotte à ces tribus indiennes qui sont si mal disposées."

Bouquet répondit à Amherst : "Je vais tenter de les contaminer avec des couvertes dont ils s'empareront et je prendrai soin de ne pas attraper cette maladie."

Amherst réplique à Bouquet : "Vous agirez bien en tentant de les contaminer au moyen de couvertes."

"Il n'y a aucune preuve bien claire, écrit Parkman, que Bouquet mit à exécution ce plan honteux de contamination des Indiens, bien qu'il soit reconnu que *quelques mois plus tard, la picotte ait ravagé les tribus indiennes de l'Ohio.*"(23)

9 septembre 1759

Lettre de Mgr de Pontbriand au Ministre : "Les Eglises au nombre de dix ont été conservées mais les

les Sauvages les plus barbares de la Nouvelle France avaient en singulière vénération, n'ont pas été à l'abri de la fureur et de la rage des Anglais, Hollandais et Français rénégats, qui ont tout réduit en cendres, *avec des circonstances capables de faire frémir d'horreur l'Enfer même.*"[20]

Une lettre du P. Emmanuel Jumeau, nous en donne les détails : "Au commencement d'août dernier, deux frégates anglaises parurent sous le pavillon de France, à la rade de l'Isle Bonaventure — et par ce stratagème se saisirent aisement de cinq navires pêcheurs..." "ils y séjournèrent (à terre) pendant huit jours tous entiers où ils commirent cent impiétés avec tous les désordres imaginables..., ils brûlèrent les maisons des habitants..." "Je frémis d'horreur au simple souvenir d'impiétés et des sacrilèges que ces scélérats commirent dans notre église... qui leur servait de lieu de débauche... ; brisèrent et foulèrent aux pieds nos images, les tableaux de la sainte Vierge et de saint Pierre, ne furent pas exempts de leur furie..., furent criblés de plus de cent cinquante coups de fusils que ces malheureux lâchaient à chaque fois qu'ils prononçaient par moquerie et par dérision ces mots des litanies : Sancta Maria — ora pro nobis"... "pas une croix n'échappa à leur fureur... Les sacrilèges de Balthazar qui profana autrefois, au milieu d'un festin, les vases sacrés du Temple de Jérusalem, en y faisant boire ses courtisans et ses concubines, furent les mêmes que commirent ces hérétiques, lesquels au milieu de leurs horribles débauches, tant de jour que de nuit, buvaient dans nos calices, à la santé du Prince d'Orange... Le Commandant se revêtit de la plus belle de nos chasubles et par ostentation aussi vaine que ridicule, se promena sur la grève, avec le Soleil d'Argent qu'il avait fait attacher sur son bonnet... Ils prirent les couronnes du Saint Sacrement et de la Sainte Vierge qu'ils posèrent sur la tête d'un mouton ; ils liè-

d'autres prisonniers. Ils furent enfermés, au nombre de cent soixante dix environ, dans un cachot où trente à peine eussent pu se tenir à l'aise. L'air manquait dans cet espace restreint : les prisonniers étouffaient, se pressaient contre la porte d'entrée. Alors pour combler cette monstruosité, les bourreaux mirent un dernier raffinement à leur vengeance. Au centre du plafond une trappe permettait de surveiller l'intérieur du cachot. Par cette ouverture, ils descendirent un à un, les corps d'autres blessés auxquels les prisonniers durent encore donner place.

Soudain la porte s'ouvrit et deux mains saisirent le frère d'Han-Kai, le plus redoutable des chefs mitis de Botangas. Un peu d'air vint rafraichir ainsi l'atmosphère de la prison. Un mouvement se fit parmi les détenus, les moins affaiblis trouvèrent la force de se presser près de la porte, mais ils en furent repoussés à coup de sabres. Une heure environ se passa. Enfin, de la trappe, on jeta le corps d'un homme. C'était le frère d'Han-Kai, il avait deux trous béants où avaient été ses yeux et la plante de ses pieds était calciné."[18]

Pour en finir avec les Espagnols, nous ne pouvons que transcrire les lignes suivantes de N.-E. Dionne : "Qu'on lise les écrits de l'évêque Barthelemy de Las Casas, si on veut avoir une juste idée de la barbarie de cette nation. Entre les Espagnols avides de s'enrichir et les Sauvages des Indes Occidentales et du Mexique, les plus barbares n'ont pas été ceux que l'on pourrait croire."[19]

LES ANGLAIS

Au coin de la barbarie, les Anglais sont aussi marqués comme les Espagnols :

Gaspésie

1691. Laissons la parole au P. LeClercq : "L'hospice et l'Eglise, que nous y avions fait batir, et que

ceux qui faisaient de la musique ; ils donnaient des estocades et des coups de lance à tous ceux qui tombaient sous leur main ; ils firent ainsi grand carnage. Ceux qui voulurent fuir étaient massacrés aux portes ; quelques-uns purent escalader les murs ; d'autres entraient dans la chapelle du temple, tombaient par terre et faisaient les morts. Le sang coulait dans la cour comme l'eau pendans une averse ; tout le sol était couvert de têtes, de bras, de boyaux et de cadavres. Les Espagnols cherchaient des vivants dans tous les recoins pour les achever." "Et tout cela dans un but de vol et de pillage ! Plus de six cents hommes, la fleur de la noblesse mexicaine, succombèrent dans cette boucherie sauvage."[16]

"L'histoire est remplie des lutttes successives de l'Espagne avec ses possessions. La violence du tempérament espagnol s'est donné libre cours à travers les siècles. L'effroyable persécution des Maures, la conquête indigne de la terre des Incas et des Montézumas, les crimes des Pizarre et des Cortès et plus les soulèvements anéantis des Flandres, toute cette traînée de sang que nul peuple ne laissa peut-être derrière lui, tel est le passé de cette nation qui fut grande pourtant d'héroisme."[17]

Philippines

Ce qu'Achille Stenns nous apprend de la barbarie espagnole en 1887 ne peut être passé sous silence.

"Mes frères étaient garrotés à mes côtés. En tout nous étions soixante-dix prisonniers. Les plus grièvement blessés furent achevés sur place à coup de batons. On ne me tua pas parce que, étant un chef, les inquisiteurs me réservaient une mort plus lente et plus affreuse. Liés deux à deux, nous fimes notre entrée à Manille, attachés à la queue des chevaux."

"Tung-Tao relate ensuite son incarcération dans le donjon de Manille où attendaient déjà une centaine

le baptême, lui promettant non pas la vie, mais la félicité éternelle après son supplice. Pendant qu'il faisait la description des joies du paradis, Hatuey l'interrompit pour lui demander si, dans cet heureux séjour, il y avait des Espagnols. "Sans doute, répondit le prêtre, mais les bons seulement." "Le meilleur ne vaut rien, réplique le cacique, je ne veux pas aller dans un endroit où je puisse en rencontrer. Ne me parle donc plus de ta religion et laisse-moi mourir." Et bientôt, l'infortuné chef expira dans les flammes."[13]

Mexique

Que faut-il penser des atrocités de Cortès dans la ville sainte de Cholula ? "l'incendie et le sac de la ville durèrent quarante-huit heures... 5000 victimes !"[14] Après l'assassinat de Moctézuma ils vendirent "des femmes et de petits indiens qu'ils marquaient au fer rouge sur les joues."[15]

L'assassinat de la noblesse mexicaine à la Fête de Mai n'a jamais été égalée par la barbarie indienne : "Ils la célébraient par des danses accompagnées de chants, auxquelles prenaient part toute la noblesse aztèque ; en ce jour de fête, ils ne portaient d'autres costumes qu'une ceinture d'étoffe, mais ils avaient leurs plus beaux diadèmes et se couvraient de leurs bijoux les plus précieux, pour armes, ils n'avaient que des roses en mains."

"Alvarado accorda la permission de célébrer la fête et promit d'y assister avec ses hommes ; il avait déjà prémédité la trahison la plus abominable dont il soit fait mention dans l'histoire. La fête avait lieu dans la Cour du Grand Temple, et lorsque les nobles mexicains resplendissants de pierreries, furent réunis et eurent commencé leurs danses, Alvarado fit garder les portes, et à un signal donné, ses hommes et lui, se précipitèrent sur les malheureux sans défense. "Ils coupaient les mains et les têtes à

qui lui (Atahualpa) servait de prison et mesurait 22 pieds de long sur 17 de large. Mais les sujets d'Atahualpa eurent beau présenter tout l'or trouvé au Pérou, sauf une partie cachée par quelques caciques et prêtres, le délai de deux mois fixé pour le rachat échut sans qu'on put réunir les sommes demandées",[9] et il fut étranglé.

La faim est mauvaise conseillère, autant pour le Blanc que pour l'Indien : "un groupe de 24 hommes, envoyé par Alfinger avec du métal précieux à Coro, s'égarèrent et en proie à la famine, se transformèrent en cannibales, s'alimentant de la chair des Indiens."[10]

"L'avidité insatiable des Conquérants du Pérou et du Mexique leur fit aussi profaner toutes les anciennes sépultures des Indiens, dans l'espérance de trouver les richesses immenses qu'on avait coutume d'y ensevelir avec les corps. Dès qu'ils les avaient ouvertes, ils foulaient aux pieds les cadavres, avec ignominie et ils les jetaient à la voirie, comme des bêtes. Les Indiens en étaient au désespoir."[11]

Floride

"Francisco de Hernandez de Cardova avait tenté un débarquement en 1517 (à la Floride), entre les deux expéditions de Ponce de Léon. L'entreprise de Lucas Vasques de Ayllon faite en 1520 n'avait d'autre but que d'enlever des naturels pour les faire travailler aux mines de Saint Domingue."[12]

Cuba

"L'écrivain espagnol (l'évêque Barthelemy de Las Casas) rapporte, écrit Dionne, un exemple bien frappant du mépris que les Indiens éprouvaient pour ces Européens (Espagnols) avides de richesses. Un cacique de Cuba du nom de Hatuey, avait été condamné à mort par Velasquez. Il était attaché au bûcher et environné de matières combustibles, lorsqu'un prêtre s'avança vers lui et l'engagea à recevoir

"L'Hespagnol y a consommé plus de dix millions de pauvres Sauvages Indiens au lieu de les instruire à la foy chrétienne," nous dit Lescarbot.[1]

Vénézuéla

Après le voyage de Colomb au littoral vénézuélien, les Espagnols se contentèrent d'y rechercher des perles et de capturer des Indiens qu'ils vendaient ensuite comme esclaves à Cuba et à Espanola."[2]

Chili

Que faut-il penser de "Valdivis... repoussant les furieuses attaques des Indiens auxquels il faisait couper le nez et les oreilles pour les terroriser" ?[3] et du "cacique Galvarino, à qui le vainqueur fit inhumainement couper les mains" ?[4]

Pérou

On nous les montre au Pérou, revenant "par la route de l'Inca sur des chevaux ferrés d'or et d'argent, recevant l'hommage des crédules indigènes."[5]

Francisco Pizarro "ne se rendit point au Perou pour servir son Dieu, son roi ou sa patrie, il n'y alla que pour s'enrichir."[6] Il "dut débarquer à San Mateo et gagner par terre la province de Coaque. Les conquistadores pénétrèrent sans coup férir, dans l'une de ses villes et s'empressèrent d'y dérober pour 200,000 piastres d'émeraudes, d'objets en or et en argent."[7]

En 1532, à Camajarca, "quand sur un trône d'or Atahualpa apparut accompagné de milliers d'Indiens, les Espagnols postés aux points stratégiques de son propre palais se précipitèrent avec leurs chevaux et leurs armes sur les Indiens sans défense qu'ils massacrèrent impitoyablement. Cinq à six mille Indiens y périrent."[8]

"L'Inca s'offrit de remplir de pièces d'or et d'argent jusqu'à la hauteur de neuf pieds la chambre

CHAPITRE III

LA BARBARIE DU BLANC

On s'est complu, sous tous les tons à nous décrire la Barbarie de l'Indien ; c'était du domaine de l'Histoire, c'était une excuse, c'était un droit.

D'autre part, on a toujours comparé le Blanc à l'Indien, c'était un point de repère pour établir une comparaison, c'était une lubie, car, on ne peut comparer une montagne qu'à une montagne ; il est donc de la logique la plus élémentaire que la Barbarie de l'Indien n'a droit de comparaison qu'avec la Barbarie du Blanc et ce, bien que ce dernier soit handicapé par une civilisation qui est fort supérieure à celle de l'homme de la période néolithique.

C'est ce que nous allons faire, sans autre préambule.

L'ESPAGNOL

La friction des civilisations espagnole et indienne n'est qu'un triste bilan d'atrocités et de barbarie :

---

(50) Relation des Jésuites, 1632, p. 42.
(51) " " " 1642, p. 276.
(52) " " " 1651-52, pp. 258-260.
(53) " " " 1655-1656, p. 212.
(54) " " " 1663-1664, pp. 262-264.
(55) Bulletin des Recherches Historiques, 1919, p. 166.
(56) Relation des Jésuites, 1670-1671, p. 134.
(57) " " " 1670-1671, pp. 142-144.
(58) Histoire du Canada Français, abbé Lionel Groulx, vol. 1, p. 186.
(59) Mémoire de Le Roy de la Potherie sur la Nouvelle France adressé à M. de Ponchartrain (1701-1702), Bulletin des Recherches Historiques, 1916, p. 218.
(60) Histoire des Abénaquis, abbé J. A. Maurault, p. 498.

(6) Voyages, Relations et Mémoires pour servir à l'Histoire de la découverte de l'Amérique, par d'Alvar Nunez Cabeça de Vaca, p. 136.
(7) Voyages, Relations et Mémoires pour servir à l'Histoire de la découverte de l'Amérique, par d'Alvar Nunez Cabeça de Vaca, p. 242; à la page 250 il nous explique que cette poudre de paille est la "poudre de paille de blette (bleds)".
(8) Voyages de Champlain, vol. 3, p. 673.
(9) " " vol. 3, p. 675.
(10) " " vol. 3, p. 699.
(11) Relation des Jésuites, 1610, p. 156.
(12) " " " 1612-1614, p. 170.
(13) " " " 1612-1614, p. 30.
(14) et (15) Relation des Jésuites, 1612-1614, p. 168.
(16) Relation des Jésuites, 1611-1616, p. 7.
(17) " " " 1611-1616, pp. 16-18.
(18) " " " 1616, p. 28.
(19) " " " 1616, p. 266.
(20) " " " 1616, p. 186.
(21) " " " 1616, p. 184.
(22) Sagard, vol. 3, p. 605.
(23) " vol. 1, pp. 57-58.
(24) " vol. 1, p. 104.
(25) Voyages de Champlain, vol. 4, p. 36.
(26) " " vol. 4, p. 70.
(27) " " vol. 4, p. 123.
(28) Iroquoisie, L. P. Desrosiers, p. 110.
(29) Voyages de Champlain, vol. 4, p. 166.
(30) " " vol. 4, p. 179.
(31) " " vol. 4, p. 187.
(32) " " pp. 188-189.
(33) " " p. 203.
(34) " " pp. 190-191.
(35) Sagard, vol. 4, p. 884.
(36) " vol. 4, p. 885.
(37) " vol. 4, p. 886.
(38) L'Oie Blanche à Québec, Les Carnets, juillet 1952, p. 115.
(39) Voyages de Champlain, vol. 4, p. 221.
(40) Sagard, vol. 4, p. 889.
(41) " vol. 4, p. 888.
(42) Voyages de Champlain, vol. 4, p. 202.
(43) " " vol. 4, pp. 222-223.
(44) et (45) Voyages de Champlain, vol. 4, p. 230.
(46) Voyages de Champlain, vol. 4, p. 231.
(47) " " vol. 4, p. 237.
(48) Sagard, vol. 4, p. 899.
(49) Voyages de Champlain, vol. 4, p. 294.

1690 - 1691 - 1693

"En 1690, l'année de la victoire sur Phipps, la famine effraie encore plus que la guerre : Les Iroquois ont empêché semences et récoltes ; les vaisseaux de France n'ont pu trouver passage vers Québec ; dans les magasins, ni farine, ni vin, ni rafraîchissements, ni marchandises d'aucune sorte. En 1691, en 1693, les mêmes misères, les mêmes disettes se succèdent."(58)

1700 - 1701

"Nous avons eu une cruelle famine par tout le Canada en 1700 et 1701. J'ai connu des habitants qui en sont morts. Ceux des campagnes ont vécu longtemps de *racines de terre.*"(59)

1759

Rogers s'en retournant vers la Nouvelle Angleterre, après avoir détruit Saint François et massacré les Abénaquis ne rencontra pas ceux qui devaient le ravitailler. "Dans cette pénible position, Rogers eut recours à des racines pour apaiser sa faim. Cette maigre nourriture conservait la vie des soldats."(60)

1851

Et pour clore le sujet, souvenons-nous du Père Farand, se rendant au Fort Résolution, qui dut manger de la moelle de jonc pendant trois jours, et dont nous avons précédemment raconté l'odyssée.

---

(1) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 726.
(2) " " vol. 1, p. 56.
(3) " " vol. 1, p. 94.
(4)
(5) Voyages, Relations et Mémoires pour servir à l'Histoire de la découverte de l'Amérique, par d'Alvar Nunez Cabeça de Vaca, p. 133.

1667

Même l'habitant a connu le spectre de la Faim.

22 mai 1667, Ordonnance de Jean Talon

qui fait défense d'enlever aucun grain semé, de jour ou de nuit ; les propriétaires pourront cependant en cueillir avant la maturité à cause de la disette, mais en plein jour et sans se cacher."[55]

1670 - 1671

"Tous ces pauvres gens étaient dans la famine depuis quelque temps et je les trouvai réduits à manger du sapin. Je n'aurais jamais cru que l'écorce intérieure de cet arbre put servir de nourriture... je ne pus avaler de sapin. J'ai bien mangé de l'écorce d'un autre bois, dans lequel la faim me faisait trouver le goût du pain et la fermeté du poisson."[56]

"Après avoir bien cherché, dans toutes les cabanes, quoiqu'inutilement, un peu de chair boucanné, j'ai cru qu'il fallait expérimenter, pour ne me pas laisser mourir de faim ; je fus pour cela dans les bois, comme la plupart des sauvages, pour chercher des racines, du gland et d'une espèce de mousse que les Français appellent tripe de Roche, mais ce fut en vain..., c'était une faim de deux mois qui m'avait affaibli... j'essayai si je pouvois venir à bout (de manger l'écorce intérieure du sapin), mais il me fut impossible de l'avaler. En entrant dans la cabane, on me fit offre d'un excellent mets, car on me dit, qu'on avait mis une partie de la porte dans la bouilloire..., c'était une vieille peau d'orignal dont une femme arrivée depuis peu faisait festin ; elle m'en donna fort peu, j'en eus pour vingt-quatre heures; j'avais encore quelques souliers sauvages et quelques livres, j'espérais bien avec cela prolonger le temps, en prenant un peu de Theriaque après avoir mangé d'une viande si extraordinaire."[57]

1651 - 1652

Au pays des Abénaquis : "Le Père et son compagnon, pensèrent mourir de faim et de froix : quelques-uns même perdirent la vie dans les neiges et dans l'excès des fatigues qu'il faut assez souvent souffrir dedans ces courses. Les Père et son cher compagnon ont soutenu leur vie dix jours entiers sans rien manger, après avoir jeuné tout le carême. Enfin, ils s'advisèrent de faire bouillir leurs souilliers et ensuite la camisole du Père, qui était faite de cuir d'Elan, et les neiges se fondant ils firent aussi bouillir les cordes et les tresses des raquettes."(52)

1655 - 1656

Missionnaire en voyage : "Nous n'avions mangé à notre diner que fort peu de racines bouillies dans l'eau claire ; si fallut-il nous coucher sans soupper et sur des cailloux, à l'enseigne des Etoilles, abritéz d'un vent de bise qui nous glaçait."(53)

1663 - 1664

En allant en mission : "Bienheureux ceux qui pouvaient rencontrer une certaine mousse, qui s'élève sur les rochers et dont on fait une purée noire ; pour les peaux d'orignal, ceux qui en avaient encore les mangeaient en cachette : tout parait bon dedans la faim"... Ce fut pire au Lac Supérieur lorsque le canot fut brisé par la chute d'un arbre", chacun nous quitta et nous restons seuls trois sauvages et moi, sans vivres et sans canot, nous demeurons en cet état six jours, vivant de quelques ordures que nous estions obligés, pour ne pas mourir de faim, d'arracher avec les ongles, à l'entour d'une cabane qui avait été abandonnée en ce lieu là, depuis quelque temps, nous pilâmes les os qui se trouvaient là, pour en faire du potage ; nous ramassions le sang des bêtes tuées dont la terre était imbue, — en un mot, nous faisions nourriture de tout."(54)

C'est alors que l'on vint annoncer à Champlain la présence des Kirks à Tadoussac. "Lorsque ces nouvelles vinrent, j'étais *seul au Fort*, une partie de mes compagnons estaient allés à la pèche, les autres chercher des racines, mon serviteur *et les deux autres petites filles sauvagesses* y estaient aussi."(47)

A la capitulation de Québec en 1629, l'Anglais lui répondit : "Monsieur, je scay fort bien en quel estat vous estes réduits : vos gens sont allés pour la plupart dans les bois, chercher des racines pour vivre."(48)

Et lorsque Champlain, après la Capitulation, arrivera en Angleterre, il relatera ainsi son entrevue avec l'Ambassadeur de France : "Le lendemain je fus trouver monsieur l'Ambassadeur, auquel je fis entendre tout le sujet de notre voyage, ayant été pris deux mois après la paix, qui estoit le 20 juillet faute de vivres et munitions de guerre et de secours, ayant enduré beaucoup de nécessitéz, un an et demi allant chercher des racines dans le bois pour vivre, bien que *je n'eusse retenu que seize personnes* au Fort et à l'habitation, ayant envoyé la *plus grande partie de mes compagnons parmy les Sauvages* pour éviter aux grandes famines qui arrivent en ces extrémités."(49)

Dans l'analyse que nous ferons de la Famine 1628-1629, à notre Troisième Livre, nous retracerons une page des plus ignorés et des plus importantes de notre Histoire du Canada Français.

1629 - 1632

Québec sous les Kirks : "Ils nous disaient, dit le P. LeJeune que les Sauvages les *avaient aidé à vivre la plupart du temps.*"(50)

1642

Nicollet l'interprète : "il fut sept semaines sans autre nourriture qu'un peu d'écorce de bois."(51)

jusqu'à 20 ou 25 desquels ils feraient estat et les nourriraient comme eux-mêmes."[40]

Algonquins et Montagnais

"Les Algonquins et Montagnais, plus pauvres de beaucoup, les voulurent néanmoins surpasser de courtoisie et ne se laisser vaincre d'honnesteté en une si belle occasion, car ils leur firent offre de nourrir 25 personnes des leurs pendant l'hyver et *de plus Choumin et ses frères s'obligèrent de demeurer autour de l'habitation, pour pouvoir plus commodément assister le reste et leur porter de l'anguille et la chasse, s'entend quand ils en auraient.*"[41]

Sauvages de Gaspésie

"Desdames... irait trouver un Sauvage de credit et amy des Français le prier de notre part de vouloir recevoir de nos compagnons pour hyverner" "il prendroit 20 de nos compagnons qui partiraient parmi les siens pour y passer l'Hyver où ils n'auraient aucune faim, "moyennant deux robes de castors pour chaque homme."[43]

Avant que son beau-frère ne parte pour Gaspé, avec ses compagnons, Champlain écrit encore : "J'ordonnai à tous ceux qui devaient s'en retourner qu'ils allassent dans les bois deux ou trois jours, pour chercher des racines pour leur provision attendant qu'ils peuvent rencontrer la pesche de molue vers Mantane."[44]

Le 26 juin... "mon beau-frère partit avec sa barque et tout son équipage, *laquelle n'avait que des racines.*"[45]

"On était tous les jours à la recherche des racines pour vivre, ce qui causait de grandes fatigues, car on allait six à sept lieues les chercher, avec une grande peine et patience, sans en trouver en suffisance pour nous nourrir..."[46]

aux Iroquois et forcer l'un de leurs villages, ou mourir en la peine pour avoir des bleds... plutôt que de mourir de faim les uns pour les autres à l'habitation."[34]

Sagard nous donne des renseignements sur cette période que nous ne pouvons négliger : "A la my janvier, écrit-il, les Montagnais commencèrent à tuer l'Eslan, dont *ils firent bonne part à nos Français.*"[35]

"Le mois de May s'escoula sans que l'on entendit aucune nouvelle de France, ce qui mit en peine tous les hyvernants à qui les dents croissaient comme l'herbe faut d'avoir de quoi les employer."[36]

"Il fallut courir les bois jusques à cinq ou six lieues, pour trouver des racines de bon manger, car celles des environs de Québec, *avaient esté toutes consommées.*"[37]

Cette cueillette de racines fut telle, qu'elle provoqua chez L'Oie Blanche, le décalage de son sanctuaire printanier, sur la Rivière St-Charles, aux environs du Cap Tourmente.[38]

La famine fut telle, qu'on dut libérer un prisonnier Montagnais accusé d'un double meurtre : "ce fut, dit Champlain, où la nécessité des vivres, nous contraignit, vue que sans cette nécessité, il eut toujours été prisonnier."[39]

Champlain tente donc de placer ses compagnons parmi les Indiens pour l'hyver :

Abénaquis

"Ce Français estant arrivé, les fit haranguer par son truchement, de la part du Gouverneur de Kebec et demander s'ils leur pourraient nourrir quelques Français, jusqu'au commencement de l'Esté prochain, et ce faisant il les obligerait à contracter amitié avec eux et les maintenir à l'encontre de leurs ennemis. Les Abénaquis ayant ouy la harangue de ce truchement tinrent conseil et conclure à la faveur de Français disans, que très volontiers, ils en accepteraient

C'est le commencement de la Grande Famine 1628-1629 dont le dénouement sera la prise de Québec.

"Le 29 du dit mois de juin arrivèrent quelques canots dudit Tadoussac, pour avoir des pois, où ils perdirent leur temps, n'en ayant pas pour nous en suffisance."[29] "chaque homme étant réduit à sept onces de pois par jour."[30] Quand au Champ de Hebert, "il se trouva qu'il ne pouvait assister que d'une esculée d'orge, pois et bleds d'Inde pour semaine, pesant environ 9 onces et demi."[31]

"Quelques Sauvages nous aidèrent de quelques eslans... et celuy qui nous assistant s'appelait Chomine... très Bon Sauvage et secourable."

"J'envoyait quelques-uns de nos gens à la chasse essayer s'ils pourraient imiter les Sauvages en la prise de quelques bestes, mais *ils ne furent pas si honnestes que ces peuples,* car ayant pris un Elan très puissant, ils s'amusèrent à le dévorer comme *loups ravissants,* sans nous en faire quelque part *que d'environ* 20 *livres."*[32]

Champlain en prit donc son parti et décida qu'il "estait meilleur patir doucement, que manger tout en un coup, puis mourir de faim."[33]

"La déploration la plus sensible en ces lieux, en ce temps de disette, écrit toujours Champlain, était de voir quelques pauvres mesnages chargéz d'enfants qui criaient à la faim après leur père et mère, qui ne pouvaient fournir à leur chercher des racines... à quatre ou cinq lieues de l'habitation."[33]

1629

"Il fallait avoir de quoi passer trois ou quatre mois, ou mourir, écrit Champlain, notre recours bien que misérable était d'aller chercher des herbes et racines et vaqueur à la pêche du poisson... ou... "emmener avec moy 50 ou 60 personnes et m'en aller à la guerre avec les Sauvages, qui nous eussent guidés

1617

"Les navires qu'on attendait au printemps arrivèrent fort tard particulièrement le grand dans lequel commandait le Sieur de Pont Gravé ; le petit arriva assez favorablement, mais si peu muni de victuailles qu'il n'en avait quasi que pour son voyage, cependant on ne savait plus que manger, tout le magasin estait dégarni et n'y avait plus de champignons par la campagne, ny de racines dans le jardin."[23]

Nous avons vu précédemment que les Indiens donnaient de l'Anguille et que "les Sauvages et nos Religieux en usent comme viande envoyée du ciel pour leur soulagement et consolation."

"Or, il ne faut pas très longtemps que les Sauvages (Montagnais) prirent plusieurs élans, desquels ils en dédièrent un pour nos pauvres religieux de Québec, qu'ils envoyèrent advertir par un de leurs hommes pour le venir quérir à dix ou douze lieues de Kébec."[24]

1621 - 1622

"Les Sauvages nous assistèrent de quelques eslans, qui nous fit grand bien, car nous avions esté assez mal accomodés de toutes choses hormis de pain et d'huile."[25]

1623

"Les Sauvages nous donnèrent un peu d'eslan, qui nous fit grand bien."[26]

1626

"estans réduits à manger du Migan comme les Sauvages."[27]

1628

"Déjà affamé au printemps, le groupe français du Canada, ne reçoit aucun ravitaillement en 1628."[28]

Les secours des bateaux rochelois furent moins généreux : "Mais Dieu pardoint aux rochelois car ils trompèrent la Gabelle, donnant des barils de pain gasté pour du bon."[20]

Le P. Biard semble résumer le tout dans le paragraphe suivant : "Car ayant eu avec soy vingt et trois personnes sans provisions suffisantes pour les nourrir, il avait été contrainct d'en congédier aucune *pour s'en aller avec les Sauvages vivre avec eux,* aux autres, le pain avait manqué six ou sept semaines durant, et sans l'assistance des mêmes Sauvages, *je ne scay si tout ne leur eust misérablement failly.*"[21]

En Acadie, comme à Tadoussac, c'est encore le monde renversé : l'Indien est des plus compatissant et le Blanc, égoiste, voleur et trompeur lorsqu'il s'agit de Famine.

Sagard nous apprend qu'il y eut un principe de prudence qui s'établit parmi les Blancs avant de manger racinages. Et nous constaterons bientôt qu'après l'aventure qu'il nous narre, on le suivit scrupuleusement. "Nous eusmes un jour une grande appréhension d'un Français qui pour en avoir mangé d'une ("racine très venimeuse" comme il dit) qu'il avait lui-même arraché dans les forêts, devint tout en un instant pasle comme la mort et tellement malade que nous fusmes contraints d'avoir recours aux Sauvages pour avoir quelque remède à un mal si inopinément arrivé, lesquels lui firent avaler un vomitif composé d'eau et de simples avec l'écorce d'un certain bois qui lui fit rendre tout le venin qu'il avait dans l'estomach et par ce moyen fut guery et apprit pour une autre fois de ne manger d'aucune herbe ny racine que *celles que les Sauvages luy diraient* ou desquelles il congnoitroit luy même les effets."[22]

Nous continuons donc l'Etude des famines et tenterons autant qu'il sera possible d'en garder l'ordre chronologique.

"Et faut penser qu'en ce retranchement de vivres... il y eut grandes affaires pour le chef, car des mutineries et conspirations survinrent, et d'un costé le cuisinier dérobait une partie de la portion des autres, et tel criait à la faim, qui avait abondance de pain et de chair dans sa cellule... Ceux qui portaient le blé au moulin, de quinze boisseaux n'en rendaient que douze au lieu de dix-huit..."[15]

"Après la prise par Argall la situation ne fit qu'empirer : Dans sa lettre, le P. Biard écrit : "Les Sauvages évidemment nous visitaient furtivement la nuit ; et avec grande générosité et dévotion, s'appitoyaient sur notre sort et nous promettaient tout ce qu'ils pouvaient".[16] Dans sa Relation il écrit : "Ces bons Sauvages ayant ouy notre désastre s'en vindrent à nous et nous offraient leur possible ; promettant de nous alimenter durant l'hyver et montrant une grande compassion."[17]

Cette même Relation nous apprend encore qu'en passant au Cap Fourchu, "ils trouvèrent le Sagamo Louys Membertou, qui fit grand accueil au P. Enemond Massé et le voulut retenir à toute force... le Sauvage leur fit à trestous Tabagie d'un Orignac. Ce qui leur fit grand bien... (Proche du Port au Mouton)... "ils eurent audevant d'eux quatre chaloupes de Sauvages qui revenaient de la troque. C'était Roland et autres Sagamos qui aussitôt recogneurent ledit P. Enemond et lui firent leurs libéralités bien grandes certes : demie galette de pain à chacun des compagnons et une entière à luy. *C'était le monde renversé : les Sauvages fournissent du pain aux Français gratuitement.* Ce pain semblait de la Manne à nos tribulations, car de trois semaines, ils n'en avaient mangé."[18]

Les Indiens d'Acadie étaient toujours prêts à rendre service aux Français car ils "nous firent de la fumée. Ce signal veut dire, qu'on les aille recognoistre, si on a besoin d'eux ; ce qu'on fit."[19]

estant contraints d'aller chercher des racines dans les bois l'espace de six semaines..., mais quoy qu'il en fut, il fallut avoir la guerre avec les Sauvages pour avoir de quoy se substanter."[9]

Avec l'année 1599 commence en Canada, la première Famine d'importance avec les Français que le Sr Chauvin avait laissés en hivernement à Tadoussac : "Nos Hyvernants, dit Champlain, consomment en bref ce peu qu'ils avaient et l'hyver survenant, leur fit bien cognoistre le changement qu'il y avait entre la France et Tadoussac : c'était la cour du Roy Petault, chacun voulait commander ; la paresse et fainéantise, avec les maladies qui les surprirent, ils se trouvèrent réduits en de grandes nécessités et contraints de *s'abandonner aux Sauvages, qui charitablement les retirèrent avec eux.*"[10]

Paresse et fainéantise pour le Blanc et Charité chez le Sauvage ! La première famine d'importance au Canada, nous démontre un monde renversé !

L'Acadie et les Relations de 1610-1616 nous entretiennent de la seconde famine canadienne.

"Que fera-t-on ? lit-on à la Relation de 1610, la faim est un méchant mal. On se met à pescher sur eau et à fouiller soubs terre sur eau on eut des esplans et du harang ; soubs terre on trouva de fort *bonnes racines qu'on appelle chiquebi* et abondent fort en certains endroits."[11]

"Quand le Haren fut venu, les Sauvages — *selon leur bon naturel* firent des feux et fumées en leur quartier pour en donner avis aux Français."[12] Mais il y a l'hiver à passer et on décide s'aventurer vers les tribus voisines" afin de troquer du bled armouchiquoys, pour nous aider à passer nostre hyver, et ne point mourir de faim, en cas que nous ne recussions aucun secours de France."[13]

"En cette disette *on eut avis* de quelques racines que les Sauvages mangent au besoin, lesquelles sont bonnes comme Truffes."[14]

sont environ de la valeur de douze pois : encore tel heur ne leur dura-t-il guère car tout à coup, les vivres leur défaillirent et n'eurent plus assuré recours qu'aux souliers et colets de cuir qu'ils mangèrent. Quant au boire, les uns se servaient l'eau de mer, les autres de leur urine."[2]

Plus loin, il écrira encore : "et fut si grande la disette (en Floride toujours) qu'on faisait bouillir et piler dans un mortier des racines pour en faire du pain ; même un soldat ramassa dans la balieure toutes les arrêtes de poisson qu'il put trouver et les mit sècher, pour les mieux briser et en faire aussi du pain."[3]

D'Alvar de Nunez fit naufrage dans les mêmes parages vers 1527 et ses hommes décidèrent d'atteindre les autres Espagnols en suivant la côte nord du Golfe du Mexique.[4] "Pendant toute la route, écrit-il, ils n'avaient vécu que de crabes et de mousses (yerba pedreda)"[5]

La Famine devint telle que "ceux qui restaient en faisaient rôtir les morts."[6]

"Nous passâmes, écrit-il encore, chez une peuplade qui, pendant le tiers de l'année, ne vit que de poudre de paille ; comme c'était dans cette saison-là que nous y passâmes, nous fusmes obligés de nous en nourrir comme eux."[7]

Le voyage de Jean Ribaus (1562) en Floride toujours en fut loin d'en être exempt : "et voyant que nul secours ne leur venait de France, ils firent édifier une petite barque pour s'en retourner et se mettre en mer avec fort peu de vivres. L'Histoire dit, raconte Champlain, que la famine fut si cruelle qu'ils mangèrent un de leurs compagnons."[8]

En 1564, la garnison française sur les côtes de la Floride encore, dut recourir aux grands moyens pour avoir de quoi se nourrir : "les vivres venant à leur manquer, dit Champlain, ils souffrirent beaucoup jusqu'en May, sans avoir aucun secours de France;

Chapitre II

LA FAMINE CHEZ LE BLANC

Si nous avons jeté un coup d'oeil sur la Famine chez l'Indien, il ne faut pas croire que le Spectre de la Faim ne s'est pas présenté bien souvent aux nouveaux arrivants en Amérique :

Dépendant d'ordinaire pour le ravitaillement des navires venant d'Europe, les traversées difficiles occasionnant de longs retards, ou les guerres les empêchant de parvenir à bon port, ont créé des situations bien précaires pour les nouveaux venus.

Pour mieux comprendre l'Indien, auquel bien souvent on a dû avoir recours, dans des situations presque désespérées, il nous faut nécessairement connaître la Famine chez le Blanc.

Tout d'abord, un coup d'oeil sur la Famine avant 1599, première année où elle fit son apparition au Canada.

Il existait des pays où la viande était rare, comme par exemple au Brésil : "Les viandes des Brésiliens, nous dit Lescarbot, sont serpents, crocodiles, crapaux et gros lézars."(1)

Parfois, sur les bateaux, en retour vers la France, soit par mauvais calcul d'approvisionnements, ou par retards apportés par les tempêtes, la Famine éclatait et elle était souvent très cruelle.

C'est Lescarbot encore qui nous parle des membres d'un équipage retournant en France et venant de Floride, et qui écrit : "Ils furent contraints de manger que chacun douze grains de mil par jour qui

(46) Bulletin des Recherches Historiques, 1904, p. 183.
(47) Bulletin des Recherches Historiques, 1921, p. 293.
(48) Kalm, vol. 2, pp. 121-122.
(49) " vol. 2, p. 12.
(50) Voir Relation des Jésuites, vol. 8, p. 314.
(51) P. Lafiteau, vol. 2, p. 93.
(52) " vol. 2, p. 157.
(53) " vol. 2, p. 94.
(54) F. X. Cohen, visiting professor, Law Scool, Yale University, "Americanizing the White Man", American Schoolar, Spring 1952, p. 186.
(55) P. Lafiteau, vol. 2, p. 152.
(56) Boswell, p. 159 (déjà cité à 30).
(57) Thwaites, Relation des Jésuites, vol. 40, p. 255.
(58) Relation des Jésuites, 1657-58, p. 302.
(59) Bulletin des Recherches Historiques, 1915, p. 260.
(60) Histoire Véritable et Naturelle des Moeurs et Production de la Nouvelle-France, Pierre Boucher, p. 54.
(61) Relation des Jésuites, 1720,36, p. 88.
(62) Ralph K. Andrest, Rien comme le riz Sauvage, Selection du Readers Digest, octobre 1953, p. 122.
(63) America's First Settlers, Matthew W. Stirling, Chief Bureau of Ethnology, Smithsonian Institution, Nat. Geo. Mag., 1937, p. 594.
(64) America's First Settlers, Matthew W. Stirling, Chief Bureau of Ethnology Smithsonian Institution, Nat. Geo. Mag., 1937, p. 575.
(65) F. X. Cohen, p. 184.
(66) Bulletin des Recherches Historiques, 1922, p. 143.
(67) Histoire des Canadiens Français, abbé Lionel Groulx, vol. 1, pp. 184-185.
(68) Bulletin des Recherches Historiques, 1924, pp. 369-370.
(69) Nouvelle Relation de la Gaspésie, P. Christien LeClercq, p. 526
(70) Sagard, vol. 1, p. 247.
(71) Voyages de Champlain, vol. 3, p. 78.
(72) Relation des Jésuites, 1637, p. 96.
(73) " " " 1659-60, p. 230.
(74) Voyages de Champlain, vol. 4, p. 132.
(75) Relation des Jésuites, 1634, p. 296.
(76) Pierre Boucher, p. 78.
(77) La Flore Laurentienne, Frère Marie Victorin, p. 150.
(78) Relation des Jésuites, 1635, p. 132.
(79) P. Lafiteau, vol. 2, p. 212.
(80) Note de Thwaites, Relation des Jésuites, vol. 17, p. 241.
(81) Nouvelle Relation, p. 477.
(82) Boswell, p. 151.
(83) F. X. Cohen, p. 189.

(12) F. DuPeron à Joseph, Relation des Jésuites, 1638-39, p. 158.
(13) Canada Pittoresque, N. P. Willis, vol. 1, p. 11.
(14) E. Z. Massicotte, Bulletin des Recherches Historiques, 1924, p. 379.
(15)
(16) Franquet, Voyage et Mémoires sur le Canada, Bulletin des Recherches Historiques, 1948, p. 92.
(17) Relation des Jésuites, 1720-36, p. 84.
(18) Voyages de Pierre Kalm, vol. 2, p. 43.
(19) Relation des Jésuites, 1636, p. 172.
(20) Bulletin des Recherches Historiques, 1921, p. 293.
(21) Voir National Geographic Magazine, 1937, p. 14.
(22) Cité par Willis, vol. 1, p. 120, (déjà cité à 13).
(23) E. Z. Massicotte, Bull. des Rech. Hist., vol. 27, p. 297.
(24) B. Sulte, Bull. des Rech. Hist., 1916, p. 239.
(25) Moeurs des Sauvages Amerinquins, P. Lafiteau, vol. 2, p. 107.
(26) Moeurs des Sauvages Amerinquins, P. Lafiteau, vol. 2, p. 76.
(27) La Flore Laurentienne, Frère Marie-Victorin, p. 398.
(28) P. Lafiteau, vol. 2, p. 79.
(29) P. Lafiteau, vol. 2, pp. 79-89.
(30) Our Vegetable Travels by Victor R. Boswell, Principal Horticulturist, United States Dept. of Agriculture, The National Geo. Magazine, Aug. 1949, p. 153.
(31) Our Vegetable Travels, by Victor R. Boswell, Principal Horticulturist, United States Dept. of Agriculture, The National Geo. Magazine, Aug. 1949, p. 157.
(32) Voyages de Champlain, vol. 4, p. 186.
(33) La Chasse aux Buffalos, abbé G. Dugas, la Nouvelle France, vol. 3, pp. 384-385.
(34) Dovorepierre, vol. 1, p. 124.
(35) Voyages, Relations et Mémoires pour servir à l'Histoire de la Découverte de l'Amérique par d'Alvar Nunez Cabeca de Vaca, p. 107.
(36) America First Settlers, Nat. Geo. Mag., 1937, p. 574.
(37) Claude Melançon — Le Petit Journal, supp., 3 mai 1953, p. 20
(38) Streamer Fly Fishing — Joseph D. Bates, jr., p. 240.
(39) Voir Bulletin des Rech. Hist., 1916, pp. 236 à 241.
(40) Voir Bulletin des Rech. Hist., 1916, p. 238.
(41) Mentalité Indienne, P. A. G. Morice, La Nouvelle France, 1912, p. 300.
(42) L'Alaska, J.J.S.J., Revue Canadienne, 1893, p. 232.
(43) Kalm, vol. 1, pp. 39-40 (déjà cité à 8)
(44) Kalm, vol. 1, p. 62.
(45) E. Z. Massicotte, Bull. des Rech. Hist., 1921, p. 295.

mon frère, le Castor fait parfaitement bien toutes choses : Il nous fait des chaudières, des haches, des épées, des couteaux et nous donne à boire et à manger, sans avoir la peine de labourer la terre."[81]

Epilogue

Il ne faudrait pas croire que tout ce décalage se confine à la France : "En dedans de 200 ans, plusieurs plantes américaines inconnues ailleurs auparavant, devinrent des aliments importants sur tous les continents."[82]

Et que faut-il penser des "millions de touristes blancs qui employent ou non de telles inventions sauvages telles que : teepees, hamacs, paniers, colliers de portage, toboggans et raquettes, ou qu'ils mâchent ou non du chocolat, des pistaches ou du maïs grillé, de la gomme ou fument du tabac ; ils apprennent ce que les Indiens savaient depuis des siècles : la paix et l'aventure du sentier et du feu de camp. L'homme blanc ayant conquis l'Amérique ne fait que commencer à apprendre d'en jouir."[83]

---

(1) Les Annales, Victor Forbin, 1924, p. 16.
(2) Dupiney de Vorepierre, Dictionnaire Français Illustré, 1858, vol. 2, p. 1201.
(3) Histoire de l'Amérique Espagnole, Hugo. D. Barbagelata, p. 50.
(4) Histoire de l'Amérique Espagnole, Hugo. D. Barbagelata, p. 146.
(5) et (6) In the Empire of the Aztecs by Frank H. H. Roberts jr., Smithsonian Institution, National Geographic Magazine, 1937, p. 730.
(7) Relation des Jésuites, 1653, p. 257.
(8) Voyages de Champlain, vol. 3, p. 592.
(9) Nomads of the Far North by Matthew W. Stirling, Chief Bureau of American Ethnology Smithsonian Institution, National Geographic Magazine, 1949, p. 474.
(10) Voir Robert Giffard, au Tribunal de l'Histoire, p. 82.
(11) Relation des Jésuites, 1655-56, p. 62.

dit Pierre Boucher, sont poules, poules d'Inde et pigeons."[76]

Bouleau blanc

Il sert à la "confection de récipients... et fausses semelles".[77] "Tous les Français qui sont ici, écrit le P. LeJeune (emploient) l'ancien usage d'écrire sur des écorces de bouleau faute de papier."[78]

"De son écorce la plus mince, nous dit le P. Lafiteau on peut faire des feuilles à écrire et je m'en suis servi moi-même quelquefois..., de la plus épaisse, pour faire des canots, des voiles et des tentes, et comme elle est assez gommeuse on en fait aussi des torches pour pêcher au flambeau ou pour se conduire chez soi dans les nuits fort obscures."[79]

Seconde cause du décalage

Nous avons vu au commencement de ce chapitre, que la première cause du décalage du rouge au blanc venait de l'Indien : "la façon de notre vie qu'il estimait infiniment heureuse au regard de la leur."

La seconde cause vient du Blanc, et nous laissons la parole à Thwaites : "Les armes, ustensiles, ornements et vêtements introduits par les Français, dans leurs échanges pour des pelleteries, furent vite reconnus par les Indiens comme étant supérieurs à ceux qu'ils fabriquaient et ils les convoitaient. Les Français incitèrent à bonne heure les Indiens à faire presque exclusivement la chasse aux animaux à fourrure. A cette fin, ils leur apprirent l'usage des armes à feu européennes. Les membres de la tribu trouvant plus facile de se procurer des marchandises en échange de fourrures, plusieurs arts domestiques manufacturés furent abandonnés parmi eux ; et avec le temps, ils devinrent dépendents des commerçants blancs pour leurs fournitures."[80]

Et pour confirmer ce dire nous n'avons qu'à citer le paragraphe suivant du P. LeClercq : "En vérité,

Nous sommes donc ici en présence des principes de la Taxidermie !

Les Encyclopédies sont peu loquaces sur l'origine de cette science... Viendrait-elle directement de nos Indiens ?

Addenda à Decalage

Domestication

Les Indiens "ont des chiens qui les suivent" nous dit Sagard.[70] "Ils engraissent aussi des ours, nous dit Champlain, qu'ils gardent deux ou trois ans, pour faire des festins entre eux."[71] "Un de nos Sauvages nourissait une outarde dans sa cabane" nous dit le P. LeJeune.[72]

A la Baie d'Hudson, l'Indien "se sert des Cerfs comme bestes de charge, pour leur en faire porter leurs provisions."[73]

Nous verrons plus loin, que l'Esquimau dresse le loup pour le faire servir comme chien.

Champlain nous semble bien avoir tenté d'essayer la domestication des élans : "Le 22 mars (1627) écrit,il, les Sauvages me donnèrent deux eslans masle et femelle : le masle mourut pour avoir trop couru et travaillé, estant poursuivy des sauvages, lesquels nous firent part de quelque chair d'eslan."[74]

L'idée de domestication des cerfs et orignaux fut reprise par le P. LeJeune, mais elle n'eut pas de suite: "J'ai quelque pensée qu'on pourra avec le temps domestiquer ces animaux, qu'on s'en pourra servir pour le labourage et pour tirer des traînes sur la neige, ce serait un grand soulagement."[75]

Poules d'Inde

Comme le tabac, les poules d'Inde domestiquées, nous viendront de France, après que l'Europe les ait eues du Mexique : "Les oiseaux apportés de France,

guerre iroquoise, fils de seigneurs et fils d'habitants se sont montrés rompus *à la tactique de l'Indien,* capable de se battre comme lui d'arbre en arbre, de l'égalier à travers les bois, capables aussi, autant que lui, de ruse dans les embûches, de force et d'adresse dans les corps à corps..."[67]

La Mort

Même dans leurs rites funèbres on y rencontre décalage du rouge au blanc — et ici, il est des plus renversants : "En 1757, M. de Bougainville campa pendant plusieurs jours avec les Poutéotaims qu'il appelle "les plus sages et les plus obéissants de tous les Sauvages..." Il assista à des funérailles, et il écrit: "Avant que de les enterrer ils les exposent trois ou quatre jours dans une cabane consacrée, les matachent, leur servent à manger, ce qu'ils ont de meilleur, *usage que nous observons en France pour la Famille Royale.*"[68]

Embaumement

Nous avons vu que Lescarbot avait parlé d'un embaumement en Gaspésie et que presque tous les missionnaires ont mis en doute ses dires. Suit un extrait du P. LeClercq donnant raison à Lescarbot, et de plus, impliquant une découverte assez surprenante : "J'ai appris de nos Sauvages, que les Chefs de leur Nation confiaient autrefois les corps des défunts à certains vieillards, qui les emportaient religieusement dans une cabane faite exprès au milieu des bois, dans laquelle ils demeuraient un mois ou six semaines. Ils ouvraient la tête et le ventre du défunt et en ôtaient la cervelle et les entrailles, enlevaient la peau de dessus le corps, coupaient la chair par morceaux et l'ayant fait sècher à la fumée ou au soleil, ils la mettaient au pied du mort, auquel *ils rendaient sa peau, qu'ils accomodaient à peu près comme si la chair n'en avait pas été ôtée.*"[69]

"Le conseil de Canasatigo fut ardemment suivi par Benjamin Franklin : "Ce serait étrange (conseillait-il au Congrès de Albany) si 6 nations de sauvages ignorants étaient capables de former un projet pour une telle union et l'exécuter de façon à ce qu'elle puisse subsister durant des années et sembler presqu'indissoluble tandis qu'une union semblable soit impraticable entre 10 ou 12 colonies anglaises, à qui elle est plus nécessaire et plus avantageuse et que nous ne puissions comprendre la portée d'une telle organisation."[65]

Le décalage de la forme gouvernementale des Cinq nations à celle des Etats-Unis nous semble démontré très clairement.

Médecine

Le décalage de la médecine indienne sera traité à la fin de ce deuxième livre.

Guerre

Ce qui a fait la force de notre milice canadienne c'est le décalage de la tactique de bataille des Indiens qu'il a fait sienne : Le témoignage de Bougainville est formel : "Ils sont braves, leur genre de courage, ainsi que les Sauvages, est de s'exposer peu, de faire des embuscades : ils sont fort bons dans les bois, adroits à tirer ; ils se battent en s'éparpillant et se couvrent de gros arbres ; c'est ainsi qu'à la Belle-Rivière, ils ont défait le général Braddock. Il faut convenir que les *Sauvages leur sont supérieurs dans* ce genre de combattre et c'est l'affection qu'ils nous portent *qui jusqu'à présent a conservé le Canada.*"[66]

Un autre témoignage que nous ne pouvons passer sous silence est celui de M. le chanoine Groulx lorsqu'il nous parle du milicien canadien : "Une place à part appartient aussi au héros trop oublié, qui a porté le plus lourd fardeau de ces temps de misère : le milicien canadien. Plus encore que dans la première

ces" et "le servent généralement en guise de compote avec le faisan, le canard sauvage ou le gras gibier.[62]

Autres cultures

"Les Sauvages cultivaient aussi plusieurs variétés de plantes à pistaches, entre autres les arachides. (Relation des Jésuites, vol. 2, pp. 298-299).

Sucre d'Erable

Nous en avons disposé au premier livre.

GOUVERNEMENT

Suffrage féminin

"Parmi certains groupes, tels que les Iroquois, les femmes jouaient un rôle important dans les affaires de la tribu et étaient régulièrement membres des réunions de conseil."[63]

Gouvernement des Etats-Unis et du Canada

"La Confédération des tribus iroquoises, sous une forme représentative, était une expérience unique parmi les Indiens d'Amérique. Il est très évident que la ligue des Iroquois a fortement influencé notre propre organisation démocratique gouvernementale."[64]

M. Felix S. Cohen, professeur de Droit au Yale University nous donne les conseils du Grand Chef Iroquois Canasatigo au Congrès des Gouverneurs à Lancaster en 1744 :

"Nos sages ancêtres établirent l'union et la concorde entre les cinq nations. Ceci nous a rendu formidables ; nous a donné beaucoup de poids et d'autorité vis-à-vis les nations voisines. Nous sommes une puissante confédération et en observant les mêmes méthodes que celles prises par nos sages ancêtres, vous acquiererez aussi une telle force et une telle puissance."

Nous admettrons avec tous, que notre gélatine, n'est pas un décalage du pain de cacamos. Mais chose étrange, nos Indiens l'ont connu bien avant le Blanc au Canada.

Huiles

Nous avons vu qu'en Iroquoisie, "on tire d'excellente huile en les (les noix) faisant passer par les cendres, par le moulin et par l'eau, *de la même façon que les Sauvages tirent l'huile de tournesol.*"

Les noix du noyer tendre "produisent de bonnes huiles par lessay que Mrs du Séminaire en ont fait il y a quelques années ; les Sauvages en tirent aussi pour en mettre à leurs cheveux."(59)

Il ne faudrait pas croire que seuls les blancs tirent des noix de bonnes huiles, que celles des Indiens n'est bonne que pour les cheveux ! Pierre Boucher est très explicite sur le sujet : "Les Sauvages mesmes se servent des Noix à faire de l'huile, laquelle est excellente."(60)

Huile de loup-marin

"Il n'en est pas ainsi de celles qui se font au feu dans de grandes chaudières. Elles sont moins épaisses, plus claires, servent aux lampes et à la friture... et les meilleures pour des playes de feu dont elles adoucissent la vivacité."(61)

Or, nous avons appris précédemment que les Indiens "afin d'assaisonner leur sagamité..., gardent cette huile... (dans la) vessie du loup-marin."

Folle avoine

Nous avons appris que la Folle avoine, Riz canadien, ou zizanie des marais est récoltée par certaines tribus indiennes du Manitoba, du Minnesota et du Wisconsin, ajoutons même en Ontario "la plupart des récoltants canadiens sont des fermiers blancs qui exploitent les terres de la Couronne comme redevan-

quelles mangeaient très peu ou pas de viande. Les Indiens ont inventé le "succotash".[56]

Et le même mets se rencontre de nos jours dans la cuisine de nos voisins des Etats-Unis, sous le même nom "Succotash".

Johnny Cake

Il en est de même du Johnny Cake. "Le Johnny Cake (gâteau à la farine de maïs), le pone (pain à la farine de maïs) et le "ash-cake" encore utilisés par les Blancs sont des survivants de la cusine aborigène."[57]

Viande désossée

Le croira-t-on, mais la mode d'acheter ou de préparer la viande désossée pour la cuisson, vient de l'Indien ! La Relation de 1657-58 est des plus explicite sur le sujet : "En France, les bouchers débitent et vendent leur viande avec les os, et on la sert ainsi dessus la table ; parmi nos Algonquins les bouchers et les bouchères, qui sont quasi en aussi grand nombre qu'il y a d'hommes et de femmes, habillent si adroitement un animal que les os demeurent séparés de la chair. Ils ne laissent pas de faire bouillir tout ensemble : mais la viande se présente aux festins et on donne les os à examiner aux domestiques de celui qui fait le festin."[58]

Racinages

En traitant des Famines chez le Blanc, nous constaterons bientôt que les racinages — connus des Indiens — leur sauvèrent la vie bien souvent.

Nourriture non classée

Pain de cacamos

Nous sommes ici en présence du pain de gélatine dont la place est bien marquée dans la cuisine canadienne.

Toasted Corn Flakes

"La manière dont leur bled me paraissait le plus supportable, c'était de le manger aussitôt après que les grains rôtis ont été retirés des cendres... Ils en ont surtout une espèce particulière que nous appelons blé fleuri, parce que dès qu'il a senti la chaleur il éclate et s'épanouit comme une fleur. Celui-là passe tous les autres en saveur."(53)

"La découverte d'un vieux mets indien, les flocons de maïs grillés, il n'y a pas bien des années, a révolutionné les habitudes du déjeuner aux Etats-Unis. Nous avons augmenté la récolte de maïs de 40% en Amérique, en redécouvrant la préférence de l'Indien pour le maïs hybride."(54)

Sirop de blé d'Inde

Ce sirop était connu et de l'Indien et du Blanc qui le dégustaient sans préparation aucune : "On arrache pour l'ordinaire dans les champs de blé d'Inde, les tiges qui ont manqué et qui n'ont point d'épy; et après les avoir dépouillées de leurs feuilles et de leur écorce, laquelle est fort mince, on en suce la moelle qui est fort charnue et qui a un goût aussi agréable que l'hydromel."(55)

Succotash

"Quand le Blanc découvrit l'Amérique, les haricots étaient aussi universellement cultivés que le maïs et ajoutaient au régime alimentaire à un degré très important. Les fèves grimpantes étaient généralement plantées avec le maïs dans toutes les Amériques. Le maïs contient beaucoup d'amidon mais manque de certaines protéines, tandis que les haricots (fèves) en contiennent beaucoup. La combinaison que nous connaissons des haricots et du maïs, dans le mode nutritif moderne suffisait aux besoins des tribus indiennes de l'Amérique Centrale, les-

Wampums

Thwaites a résumé en quelques mots l'histoire du wampum qui subit même un décalage en la Nouvelle Angleterre : "Les premiers commerçants ne tardèrent pas à adopter le Wampum comme médium d'échange avec les Indiens. Ainsi, il devint vite une valeur-titre, jusqu'à un certain point, la monnaie des colons dans leurs transactions entre eux et même une monnaie légale. La monnaie légale du Massachusetts était le "wampampeag" (acte de 1648)... on continua de fabriquer le wampum jusqu'à près de 50 ans dans plusieurs villes de l'état de New York, pour rencontrer les exigences des commerçants de fourrure de l'ouest."(50)

NOURRITURE

Blé d'Inde

Farine de blé d'Inde

S'il est vrai que les Indiens en "prennent la fleur" comme nous l'a appris Champlain, il n'est pas moins vrai que nous trouvons de nos jours, dans chaque cuisine canadienne, une boite de farine de blé d'Inde.

Blé d'Inde lessivé

"Les Sauvagesses ont une manière de le lessiver, c'est-à-dire de le faire cuire avec des cendres, qui en relèvent le goût. Elles ne broyent point celui-ci dans les piles, mais après l'avoir bien lavé et l'avoir amolli dans l'eau bouillante, elles brisent chaque grain entre deux pierres ou les mettent cuire tous entiers dans la chaudière."(51)

Qui de vous n'en a pas mangé en Carême ?

Pralines

Décalages toujours !

"Les Sauvagesses font cuire leur bled d'Inde en guise de pralines dans le syrop d'Erable."(52)

La culture par le Canadien du tabac du pays amène dès 1736, certains développements : "La culture et le débouché du tabac donnèrent par la suite occasion à des constructions considérables" écrit l'intendant Hocquart à la Cour.[46]

En 1749, la culture et l'usage du tabac est général chez le Canadien, et ce d'après Kalm. "Chaque fermier plante près de sa maison une quantité de tabac plus ou moins considérable suivant que sa famille est plus ou moins nombreuse. Il faut bien que le paysan s'adonne à la culture du tabac : il est d'un usage universel parmi les gens du peuple. On y voit des gamins de 10 à 12 ans courir les rues la pipe à la bouche imitant l'exemple de leurs aînés. Presque tout le tabac qui se consomme ici est produit dans le pays.[47]

Teinture

Nous avons appris des couleurs indiennes "qu'elles sont si vives que les nôtres ne semblent point en approcher", que les couleurs d'Europe "cèdent aux couleurs diverses que nos Sauvages tirent des racines". Il est donc logique que le décalage ici aussi s'y rencontre.

"Les Indiens, dit Kalm, se servent de ses feuilles (de la Tissavoyanne) pour donner une belle couleur orange à certains ouvrages en peaux dans lesquels ils excellent. Les Français qui ont appris cela d'eux, teignent la laine et d'autres tissus avec cette plante."[48]

De la même plante, "les Indiens se servent des racines de cette plante pour teindre en rouge les dards du porc épic américain, qu'ils emploient dans plusieurs parties de leurs ouvrages et il est rare que la couleur change, quoiqu'exposée à l'air, au soleil ou à l'eau. Les Français du Canada pour teindre leurs vêtements en rouge se servent aussi de cette plante."[49]

que Parry découvrit le détroit de l'Hécla et de la Furie."[42]

COMMERCE

Apocyn chanvrin

"L'apocyn chanvrin, apocynum cannabinum, dit Kalm, remplaçait le lin et le chanvre pour différents usages. Les femmes fabriquaient divers tissus avec ses fibres. Elles avaient sans doute appris l'utilité de cette plante des sauvages qui savaient en tirer parti plusieurs siècles avant l'arrivée des Européens."[43]

Mollusques

Nous avons pris connaissance du commerce de mollusques entre Indiens des côtes et ceux qui vivaient à quelque distance de la mer.

C'est un commerce que le Blanc s'accapara : "Il se faisait à Albany, avec les Indiens de l'intérieur, un grand commerce de tridacnes (clams), espèce de coquillage bivalve dont la chair sèchée au soleil, était un mets favori des Indiens, et dont les écailles converties en wampums, avaient chez ces Sauvages, la même valeur que l'or parmi les nations civilisées."[44]

Tabac

Nous avons constaté qu'en 1615, les "Hurons revendent aux tribus des alentours" le tabac de la tribu du Petun.

"Très tôt (1670), la mère patrie imposa un droit d'entrée sur le tabac et cet impôt subsista longtemps. En 1719, la compagnie des Indes le percevait encore..."[45]

Au rapport de Catalogue en 1712, le tabac apparaît comme importation d'Europe. Le décalage du tabac des Indes péruviennes nous revenait donc d'Europe comme exportation !

choses particulières aux Sauvages et ils ne tardèrent pas *à les imiter* en améliorant ces produits."[40]

Bâton de raquette

Lorsque le ski nous est venu des régions nordiques de l'Europe il ne faudrait pas croire que le bâton de ski était une innovation en Canada : "Pour aider la marche en hiver, les Denés de l'Ouest ont, comme supplément à la raquette... un bâton spécial avec *attachement discoide qui l'empêche d'enfoncer dans la neige.*"[41]

Voyage en forêt

Si quelqu'un de vous a eu le bonheur de faire quelque long voyage en forêt, on reste surpris devant nos diverses méthodes d'orientation, de campement, d'organisation de caches, de protection contre les mouches; rien n'est changé mais tout simplement il y a eu amélioration de la méthode indienne.

Il est fort regrettable de n'en dire plus long sur ce sujet. Nous en aurions trop à dire.

Lunette d'Esquimau

Pour éviter une ophtalmie les Esquimaux avaient leur lunette : visière en ivoire de morse, entaillée de fentes étroites à l'endroit des yeux."

Ce sont les précurseurs de toutes les lunettes contre le soleil.

Cartes géographiques

S'il fallait retracer tous les services que les cartes géographiques indiennes ont rendu aux Blancs, nous serions peut-être surpris de cet apport vraiment précieux. Qu'il nous suffise d'un simple extrait sur l'Alaska : "Le bureau d'ethnologie de la Smithsonian Institute a publié de ces cartes fort curieuses dressées par les Esquimaux de l'Est... et l'on sait que c'est à l'aide d'une carte de l'Esquimau Iliguit

"John Lambert décrivant la ville et les environs des Trois-Rivières en 1808, s'exprime ainsi : "La plupart des grands canots d'écorce de la Compagnie du Nord ouest sont faits en ce lieu. Plusieurs femmes de la ville confectionnent divers ouvrages de fantaisies, tels que de charmants joujoux et carnets de poche, des bourses, des corbeilles à ouvrage de femme, des pelotes à épingles, etc., avec des écorces, curieusement découpées, cousues ensemble, ornementées de fleurs, d'arabesques brodées sur ce fond à l'aide de poil d'orignal teint de couleurs vives et variées. Les sauvages exécutent quelques travaux de ce genre mais inférieurs."

"Oui, il a raison, dit Sulte. Tout ce que nous avons imité des Sauvages est devenu plus commode, plus joli, plus résistable, mieux fait en un mot. J'ai connu ces brodeuses d'écorce qui vivaient toutes bien de ce commerce, car elles *avaient en Angleterre un marché ouvert et de bons prix.* La maison Hart exportait aux bazars de Londres tout ce qu'elle pouvait acheter. On y voyait des chaussures d'enfants, des pantouffles de grandes personnes d'une forme artistique recouvertes de figures de fleurs de panaches d'orignal... de traines sauvages minuscules délicieuses, des petites raquettes ravissantes... etc."[39]

Canots du Pérou

Si nous sommes orgueilleux aujourd'hui de notre radeau pneumatique, admettons ensemble qu'il y a belle lurette que les Péruviens avaient le leur "faits de peaux de loups marins bien cousus.... qu'on emplit de vent." (A titre de renseignement seulement)

Raquette, traînes sauvages

"Pour la raquette, la traîne sauvage, le campement, les Canadiens ont su bien vite dépasser l'adresse des Algonquins... Les Français connurent les mitasses, mitaines, souliers sauvages, raquettes, etc., qui *étaient*

Melançon écrit : "En attendant que l'un de nos missionnaires la prenne au filet dans le nord-ouest ou qu'un pêcheur paresseux l'arrache au fond d'un lac de Québec ou d'Ontario, la truite grise continuera à se garnir la panse sans se douter que c'est pour elle que fut inventé le méné en bois, ancêtre de toutes les "plugs". Nos Indiens ont été les premiers en effet à découvrir que ce leurre l'attirait vers l'ouverture d'un trou creusé à travers la glace..."[37]

Les premiers leurres américains doivent avoir plusieurs millénaires d'existence : nous en possédons un que les Esquimaux employaient depuis bien longtemps et qu'on a baptisé du nom de "Alaska Mary Ann Bucktail"[38]

Industrie du voyage

Le décalage ici commence à devenir imposant.

Canot d'écorce

"Canot d'écorce qui vole au vent, dit B. Sulte, c'est celui des Sauvages et les Canadiens en faisaient de pareils, selon le besoin..."

"Il ne faudrait pas s'imaginer que les Français tardèrent quelque peu à utiliser les canots d'écorce, ni qu'ils se tinrent satisfaits de les acheter des Sauvages. Ils se mirent à l'oeuvre et y apportèrent des améliorations notables qui leur étaient facilitées par l'usage des outils de fer, de la toile, du filin, de la ficelle, du brai, des crampes, des clous, etc. En bref, le canot qui a toujours fait l'admiration des étrangers, c'étaient le canot canadien, quoique *d'origine indienne.*"

"Le docteur Joseph Lemaître... a conservé l'étampe dont son ancêtre (marié en 1689) marquait ses produits industriels... et qu'il vendait (canot d'écorce) à la Cie Française du Canada laquelle disparut lorsque la Cie de la Baie d'Hudson pénétra chez nous."

"L'ingénieur Franquet écrit en 1752 : "c'est aux Trois-Rivières que l'on fabrique le mieux les canots d'écorce."

LA PECHE

Pêche de fascines

Toutes ces pêches, qui autrefois bordaient le fleuve Saint-Laurent en aval de Québec et sur les rives de l'Ile d'Orléans, viennent des Indiens; et comme nous l'avons vu précédemment, Champlain relève ce genre de pêche en 1615 chez les Tsonnontouans.

Dès 1641, on les trouve établies à Beauport. Si quelqu'un en doute, il n'a qu'à relever le document no. 1 de "Inventaire d'une Collection", au Musée provincial.

Ce décalage a atteint même la France : C'est de Vorepierre qui écrit en 1858 : "Pêche à l'anguille "mais la pêche la plus productive se fait à l'époque où ces poissons descendent les fleuves en nombre considérable pour aller frayer dans les eaux salées ou saumâtres de la mer, on élève de chaque côté de la rivière une muraille faite avec des palissades dont on bouche les trous avec de la vase; ensuite on tend dans l'espace resté libre de grandes nasses où les anguilles viennent se jeter et s'emprisonner."(34)

Au cas, où nos bons amis les Français établiraient que ce genre de pêche était en France, à l'aurore du dix-septième siècle, suit le texte d'Alvar de Nunez, qui en 1527 rencontra en Floride la pêche de fascines : "Ils mangent ensuite du poisson, qu'ils prennent dans des claies de roseaux."(35)

Petits poissons des Chenaux

Tout le monde connaît cette pêche à travers la glace mais il ne faudrait pas croire que l'abri temporaire des pêcheurs est l'invention pure et simple de nos Français. Les Indiens avaient des abris : "et érigeaient des abris au-dessus (des trous) ce qui leur permettait de voir dans l'eau"(36)

Pêche au leurre

En parlant de la Truite Grise, monsieur Claude

"Je me deliberay de faire des mortiers de bois où l'on pilait des pois qui se reduisaient en farine."[32]

Industrie de la Chasse

Pémican

Le pémican ne vous apparaît-il pas comme le précurseur de nos viandes liquéfiées?

Territoire de Chasse

La marque par l'Indien d'un territoire de chasse semble bien avoir été copiée, avec quelques variantes, pour le piquetage d'un territoire minier (claim).

Tir à l'Arc

En 1904, l'abbé G. Dugas écrivait sur l'adresse de l'Indien au tir à l'arc : "Un jour, un missionnaire dit à un chef indien : "Tiens, on dit que tu est très adroit au tir, pourrais-tu planter d'ici ta flèche dans la porte du hangar de la Compagnie auprès du Fort?"

"Dans la porte? lui dit le Chef, mais tu veux rire de moi; regarde, je la plante dans le trou de la serrure" et en le disant c'était fait."[33]

En 1951, le département de Chasse et Pêche, service de la Chasse émettait en faveur de monsieur Paul Provencher le permis spécial no. 2628 pour lui permettre de chasser certains ours causant des dépradations dans certains camps forestiers de la Quebec North Shore Paper Co.

La Gazette du 21 juin 1951 publie une photo du chasseur et de l'un des ours abattus.

L'engouement du tir à l'arc, va-t-il ressusciter la chasse à l'arc.

Chasse au collet

Il est établi précédemment que cette méthode vient de l'Indien.

lée, dont les neiges, qui les couvrent, les garantissent."[28]

Tourelles à grains

Le P. Lafiteau nous apprend encore une chose assez étrange, quant à la conservation du blé d'Inde : "Pour ce qui est du bled, bien loin de l'ensevelir, on le fait essorer sur de grandes perches et sur l'auvent ou vestibule extérieur de leurs cabanes. A Tsonnontouan, on fait des greniers d'écorce en forme de tourelles, sur les lieux élevés, et on perce les écorces de tous côtés afin que l'air puisse y jouer et que le grain ne moisisse point".[29]

Nous semblons bien être en présence ou d'un silo ou du précurseur de nos élévateurs à grains modernes. Ces derniers se rattachent-ils au premier? Nous n'avons pu trancher le noeud gordien. Ou bien, a-t-on redécouvert, accidentellement par le silo et l'élevateur à grain, une vieille méthode indienne?

Plant Improvement

Les jugements des meilleurs horticulturistes du Gouvernement des Etats-Unis est le suivant :

"L'art et la pratique d'améliorer les plantes remontent au temps préhistorique."[30]

Déshydratation

Quant à la déshydratation, les Indiens du Pérou la connaissaient.[31]

INDUSTRIE

Industrie du Ménage

Tout ce que l'Indien confectionnait avec le bouleau a été imité par nos ancêtres : chaudières pour l'eau, tonnes d'écorces, ouragans, "cassots", etc.

Dans l'industrie du ménage, Champlain lui-même, en 1628, se fit des mortiers de bois à l'Indienne :

N'oublions pas l'engrais potassique : "La première façon qu'on donne aux champs c'est de ramasser le chaume et de le brûler. On remue ensuite la terre pour la disposer à recevoir le grain qu'on doit y jeter."(26)

Or, des cendres, ils les obtenaient aussi de l'érable : "C'est d'eux (les Indiens) aussi qu'ils apprirent la valeur des cendres comme engrais potassique. Cette industrie se développa au point qu'au milieu du XIXe siècle, les cendres de l'érable à sucre, fournissaient les quatre-cinquième de la potasse de l'Amérique."(27)

Caveau à légumes

Les deux extraits suivants établissent hors de tout doute :

1) qu'il n'existait pas en France, de caveau à légumes vers 1720 puisqu'on doit remonter à la primitive Angleterre pour en retracer vers cette époque.

2) que nos Indiens en avaient et que le caveau à légumes de nos campagnes n'est qu'un décalage des leurs.

Diodore de Sicile, rapporte le P. Lafiteau, dit des premiers peuples de la Grande Bretagne, qu'ayant séparés les épys de leur tige, ils les mettaient dans des greniers souterrains, d'où ils retiraient chaque jour la provision qu'il leur estait nécessaire en commençant par les plus vieux et qu'ils faisaient leur nourriture de ces grains pilés et broyés."

"Les Sauvagesses font dans leurs champs de ces sortes de greniers souterrains pour y mettre leurs citrouilles et leurs autres fruits qu'elles ne sauraient autrement garantir de la rigueur de l'hyver. Ce sont de grands trous en terre de quatre à cinq pieds de profondeur, nattés en dedans avec des écorces et couverts de terre par dessus. Leurs fruits s'y conservent parfaitement bien sans recevoir aucune atteinte de la ge-

usage se conserva longtemps parmi les blancs. Plus tard, on vit les Canadiens se faire des blagues avec les vessies de divers animaux et avec la peau du loup-marin préparée en fourrure..."[23]

Or, nous ne devons pas mettre en oubli que l'Indien conservait ses huiles et graisses "dans des vessies d'orignal."

Artisanat général

"Isaac Weld, en 1796, décrit les ouvrages en écorce brodée que les femmes des Trois-Rivières confectionnaient sous des formes artistiques, particulièrement ceux des religieuses Ursulines."

"L'écorce dont elles se servent ordinairement est celle du bouleau. Elles en font des sacs, porte-feuilles, petits paniers, boîtes à toilette, etc., ornés de dessins brodés avec le poil d'orignal, qu'elles teignent des couleurs les plus vives. Elles font aussi des modèles de canots et des armes de guerre des Sauvages."

AGRICULTURE

Sans tenir compte du décalage des fruits et légumes, le décalage commence ici à se préciser davantage.

Ensemencement

L'ensemencement - même de nos jours - se fait au croissant de la lune.

L'origine de cette mode vient des Indiens et elle avait son origine dans les Antilles, car dit le P. Lafiteau : "Ce qu'il y a de singulier c'est que les Caraïbes observent les temps de la lune pour faire leurs semences."[25]

Engrais

L'engrais de coquillage est devenu chez le blanc l'engrais calcaire.

Quant à l'engrais de poisson tous connaissent comment on sait encore s'en servir de nos jours, dans nos provinces maritimes.

La Boxe

Le P. J. Tailhan écrit en commentaire à la page 340, de Nicolas Perrot : "les lâches de la Nouvelle Grenada, faisaient (de ce jeu) leur passe temps favori."

Bien que la Colombie soit en dehors du territoire de nos Indiens de l'Est, nous donnons la chose à titre de renseignements seulement.

LA MODE

Cheveux

Nous avons vu que les Indiennes, pour le soin de leurs cheveux, "les troussent par derrière."

Au journal de M. Hodgson en 1822, parlant du paysan canadien, il écrit qu'ils ont "les cheveux noués en queue par un ruban de cuir graisseux."(22)

Cette mode n'est-elle pas réapparue tout dernièrement sous le gentil nom de "queue de vache"!

Quant à la graisse d'ours pour le soin des cheveux, on peut s'en procurer en tout temps, dans toutes les pharmacies.

Bracelets

Les porter "au-dessus du coude et même aux jambes au-dessus de la cheville du pied" est une mode qui a fait fureur, il y a une vingtaine d'années aux États-Unis, puisqu'on y portait même les montres bracelets.

Tête nue

Point n'est besoin de dire, qu'elle tente à se généraliser, principalement en été.

ARTISANAT

Sac à petun

"Les aborigènes portaient leur tabac dans un petit sac de peau de bête qu'ils suspendaient à leur cou; cet

La célèbre phrase de Talon, écrite à la cour de France, déclarant qu'il a "de quoi s'habiller sur place des pieds à la tête" ne doit pas s'interpréter comme étant la résultante unique des industries qu'il avait établies au pays, mais bien par le décalage de l'industrie vestimentaire indienne, et ce, pour la majeure partie.

JEUX

Pailles

Ce jeu de pailles ne vous semble-t-il pas, notre jeu de Hochet d'il y a trente ans et dont le nom de nos jours est le 3, 4, 5.

Tir à l'Arc

"Les femmes tiraient à l'arc, à qui aurait le prix" avons-nous vu précédemment.

Avec la nouvelle mode du tir à l'arc qui tente de s'implanter dans notre population depuis vingt ans, c'est à se demander si ce jeu ne deviendra pas pour l'été ce qu'est le ski pour l'hiver.

Jeu de Crosse

Le jeu de Crosse est connu comme venant des Indiens, mais il a subi quelques changements pour le rendre moins brutal.

Balle au panier (Basket ball)

Le jeu de Balle des Floridiens : "ce mat, haut de plusieurs coudées, au-dessus duquel ils mettent une cage d'osier" ne serait-ce pas le précurseur du jeu de Balle au panier?

Jeu du Mat

Ce mat graissé dans lequel il faut monter, existe comme jeu, dans l'armée canadienne et le camp Valcartier en avait un il y a quelques années.

Le Beloit College aux Etats-Unis en possède aussi un.[21]

Brayer

Le Brayer indien a certainement influencé la mode féminine vers 1750, car dit Kalm : "Ici les femmes en général,... portent un mantelet petit et élégant, sur un court jupon, qui va à peine à la moitié de la jambe, et dans ce détail de leur ajustement, elle paraissent imiter les femmes indiennes."(18)

Parkas

Les parkas de nos jours ont certainement subi bien des transformations depuis le parka indien que nous avons rencontré, mais par leur nom même, ils resteront bien marqués au coin de l'Indianalogie.

Malgré toutes leurs privations, les missionnaires semblent bien s'être habillés de fourrure en hiver, et ce de très bonne heure s'il faut en croire le témoignage du Père LeJeune en 1636 : "La pelleterie est non seulement la meilleure étoffe et la plus facile à mettre en usage qui soit en ces contrées, mais aussi la monnaie de plus haut prix. Et le bon est, qu'après qu'on s'en est servi pour se couvrir, on trouve que c'est de l'or et de l'argent tout fait."(19)

Avant de quitter le domaine du vêtement, nous ne pouvons omettre le témoignage de Kalm : "chose curieuse : tandis que beaucoup de nations imitent les coutumes françaises, je remarque qu'ici, ce sont des Français, qui, à maints égards suivent les coutumes des Indiens : Ils fument dans des pipes indiennes, un tabac préparé à l'indienne, se chaussent à l'indienne, et portent jarretières et ceintures comme les Indiens."(20)

Or Kalm écrivit ces lignes le 12 septembre 1749.

S'il avait vu nos Franco-Canadiens, en janvier ou février, habillés comme il est précédemment démontré, sa phraséologie aurait encore démontré plus clairement qu'on était loin de s'habiller à la française en hiver canadien !

Comme "les souliers des sauvages boivent l'eau comme une éponge" - il fallut y remédier - par les souliers de boeufs ou les bottes sauvages. Laissons la parole à E. Z. Massicotte : "La chaussure la plus en vogue autrefois, dans la campagne, se nommait communément "souliers de boeufs" ou "bottes sauvages" selon la hauteur de la tige et elle paraît issue en ligne directe du mokasson ou mocassin des Indigènes" et il ajoute un peu plus loin : "Les souliers de boeuf ont fait leur apparition vers 1687".(14)

Bas ou Mitasses

"Les Européens trouvant que cela avait du bon ont adopté non seulement les mocassins mais avec une façon plus soignée les bas et les manches de fourrures."(15)

Robe

C'est l'ancêtre du Capot de fourrure : "Il n'y a pas de doute que, avant l'arrivée des Français au Canada, les Sauvages se préservaient du froid à l'aide de capots de fourrure. Nos ancêtres ont donc emprunté la mode des capots de fourrure des Sauvages."

"Quand les Canadiens voyagent l'hiver, écrit Franquet, ils se précautionnent beaucoup contre le froid; à cet effet, ils prennent des souliers sauvages, faits seulement de peaux de chevreuils et garnies en dedans d'un chausson de laine, portent des bras drapés, se couvrent le corps d'un capot de castor le poil en dehors, et la tête d'un casque de peau de martre."(16)

Tunique

N'est rien autre que le veston de loup marin ou de chevreuil qui se porte encore de nos jours : "Sa peau (celle du loup-marin) qui se passe en maroquin mais qui a le grain moins fin ou qui sert à faire des souliers, des habits sauvages ou à couvrir des cassettes est couverte d'un poil assez ras et moucheté."(17)

Cette Chapelle vivante ne réapparaît-elle pas bien souvent dans nos campagnes, aux reposoirs de la Fête-Dieu?

Missionnaire en Huronie

C'est une vérité de LaPalice que d'affirmer que ces premiers missionnaires vivaient à l'Indienne : La Relation de 1638-39 déclare : "nous sommes logés et vivons à la façon des sauvages : nous n'avons point de terre à nous, sinon un petit champ d'emprunt où l'on recueille du blé français justement pour faire des hosties pour la sainte messe."(12)

Iglou

Le texte suivant de Willis - qui s'inspire des historiens de la Nouvelle Angleterre, démontre bien, qu'il y a eu décalage du rouge au blanc, jusque dans ces constructions nordiques : "De même que les Esquimaux, ils (les Indiens) savent se servir de la neige pour se faire un abri que, dans le fort de l'hiver, ils trouvent plus chaud et plus confortable que les huttes. Dans leurs campagnes contre les Indiens, les Européens ont usé avec avantage de cette espèce de bivouac."(13)

VETEMENT

Mocassins et dérivés

Le témoignage du P. LeJeune, précédemment cité, est fort explicite "pendant les neiges, nous nous servons tous Français et Sauvages, de cette sorte de chaussure."

Veut-on savoir jusqu'à quel point on les considérait comme objet d'absolue nécessité?... Il se trouve même un acte notarié du XVIe siècle, fait entre censitaires de Beauport, où le notaire, comme prix du contrat accepte "une paire d'Orignal." C'est donc dire que la valeur des mocassins était assez haut quotée!

Il y en eut aussi à Quito et dans quelques autres localités."[4]

A leur arrivée au Mexique, les Espagnols avaient vu le guerrier aztèque avec son armure de coton et de plumes : "Les guerriers portaient généralement une armure faite de coton piqué de ¾ à ½ pouce d'épaisseur, trempée dans la saumure. Quelquefois, les jambes étaient enveloppées dans une armure piquée et l'extérieur du costume était fréquemment couvert de plumes, de plaques d'or ou d'argent. Les plumes jouaient un rôle important du fait qu'elles formaient une couche élastique à l'extérieur du coton piqué et le rendait plus effectif comme protection."[5]

"Ce vêtement était d'une protection tellement efficace contre les flèches et les javelines que les Espagnols l'adoptèrent et l'ont porté."[6]

Tout ceci se passait en dehors du Canada. Mais dès son arrivée au pays, le Blanc s'aperçut bien vite qu'il pouvait s'adapter facilement à la vie du pays, uniquement par l'emploi des diverses industries indiennes : "bateaux, avirons et raquettes pour marcher sur les neiges, et dans ces industries, chacun réussit si bien que les Européens eux-mêmes ne pouvaient envisager une meilleure politique pour l'obtention de ces choses nécessaires au voyage, à la mode de s'abriter dans les forêts ou pour naviguer."[7]

Non seulement le Blanc s'adopta aux industries indiennes, mais il s'en accapara peu à peu, les modifia, les améliora et leur fit subir parfois des transformations très prononcées.

Le premier facteur qui facilita ce décalage vint de l'Indien et de la "façon de notre vie, qu'il estimait infiniment heureuse au regard de la leur."[8] Quant au second, il vint du Blanc et nous en reparlerons plus loin.

Naissance

Si l'inventaire de tous les herbages, racines, feuillages, etc., que nous avons tous vus dans les greniers

chez nos grand'mères — et que l'on peut appeler la pharmacie de la médecine populaire — avait été fait scrupuleusement, peut-être aurions-nous pu retracer la Caulophyle faux pigamon que "les Indiens considéraient comme favorisant l'accouchement" ou le ledon du Labrador — stupéfiant léger que "les femmes indiennes de certaines tribus prennent trois fois le jour quand approche le moment de leur délivrance", et ce, tel que nous l'avons appris précédemment.

Le seul point dont la médecine moderne semble s'être inspirée dans la vie indienne sur la naissance, ce sont les exercices, comme la marche, par exemple.

Toilette du bébé

Ce "bois pourry" que nous avons connu précédemment à la toilette du bébé indien, n'est rien autre que la poudre de bois, fournie par l'anobie ponctuée et généralement connue sous le nom de "poudre de vers" ou "moulée de vers".

Encore de nos jours, la majorité des familles à la campagne s'en servent contre les échauffaisons et — il n'y a pas encore trente ans — il remplaçait le talc à la toilette des bébés.

Sac à mousse

Nous avons pris connaissance du sac à mousse, dans lequel les Indiens du Nord gardaient leurs enfants. "Ce dispositif pratique fut adopté par les femmes de plusieurs commerçants blancs qui vivaient dans les forêts du nord."(9)

De ce sac est sorti le sac de couchage (sleeping-bag).

Enfance

Le jeu de ces petits Iroquois "jettant un osselet parcé qu'ils enlassent en l'air dans un autre petit os" ne serait-il pas frère de notre jeu d'osselets que nous jouions encore il y a trente ans sur et dans la main ? jeu qu'on doit jouer encore en plusieurs endroits.

Adulte

Cette "gomme de sapin qu'ils mâchent bien souvent" est bien l'ancêtre de toutes nos gommes à mâcher modernes.

Nos voisins des Etats-Unis n'ont que redécouvert l'ancienne mode indienne — qu'au Canada on n'avait jamais perdue — avec notre gomme d'épinette!

HABITATIONS ET VILLAGES

Le Site

Ce choix "au milieu des meilleures terres, sur quelque petite éminence et au bord de quelque ruisseau", correspond exactement aux sites de nos premières maisons canadiennes. Et à preuve ne citons, dans la Seigneurie de Beauport, que les quatre premières bâtisses y construites : les deux de Giffard, celle de Jean Guyon et celle de Zacharie Cloutier.[10]

Enceintes fortifiées

Que de villages canadiens occupés par nos Français ont eu leurs enceintes fortifiées. Près de Québec, il y a à Beauport, l'Avenue des Cascades — portant nom "Chemin de l'Enceinte" et ce, encore à l'aurore du vingtième siècle.

Tambour

Nous avons vu qu'aux maisons indiennes "il y a un espèce de tambour ou de petit appartement séparé et un vestibule extérieur". Il faudrait être aveuble pour n'y pas voir nos anciens "tambours" de nos vieilles maisons canadiennes.

Couvertures

Bien que nous n'ayons jamais rencontré aucun document déclarant positivement qu'on se servait du bouleau pour couvrir les habitations, il est hors de doute, que pendant bien longtemps — le bouleau a

fait concurrence au chaume dans les endroits où ce dernier était rare.

Il y a à peine dix ans, brûlait dans la ville de Beauport, une fort ancienne maison, transformée en entrepôt et propriété de feu Jules Fortier. Bien que la couverture ait été de planches brutes, elle était couverte de bouleau et recouverte de bardeaux de cèdre.

C'est donc dire qu'avant l'apparition du papier à couverture le bouleau jouait un rôle inconnu jusqu'à date que les documents n'ont pas mis à jour.

La Corvée

"On invite la jeunesse du village, à qui on fait festin pour l'encourager, et en moins d'un ou deux jours tout l'ouvrage est sur pied" avons-nous vu dans la construction de maisons indiennes.

Telle est la méthode indienne de la corvée — et telle est bien la Corvée d'autrefois de nos anciens Canadiens.

Cette Corvée bénévole, a-t-elle été inspirée de la vie indienne ou en a-t-on apporté l'idée de France? L'Europe avait sa Corvée obligatoire - que nos Grands voyers ont imité pour l'entretien des chemins.

Si nous référons aux documents de notre primitive Histoire, il semble bien que la Corvée bénévole ne vient pas d'Europe. A preuve, jusqu'au milieu du XVIIe siècle, c'est la loi du donnant donnant qu'on applique. Qu'on fouille tous les actes notariés de cette époque et l'on s'apercevra bien vite que notre affirmation est exacte. Il y a même plus, on y rencontrera le prêt de certains employés fait à une autre personne, mais avec l'entente expresse, que cette même personne devra fournir en retour le même nombre de jours de travail qu'on lui aura fourni.

Chapelles de branches

"Nous eusmes bientôt dressé un Autel et une Chapelle vivante, puisqu'elle était bâtie de feuillage"[11] lit-on à la Relation de 1655-56.

CHAPITRE PREMIER

DÉCALAGE DU ROUGE AU BLANC

S'il nous fallait établir au complet l'apport que les continents étrangers ont fourni à l'Europe, nous en aurions beaucoup trop à dire. Qu'il nous suffise de dire que "la dinde vient de l'Amérique, la pintade de l'Afrique, le faisan de l'Asie, la pomme de terre des Andes péruviennes, les tomates et le maïs de l'Amérique du Sud, la vanille, le cacao et le chocolat, du Mexique, et les fraises cultivées de France sont originaires du Chili."(1)

Ajoutons à ceci, les épinards de la Nouvelle Zélande. "La Tetragonie étalée, plante annuelle de la Nouvelle Zélande, fut reconnue comme un excellent antiscorbutique par Cook, en Europe, elle a pris place dans nos jardins potagers, où elle est connue sous le nom d'Epinard de la Nouvelle Zélande."(2)

Les Espagnols furent fort surpris de la prodigalité de la terre : "pomme de terre, le maïs, le manioc, le cacao, les piments, les haricots et l'agave... devinrent pour les Européens envahisseurs des denrées de première nécessité. Le tabac est d'origine américaine, comme le nopal qui nourrit de ses feuilles l'insecte appelé cochenille, que les Indiens utilisaient pour donner à leurs toiles les couleurs vives de l'écarlate."(3)

Lorsque l'ère des conquêtes espagnoles prit fin, vint l'ère de Colonisation : "Au Mexique surtout, s'installèrent des fabriques importantes de drap où l'on employa la cochenille pour la teinture des tissus.

Avec ce second livre, nous commencerons à établir quelques jalons préliminaires, qui nous aideront par la suite, à trouver plus facilement notre route vers la Vérité chez l'Indien.

Au premier jalon, nous jetterons un coup d'oeil sur le Décalage du Rouge au Blanc, ce qui nous permettra de mieux comprendre pourquoi l'Indien devint d'"une improductibilité presqu'absolue" — chose qu'on a tout bonnement dû oublier de nous apprendre.

L'Etude de la Famine, chez le Blanc, démontre chez l'Indien, tantôt de l'altruisme, tantôt de la charité et nous verrons en dernier analyse, qu'inconsciemment, il a joué alors un rôle ignoré jusqu'à ce jour.

Pour être juste — pour ceux qui ne l'ont pas été — puisque nous avons parlé de la Barbarie de l'Indien, nous parlerons de celle du Blanc. Puisse une fois pour toutes, le Blanc bien comprendre qu'il doit être beaucoup plus réservé sur le sujet de Barbarie Indienne.

Les influences malheureuses des agissements du Blanc qui auraient bien pu altérer profondément les qualités de l'Indien et décupler ses défauts, tel sera notre quatrième chapitre.

Et pour finir, l'Etude de la médecine indienne. Est-ce un mythe ? ou était-elle réelle ?

Tels sont les cinq principaux points que nous traiterons en ce second livre.

DEUXIÈME LIVRE

BLANC ET ROUGE

ou

Friction de deux Civilisations

"Tous les Indiens affirment que la plante est souveraine contre la petite verole."(44)

(1) La Flore Laurentienne, p. 124.
(2) Devorepierre, vol. 2, p. 555.
(3) Bulletin des Recherches Historiques, 1905, pp. 367-368.
(4) Devorepierre, vol. 1, p. 471.
(5) Pierre Boucher, p. 124.
(6) Relation des Jésuites, 1638, pp. 170-172.
(7) La Flore Laurentienne, p. 232.
(8) Sagard, vol. 3, p. 608.
(9) Relation des Jésuites, 1663-64, p. 120.
(10) Relation des Jésuites, 1637, p. 24.
(11) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 366.
(12) " vol. 2, pp. 367-368.
(13) La Flore Laurentienne, p. 370.
(14) Sagard, vol. 3, p. 672.
(15) Relation des Jésuites, 1656-57, p. 142.
(16) " " " 1659-60, p. 34.
(17) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 369.
(18) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 811.
(19) Sagard, vol. 3, pp. 604-605.
(20) Relation des Jésuites, 1655--56, p. 174.
(21) " " " 1662-63, p. 164.
(22) Pierre Boucher, p. 62.
(23) Relation des Jésuites, 1634, p. 206.
(24) R. P. Lafiteau, vol. 2, pp. 360-361.
(25) Sagard, vol. 3, pp. 603-604.
(26) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 365.
(27) Pierre Boucher, p. 61.
(28) Marc Lescarbot, vol. 2, p. 350.
(29) " " vol. 3, p. 741.
(30) " " vol. 3, p. 742.
(31) " " vol. 3, p. 812.
(32) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 123.
(33) La Flore Laurentienne, p. 253.
(34) Relation des Jésuites, 1633, p. 142.
(35) R. P. Lafiteau, vol. 2, p. 370.
(36) Sagard, vol. 3, pp. 607-608.
(37) La Flore Laurentienne, p. 438.
(38) Voir Sagard, vol. 3, p. 610.
(39) Marc Lescarbot, vol. 3, p. 740.
(40) R. P. Lafiteau, vol. 2, pp. 374-375; les Relations 1720-36, pp. 70-72 et 74 nous parlent aussi des sueries.
(41) L'Alaska, J.J.S.J., La Revue Canadienne, 1893, p. 161.
(42) Relation des Jésuites, 1653, p. 253.
(43) Kalm, vol. 2, p. 131
(44) La Flore Laurentienne, p. 243.

"Les Sauvages, dit le P. Lafiteau, font aussi suerie sur leurs malades avec le bois d'épinette et d'autres branches de sapinage qu'ils font bouillir dans une grande chaudière dont ils reçoivent la vapeur de dessus, une estrade sur laquelle ils s'étendent..."(40)

En Alaska, il y a une petite variante dans la suerie et elle mérite certes pas de la négliger : "C'est alors que les indigènes prennent leur bain turc... Ils quittent leurs habits et se tiennent auprès du feu le plus qu'ils peuvent, dansant, s'agitant, gesticulant, jusqu'à ce que la sueur ruisselle sur tout leur corps. Quand ils se voient en transpiration abondante, ils sortent précipitamment et vont se frotter et se laver le corps avec de la neige, et cela, par des froids de 40 degrés au-dessous de zero."(41)

Ce genre de bains se rencontre aussi chez nos Indiens de l'Est : "Ils prennent des bains chauds mais d'une façon très barbare. Ils enferment de grosses pierres rougies, dans une petite cabane où quinze à vingt personnes s'assoient comme des singes, pendant des heures, chantant avec vigueur et se faisant suer excessivement : ensuite, même au début de l'hiver, ils plongent dans un lac ou une rivière à moitié gelé d'où, quoique cela semble inexplicable, ils ressortent sans malaise. Ils font cela par propreté, par hygiène et par plaisir."(42)

Toux

"Un Indien Iroquois m'a dit, rapporte Kalm, qu'un décocté de feuilles de Thuya est bon pour la toux. Dans le voisinage de Saratoga, on se sert de cette tisane dans les fièvres intermittentes."(43)

Vérole (petite —)

Sarracenie pourpre — petits cochons — Herbe crapaux (Montagnais Alicotache), Algonquins du Témiscamingue "Makikiotache".

suite des courges vuides..., et ils les remplissent de matières comestibles et y mettent le feu."[35]

Scorbut

Point n'est besoin croyons-nous de donner les détails sur la guérison du "mal de terre" des gens de Cartier et de leur guérison avec l'Epinette blanche.

Sagard mérite cependant d'être cité : "Lescarbot dit que les Montagnais et Canadiens ont un arbre appelé Anneda, d'une admirable vertu contre toutes sortes de maladies corporelles, intérieures et extérieures, duquel ils pillent l'écorce et les feuilles qu'ils font bouillir en de l'eau, laquelle ils boivent de deux jours l'un et mettent le marc sur les parties enflées et malades et s'en trouvent bientost guéris, principalement d'un mal de terre qui a couru."[36]

Stupéfiant

Ledon du Groenland : "L'infusion des feuilles a souvent été employée en guise de thé par les gens qui vivent dans la forêt. C'est apparemment un stupéfiant léger : les femmes indiennes de certaines tribus en prennent trois fois le jour quand approche le moment de leur délivrance et les feuilles réduites en poudre sont prisées contre le mal de tête."[37]

Sueries

La suerie était chose commune d'après Sagard.[38]

Les Souriquois, d'après Lescarbot, "creusent dans la terre et font une fosse, laquelle ils couvrent de bois et de gros grès par dessus, puis y mettent le feu par un conduit, et le bois estant brûlé, ils font un berceau de perches, lequel ils couvrent de tout ce qu'ils ont de peaux et autres couvertures, si bien que l'air n'y entre pas, jettent de l'eau sur les dits grès, lesquels sont tombés dans la fosse et les couvrent; puis se mettent dans le dit berceau... ils se font suer."[39]

cune douleur, ny incommodité, que de tenir leur tête penchée pendant que les phlegmes leur distillent de la bouche."[32] Ces petits naveaux portaient le nom de Ooxrat.

Reins et vessie

Nous avons vu précédemment les vertus qu'on accordait au blé d'Inde quant aux Reins et la Vessie.

Nous ne pouvons passer sous silence la Coffine : boisson particulière aux peuples de la Floride. "Une heure et demie après en avoir bu, dit le P. Lafiteau, ils lâchent une quantité incroyable d'urine presque continuellement pendant l'espace d'une heure; aussi s'en trouve-t-il peu qui soient sujets aux affections des reins et de la vessie."[32]

Rhumatisme

Il y a quelques années les Indiens nous ont fait cadeau d'un remède contre le rhumatisme : La racine de raifort : "La racine renferme une forte quantité d'essence de moutarde ; c'est un rubéfiant au même titre que la moutarde elle-même."[33]

Serions-nous en présence de l'ancien Ooxrat ?

Rhume

Un remède peu ordinaire est rapporté par le P. LeJeune pour se guérir du rhume : "Je l'allay visiter en sa cabane ; il faisait un grand froid, elle était tête nue à leur accoutumée, mordant dans une peloton de neige : c'était seulement pour guérir un gros rhume qui l'étouffait."[34]

Ventouses

Pour remplacer la saignée qu'ils ne connaissaient pas, "ils y suppléent par des scarifications qu'ils font avec des pierres tranchantes..., ils y appliquent en-

bles, dont il y en a plusieurs de spécifiques pour certaines maladies et avec quoi ils font *des cures surprenantes.*"[26]

Nerfs (douleurs de)

"La moelle (d'orignal) est médicinale contre les douleurs de nerfs."[27]

Plaies

"Et font de l'huile, qu'ils tirent des arbres, très bonne à la guérison des playes."[28] "Quant aux plaies (les Souriquois) et leurs voisins, ajoute-t-il, les lèchent et succent, se servant du roignon de castor,, duquel ils mettent une rouelle sur la playe,et se consolide ainsi."[29] "Il y en a quelquefois, dit-il encore, qui font des cures incroyables, comme de guérir un (Indien) qui avait le bras coupé."[30] "La cendre qui reste au petunoir consolide les playes" (ajoute-t-il enfin.)[31]

Plante universelle

En Iroquoisie, "la plante la plus commune et la plus merveilleuse de ces contrées, est celle que nous appelons la plante universelle, parce que ses feuilles broyées referment en peu de temps toutes sortes de playes : ces feuilles de la largeur de la main ont la figure du lys peint en armoire et ses racines ont l'odeur de laurier."[32]

Racinages

"Lorsque nos Hurons, vieillards et autres, se sentent le cerveau par trop chargé d'humeurs et de phlegmes qui leur incommodent la santé, ils envoyent de leurs enfants chercher de ces petits naveaux, lesquels ils font cuire sous les cendres chaudes et en mangent un, deux ou trois au matin, ou à telle heure de la journée qu'il leur plaît et n'en ressentent au-

Maladies des Indiens

"On ne voit jamais parmi eux de gens contrefaits de naissance, ils ne sont sujets, ni aux goutttes, ni aux gravelles, ni aux apoplexies, ni aux morts subites et ils ne connaîtraient peut-être pas les petites véroles, le scorbut, le pourpre, la rougeole et la plupart des autres maladies épidémiques, sans le commerce des Européens."(24)

Les maladies dont souffrent les Indiens sont "les maladies scrofuleuses causées par la crudité des eaux, par les eaux de neige, qu'ils sont obligés de faire fondre dans les pays de chasse pour boire et pour faire leur sagamité..., ils ont toujours l'estomach et la poitrine découverts... ils contractent une espèce de phtisie qui les minant peu à peu, en conduit la plus grande partie au tombeau, et à laquelle ils n'ont pu encore trouver de remède."(24)

Médecines et médicaments

"Ils sont tout plein d'autres plantes et racines de *grande vertu* et même des arbres qui portent une escorce grandement excellente pour vomitifs et autres cures, mais je ne me suis pas informé des noms ny de leurs principales propriétés.."(25)

"Je me suis informé d'eux des principales plantes et racines, desquelles ils se servent pour leurs maladies et blessures, mais entre toutes, ils font principalement estat de celle appelée Oscar ; les effets de laquelle *sont merveilleux et divins en la guérison des playes, ulcères et blessures,* aussi les Hurons en font un estimé si grand que peu s'en faut qu'ils ne l'adorent tant ils vénèrent ses vertus. Ils m'en donnèrent un morceau.. et me sembla en tout, approchant au fenouil quoy que ce soit une autre plante et qui leur est rare, car on n'en trouve qu'en certains lieux."(25)

L'une et l'autre Amérique, dit le P. Lafiteau, dans leur vaste étendue, sont remplies de *plantes admira-*

Gomme de Sapin

"Et sur ce propos de guérison, dit Lescarbot, il me souvient d'avoir oui dire au Sieur de Poutrincourt qu'il avait fait essayer de la vertu de la gomme de sapin du Port Royal et de l'Huile de Navette sur une garnison fort mangée de la mauvaise teigne et qu'il en estait guéri."(18)

Gravelle

Le blé d'Inde : "Il est fort propre à guérir les maux de reins, les douleurs de la vessie, la gravelle et retention d'urine, les Sauvages en sont exempts."(19)

Herbes médicinales

"Il n'y a quasi personne dans cette assemblée qui ne lève les épaules et n'admire la vertu des herbes, qui font un si grand miracle."(20)

Aux Iles de Richelieu, "on y trouve fraises, framboises, merises, etc., groseilles rouges et blanches, mais rien ne me semble si curieux que quelques racines aromatiques et quelques simples de grande vertu qui s'y rencontrent."(21)

Humeurs froides

C'est Pierre Boucher qui nous apprend que "la graisse (d'ours) fondue devient comme de l'huile et est bonne contre les humeurs froides."(22)

Jeune

"Mon hôte voyant que je ne mangeais qu'une fois pendant le Carême, me dit que quelques-uns d'entre eux jeunaient pour avoir une longue vie ; mais m'ajouta qu'ils se retiraient tous seuls dans une petite cabane à part et que là, ils ne buvaient ni mangeaient quelquefois huit jours durant."(23)

L'eau qu'ils ont pour les playes est "si efficace, qu'on ne voit point à la playe, de chairs baveuses et fangeuses qu'il faille consumer par des caustiques, *les lèvres en sont toujours vermeilles, les chairs toujours fraîches...* je suis persuadé qu'elle vient principalement de l'efficacité de leur vulnéraire, et peut-être encore plus, de la manière de les appliquer et du *soin qu'ils prennent pour que la playe ne prenne point l'air.*"[12]

Ecrouelles

"Les Indiens se servent de la plante (Epilobe à feuilles étroites) pour composer une tisane de racines d'écrouelles."[13]

Estomach "refroidy" (retréci)

"Néanmoins, dit Sagard, je m'en suis repenti, car il se pouvait être que ce fussent Vautours, desquels la peau est excellente pour un estomach refroidy."[14]

"Il n'avait que la peau et les os, s'étant sauvé du pays des Aguieronnons, à demi brûlé : il avait marché dix-sept jours, parmi les bois et parmi les rochers, sans manger autre chose que quelques petits fruits sauvages. Nos gens luy firent prendre un certain breuvage, pour disposer son estomach à prendre sa nourriture sans danger, après une si longue famine."[15]

Quel était donc ce "certain breuvage" ? Les Relations de 1659-1660 nous l'apprennent : "mais les conduites de l'estomach se trouvèrent si serrées, qu'il ne pouvait rien avaler ; il était en danger de mourir, s'il n'eut demandé de la graisse d'ours fondue dont il se guérit en la buvant."[16]

Fièvres

"Dans les fièvres, ils tempèrent l'ardeur et préviennent les transports par des lotions froides d'herbes médicinales."[17]

irritation passagère et de violents éternuements, succède une sensation de délivrance et de bien-être."[7]

Chirurgie

"Je ne veux pas dire qu'ils soient grands chirurgiens, car je me tromperais, mais encore ne sont-ils point tant impertients qu'on pourrait bien dire ; il leur réussit quelquefois de guérir des playes assez dangereuses avec les seuls simples, sans composition et n'ont pour toute ligature linge ou compresse, que des écorces de bouleaux et d'un certain arbre appelé Atti, qui leur est utile en beaucoup de choses."[8]

"Ils sondent la playe tout au travers du corps et trouvent le lieu où la balle s'était arrêtée ; il y font une incision et la tirent avec une adresse admirable... les uns nettoyent la playe et y font des infusions d'eau de racines ou cuites ou machées qui est un remède très souverain parmi eux."[9]

Dysenterie

"Ils font bouillir des feuilles ou branches de Cèdre, dont ils boivent le jus contre la dissenterie. Le P. Buteau dit avoir vu guérir un enfant en fort peu de temps, ayant pris de cette médecine."[10]

Eaux médicinales

C'est le P. Lafiteau qui nous décrit les trois sortes d'eaux médicinales des Indiens ou plutôt les eaux thériarcales comme il les appelle :

La première contient des "plantes vulnéraires parmi lesquelles ils établissent différentes classes, selon les divers degrés de leurs vertus."

"L'autre est des arbres vulnéraires, du tronc ou de la racine, desquels ils enlèvent quelques éclats dont ils composent leur remède."

La troisième est tirée du corps de divers animaux et surtout du coeur, qu'ils font sécher et dont ils font une poudre, ou une espèce de mastic."[11]

ment dans toutes les maisons. "Ce breuvage est maintenant inconnu au Canada."[3]

A titre d'information seulement, nous devons dire qu'il se prépare encore de nos jours, à Beauport, une potion antiscorbitique que l'on verse dans l'eau potable au printemps. Serait-ce ce fameux bouillon ? Cette potion est la suivante : Deux petites branches de buis, de pin, d'épinette blanche, d'aulne blanche et de sapin. On en fait un paquet. On fait bouillir dans un pot d'eau, réduire à une pinte et on tamise. Le tout est versé dans le récipient à eau potable.

Antispasmodique

Le Castor "fournit encore à la médecine l'un de ses meilleurs médicaments antispasmodiques : "Le Castoreum, substance résinoide d'un brun rougeâtre à l'extérieur et d'un fauve jaunâtre à l'intérieur, d'une odeur forte et pénétrante et d'une saveur âcre et amère."[4]

Blessures d'armes à feu

"Ils ont des simples parmi eux, qui sont excellents pour guérir les blessures d'armes à feu", dit Pierre Boucher.[5]

Brûlures

"Faisant une suerie, il tomba sur les pierres ardentes qui échauffaient ces étuves, il se grilla et brûla une grande partie du corps, c'était chose affreuse à le voir. Le voilà près de la mort.. *étant guéry*...[6]

Catharre
Anémone cylindrique

"Les feuilles sont prisées par les Indiens des Montagnes Rocheuses, pour guérir le catharre. A une

CHAPITRE PREMIER

MÉDECINE INDIENNE

On voudra bien noter que nous ne donnons ici qu'un résumé très succinct de la médecine indienne, quitte à une étude plus approfondie dans les Livres subséquents.

Affections pulmonaires

Capillaire du Canada : "La connaissance de ses propriétés était venue des Sauvages et... ceux-ci (lors du passage de Kalm) battaient les bois depuis la Nouvelle-Angleterre jusqu'au dessus de Montréal à la recherche de la précieuse plante."[1]

Angélique

"Les tiges de l'Archangélique officinale (Archangelica Officinalis) plus connue sous le nom vulgaire d'Angélique... Les Lapons en font usage comme substance alimentaire et médicinale. Dans les rhumes et autres affections de poitrine ils les mangent, après les avoir fait cuire sous les cendres."[2]

Bouillon

"Dans l'inventaire des meubles de Jacques Hertel, en 1651, il est fait mention de "cinq barriques de bouillon."

"Pierre Boucher, gouverneur de Trois-Rivières, écrivait en 1663 : "On a en ce pays un breuvage que l'on appelle du bouillon qui se boit communé-

grande mortalité, s'enfuyaient dans les forêts, sans donner la sépulture à leurs morts.[3]

Les tribus indiennes, "apprendront l'alcoolisme par exemple, nous dit l'auteur de l'Iroquoisie ; elles deviennent tout de suite sujettes aux maladies et épidémies de l'Europe, grippe, variole, autres maladies des voies respiratoires."[4]

D'autres donnent une autre source aux épidémies: "Le premier désastre résultant de ce rapport (homme blanc), fut l'introduction de nouvelles maladies, telles que la petite variole, la rougeole et la varicelle, auxquelles les Indiens n'avaient aucune résistance raciale. Des tribus entières furent emportées et d'autres, grandement réduites en nombre."[5]

La Relation de 1634, semble bien donner raison à l'auteur de l'Iroquoisie : "Ces nouvelles boissons de vin et d'eau de vie qu'on leur apporte, dépeuplent leur pays. Il est vrai qu'ils meurent en grand nombre, mais je m'étonne encore comme ils peuvent si longtemps résister. Depuis qu'ils se sont adonnés aux boisson de vin et d'eau de vie, ils meurent en grand nombre."[6]

Nous avons vu précédemment qu'"ils chassent aux rats et aux souris... les trouvent également bons". Et ne serait-ce pas là une autre cause, source de leurs épidémies ; car le rat européen de l'époque — impose presque le respect ! "Il reste à parler des rats, écrit l'auteur de l'Histoire des Incas, qui passèrent aussi au Pérou avec les Espagnols... il y en a si abondamment et de si progidieux, qu'il n'est point de chat, si hardi soit-il, qui les ose combattre !"[7]

"Ils se plaignent souvent, dit le P. Biard, qu'à mesure qu'ils ont plus commencé à trafiquer avec nous, ils ont été plus ravagés de maladies."[8]

La Relation de 1633-34 nous apprend "que les Sauvages qui sont aux Trois-Rivières sont tous malades et meurent en grand nombre."[9]

En Huronie, en 1636, c'est un désastre : "La maladie contagieuse dans ce pays froid, prend les proportions d'un immense désastre.

Ihonontaria a été dans l'affliction jusque au printemps et est presque toute ruinée ;"[10] la bourgade sera plus tard abandonnée . A Ossossané, en décembre, les missionnaires trouvent cinquante malades ; ils affirment plus tard que les malades meurent tous les jours. A Onnentisaty, plus de cinquante personnes succombent en quelques semaines. A Oenrio, à Aneanataa, la maladie décime les familles. Au loin, la nation du Pétun elle-même souffre de l'épidémie... En un mot, c'est une épidémie de dimensions effroyables qui a éclaté à la fin de l'été 1636. Elle remplira des centaines de pages des Relations des Missionnaires, continue toujours l'auteur de l'Iroquoisie. Elle durera pendant des mois et des mois, ne semblant jamais devoir s'éteindre."[11] "Ni les uns, ni les autres, les Français, pas plus que les Indiens, ne savent se défendre contre ce fléau."[12]

En 1637, "comme la contagion a fait mourir grand nombre de Hurons, ces peuples... se sont imaginés que les Français étaient cause de leur mort."[13]

En 1638, "Mr le Chevalier de Montmagny, notre Gouverneur... n'épargne ny les confitures, ni le travail, ny la boutique de son médecin et chirurgien tout ensemble."[14] "Le plus ordinaire de nos métiers, écrit le P. LeJeune, était celui de Médecins, en dessein de discréditer de plus en plus leurs sorciers, avec leurs régimes imaginaires : quoique pour toute médecine, nous n'eussions rien à leur donner qu'un petit morceau d'écorce de citron ou citrouille de France qu'ils apppellent, ou quelques grains de raisins dans un peu d'eau tiède avec une pincée de sucre."[15]

"Une troisième épidémie éclate en 1639 parmi les Algonquins de la Nouvelle France... L'hôpital est bientôt remplie d'Indiens malades, bientôt il faut les loger dehors sous des cabanes d'écorces... On dit

qu'ils meurent en tel nombre en pays plus hauts, que les chiens mangent les corps morts, qu'on ne peut enterrer. Aux Trois-Rivières, la situation n'est pas meilleure : la petite vérole ou je ne sais quelle maladie semblable, s'étant jetée parmi les Sauvages, ils perdent l'espérance et ils croient presque tous qu'ils ne verront pas le printemps...[16]

"La persécution recommence contre nous, écrit le P. LeJeune, la petite vérole, ou je ne sais quelle maladie semblable, s'étant jetée par les Sauvages, le Diable leur fait dire que c'est nous qui leur causons cette contagion."[17]

"Les religieuses hospitalières, dit la Relation de 1640, arrivèrent à Québec le premier jour du mois d'août de l'an passé ; à peine étaient-elles descendues du vaisseau, qu'elles se virent accablées de malades..., elles se virent si chargées et occupées que nous eusmes peur de les perdre."[18]

1640 : "Il régnait une maladie contagieuse qui n'épargnait ni âge ni sexe", dit Chaumont à Nappi."[19]

"Les remèdes que nous avons apportés d'Europe sont très bons pour les Sauvages", dit la Relation de 1640.[20]

"Le 28 mars 1640, le P. Jerome Lalemant écrira au Cardinal Richelieu qu'en moins de dix ans, de 1630 à 1640 la population de Huronie descend de 30,000 à 10,000 âmes."[21]

"En 1647, le P. Jogues semble presque croire que les Epidémies devancent ou accompagnent les Blancs: "Au reste, il est vray que, parlant humainement, ces Barbares ont des sujets apparents de nous faire ces reproches, d'autant que les fleaux... nous devancent ou nous accompagnent partout où nous allons."

Plus tard, à la suite de l'expédition contre les Iroquois en 1684, les fièvres, que leurs guerriers avaient contractées sur les bords du lac Ontario se répandirent parmi eux et en firent mourir plusieurs pendant l'été."[22] "La maladie se répandit à Sillery, et un

grand nombre y succombèrent pendant l'hiver 1684-85. Effrayés des ravages de cette épidémie, la plupart des Sauvages laissèrent la mission et allèrent se cabaner dans les environs."[23]

"Pendant l'hiver 1700-1701, l'affreuse maladie du scorbut se répandit parmi les Sauvages (Abénaquis). Le nombre des malades devint si grand que tout le village était un vrai hôpital."[24] En 1733, "les Abénakis eurent à supporter les ravages de la petite vérole."[25]

"Pour comble de malheur, la petite vérole se répandit dans le pays (en 1756) et fit de terribles ravages, surtout parmi les Sauvages. Les Abénaquis perdirent un grand nombre de leurs guerriers. Cette maladie continua ses ravages jusqu'au printemps de 1757."[26]

Tels sont en résumé les épidémies chez les Indiens sous le Régime Français. Ni le Blanc, ni l'Indien ne purent les contrôler.

Epidémies chez le Blanc

Les épidémies chez le Blanc ne sont pas moins imposantes :

Le tribut qu'il a payé à la peste est fort élevé. Venant de l'Asie mineure, elle éclate à Athènes en l'an 429 avant J.C. ; en l'an 542, elle est à Rome; en 1720, à Tunis)St-Louis en meurt(; au 14e siècle, c'est la peste noire : en Asie, en Chine et en Europe. En Europe, la mortalité s'élève à 25,000,000 d'âmes ; en 1635, Nimègue ; 1665, Londres ; 1720, Marseille ; 1771, Moscou ; 1798 et 1835 en Egypte.

Mais revenons au pays : Les diverses épidémies à Québec sont les suivantes : 1535-36, le scorbut ; 1640, petite vérole ; 1685, perte de plus de 100 personnes ; 1700-1701, la grippe ; 1702-1703, la Vérole (400 sépultures à Québec) ; 1710 et 1711, maladie de Siam ; 1718, fièvres malignes ; 1740, fièvres ; 1756, fièvre ; 1757, fièvre ; 1758, fièvre ;

1783, picote et fièvres rouges ; 1832, 1834, 1849, 1851, 1852 et 1854, le Cholera."[27]

D'après Sulte, les épidémies de scorbut au Canada sont les suivantes : "1535-36, Québec, 1604, Acadie ; 1608, Québec ; 1642, Montréal ; 1643, Sorel ; 1672, Cataracoui ; 1684, Trois-Rivières ; 1687, Niagara ; 1701, Détroit, etc."[28]

L'Epidémie de grippe de 1700-1701 fit plusieurs victimes : "M. l'abbé Henri de Bernières, ancien curé de la Cathédrale et doyen du Chapitre ; le docteur Gervais Beaudoin, médecin des Ursulines ; Louis Rouer de Villeray, premier conseiller au Conseil Souverain ; le chirurgien Thimothé Roussel, médecin de l'Hôtel-Dieu."[29]

L'Epidémie de Grippe de 1890 fut aussi très maligne : le 26 janvier 1890, "L'Archevêque de Montréal prescrit des prières publiques pour demander la fin de l'épidémie de grippe qui sévit dans tout son diocèse."[30]

Enfin la Grippe espagnole de 1918 : Etats-Unis 548,452 décès ; Mexique, 500,000 morts et Canada, 44,000 morts.

Tel est le triste bilan de nos Epidémies.

Médecine Indienne

La médecine indienne existait-elle ? Suivant plusieurs extraits qui impliquent tout d'abord, une forte présomption qu'elle n'était pas un mythe, comme plusieurs se sont complus à la décrire.

L'Evenement-Journal du 11 avril 1953, nous donnait la nouvelle suivante : "La médecine aux jours de Cartier". L'histoire du premier cas médical du Canada relatant une attaque de scorbut en 1534, sera présentée aux délégués à un congrès médical qui se tiendra ici (Montréal) en août prochain."

"Le cas est rapporté par Jacques Cartier qui décrit un traitement effectif, bien que primitif, de ce

mal qui a frappé son équipage alors qu'il se trouvait à Stadacona, près de Québec."

"Le scorbut, qui résulte d'une carence de viande fraîche, avait frappé son équipage avec une telle gravité que Cartier a pu écrire que "sur 110 hommes, il n'y en avait pas 10 qui en avaient été préservés de sorte qu'il était impossible de s'aider les uns les autres ce qui était terrible, étant donné l'endroit où nous nous trouvions"... "L'équipage, ajoute Cartier, a pris le remède (venant des Indiens) et peu après les hommes connurent un soulagement qui nous est apparu comme un véritable miracle."

On aurait dû ajouter textuellement ce qu'écrit Jacques Cartier à la fin de ce récit : "de sorte que, un arbre, aussi gros et aussi grand que chesne qui soit en France, a esté employé en six jours : lequel a faict telle opération, que si tous les médecins de Louvain et de Montpellier y eussent esté, ils n'en eussent pas tant faict en un an, que le dict arbre a faict en six jours."(31)

Pour le premier cas médical du Canada, admettons que le succès est magnifique !

L'épinette blanche servira jusqu'au milieu du siècle dernier comme préparation antiscorbutique sur les bateaux français : "Les jeunes pousses servent à préparer une liqueur antiscorbutique fort utile à bord des navires qui font des voyages de long cours."(32)

Reportons-nous maintenant à près d'un siècle plus tard, au temps de Sagard : "Il y eut un jour un Sauvage appelé Néogabinat, lequel avec quelques autres Sauvages de ses amis, ayant bu avec excès d'une eau de vie, qu'ils avaient traicté des Français pour de la chair d'Eslan, estant tous bien enivrés et de repos près d'un grand feu, dans leurs cabanes, quelqu'un d'eux demandèrent à Néogabinat s'il voulait lutter et éprouver ses forces ; lequel ayant répondu que non et persisté à ce refus, ils lui dirent qu'ils le coucheraient donc au travers du feu et n'y manquèrent

pas, car les uns le prirent par les pieds et les autres par la tête et le couchèrent tout au travers des charbons tout nud qu'il estait et y demeura courageusement autant longtemps qu'il fallut pour donner loisir aux femmes de l'en retirer, autrement il s'y fust laissé bruler et consommer comme un homme mort, car il frétillait point, non point tant à cause du vin que de son courage qu'il voulait faire paraître en ce tourment. Elles ne le purent néanmoins si promptement oter de dessus les charbons ardents, qu'ils avaient embrasillés exprès, comme un lit d'honneur, qu'il n'en demeura tout roty depuis la tête jusqu'à la plante des pieds, de manière qu'il luy fallut oter les charbons qui lui tenaient partout à la chair, dont il fut fort malade et en danger de mort ; ce qui luy donna envie d'envoyer en notre Couvent prier qu'on le vint baptiser, mais il fut si admirablement bien secouru qu'au bout de dix jours, il commença à se lever et nous aller visiter jusques chez nous où il montra à nos Religieux ce de quoy il s'était servy pour se guérir, qu'était la seconde écorce d'un arbre appelé pruche, espèce de sapin, laquelle ces gens luy faisait bouillir et de la décoction ils l'en lavaient continuellement, ce qui le rendit sain et gaillard en moins de trois semaines."[33]

Nous devons admettre encore ici, que le traitement indien par la deuxième écorce de la Pruche, a été un succès très marqué ; et d'autant plus remarquable, que même de nos jours ce cas de brûlure aurait été considéré comme très grave 1o : en raison d'une telle superficie "depuis la tête jusqu'à la plante des pieds" et 2o : en raison d'une telle profondeur puisqu'on dut "oter les charbons qui lui tenaient partout à la chair."

Rapprochons-nous encore d'un siècle, vers 1720 et prenons connaissance des dires du P. Lafiteau : "Ils ont des secrets sans fin pour des maladies, *où autrefois, nous voyions presque pas de remède.* Un

Sauvage, à Michillimachinac, guérit en *huit* jours de temps, un de nos missionnaires d'une paralysie universelle qui le rendait perclus de tous ses membres et l'obligeait de se porter à Québec pour s'y faire traiter ; on a su son secret mais on l'a perdu. Tout ce que j'ai pu en apprendre, est qu'il allait au fond des marais chercher une racine qu'il mêlait ensuite avec de la *cigue.*"(34)

Il faut convenir encore ici, que nous sommes en présence d'une guérison qui sort quelque peu de l'ordinaire.

Rapprochons-nous encore jusqu'en 1875 et faisons une petite analyse du Mal de la Baie St-Paul.

"Les médecins du monde européen n'en savaient pas plus long que les nôtres pour peu qu'on les sortit de la routine et du train-train banal. Souvent un pauvre diable de patient se débarrassait du mal de Baie, mais il restait sous l'influence du mercure, perdait ses dents, ou la mémoire ou la vue, ne représentant plus qu'une ruine "parfaitement guérie..."

"Il est bien vrai que le gouverneur faisait distribuer gratuitement les potions de mercure destinées aux malades..., il n'en coûtait rien pour mourir."(35)

Les Indiens se guérissaient de ce mal, près d'un demi-siècle auparavant : "Les fièvres intermittentes dit Kalm, sévissent quelquefois ici, parmi les habitants et la maladie vénérienne est commune. Les Indiens y sont sujets comme les Français. Beaucoup d'entre eux ont eu cette maladie et plusieurs l'ont encore. Mais *ils connaissent parfaitement l'art de se guérir* : *On cite des cures merveilleuses* : plusieurs Français infectés de ce mal par tout le corps ont été radicalement guéris par des Indiens dans le cours de cinq ou six mois. Les Français n'ont pu découvrir ce remède ; ils savent cependant que les Indiens ne se *servent pas de mercure,* mais de *racines* principalement : quelles sont ces racines ? Ils l'i-

gnorent. Je l'ai su depuis et ai fait un long mémoire sur ces simples à notre *Académie des Sciences.*"[36] On croit que cette plante était la Stillingi a Sylvatica.

Si ce que raconte Kalm est exact, le Mal de la Baie St-Paul ne devrait pas être difficile à guérir parmi nos Hurons. Et c'est précisément ici qu'un fait singulier nous frappe : Non seulement "Les Villages Hurons", mais tout un rayon les environnant y échappe : "les deux Lorettes, Charlesbourg, Beauport, Ste-Foye et St-Augustin."[37] Nos Indiens en outre d'un remède curatif en avaient-ils un autre préventif ? C'est à se le demander ! é

Revenons maintenant à 1918 : La Grippe Espagnole — qui fit 44,000 victimes au Canada.

La moyenne des décès pour le village des Hurons — pour les dix années précédentes est 10.7 ; 1918 nous donne 11 décès. Et sur ce nombre *un seul mort de l'épidémie* "qui après s'être fait suer sortit dehors, et s'assit au froid pour regarder un déraillement. Il frappa une pneumonie double."

Pendant que les Blancs mouraient comme mouches, comment peut-on expliquer qu'au Village Huron, il n'y eut qu'un décès ? Après enquête sur lieu, on nous a déclaré que l'on s'était soigné au *Poglous.*" Ce Poglous est la Berce laineuse, (cow parsnip), et si le secret n'a pas été dévoilé par l'Indien pendant l'épidémie, c'est que sans être rarissime, il est loin d'être commun. Charité bien ordonnée, en temps d'épidémie commence par soi-même.

Si maintenant, nous faisons l'analyse de la Nécrologie de nos vieilles paroisses canadiennes, et ce d'une manière rationnelle, *par graphiques,* nous arrivons à la constatation suivante pour Beauport, par exemple :[38] Pendant longtemps, les décès annuels ont une tendance à se grouper en trois périodes annuelles et distinctes : au printemps, à la fonte des

neiges ; à la mi-été, à l'époque caniculaire et à l'automne lors des "grandes avalaisons d'eau" — et bien entendu en dehors des périodes d'épidémies.

Si d'autre part en Indianologie, on dresse le même graphique de la nécrologie de nos Hurons par exemple, nous constatons que la courbe des décès au *printemps et à l'automne, est presque nulle* tandis que celle de l'époque caniculaire *est de beaucoup moins prononcée.*

L'Indien savait donc se protéger mieux que le Blanc et à la fonte des neiges et dans les pluies froides d'automne. Quels médicaments prenait-il ? Peut-être ne le saurons-nous jamais, mais les graphiques restent comme monument irréfutables.

Ces quelques faits, pris à différents siècles d'intervalle, 1535, 1620, 1720, 1775 et 1918 — et notre analyse graphique — établissent une première certitude : c'est *qu'il existait chez l'Indien l'art de se guérir — même en des circonstances bien difficiles,* peut-être même, de se *prémunir* contre certaines maladies.

Les jugements de l'Histoire sont-ils conformes aux déductions que nous venons de faire ?

Le premier remonte à 1616, il est du P. Biard : "Toute leur science est en la cognoissance de quelque peu de simples, laxatifs ou astringuents, chauds ou froids, lenitifs ou corrosifs, pour le foye ou pour le rognon et le hasard de bonne fortune, voilà tout."(39)

Le second est du F. du Peron : "chaque famille a certaines maladies, et par conséquent certains remèdes abominables."(40)

Au P. Biard et au F. du Peron, il manque les facteurs temps et espace — pour pouvoir porter un jugement d'ensemble, leurs jugements portant sur *leurs horizons* seulement ; plus les facteurs temps et espace s'agrandiront, mieux nous verrons les jugements confirmer nos déductions. Sagard, a un facteur es-

pace beaucoup plus grand — et on décèle déjà chez lui — bien qu'il manque le facteur temps — une confirmation qui se dessine.

"Ils ne savent aussi que c'est purger le corps, ny de guérir les maladies, si elles ne sont extérieures, car pour le dedans ils n'ont d'autres remèdes que les vomitifs et les superstitions."(41)

"Ils ont, écrit-il encore, tout plein d'autres plantes et racines de *grande vertu* et même des arbres qui portent une écorce grandement excellente pour vomitifs et *autres cures*, mais je ne me suis point informé des noms, ni de leurs *principales propriétés*, sinon de quelqu'une qui me sont encore échappées de la mémoire, pour le *peu d'expérience que j'ai aux choses de la médecine.*"(42)

Il ajoutera enfin : "Ils usent aussi quelquesfois *de vrais remèdes*, comme décoction d'herbes et d'écorces, qui *leur servent grandement.*"(43)

Pierre Boucher qui a vu une bonne partie du pays, porte le jugement suivant : "Il y a beaucoup de simples, *qui ont des effets merveilleux.*"(44)

Plus on avance, plus le facteur espace prend de l'ampleur et les jugements nous appuient : C'est le P. LeClercq qui écrit en 1693 : "Ils sont tous naturellement Chirurgiens, Apothicaires et Médecins, par la connaissance et par l'expérience qu'ils ont de certains simples, dont ils se servent heureusement *pour guérir des maux qui nous paraissaient incurables.*"(45)

Il écrira encore : "La gomme de sapin... est comme une espèce de baume souverain pour toutes sortes de plaies ; et de coups de haches, de couteau et de fusil, est le premier et plus ordinaire remède dont nos Gaspésiens se servent avec succès, pour faire de très belles cures."(46)

Il écrira enfin : "Ils ont encore *quantité de racines et de simples* qui nous sont inconnus dans l'Europe, mais dont les Sauvages connaissent *admirable-*

ment bien la vertu et les propriétés pour s'en servir dans le besoin."[47]

Même au rapport de Catalogne, l'art indien de guérir, n'est pas passé sous silence : "Je ne détaille point *un nombre infini de plantes et simples* dont les propriétés ne sont qu'asy connues qu'aux *Sauvages,* qui par le moyent desquelles font de *très belles cures.*"[48]

Quelques années plus tard, le P. Lafiteau écrira : "L'une et l'autre Amériques dans leur vaste étendue, sont remplies de plantes admirables, dont il y en a de plusieurs de *spécifiques* pour certaines maladies et avec quoi ils font des cures surprenantes."[49]

Il nous raconte le cas "d'un de nos Guerriers (Indiens) qui était allé en guerre contre la Nation des Outagamis ou Renards... fut blessé d'un coup de feu à l'attaque d'un village de Kikapous et eut l'épaule fracassée. Celui qui le pansait, ayant été tué peu de temps après pour s'être écarté trop imprudemment en allant chercher des plantes, il fut ensuite mal soigné et eut beaucoup à souffrir de la faim et des autres incommodités d'un voyage de plus de *sept cent lieues,* après lequel il se rendit avec une plaie, qui depuis *plus de six mois* qu'il l'avait reçue pouvait passer pour invétérée. On l'entreprit néanmoins et quoiqu'il fut si mal que je fus obligé de lui administrer les derniers sacrements et qu'il n'y eut rien ce semble à espérer d'une plaie si vieille ; il ne laissa pas de se tirer d'affaire et de recouvrer la santé."[50]

Et à la fin de la période française, voici le jugement que M. de Bougainville sur la médecine des Sauvages, "résumant une conversation qu'il avait eue avec le Sieur Blondeau qui avait *longtemps vécu dans les bois* : *les Sauvages ont une médecine naturelle et des médecins.* Ils vivent aussi longtemps que nous. Ils *ont moins* de maladies. *Ils les gué-*

rissent quasi toutes hors la petite vérole qui fait toujours de funestes ravages chez eux."[51]

Passons sous silence les remèdes qu'ils savaient tirer du tilleul, de l'orme, du merisier, de la verge d'Or, du pissenlit, des racines de nénuphars, de la racine de quenouille, de l'alisier, de l'érable, du fresne, de l'aulne, du chesne, du cerisier, du noyer, du hêtre, du bouleau, du pin, du sassafra, du caiac, du cèdre, du sapin, de la salsepareille, de l'oseille, de la patience, du plantain, de la fougère, de la bublose (langue de boeuf), du buis, de la jusquiaume (tabac du diable), de la savoyanne, de la chimaphile (herbe à clef) etc., etc., et arrêtons-nous sur les causes qui ont toujours fait porter un jugement à l'encontre de l'existence de la médecine indienne.

Deux causes ont contribué énormément à ne pas nous faire connaître davantage la médecine indienne. La première est l'ignorance. Si Sagard était aussi brillant en médecine qu'en ornithologie, point n'est surprenant qu'il ne nous ait laissé que de faibles renseignements sur ce sujet : En parlant de l'oiseau mouche, il nous apprend : "il se nourrit de la rosée du ciel et de l'odeur des fleurs qu'il suce sans se poser sur elles." Ces oiseaux ne devaient pas faire de l'embonpoint !

La seconde est ce mélange de jonglerie et de médecine, dont faisait usage l'Indien, qui développa chez les premiers missionnaires, une telle objectivité, qu'ils ne purent démêler — même ceux qui en auraient été capables — la jonglerie de l'efficacité des médicaments. Et au chapitre des jongleries et superstitions, nous pourrions citer le P. LeJeune, qui après s'être emporté contre les Jongleries indiennes et leurs superstitions écrit un jour : "Enfin la comète qui s'est fait voir ici, depuis la fin de janvier jusqu'au commencement de mars, a été bientôt suivi de malheurs, dont ces astres de mauvais augure sont les avants-coureurs. Sa chevelure, qui tirait vers

le couchant, nous regardait et nous semblait menacer des coups de verges, dont elle nous faisait une éclatante, mais fatale montre."[53]

Les deux textes qui suivent touchant l'orignal, et du Père LeClercq, ont guidé bien souvent, ceux qui ont voulu porter jugement sur le sujet, sans l'approfondir : "Il a dans son coeur un petit os, qui est un remède souverain pour faciliter les couches des femmes."[54] "Il a le pied fourchu : le gauche de derrière guérit de haut-mal, mais il faut le prendre, disent les Sauvages, dans le temps qu'il tombe lui-même de ce mal, duquel il se guérit en portant ce pied gauche à son oreille."[55]

Les Indiens ont certainement voulu se payer la tête du bon Père et ce qui est inconcevable, c'est qu'il semble avoir pris ces deux choses au sérieux. Il se rappelait sans doute les jours où la médecine du Blanc soignait avec la jacinthe, la poudre de momie et les pierres de Bezoar, d'après lui, c'était aussi normal chez les uns que chez les autres.

Les Blancs ont su, comme toujours d'ailleurs, puiser à la médecine indienne : "Le Sieur de Poutrincourt bâtit un fourneau à fondre la gomme de sapin."[56] "Le bluet servait même aux Sauvages pour la préparation de certaines tisanes *très efficaces* contre plusieurs maladies, entr'autres la dissenterie qui fit tant de ravages parmi les équipages des premiers vaisseaux français qui passèrent ici."[57]

En 1700, "à cette époque, l'abbé Gendron avait *appris des sauvages* à se servir de l'écorce pilée (du Dirca des marais) contre le cancer."[58]

En 1712, "contre le sentiment des chirurgiens, on la mie en usage (la gomme de sapin) pour la purgation qui fait son effet sans causer ni douleur ny tranchée."[59]

C'est le Père LeClercq qui nous apprend que "les roignons (de castor) sont recherchés par les apothi-

caires et on s'en sert *avec succès* pour soulager les femmes en couches et appaiser les vapeurs."[60]

La Relation de 1673 nous dit qu'en approchant vers la Nation du Feu : "Je pris aussi le temps de reconnaître un simple; qu'un Sauvage qui en a le secret a enseigné au P. Alloues avec beaucoup de cérémonies. Sa racine sert contre la morsure des serpents, Dieu ayant voulu donner ce remède contre un venin qui est fort fréquent en ce pays. Elle est fort chaude et elle a un goût de poudre quand on l'écrase sous la dent ; il faut la macher et la mettre sur la piqure du serpent, qui en a une si grande horreur qu'il s'enfuit même de celui qui s'en est frotté."[61]

Pierre Boucher avait pris connaissance de ce fait : les serpents à sonnettes, "mordent quelquefois les Sauvages, qui en mourraient en peu de temps, n'estait la connaissance d'une herbe qu'ils ont, laquelle croit en ce pays, qui estant appliquée sur la blessure en forme de cataplasme en tire tout le venin."[62]

En 1749, c'est Kalm, qui a pris connaissance de deux remèdes contre le rhumatisme et qui nous les apprend : "Le commandant du Fort St-Frédéric... m'a dit avoir vu souvent essayer avec un succès remarquable sur plusieurs personnes, une sorte d'onguent composée de feuilles fraîches de thuya, pilées dans un mortier et bouillies avec du saindoux. Cet onguent étendu sur un linge, appliqué ensuite sur la partie malade procure un soulagement certain en peu de temps."[63] "On recommande contre ces douleurs violentes qui montent et descendent dans les cuisses et qui quelquefois se répandent par tout le corps, l'application d'un cataplasme composé de feuilles d'une espèce de polypode 4/5 et de cones de tuya 1/5 que l'on commence à réduire séparément en poudres grossières pour les mêler ensuite ; puis on verse sur ce mélange de l'eau de lait chaud et le tout forme un topique que vous étendez sur une toile dont

vous vous enveloppez le corps ; mais vu que cette amplâtre brûle comme le feu, on a soin ordinairement de se ceindre d'une autre toile avant de l'appliquer, autrement il écoche la peau. J'ai entendu préconiser ce remède outre mesure par des personnes qui avaient fait l'expérience de son efficacité."[63]

Remarquons en passant que c'est dans la région des pays d'en haut que la médecine indienne semble la plus développée. Le P. Lafiteau nous dit même que les Indiens se servaient de lavements : "Dans les pays d'en haut, vers les Outaouacs... un seul exemple rapporté par le P. Garnier.. sortes de compositions... Il les mettait dans une vessie à laquelle il attachait une canule et il faisait entrer le remède en comprimant la vessie fortement avec les mains."[64]

C'est le P. LeClercq encore qui nous parle de guérisons assez surprenantes : "La suerie, cependant est le grand remède des Gaspésiens et on peut dire véritablement que *plusieurs Français y ont aussi trouvé la guérison des fluxions et douleurs invétebrées qui paraissaient incurables en France.*"[65] La suerie elle-même prit le bateau pour la France avec bien d'autres décalages et on écrira en 1858 : "C'est presqu'exclusivement comme moyen thérapeutique qu'on l'administre chez nous. On en obtient de *merveilleux effets* dans plusieurs maladies chroniques, telles que le rhumatisme et la sciatique et dans certaines fermatoses invétérées."[66]

On nous dira peut-être que jamais l'Indien n'a pu se trouver de remède contre la vérole. Nous rétorquerons que le cas est identique pour le Blanc — pour la même époque bien entendu, et le P. Le-Jeune confirme notre dire. "Notre petite canadienne décéda le jour de la Purification de Notre-Dame (à l'Hôpital de Dieppe) de la petite vérole qu'on ne peut faire sortir."[67]

Nous passons sous silence les remèdes de M. Compain et de M. Poulin de Courval sur le Cancer, ainsi que celui de M. F.-X. Côté son "eau divine".

Pour qui voudrait faire une étude approfondie des deux premiers médicaments — il y a très grande possibilité qu'on les rattacherait à la médecine indienne ; quant au troisième avec son "eau divine" à base de colcatar elle nous mène au temps des alchimistes dont elle était le "caput mortum vitrioli".

Si la médecine indienne avait été un mythe, si réellement elle n'avait pas existé, pourquoi cette rage en France à vouloir la connaître et à prendre connaissance avec toute la flore qui en était la base ?

"Le docteur Sarrazin faisait chaque année des envois au jardin des plantes de Paris, l'auteur signale que d'autres personnes suivaient l'exemple du Sieur Sarrazin, tels le chanoine J.-B. Gosselin, le chirurgien Joseph Hubert de la Croix et l'officier canadien JacDaneau de Muy."

"Le même auteur, l'abbé Auguste Gosselin, rapporte que l'intendant Hocquart écrivait vers 1740 : "La veuve La Pallieur m'a envoyé de Montréal une petite caisse et un paquet contenant quelques racines propres à différents usages... Cette veuve *s'est attachée depuis longtemps à connaître les secrets de la médecine des Sauvages.*"[68]

André Michaux n'y allait pas non plus à la pincée. Il "arriva à New York en novembre 1785. Pendant deux ans, il y fit sa principale résidence, parcourant le New-Jersey, le Pensylvanie et le Maryland. Dès la première année, il *envoya à Paris douze caisses de graines, plusieurs mille pieds d'arbres, etc.*"[69]

Tout ce matériel et les notes qu'on y joignait permettait de présenter de magnifiques travaux aux "Mémoires de Mathématiques et de Physique" à l'Académie Royale des Sciences. Qu'on nous permette un simple extrait de ces mémoires touchant

le sucre d'érable comme exemple palpable : "Quant à la médecine, — le sucre d'érable est pectoral et adoucissant. On en fait des tablettes, surtout avec le sucre de plaine, qui sont très estimées et avec raison, car il est meilleur et plus doux que le sucre d'érable blanc. On emploie ces tablettes pour adoucir les acretés du poumon et de la trachée-artère, et l'acrimonie de la limphe. C'est ce qui fait qu'ils sont si salutaires dans le rhume pour calmer la violence de la toux. On en fait bouillir gros comme une noix dans une pinte d'eau pendant cinq ou six minutes. On en fait une boisson très agréable qu'on boit dans le rhume, l'extinction de voix et l'enrouement, ou bien on se contente d'en mettre un petit morceau dans sa bouche et on l'y laisse fondre, cela fait un bock sec... Enfin le sirop d'érable battu avec de l'eau est fort adoucissant, pectoral et rafraîchissant."(70)

Comme on peut le constater, avec peu on faisait beaucoup en France ! Voilà pourquoi les décalages ont été nombreux d'Amérique à l'Europe.

La Médecine indienne n'est pas un mythe mais bien une réalité : le jugement de Bougainville reste tel quel : "Les Sauvages ont une médecine et des médecins" et l'Intendant Hocquart nous parle aussi "de la médecine des Sauvages."

Mais ce à quoi il faut nous arrêter, c'est que la comparaison de leur médecine avec la médecine du Blanc, ne peut être faite avec la médecine que nous avons présentement ; ce à quoi il faut nous arrêter, c'est que la médecine de l'Indien ne devrait même pas supporter la comparaison, avec celle du Blanc en Canada au dix-septième siècle, et ce, bien que parfois elle mit cette dernière à échec et mat — qu'on nous permette un exemple — il est du Père Lafiteau : "La guérison des blessures est le chef d'oeuvre de leurs opérations et ils font sur ce point des choses si *extraordinaires qu'elles pourraient paraître pres-*

qu'incroyables. Je pourrais en citer *plusieurs exemples,* mais je me contenterai d'en rapporter deux qui ont eu *bien des témoins.* Le Premier est un Sauvage Abénaquis, qui ayant été blessé dans l'yvrognerie et *ayant eu les boyaux entamés et percés,* fut guéri par *ceux de sa Nation qui le traitèrent* à Montréal et le sauvèrent *contre l'opinion des médecins et des Chirurgiens...*"[71]; mais ce à quoi il faut nous arrêter pour que la comparaison puisse être juste, c'est que la *médecine indienne* de *l'âge de pierre,* devrait être comparée avec celle de notre ancêtre de l'époque néolithique !

Nous croyons qu'au parallèle, nous y perdrions encore comme nous y avons perdu sur le sujet de la Barbarie.

EPILOGUE

La médecine indienne démontre chez ces peuples une science botanique — qui nous méduse parfois. Cette science est le plus souvent répartie, en certains groupes, le plus souvent en diverses familles — comme si un cataclysme quelconque en avait fait disparaître les dépositaires attitrés.

Cette médecine indienne, nous apparaît beaucoup plus développée plus on se rapproche des Grands Lacs qu'ailleurs. Michillimachinac, Fort St-Frederic, etc., c'est là qu'elle semble jouir du plus grand épanouissement.

Si l'on songe, d'autre part, à la même science botanique de l'Indien en présence des plantes ou nutritives ou novices, nous arrivons à la même conclusion que le Chanoine Thomas Moreux, après son étude des pyramides dans la "Science mystérieuse des Pharaons."

Comme chez les anciens Egyptiens, il existe chez l'Indien une science non écrite mais verbale, qu'eux aussi se sont transmise de génération en génération.

Mais d'où venait cette science qui dut atteindre son apogée au "Siècle d'Or" dont nous a parlé le P. LeClercq ?

C'est ce que nous verrons au Troisième Livre.

---

(1) Histoire de l'Amérique espagnole, Hugo D. Barbagelata, p. 51
(2) Les Anciennes villes du Nouveau-Monde, Désiré Charny, p. 166
(3) Histoire des Abénaquis, abbé J. A. Maurault, p. 33.
(4) Iroquoisie, L. P. Desrosiers, p. 105.
(5) America's First Settlers, Matthew W. Stirling, Chief Bureau of American Ethnology, Smithsonian Institution, Nat. Geo. Mag., 1937, p. 594.
(6) Relation des Jésuites, 1634, pp. 29 et 32.
(7) Le Commentaire Royal ou l'Histoire des Yncas, Garcillasso de la Vega — traduction de I. Beaudoin, p. 1234.
(8) Relation des Jésuites, 1616, p. 104.
(9) " " " 1633-34, p. 60.
(10) " " " 1637, p. 136.
(11) Iroquoisie, pp. 166-167 (déjà cité à 4).
(12) Iroquoisie, p. 137.
(13) Relation des Jésuites, 1537, p. 84.
(14) " " " 1638, p. 136.
(15) " " " 1638, p. 68.
(16) Iroquoisie, p. 139 (déjà cité à 4).
(17) Relation des Jésuites, 1639, p. 52.
(18) " " " 1640, p. 8.
(19) " " " 1640, p. 22.
(20) " " " 1640, p. 20.
(21) Iroquoisie, p. 198 (déjà cité à 4).
(22) Histoire des Abénaquis, p. 273 (déjà cité à 3).
(23) " " p. 250.
(24) " " p. 386.
(25) " " p. 413.
(26) " " p. 464.
(27) Bulletin des Recherches Historiques, 1943, pp. 204 et s.
(28) " " " 1898, pp. 21-22.
(29) " " " 1929, pp. 547-548.
(30) " " " 1912, p. 56.
(32) Dupinay de Vorepierre, dictionnaire français illustré,
(32) Dupinay de Vorepierre, dictionnaire Français Illustré, vol. 1, p. 720.
(33) Sagard, vol. 3, pp. 618-619.
(34) P. Lafiteau, moeurs des Sauvages Amérinquins, vol. 2, p. 369.
(35) Bulletin des Recherches Historiques, 1916, p. 37.

(36) Voyages de Pierre Kalm, vol. 2, p. 27.
(37) Bulletin des Recherches Historiques, 1916, p. 36.
(38) L'Etude graphique de la nécrologie nous conduit parfois à des découvertes assez renversantes : voir "Le graphique révélateur", Annales de Ste-Anne, février 1951, p. 61.
(39) Relation des Jésuites, 1616, p. 116.
(40) " " " 1638-39, p. 180.
(41) Sagard, vol. 3, p. 609.
(42) " vol. 3, pp. 603-604.
(43) " vol. 3, p. 618.
(44) Histoire véritable et naturelle des moeurs et productions de la Nouvelle France, Pierre Boucher, (1663), p. 13.
(45) Nouvelle Relation de la Gaspésie. P. Chrestien LeClercq, p. 510.
(46) Nouvelle Relation de la Gaspésie, P. Chrestien LeClercq, p. 514.
(47) Nouvelle Relation de la Gaspésie, P. Chrestien LeClercq, p. 515.
(48) Bulletin des Recherches Historiques, 1915, p. 263.
(49) P. Lafiteau, vol. 2, p. 365 (déjà cité à 34).
(50) " vol. 2, pp. 365-366.
(51) Bulletin des Recherches Historiques, 1922, pp. 59-60.
(52) Sagard, vol. 3, p. 667.
(53) Relation des Jésuites, 1660-1661, p. 204.
(54) Nouvelle Relation, p. 473.
(55) " " p. 472.
(56) Lescarbot, vol. 3, p. 805.
(57) Bulletin des Recherches Historiques, 1946, p. 79.
(58) La Flore Laurentienne, Frère Marie Victorin, p. 362.
(59) Bulletin des Recherches Historiques, 1915, p. 259.
(60) Nouvelle Relation, p. 482 (déjà cité à 45).
(61) Relation des Jésuites, 1673-1677, pp. 98-100.
(62) Histoire véritable et nouvelle des Moeurs et Productions du pays de la Nouvelle France, Pierre Boucher, p. 71.
(63) Voyage de Pierre Kalm, vol. 2, p. 131, ce polypode est le Polupodium fronde pinata alteris ad basin superne appendiculatis."
(64) P. Lafiteau, vol. 2, p. 370.
(65) Nouvelle Relation, pp. 511-512.
(66) De Vorepierre, vol. 1, p. 270.
(67) Relation des Jésuites, 1635, p. 286.
(68) Bulletin des Recherches Historiques, E. Z. Massicotte, 1932, p. 645
(69) Voyage d'André Michaux, par O. Brunet (Bureau de l'Abeille, 1861)
(70) "Mémoires de mathématiques et de physique présentés à l'Académie Royale des Sciences par divers savants." 1755, tome 11, p. 378.
(71) P. Lafiteau, p. 365.

TROISIÈME LIVRE

LE JOUR DE L'INDIEN

TROISIÈME LIVRE

1er CHAPITRE Le for intérieur de l'Indien.

2e CHAPITRE Au creuset des Grands Lacs
(Civilisations indigènes)

3e CHAPITRE Tamisages :

a) l'inexplicable.
b) apport linguistique.
c) légumes et économie nationale.
d) intelligence.
e) exclusion de l'Esquimau.

4e CHAPITRE Tadoussac — Acadie — Québec.
L'aide indigène aux Français.

5e CHAPITRE Epilogue.
Nos obligations envers les Indigènes.

POUR ATTEINDRE LA VÉRITÉ

"Les juges intègres, les philosophes et les historiens désintéressés, les savants opiniâtres n'atteignent la Vérité qu'après de longs tâtonnements ; comme ces marins qui dans les brouillards du matin cherchent leur route incertaine à travers un mouvant et perpétuel mirage."

Bernard Barbery,
Bull. des Rech. Hist., 1932,
page 751.

CHAPITRE PREMIER

LE FOR INTÉRIEUR DE L'INDIEN

"Et tels les anciens nomades du pays, s'en allant vers un endroit déterminé, ne suivaient pas toujours le chemin le plus court, mais bien le chemin le plus sûr, ainsi l'on nous pardonnera d'avance, si parfois nous semblons chevaucher à notre tour et par monts et par vaux. C'est pour atteindre notre but, non pas de la manière la plus rapide possible, mais de la manière la plus sûre."

Cette ligne de conduite que nous nous tracions il y a vingt ans en Histoire, nous devrons la suivre dans ce troisième livre. Aussi, ne faudra-t-il pas se surprendre, s'il nous arrive parfois de sembler être bien loin du sujet. C'est un jalon qui nécessairement nous servira par la suite.

Notre but est la Vérité sur l'Indien. Nous tenterons donc dans ce premier chapitre, par diverses analyses, d'établir tout d'abord certains principes.

Les Sagas Islandais nous apprennent qu'au dixième siècle, "entre les Indigènes de l'Amérique et les "civilisés" d'Europe, le premier contact (fut) le meurtre."(1)

Plus tard, les Indiens que Colomb rencontrera — en 1492 — seront "les meilleures et les plus douces gens du monde."(2) C'est sans doute pourquoi, "trahissant l'amitié, on avait enlevé cinq des leurs, les plus jeunes."(3)

En 1527, une des barques d'Alvar de Nunez fit naufrage sur les côtes de la Floride et trois personnes de l'expédition furent noyées. "Les Indiens, voyant le malheur qui nous était arrivé, et la situation désastreuse dans laquelle nous nous trouvions, s'assirent au milieu de nous, et remplis de compassion pour nos maux, ils commencèrent à pleurer abondamment."(4)

Jusqu'à présent, on décèle fort peu de méchanceté chez l'Indien. Mais déjà, dès 1531, les mauvais traitements des Espagnols influent sur le caractère des aborigènes, car Nunez avec ses gens, traversant par terre, le territoire au Nord du Golfe du Mexique fait la constatation suivante : "Tous les *habitants des rivages* sont très méchants, nous préférions voyager dans *l'intérieur,* les naturels *nous traitent beaucoup mieux.*"(5)

Au Brésil, les Topinambas, les Tamoyas, les Tabairos et les autres habitants n'ont rien de féroce, au contraire : "Ces peuples étaient naturellement doux et hospitaliers. Leur montrer de la confiance et les traiter avec douceur suffisait pour les attirer à soi et pour s'en faire des amis fidèles et dévoués. C'est ce que comprirent Jean de Léry, François de Razilly et les Français qui eurent des rapports avec eux."(6)

F.-X. Cohen, professeur du Yale University, confirme cette citation de Dionne : "Sur les côtes du Brésil, en 1497, il n'y avait pas de Statue de la Liberté portant son mesage à l'Europe : "Envoie-moi tes masses qui luttent pour la liberté." Mais dans son premier rapport à l'Europe du continent américain, Amerigo Vespucci, échoué sur la côte du Brésil, mentionnait l'hospitalité des Indigènes : "Voyant que le navire précité était coupé en deux, ils vinrent avec leurs petits bateaux pour transporter à terre hommes et munitions du navire, et ce, avec une charité indescriptible."(7)

Il faut admettre, malgré nous, qu'au moins les

Indiens riverains semblent avoir de fort belles qualités, avant l'arrivée du Blanc.

La douceur des habitants du Pérou n'est pas à démontrer car trop se sont complus à nous en parler pour que nous l'ignorions. Le texte de loi qui suit nous fait juger non seulement de ceux de l'intérieur ou des riverains, mais de toute la Nation : "Le premier Ynca, Manco Capac, fit cette loi générale qu'il voulut être observée de tous les Rois, ses descendants : "Qu'aux conquêtes qu'ils feraient à l'avenir, ils n'eussent point à répandre du sang qu'aux *dernières extrémités* et qu'ils essayassent de gagner les Indiens par caresses et par *bienfaits.*"(8)

Allons maintenant vers l'Acadie.

De Poutrincourt, retourné en Europe en 1609, revint l'année suivante en Acadie. "Le Sieur Poutrincourt arrivé là (Acadie), a trouvé ses bâtiments tout entiers sans *que les Sauvages y eussent touché* en aucune façon, ni même aux meubles qu'on y avait laissés. Ceci démontre une grande débonarité en ce peuple."(8a)

Veut-on savoir ce que pensaient les Indiens des Français en 1610, — toujours en Acadie ? "Car, disent-ils, vous ne cessez de vous entrebattre et quereller l'un l'autre ; nous vivons en paix. Vous êtes envieux les uns des autres... vous êtes larrons et trompeurs, vous êtes convoiteux, sans libéralité et miséricorde, quant à nous, si nous avons un morceau de pain, nous le partissons entre nous."(9)

Entre nous, ils semblent bien avoir raison, "car, dit le P. Biard, de voir une assemblée de Français sans reproches, mépris, envies et noises de l'un à l'autre, c'est autant difficile que de voir la mer sans ondes."(10)

Le même Père nous brosse un petit tableau de ses Indiens que nous ne devons pas ignorer : "Ces gens aiment la réputation d'être généreux ; ils donnent librement et demandent rarement quelque chose en re-

tour. Ils secourent les pauvres infortunés ; ils fournissent des moyens de subsistance aux veuves et aux vieillards affligés."[11]

Leur compassion est spontanée : "Cette amitié et fidélité desdits peuples (d'Acadie) envers les Français a paru remarquablement après notre déroute faite par les Anglais. Car eux l'ayant sceu, s'en vinrent à nous de nuict, et nous consolaient au mieux qu'ils pouvaient, nous présentant leurs canots et leur peine pour nous conduire où nous voudrions. Ils nous offrent encore, que s'il nous plaisait de demeurer avec eux, ils estaient trois capitaines, Betsabès, Aguigueou et Asticou ; desquels un chacun prendrait pour sa part dix de notre troupe (puisque nous restions trente) et nous nourriraient jusques à l'an suivant quand les navires Français arrivent à la côte."[12]

"Le naturel de nos Sauvages, écrira-t-il encore, est de soi libéral et point malicieux."[13] Un peu plus loin, il continuera : "Ils aiment la justice et détestent la violence et le brigandage, une chose vraiement remarquable pour des hommes sans loi ni magistrature."[14]

"Le plus apparent Sagamo, écrira-t-il encore, s'appelait Betsabès, homme discret et fort modéré ; et, sans mentir, on reconnaît *souvent en ces Sauvages des vertus naturelles et politiques qui font rougir quiconque n'est pas éhonté, lorsqu'en comparaison ils regardent une bonne partie des Français, qui viennent en ces quartiers.*"[14a]

Ce même père nous surprend lorsqu'il écrit encore : "Or cette confiance... est déjà si grande, que nous vivons entr'eux avec moins de crainte, que nous ne ferions dans Paris. Car dans Paris, nous n'oserions dormir, que la porte verrouillée ; mais là, nous ne la fermons que contre le vent et si n'en dormons pas pour cela moins assurés."[15]

A la même Relation, il nous surprend toujours : "Cette Nation n'est point laronneuse. Plût à Dieu que les chrétiens qui vont à eux ne donnassent en cela point de scandale. Mais aujourd'hui, si on soupconne aucun Sauvage d'avoir dérobé, aussitôt il vous mettra devant le nez cette belle défense : *nous ne sommes point larrons comme vous...*"(16)

Et il résume tous ses dires dans les mots suivants : "Ces pauvres peuples, ces images de notre Dieu comme nous et capables de sa jouissance, ces consorts de notre espèce et presque de même qualité avec nous."(17)

Après ces extraits sur l'Acadie, un premier fait nous frappe. Ces Indiens sont bien différents des autres et nous sommes loin des Hurons qui savent dérober même avec leurs pieds !

Transportons-nous maintenant chez les Papinachois, au centre du Labrador : "On ne pourrait croire l'horreur qu'ils ont du mensonge et du larcin. Je n'ai point trouvé de polygamie parmi eux, se mettre en colère, c'est commettre un crime. Quant à l'ivrognerie, ils ne savent ce que c'est ; pour ce qui est de l'avarice, leurs biens sont presque communs. Vous diriez que ce sont des gens sans passion, je n'ai point encore vu de personnes plus paisibles et plus débonnaires. O qu'il y a du contentement à semer en une terre, où il n'y a ni épines, ni roches, et où il ne faut que semer et recueillir en même temps."(18)

Une autre nation bien différente des autres, n'est-ce pas ?

Rendons-nous maintenant chez les Poissons Blancs, les Atttiguemègues, qui habitent vers les hauts du St-Maurice.

"Il semble, dit la Relation de 1647-48, que l'innocence bannie de la plupart des Empires et des Royaumes de l'Univers, s'est retirée dans les grands bois où habitent ces peuples ; leur nation a je ne sais quoy des bontés du Paradis Terrestre devant que

le péché y entrat, ny de l'avarice, ny des plaisirs qui corrompent nos villes. Depuis que le baptême les a fait disciples du Saint Esprit, ce Docteur se plaît avec eux."[19] "Je ne sais, si dans les monastères les plus réformés, il se trouve beaucoup de personnes plus sincères et plus candides que ces bonnes gens, qui n'ont de commerce qu'avec Dieu et avec les animaux de leurs grands bois ; l'innocence qui se lit sur leur visage et qu'on remarque en leurs actions, donne de la joie et de la confusion à ceux qui en ont connaissance."[20]

Or, cette nation en 1647, vient à peine d'être évangélisée !

Voilà encore une nation bien différente des autres!

Descendons vers le sud et faisons connaissance dès 1636, avec la nation des Ours : "Ils punissent les meurtriers, les larrons, les traîtres et les sorciers : et pour les meurtriers, qu'oiqu'*ils ne tiennent pas à la sévérité que faisaient jadis leurs ancêtres,* néanmoins le peu de désordre qu'il y a en ce point, me fait juger que leur procédure n'est guère moins efficace, qu'est d'ailleurs le supplice de la mort."[21] "Ils punissent aussi sévèrement les Sorciers, c'est-à-dire, ceux qui se mêlent d'empoisonner et faire mourir par sort... Pour les larrons, quoique le pays en soit rempli, ils ne sont pas pourtant tolérés ; si vous trouvez quelqu'un saisi de quelque chose qui vous appartienne, vous pouvez en bonne conscience jouer au Roy, dépouillé et prendre ce qu'est vôtre et avec cela le mettre nû comme la main ; si c'est à la pêcher luy enlever son canot, ses rets, son poisson, sa robe, tout ce qu'il a."[22]

Encore une nation bien différente des autres, n'est-ce pas ?

Rapprochons-nous maintenant à 1772 et rendons visite aux Montagnais de l'Ouest, les Thippeweyans: "Ils ont le respect du bien d'autrui et le vol est presqu'inconnu chez eux. Lorsque Frobisher attei-

gnit la rivière Churchill en 1772, il fit une traite si abondante qu'il dut laisser une partie des fourrures dans un hangar qu'il construisit pour cette fin. Lorsque son frère vint les chercher au printemps suivant, il trouve toutes les fourrures, dans le même état qu'il les avait laissées... De nos jours encore (1909), les traiteurs laissent leurs marchandises dans leur magasin, pour visiter une bande de sauvages ou faire quelque voyage... Si pendant cette absence, quelque Montagnais se rend au magasin pour se procurer des effets dont il a besoin pressant, il a grand soin de laisser en paiement le nombre de fourrures reconnu comme équivalent, tout comme si le traiteur se trouvait à son comptoir."[23]

Encore une nation bien différente des autres, n'est-ce pas ?

Pour finir, rendons-nous au centre de l'Alaska, vers 1893.

"Plus au sud... sur les rives du Kouskiwim, nous trouverons les tribus esquimaudes qui n'ont presque jamais vu les Blancs ; *races simples et droites, de moeurs relativement pures,* plus sociales que les autres... Les armes à feu leur sont presque inconnues; ils se servent de l'arc et des flèches. On ne trouve rien chez eux, ni métaux, ni fourrures, qui puissent tenter la cupidité des hommes à chapeaux (le Blanc) ; ce qui leur a valu d'être laissés tranquilles dans *leur antique simplicité.*"[24]

Il faut convenir aussi que cette nation est bien différente des autres !

Mais POURQUOI ?

Toutes ces nations sont, ou à l'intérieur des terres ou en dehors des routes maritimes, i.e., loin du voisinage toxique des étrangers : C'est pourquoi Nunez, dès 1531 a écrit que "les habitants des rivages sont très méchants" et ceux de l'intérieur "nous traitant beaucoup mieux" ; c'est pourquoi les Indiens de l'Acadie, en dehors des routes maritimes régulières

des vaisseaux de pêche, et de traite, sont si différents ; c'est pourquoi les Papinachois, au centre du Labrador, les Poissons Blancs dans les hauts du St-Maurice, la nation des Ours fort reculée au Sud, les Montagnais de l'ouest confinés dans les terres et même certaines tribus esquimaudes, loin des rives, sont toutes différentes des nations côtières, chez qui les missionnaires ont décelé tous les défauts "accumulés depuis le commencement du Monde ! !

Une première constatation s'établit : c'est que les Indiens loin des routes maritimes sont de beaucoup meilleurs que les autres et telle est l'explication la plus logique de tous ces jugements contradictoires que nous ont laissés les premiers missionnaires sur l'Indien.

Car, il ne faut pas l'oublier, c'est très tôt, que Blancs et Indiens ont traité ensemble en Amérique du Nord.

Immédiatement après Cartier, "une double catégorie d'aventuriers français, les chercheurs de fourrures, les morituriers de Saint-Malo, ceux-ci ralliant parfois les baleinières basques, gardent la route ouverte vers Terre-Neuve et vers le Golfe. Quelques-uns et parmi ceux-ci, des parents de Cartier, poussent même jusqu'à Hochelaga et peut-être plus loin."[25]

Un peu plus tard, en 1578, au moins 150 vaisseaux français commerçaient avec les Indiens de la côte de Terre-Neuve à l'embouchure de la rivière Potomac. A cette époque, les Espagnols s'étaient établis en Floride et convoitaient le commerce des fourrures de la côte nord Atlantique quoiqu'ils n'y aient pris aucune part importante.

En 1565, Pedro Menendez de Aviles, écrivait de St-Augustin, Floride, que plus de 2000 peaux de bison avaient été transportées en canots, par les Indiens, par la rivière Potomac, jusqu'à Chesapeake Bay et trafiquées avec les Français. De temps à

autre, d'autres aventuriers et explorateurs longeaient la côte."[26]

Peut-on concevoir ce que devait être la traite avant 1608, soit sur les côtes de l'Atlantique ou sur les rives du fleuve Saint-Laurent ? Pour bien se fixer les idées, on peut certainement établir la comparaison avec ce qui se passait dans le grand nord, à l'aurore du vingtième siècle — où aucune police n'existait. Et c'est l'auteur de la Vie des Esquimaux, qui a vécu 27 ans avec eux, qui va nous l'apprendre : "Quand on ne connaît pas les contrées polaires, on ne peut pas se représenter avec exactitude ce qu'est un pays sans gouvernement ni police. Le responsable de ce mal horrible qu'est l'anarchie, ce n'est pas le Sauvage, c'est le Blanc qui a toujours l'habitude de parler du droit, qui se réclame sans cesse des lois, mais qui en réalité répand l'injustice et institue, partout où il va, l'esclavage au lieu de la justice. Il considère que lui seul est un homme libre, que tous les autres sont au monde pour lui obéir et le servir, et de la tyrannie au brigandage, il n'y a pas loin. Pour un Blanc, son prochain, quand il a la peau colorée est moins qu'une bête ; car il soigne les animaux domestiques qui sont pour lui une source de profits, mais il tue le sauvage dont la raison et le visage humain le gênent."[27]

Et le même auteur continue : "A ma connaissance, les Blancs se conduisaient souvent comme des sauvages, et les sauvages comme des gentlemen."[28]

Sous toutes les latitudes, le Blanc, dans sa fièvre des fourrures, ne change pas.

Une seconde constatation s'établit donc !

Tous les jugements portés par les missionnaires, sur les Indiens près des routes maritimes, dès 1608, ne reflètent pas l'Indien sous son vrai jour, mais l'Indien déjà contaminé par la présence du Blanc.

Les quelques vertus que nous leur avons trouvées seront battues en brèche ; même leur hospitalité,

pourtant si grande, décline quelquefois, vers 1660 : "si donc, dit le Père Tailhan, on venait à tomber sur certains passages, où l'on semble affirmer le contraire, il faudrait l'entendre sauvages gâtés par le voisinage des Européens et initiés par eux aux plus vils calculs de la cupidité" ;vers 1693, c'est leur libéralité qui tente un déclin : "Il est bien vrai, dit le P. LeClercq, que cette inclination généreuse souffre à présent quelques altérations ; depuis que les Français, par le commerce qu'ils ont avec eux, les ont insensiblement accoutumés à troquer et à ne rien donner pour rien ; car avant que la traite fut en usage chez ces peuples, c'était comme le siècle d'or."[29]

Et pouvait-il en être autrement après toutes les influences que nous avons repassées au deuxième livre ?

Les quelques qualités que nous avons relevées précédemment, chez l'Indien ont donc été battues en brèche par l'Européen. On lui a inculqué des défauts qu'il n'avait pas ou on a décuplé ceux qu'il avait déjà ; et à preuve, si "les Indiens jurent par le Soleil d'autres jurent et blasphèment le Saint Nom de Dieu comme les Français, qui servent par leurs mauvais exemples, de pierres de scandale à ces peuples, par les blasphèmes exécrables qu'ils vomissent."[30]

Que dire maintenant de la traite de l'eau de vie et du libertinage des garnisons ? Si certaines nations indiennes ne sont pas devenues des nations de prostituées, c'est que foncièrement l'Indien était bon et que ses qualités éclipseront ses défauts. Et c'est toujours les Relations qui vont nous déceler le véritable for intérieur de l'Indien.

Partons du principe que l'Indien n'est pas une buse, mais qu'il est plus intelligent qu'on nous l'a décrit jusqu'à ce jour : "Ordinairement tous les Sauvages ont l'esprit bon, et il est bien rare de voir parmi eux de ces esprits buses et grossiers, comme nous en voyons en France parmi nos paysans."[31]

Témoin des injustices et des mauvais traitements et exemples du Blanc, l'Indien s'établira une double ligne de conduite : l'une pour l'étranger, l'autre pour ceux de sa nation ou des nations amies.

C'est le P. LeJeune qui nous l'a appris : "Ils sont ingrats au dernier point... Ne pensez pas *qu'ils se comportent ainsi entre eux, au contraire, ils sont très reconnaissants, très libéraux et nullement importuns envers ceux de leur nation.*"

C'est donc dire que si nous prêtons une attention toute spéciale aux Relations, nous y découvrirons la véritable âme de l'Indien, qui s'estompera même à travers la brume de ses défauts décuplés sous les influences malheureuses de l'étranger.

Sagard a deux extraits qui piquent fort notre curiosité : "Je tiens les Hurons et autres peuples sédentaires comme la noblesse du pays, car ils ont le port et le maintien vrayment noble, n'ont d'autre exercice que la chasse et la guerre, travaillant peu et ont toujours de quoy vivre."[33] "Sans flatter le dé, ajoute-t-il nos Hurons ont quelque chose de louable *par dessus nous,* et s'ils estaient chrétiens, seraient meilleurs chrétiens que nous, car ils *possèdent des vertus morales* qui les font admirer."[34]

"Quelques-uns de leurs capitaines, dit le P. LeJeune en 1632, sont venus prier les Français de ne plus traitter d'eau de vie, ni de vin."[35]

"Ce nouveau monde, dit la Relation, est de même nature que l'ancien, il a ses biens et ses maux aussi bien que l'Europe. Ceux-ci prédominent en l'Amérique, aussi bien qu'en autres parties de l'Univers."[36]

Mais le P. LeJeune est plus explicite : "En la Nouvelle France, il n'y a que les péchés à détruire, et encore en petit nombre : car ces pauvres gens, si éloignés de toutes délices, ne sont pas adonnés à beaucoup d'offenses."[37]

Quant à leur patience, il est bien difficile de leur nier cette qualité : "car nos Français avec lesquels nous serons tous ensemble, ne seront pas si paisibles et si patients que ces barbares."[37a] "Qui fait profession de ne pas se fâcher, dit encore le P. LeJeune, doit faire profession de patience : les Sauvages nous passent tellement en ce point, que nous en devrions être confus ; je les vois dans leurs peines, dans leurs travaux souffrir avec allégresse."[38]

"Quant à ce qui concerne les moeurs, les Hurons sont lascifs, quoiqu'en deux chefs moins que plusieurs chrétiens, qui rougiront un jour devant eux. Vous n'y verrez point de baisers, ni de caresses déshonnêtes ; et dans le mariage, un homme y demeurera deux ou trois ans entiers, sans connaître sa femme, tandis qu'elle est nourrice. Ils sont gourmands jusqu'à rendre gorge : vrai est que cela n'est pas souvent mais seulement en quelques festins superstitieux. Encore ne s'y trouvent-ils pas volontiers et d'ailleurs ils supportent beaucoup mieux que nous la faim, si bien qu'après avoir jeuné les deux ou trois jours entiers, vous en verrez encore ramer, porter, chanter, rire, gausser, comme s'ils avaient bien diné. Ils sont fainéants, menteurs, larrons, importuns, demandeurs... On y voit reluire d'assez *belles vertues morales.*"[39]

Le F. du Peron, dont l'horizon est fort restreint et qui ne possède point une vue d'ensemble très vaste écrira en 1638 : "Le naturel des Sauvages est patient, libéral, hospitalier, mais importun, songeard, puéril, larron, menteur, trompeur, libertin, superbe, fainéant..."[40]

De la fainéantise, nous en reparlerons plus loin.

"S'il y a dans ces peuples des actions barbares, il y a des pensées dignes de l'esprit des Grecs et des Romains", dit la Relation de 1644.[41]

En 1642, plusieurs nations se réunirent pour la Grande Fête des Morts. Des concours athlétiques

furent organisés *entre nations* : "Les femmes même firent partie de ce combat et le tout se passa avec tant de modération et retenue, qu'à moins de le voir, on n'eut jamais cru être au milieu d'une assemblée de barbares, tant ils se portaient de respect, même en contestant la victoire."(42)

Ceci confirme encore qu'il existe chez eux une double conduite : l'une pour la nation et les nations amies et l'autre pour l'étranger.

Dès qu'ils prennent connaissance des préceptes évangéliques, leur for intérieur apparaît presque de suite : "Leur modestie et leur dévotion feraient rougir beaucoup de Français."(43)

En Iroquoisie, dès 1656, "il ne laisse pas de s'y rencontrer des vertus capables de donner de la confusion à la plupart des chrétiens."(44) Le P. Bailloquet en hivernement avec les Montagnais dans les Monts Notre-Dame, écrit en 1661 : "J'ai trouvé que le vice règne dans les villes bien plus que dans les forêts ; que le commerce des bêtes n'est pas si malfaisant que celui des hommes, et que nos Sauvages vivent dans une si grande innocence que je n'ai pas jugé qu'ils eussent besoin de s'approcher bien souvent du Sacrement de Pénitence."(45) C'est Pierre Boucher qui écrira vers 1663 : "Les Sauvages de leur naturel ne sont point capables de grandes malices, comme sont les Européens."(46) "Ils sont doux, dit le P. LeClercq, paisibles, traitables, ayant beaucoup de charité, d'amour et de tendresse les uns pour les autres : bons à leurs amis, cruels et impitoyables à leurs ennemis : errants et vagabonds, industrieux cependant et fort adroits à tout ce qu'ils entreprennent."(47)

Si l'Histoire du Canada français comporte "le duel de la terre et de l'eau", l'Histoire des Indiens comporte aussi un autre duel, celui de la Croix qui sauve et vivifie et de l'eau de vie qui envoûte et dégrade. Comme toujours d'ailleurs, la Croix vain-

cra. Prenons les Hurons par exemple : n'est-ce pas le P. d'Avaugour qui a réussi à "obtenir de tous qu'ils ne boivent aucune boisson" ;[48] ces mêmes Hurons, qui volent aussi bien de leurs pieds que de leurs mains : que deviendra-t-il de ce défaut au creuset de l'Evangile ? "Le respect de la propriété d'autrui est *encore fortement prononcé* chez le peuple Huron. Il n'y a peut-être pas, à la Jeune Lorette, une seule maison qui ferme à clef. Et cependant, aux jours de la plus grande détresse, on n'a jamais entendu parler du moindre vol."[49]

Il est bien écrit *"encore fortement prononcé !"* C'est dire en d'autres mots que le respect de la propriété d'autrui, existait depuis longtemps auparavant. C'est dire encore qu'"être Huron et ne pas être un voleur est un miracle" ne représente pas du tout le for intérieur du Huron, qui se trouva pour une certaine époque sous certaines influences malheureuses telles, qu'il *subit alors certaines altérations passagères.* C'est dire en d'autres mots, qu'avant le contact avec le Blanc, même les Nations Riveraines — sur les futures routes maritimes, jouissaient d'un siècle d'or, et que leur for intérieur n'était autre que celui que nous avons trouvé chez les nations situées hors des routes maritimes.

Si, pour finir, nous nous souvenons de ce dire de la Relation et ce, pour les cruels Iroquois : "S'il n'y avait point de Français en Canada, nous aurions autant de saints en notre mission que nous avons de chrétiens", nous devons admettre que le for intérieur de l'Indien se rapprochait étrangement des préceptes évangéliques : et ce, au siècle d'or.

Et sur ce sujet, le jugement de l'Histoire est le suivant : "Ces Sauvages, qui prennent si peu de la civilisation européenne, ont fait voir qu'ils pouvaient s'adopter aux plus hautes formes de la religion chrétienne."[50]

Ce jugement aurait été parfait si on avait ajouté : "lorsqu'ils étaient hors du voisinage toxique du Blanc."

---

(1) Un Monde était leur Empire, Ringuet, p. 120. (Pour plus de détails lire les pages 119 et 120).
(2) Histoire de l'Amérique Espagnole, Hugo D. Barbagelata, p. 18.
(3) Ringuet, p. 227.
(4) D'Alvar Nunez, p. 97.
(5) " " p. 213.
(6) Français et Sauvages, N. E. Dionne, Revue Canadienne, 1890, p. 708.
(7) Felix S. Cohen, p. 183.
(8) Histoire des Incas, p. 331.
(8a) Relation des Jésuites, 1610, p. 68.
(9) " " " 1610, p. 172.
(10) " " " 1616,, p. 92.
(11) " " " 1610, p. 275.
(12) " " " 1611-1616, p. 70.
(13) " " " 1611-1616, p. 72.
(14) " " " 1612-1614, p. 73.
(14a) " " " 1612-1614, p. 48.
(15) " " " 1616, p. 84.
(16) " " " 1616, p. 108.
(17) " " " 1616, pp. 114-116.
(18) " " " 1663-1664, p. 54.
(19) " " " 1647-1648, p. 283.
(20) " " " 1647-1648, p. 286.
(21) " " " 1636, p. 214.
(22) " " " 1636, p. 222.
(23) L. A. Prud'homme, Revue Canadienne, 1909, 2e vol., p. 51.
(24) L'Alaska, J.J.S.J., Revue Canadienne, 1893, p. 414.
(25) Histoire du Canada français, vol. 1, p. 26, Abbé L. Groulx.
(26) America's First Settlers, Nat. Geo. Mag., 1937, p. 543.
(27) La Vie des Esquimaux, p. 70. Ian Welz.
(28) " " " " p. 146. Ian Welz.
(29) Nouvelle Relation, p. 404.
(30) " " p. 422.
(31) Pierre Boucher, p. 100.
(32) Nouvelle Relation, pp. 403-403.
(33) Sagard, vol. 2, p. 367.
(34) " vol. 2, p. 369.
(35) Relation des Jésuites, 1632, p. 50.
(36) " " " 1647-1648, p. 252.
(37) " " " 1632, p. 34.
(37a) " " " 1633-34, p. 44.

Chapitre II

AU CREUSET DES GRANDS LACS

(civilisation pré-colombienne)

Avant d'entreprendre ce second chapitre, faisons le point.

C'est le P. LeClercq qui nous donne le meilleur tableau de la vie de famille de l'Indien et de ses manières de se comporter envers ses semblables — comme cela dut se passer au siècle d'Or.

"Quoique l'on puisse dire... j'avoue pour moy, que je les estimerais incomparablement plus heureux que nous et que la vie même de ces Barbares serait capable de donner de la jalousie, s'ils avaient les instructions, les lumières et les mêmes moyens pour leur salut, que Dieu nous a donnés pour nous sauver... Car, après tout, leur vie n'est pas traversée de mille chagrins comme la nôtre ; ils n'ont point chez eux,

---

(38) " " " 1634, p. 232.
(39) " " " 1635, p. 126.
(40) " " " 1638-39, p. 154.
(41) " " " 1644-45, p. 242.
(42) " " " 1642, p. 220.
(43) " " " 1653-54, p. 140.
(44) " " " 1656-57, pp. 270-272.
(45) " " " 1661-62, p. 168.
(46) Pierre Boucher, p. 99.
(47) Nouvelle Relation, pp. 415-416.
(48) Bulletin des Recherches Historiques, 1915, p. 324.
(49) A. N. Montpetit, l'Opinion Publique, 15 juin 1876, p. 284.
(50) Histoire du Canada français, vol. 1, p. 64.

ces charges ni ces emplois soit de judicature, soit de guerre, qu'on recherche parmi nous avec tant d'ambition et ne possédant rien en propre, ils n'ont aussi ni chicane, ni procès pour la succession de leurs parents ; le nom de Sergent, de Procureur, de Greffier, de Juge et de Président, leur est inconnu ; toute leur ambition se termine à surprendre et à tuer quantité de Castors, d'orignaux, de Loups marins et d'autres bêtes fauves, afin d'en prendre la viande pour se nourrir et la peau pour se vêtir ; ils vivent d'une très grande union, ne se querellant, ni ne se battant jamais que dans l'ivresse ; mais au contraire, ils se soulagent réciproquement dans leur besoin, les uns les autres, avec beaucoup de charité et sans intérêt. C'est une joie continuelle dans leur cabanes ; la multitude des enfants ne les embarasse point car bien loin de s'en chagriner, ils s'estiment d'autant plus heureux et plus riches, que leur famille est plus nombreuse ; ne prétendant pas que la fortune des enfants soit plus considérable que celle de leurs pères — aussi, n'ont-ils point toutes ces inquiétudes que nous nous donnons, pour leur amasser des biens et les élever dans le faste et dans la grandeur ; d'où vient que la nature a toujours conservé parmi eux dans toute son intégrité, cet amour conjugal, qui ne doit jamais souffrir d'altération entre le mari et la femme par la crainte intéressée d'avoir trop d'enfants, charge qu'on estime en Europe trop onéreuse, mais que nos Sauvages reputent très honorable, très avantageuse et très utile ; celui-là étant le plus considéré dans toute la nation qui en a plus grand nombre ; parce qu'il trouve plus de support dans sa vieillesse et que les garçons et les filles, font également dans leur condition, le bonheur et la joie de ceux qui leur ont donné la vie ; ils vivent enfin les uns et les autres, le père et les enfants comme les premiers Rois de la Terre, qui vivaient au commencement du monde de leur chasse, de leur pêche, de légumes et

de sagamité ou bouillie, semblable à mon avis, au pulment que Jacob demanda à Esau avant de lui donner sa bénédiction."[1]

Il écrira encore un peu plus loin : "Ce serait un opprobre et une espèce de blâme digne d'une reproche éternel, si on savait qu'un Sauvage, ayant des vivres en abondance, n'en eut pas fait largesse à ceux qu'il saurait dans la disette et dans la nécessité. Voilà pourquoi ceux qui tuent les premiers orignaux au commencement de janvier et de février, se font un plaisir d'en porter eux-mêmes très exactement à ceux qui n'en ont point, fussent-ils éloignés de quinze à vingt lieues ; et non content de cette libéralité, ils les convient encore, avec toute la tendresse possible de venir en leur compagnie et de s'approcher de leur cabane, afin de les pouvoir soulager plus commodément dans leur nécessité et dans leur plus pressant besoin."[2]

C'est toujours le même Père qui nous a donné "les lois et coutumes du pays", comme nous l'avons vu précédemment, et qu'on nous permettra de résumer :

Querelles et différends — réglés par amis et arbitres.

Un assassin est condamné à mort, soit par le Conseil des Anciens ou par l'autorité privée — lorsque la chose est évidente.

Les supplices ne sont réservés qu'aux prisonniers de guerre.

Les territoires de chases sont respectés et choisis par les Chefs.

En temps de guerre, la jeunesse doit obéissance aux Capitaines.

Pas de mariage entre parents : cousin et cousine.

Le futur doit travailler un an pour son beau-père avant son mariage. Pendant ce temps, défense aux futurs époux de s'abandonner à leurs plaisirs.

C'est une loi d'assister les malades et de les secourir de toutes leurs nécessités.

C'est un crime de ne pas être hospitalier.

Il faut avoir un grand soin des os des morts.

On peut rompre le mariage s'il n'y a plus d'amitié réciproque.

Il est honteux de se fâcher et de s'impatienter.

Les affaires du village se règlent par un Conseil, ce qui se fait par la pluralité des voix, etc.

Un tel agencement dans les relations de famille et de tribu semble bien nous apparaître comme les vestiges lointains d'une organisation encore plus lointaine, que le temps à la longue a déjà profondément altérée. C'est la Relation elle-même qui nous oriente vers cette hypothèse ; car ne venons-nous pas de voir au chapitre précédent que lorsqu'il s'agit de meurtre chez la Nation de l'Ours, "ils punissent les meurtriers... *quoiqu'ils ne tiennent pas à la sévérité que faisaient jadis leurs ancêtres.*"

N'est-ce pas l'admission claire et nette, que nous sommes en présence de vestiges d'une organisation beaucoup mieux élaborée, peut-être fort lointaine ?

Ceci est d'autant plus probant, que sur les bords des Grands Lacs, se trouve la Confédération Iroquoise, avec "une forme de gouvernement plus stable, mieux ordonnée, exerçant plus d'empire que chez les races sédentaires."

Que cette civilisation ait été en régression au temps de Champlain, personne n'en peut douter : Ce n'est pas seulement dans l'application des lois que cette altération peut être décelée, mais n'a-t-on pas relevé la disparition de l'application des principes de la taxidermie dans l'embaumement, et n'est-ce pas l'"annenda" qui fit presqu'un miracle sur l'équipage de Cartier atteint de scorbut, qui se trouve perdue au temps de Champlain ?

Le topinambour, originaire de l'Amérique Centrale et que nos Indiens cultivaient ; cet étrange blé d'Inde, que nous avons rencontré sur le Mississipi :

aux épis de deux pieds de long et à la tige de vingt pieds de haut qui perdra bientôt ces dimensions colossales et qu'on ne pourra jamais retrouver ; cette médecine végétale indienne qui nous a médusés ; tout cela ne nous démontre-t-il pas déjà, qu'un magicien de la botanique a précédemment passé par l'Amérique du Nord. Notons que le Frère Marie-Victorin, partage cette opinion lorsqu'il écrit sur le tourne-sol "l'Hélianthus annus n'est pas indigène dans l'Ontario et les Hurons avait du obtenir les graines des Indiens *d'au-delà du Mississipi.*"

Puisque c'est aux Grands Lacs que nous avons trouvé la meilleure organisation sociale, puisque c'est au même endroit que nous avons décelé que la médecine indienne joussait de son plus grand épanouissement, n'est-il pas logique de tenter de trouver, au même endroit, sous quelle influence la Civilisation de nos Indiens de l'Est est apparue ou s'est affinée ?

"L'archéologie et l'histoire peuvent se comparer à père et fils. Le point de vue archéologique généralement accepté, que les continents américains furent habités il y a quelque 10 ou 20 mille ans par des vagues successives migratoires venant du nord-est de l'Asie", est une chose reconnue aujourd'hui de tous.[4]

Puisque nous attaquons la question archéologique, nous précisons de suite, que nous ne suivrons point l'ordre chronologique dans lequel cette science a placé les différentes civilisations de nos Amériques — ce qui nous obligerait à en faire un résumé pour chacune ; nous suivrons plutôt un ordre logique, rétractif, ce qui nous permettra de jeter un coup d'oeil en profondeur ; du résultat vers la cause.

Les Mount-Builders ou Terrassiers comme les appelle Ringuet, ont laissé leurs traces des Grands Lacs jusqu'au Mexique : canaux, tertres, arts, industries, etc.[5] Cette nation a été "subitement révélée par l'étude des ruines qui recouvrent encore le sol qu'elle

habitait autrefois, c'est-à-dire, les vallées de Mississipi, du Missouri et de l'Ohio"[6] et ces ruines se rendent "jusque sur les rives du lac Ontario."[7]

Ces ruines sont des Tumuli, Monds ou Tertres : "Ouvrages en terre affectant diverses figures géométriques",[8] "celui de Cahokia, dans l'Illinois, a dix fois plus de volume que celui de la grande pyramide d'Egypte."[9]

Ces Tumuli ont été classés : a) Travaux défensifs ; b) Enceintes (lieu de défense et lieu sacré) ; c) Temples ; d) Autels à sacrifices : "on a trouvé à l'entour et sur ces autels, quantité de pointes de flèches admirablement travaillées, des haches, des pipes, des ornements en cuivre généralement recouverts de *minces feuilles d'argent*, des aiguilles en ivoire, des têtes de lances, des morceaux de poterie, etc. ;"[10] e) Tertres tumulaires : dans ces tombeaux, on a trouvé "profusion d'ornements en mica, de *colliers de coquillages*, de bracelets en cuivre et de pierres sculptées ;"[11] f) Tertres d'animaux : "représentant des animaux, des oiseaux, des reptiles, etc."[12]

La Céramique "est bien supérieure comme forme et comme ornementation à celle de l'Europe comparée à cette même période d'évolution." "Ces vases étaient souvent recouverts d'ornements de différentes nuances. On a trouvé des vases à goulot... (les) vases destinés à la cuisson des aliments... sont en général grossiers et sans ornements mais munis toutefois d'un couvercle et d'une ou deux ances. Les coupes ou vases à boire témoignent du travail et de l'habileté de l'artiste." "L'homme et les animaux, le serpent, l'ours, les poissons, les tortues, etc., ont le plus souvent servi de modèles pour l'ornementation de ces poteries."[13]

Leurs pipes nous décèlent d'où venaient ces Terrassiers : "fait remarquable, plusieurs de ces oiseaux ou animaux qui ont servi de types dans la fabrication de ces pipes, sont aujourd'hui tout à fait étrangers à

l'Amérique du Nord. Ainsi, le *perroquet*, le *toucan*, le *jaguar*, l'*armadillo*, le *lama* appartiennent à la faune du Sud."[14]

"Les nombreux morceaux de toiles, d'étoffes tissées, trouvés sur les cadavres ou au milieu des tumuli, témoignent amplement que ces peuples *avaient atteint un degré de civilisation et s'habillaient autrement* que les peuplades indiennes que rencontrèrent les premiers explorateurs européens sur ce même territoire."[15]

Ils connaissent "le Mica des Alleghaneys, l'obsidienne du Mexique et les perles et les coquillages du Golfe,"[16] "connaissaient le cuivre et en faisaient un usage habituel,"[17] "faisaient la culture du sol,"[18] "et construisaient des canaux."[19]

Ce que nous venons d'apprendre des Terrassiers, ne vous semble-t-il pas un jalon fort précieux pour chercher d'où venait la civilisation de nos Indiens ? C'est près des Grands Lacs que nous avons trouvé la meilleure organisation politique du pays et c'est encore là que nous y avons découvert que leur médecine était plus florissante. Or, c'est exactement aux mêmes Grands Lacs, que nous venons de constater que les Terrassiers se sont rendus.

L'archéologie nous donne bien peu pour rattacher la civilisation des Terrassiers à celle des Indiens. A peine peut-on affirmer que les colliers de coquillages étaient l'ancêtre du wampum et que l'usage du cuivre vient aussi d'eux. Sur l'organisation politique et sur la médecine, nous n'en savons rien. Mais d'autre part, nous avons un facteur des plus précieux dans les ornementations des pipes : le perroquet, l'armadillo, le toucan, le *lama*, le *jaguar*, nous conduisent directement à l'Amérique du Sud tandis que l'obsidienne nous mène au Mexique et les coquilles du Golfe vers les Caraibes.

Vérifions donc ces jalons, peut-être sera-t-il possible de démêler l'écheveau.

Si le Terrassier est quelque peu apparenté au Péruvien, les vestiges de la civilisation de nos Indiens, devraient y ressembler quelque peu.

L'Histoire des Incas nous apprend :

Pour l'accouchement, "il n'y avait personne qui aidat les femmes en cela... sans qu'il y eut distinction des riches ou pauvres, ny des nobles aux roturiers."[20] C'est bien ce que nous avons appris de nos Indiens.

Les enfants... "élevés le moins délicatement possible... venus au monde, ils les lavaient d'eau froide... les accoutumaient au froid et à la fatigue... le lait d'une mère donne la vie à l'enfant."[21]

N'est-ce pas exactement la mode indienne que nous avons apprise, pas de nourrice !

Comme engrais, les Péruviens employaient "les excrements humains séchés et réduits en poudre... le guano et les têtes de sardines."[22]

Cet engrais de poisson est encore en vogue de nos jours au Canada.

"Dans tout l'empire des Incas, il y a plusieurs de ces canaux qui sont autant de chefs-d'oeuvre."[23]

Or les Terrassiers étaient aussi des constructeurs de canaux.

Les Péruviens "souppaient légèrement avant qu'il fut nuit et ne faisaient que ces deux repas durant lesquels *ils ne buvaient point en mangeant.*"[24]

Ne point boire en mangeant est bien ce que faisaient aussi nos Indiens.

Les Péruviens "appréhendaient la gelée, mettaient du feu aux fumiers, afin qu'ils fissent de la fumée et chacun d'eux en allumait aussi en son particulier, parce que, disaient-ils, cette fumée tenait lieu d'un nuage et empêchait qu'il ne gelat."[25]

Non seulement cet usage était connu de nos Indiens mais il est passé au Blanc — et il n'y a pas très longtemps encore, les producteurs de tabac des environs de Joliette faisaient de la fumée pour protéger leur récolte de tabac contre la gelée.

La base même de toute l'organisation politique des Incas était le socialisme : i.e. l'individu ne possède rien aux terres mais il en jouit de l'usufruit — c'est la même base que l'on rencontre chez nos Indiens et dans les deux Amériques. L'Etat péruvien assignait à chacun son lopin de terre ; nos Capitaines Indiens n'assignaient-ils à chaque famille son territoire de chasse.

Les Péruviens avaient aussi des chirurgiens et des médecins.

Les chirurgiens pratiquaient l'amputation du pied, des jambes, des bras, des mains, des lèvres, du nez, etc. Ils pratiquaient aussi la circoncision. Ils possédaient en outre, pour enlever les tumeurs, des couteaux circulaires. Ils avaient aussi des appareils d'orthopédie.(26)

Ces chirurgiens pratiquaient aussi la trépanation et dans un rayon de 25 milles de Machu Picchu on a trouvé un nombre considérable de crânes qui avaient été trépanés.(27)

Et comme apothéose à leur science chirurgicale, on voudra bien consulter l'Evenement Journal du 6 octobre 1953. L'on verra que deux médecins péruviens ont pratiqué, avec un garrot remontant à près de 2000 ans des Incas, une opération du cerveau selon la technique des Incas. "L'opération dura 14 minutes et il n'y eut pratiquement pas de perte de sang. On attribue cela à l'usage du garrot, car les opérations du cuir chevelu sont habituellement très sanglantes."

Un peuple dont la chirurgie était aussi développée devait avoir une médecine qui allait de pair avec sa chirurgie.

Ceux que peut intéresser le sujet pourront lire le chapitre XXV, Livre Second, de l'Histoire des Incas, qui traite des plantes médicinales, ainsi que les pages 251, 252 et 253. Ils prendront connaissance de "leurs herboristes dont ils en avaient de *très excel-*

lents" et on leur parlera de l'"usage des remèdes, dont ils avaient appris les vertus de *père en fils.*"[28]

Or, n'avons-nous pas été médusés devant la science botanique et médicale de nos Indiens, qui eux aussi, se la transmettaient de père en fils ?

Nos Péruviens avaient aussi une agriculture et c'est chez leur voisin, d'après les enquêtes établies au Guatémala que l'agriculture américaine a eu son origine : "Lorsque nos ancêtres du nord de l'Europe étaient encore complètement sauvages, habillés seulement de peaux, et vivaient de chasse et de pêche, des colonies agricoles ont du exister dans la région péruvienne."[29]

Connaît-on bien les jardins suspendus du Pérou ? "Les lits des rivières furent redressés et les rives remplacées par de fortes murailles, de la terre fut transportée —et finalement, une bonne couche de terre arable fut mise en surface."[30]

S'agit-il d'irrigation ? "Nos entreprises (irrigation des déserts des Etats de l'ouest des E.U.) sombrent dans l'insignifiance si on les compare à ce que cette race qui disparaît sut accomplir."[31] "Si l'on compare les jardins suspendus du Pérou à ceux de Babylone, ceux-ci sombrent dans l'insignifiance."[31]

Dans ces jardins, plus de plantes ont été domestiquées qu'ailleurs dans le monde. A lui seul, le blé d'Inde s'y trouvait entre 70 à 80 variétés. On le cultivait du niveau de la mer jusqu'à 13,000 pieds on acclimatait donc les plantes de la région torride à la tempérée et de la tempérée à la nordique.

A la page 58, de "Un monde était leur Empire", de Ringuet, nous trouvons une carte sur la propagation du maïs, laquelle démontre la marche du maïs, venant du sud et gagnant vers le nord. Il y a aussi une ligne fort intéressante sur "la limite supérieure de la céramique", laquelle est presque parallèle à la longitude, touche à la partie la plus nordique des Grands Lacs et suit le fleuve St-Laurent

lorsqu'elle le rencontre pour obliquer ensuite vers la péninsule de Gaspé.

L'archéologie démontre donc un autre point très important : la Céramique elle aussi vient du Sud.

Nos Grands Lacs sont donc devenus comme le creuset où l'agriculture, la médecine, la botanique, la céramique et toutes les qualités que nous avons trouvées chez l'Indien du siècle d'Or se sont raffinées, grâce au contact avec les Terrassiers.

Que ces Terrassiers aient été les Péruviens du temps des Incas, l'hypothèse serait belle — mais elle est fausse, car l'Empire des Incas date de beaucoup plus tard.

Entre les lois et usages des Incas et les lois et usages que nous avons étudiés chez nos Indiens — la ressemblance était telle qu'en bien des points on les aurait dit calquées les unes sur les autres.

Il ne faut cependant pas perdre de vue que *"Les lois sont la cristallisation de la coutume."*(33)

Cette civilisation, des coutumes, que nos Indiens ont acquise des Terrassiers, s'apparente si bien — bien qu'à un degré moindre — à celle de l'Empire des Incas, qu'il n'est pas téméraire d'affirmer que ces Terrassiers n'étaient autres que les Quichas : nation du Toucan, du Lama et du Jaguar, nation qui donna naissance au vaste empire des Incas et dont *les coutumes furent cristallisées par les lois.* — Coutumes qui s'accordent si bien avec cette civilisation que les Terrassiers ont inculquée à nos Indiens.

Après bien des siècles, il est renversant de trouver chez nous deux Indianologismes à l'appui de nos dires :

On retrace tout d'abord cette influence proto-péruvienne dans l'une de nos superstitions : "toucher le bois pour éviter la malchance."

C'est du légume Annus dont nous entretient l'Histoire des Incas : "C'est l'opinion des Indiens (du Pérou) que si on en mange, elle empêche la

génération et voilà pourquoi ceux qui se croyaient plus suffisants que les autres n'en mangeaient jamais qu'ils ne *tinsent en main une petite baguette parce que, disaient-ils, cela empêche qu'elle ne leur fit du mal.*"[34]

Et l'expression journalière : "C'est une organisation de bouts de cordes !" ne remonte-t-elle pas directement aux Quipos péruviens ?

"Les Péruviens suppléent au défaut de l'alphabet par leurs Quipos ; c'est ainsi qu'ils appellent certains mémoires ou registres faits de cordelettes, composés de divers noeuds et de différentes couleurs.

C'est une chose incroyable, combien de choses ils exprimaient de cette manière ; car avec cela, tout ce qu'on peut expliquer par l'écriture et par les Livres d'Histoire, de lois, de cérémonies, de comptes de marchandises, ils l'exprimaient par différents cordeaux où les noeuds et les couleurs étaient si variées qu'on pouvait connaître jusqu'aux moindres circonstances des choses qui y étaient signifiées."[35]

En un mot, c'était une organisation de bouts de cordes !

Ces Terrassiers — nation qui disparaît comme par enchantement, sans doute refoulée par de nouvelles vagues migratoires venant du nord, jusqu'à la vallée du Mississipi et hors de l'Amérique du Nord soit par leur contact ou des alliances avec nos Indiens, leur ont laissé le peu de civilisation que nous leur connaissons et en plus de grandes connaissances en botanique, une médecine qui restera toujours plus florissante au point de contact : i.e. près de nos Grands Lacs.

Tout comme pour la céramique et le blé d'Inde, cette civilisation se répandra tout d'abord sur le parcours du fleuve et en suivra les rives jusqu'à la péninsule de Gaspé. Rayonnante sur les rives, elle gagnera ensuite en profondeur dans les terres pour atteindre les autres nations.

A l'arrivée du Blanc, ses influences malheureuses suivront une route contraire : du golfe vers les Grands Lacs. Ces influences créeront une altération profonde de la plupart des qualités que nous avons rencontrées chez l'Indien du siècle d'Or. Mais cette altération se confinera aux tribus riveraines seulement et n'aura une action en profondeur qu'accidentellement. Cette altération ne sera que temporaire car les préceptes évangéliques feront réapparaître le for intérieur réel de l'Indien sous son vrai jour.

Ceci confirme toujours que les jugements des missionnaires sur les tribus riveraines au dix-septième siècle, bien que vrais, ne représentaient pas du tout l'Indien sous son vrai jour. Mais les lutttes que, pendant des siècles et peut-être des milliers d'années, il a dû faire aux hordes envahissantes — venant du nord en direction du sud, le laisseront marqué au coin de la barbarie dans la guerre.

Si nous avions été à leur place, aurions-nous pu faire mieux ?

Telle nous semble au jour, cette force occulte qui a su donner à nos Indiens de l'Est la Civilisation qu'on leur connaît et le peu de lois que nos Indiens ont su décalquer d'une civilisation qui leur était fort supérieure ; tel nous semble bien ce magicien de la botanique, qui a su apporter d'"au-delà du Mississipi", la graine de ces énormes capitules du tourne-sol et laisser sur les rives de la même rivière, ces épis de blé d'Inde de deux pieds de long, que même la science du Blanc ne réussira jamais à ravoir par la suite. C'est sans doute de ses jardins suspendus des Andes, qu'il sut choisir exactement, la graine acclimatée pour la région tempérée, puisqu'il cultivait le blé d'Inde, du niveau de la mer à 13,000 pieds d'altitude tout comme si, dans ces étranges jardins suspendus, on s'était prémuni de légumes pour une conquête même de l'Amérique la plus nordique.

Si, de plus, nous nous arrêtons au toucan, au jaguar, au lama et à l'armadillo, nous devons admettre qu'en ornithologie et en zoologie, l'archéologie synchronise cette hypothèse, tout comme l'Histoire se synchronise à la législation, à la médecine végétale et à la botanique.

Que les Terrassiers connaissent le "Mica des Alleghaneys, l'obsidienne du Mexique et les perles et coquillages du Golfe", rien en cela ne nuit à l'hypothèse, puisque tous ces produits sont dans le voisinage de leur habitat en Amérique du Nord.

---

(1) Nouvelle Relation, voir pp. 85 à 89.
(2) " " voir p. 111.
(3) Unearthing America's Ancient History, Sylvannus Grisworld Morley, Carnegie Institution of Washington, The Nat. Geo. Mag., 1931, p. 99.
(4) Morley, p. 100.
(5) Amérique précolombienne, Alphonse Gagnon, p. 39.
(6) " " " " p. 18.
(7) " " " " p. 20.
(8) " " " " p. 19.
(9) " " " " p. 23.
(10) " " " " p. 28.
(11) " " " " p. 20.
(12) " " " " p. 33.
(13) " " " " pp. 33, 34, 35
(14) " " " " p. 36.
(15) " " " " p. 37.
(16) " " " " p. 39.
(17) " " " " p. 38.
(18) " " " " p. 40.
(19) " " " " p. 41.
(20) Histoire des Incas, p. 448.
(21) " " " p. 445.
(22) " " " pp. 511, 512, 513.
(23) " " " p. 617.
(24) " " " pp. 649-650.
(25) " " " p. 445.
(26) Handbook of South American Indians, Bureau of American Ethnology, 1916, vol. 2, Bull. 143, p. 174.
(27) Further Explorer, Nat. Geo. Mag., 1916, p. 455.
(28) Histoire des Incas, p. 253.

Chapitre III

TAMISAGES

a) L'Inexplicable

Du sud au nord, dans notre Amérique, nous rencontrons, dans l'histoire de nos Indiens, des faits dont l'explication est impossible.

Dans l'étude de la première période Maya, Ringuet écrit : "Il y a par ailleurs entre la religion maya et le catholicisme, de bien curieuses similitudes : c'est ainsi, par exemple, qu'ils pratiquaient le baptême par l'eau et, chose plus extraordinaire encore la confession publique et même privée, auriculaire."[1]

"Pierre Martyr dit que les Espagnols, qui abordèrent les premiers dans le Yucatan, y virent des Croix."[2]

Les similitudes au catholicisme se rencontrent même chez nos Indiens : "L'un de nos Français, nommé Crénole, dit Sagard, ayant été à la traicte du costé Nord, en un nation esloignée environ cent lieues des Hurons, nous dit à son retour, avoir vu ces Sauvages faire quelque forme de prière avant que prendre

---

(29) Staircase Farms of the Anciens, O. F. Cook, Botanist of the Nat. Geo. Society, Nat. Geo. Mag., 1916, p. 474.
(30) Cook, p. 475.
(31) " pp. 475, 476.
(32) ". pp. 504 à 509.
(33) Ringuet, p. 58.
(34) Histoire des Incas, p. 1047.
(35) " " " p. 233.

leur repas... et adoraient vrayment quelque divinité à laquelle ils rendaient aussi action de grâces après leur repas."[3]

A la Rivière Ste-Croix, en Gaspésie, "Le Père Chrétien LeClercq prétend que le culte de la Croix est si ancien chez ces Sauvages."[4] En effet, ce qu'il en écrit est assez surprenant : "ils ont parmi eux, tout infidèles qu'ils soient, la Croix en singulière vénération ; ils la portent figurée sur leurs habits et sur leur chair ; ils la tiennent à la main dans leurs voyages et enfin ils la posent au dehors et au dedans de leurs cabanes."[5] "On connaît assez les lieux de la sépulture de ces peuples, par les Croix qu'ils plantent sur leurs tombeaux ; et leurs cimetières distingués par ce signe de salut, paraissaient plutôt chrétiens que sauvages."[6]

L'opinion de Champlain sur ces Croix est la suivante : "elle montrait un signe évident qu'autrefois il y avait eu des Chrétiens."[7]

La Relation de 1666-1667 nous parle de Mission des Kilistinoucs, vers les côtes de la mer du Nord, et elle nous rapporte "qu'il avait aussi vu une maison que les Européens avait faite en terre ferme, de planches et de pièces de bois ; qu'ils tenaient entre les mains des Livres comme celui qu'il me voyait, en me racontant cela."[8]

Quelqu'étrange que puisse paraître la précédente citation, il faut admettre que le Grand Nord a des secrets qu'il garde pour lui seul. Et à preuve, on nous permettra de citer l'auteur de la Vie des Esquimaux : "Sur une de ces maisons, qui était mieux conservée que les autres, j'ai lu le millésime 1603. Ainsi, dès le début du XVIIe siècle, il y avait des Blancs, non seulement en Sibérie, mais aussi dans ce coin de l'Amérique du Nord. Un de ces Blancs est mort là, dans l'abandon ; il était retourné à l'âge de pierre et avait fini par se déciviliser et se mêler à la population indigène."[9]

Et pour clore ce sujet sur l'Inexplicable, relevons cette citation de Sagard : "Les voyageurs qui ont exploré le pays (depuis) la Rivière MacKenzie jusqu'au Golfe de Californie, ont été frappés de l'intelligence artistique des naturels à certains égards. Ils fabriquaient les étoffes à la manière des habitants de la Nouvelle-Zélande, dit Cook."(10)

Les Indiens de la Colombie auraient-ils suivi les rives ouest de l'Amérique pour remonter jusqu'à la Rivière Mackenzie ? Y déterminera-t-on jamais un endroit où la civilisation nordique s'est affinée au contact de celle du Sud, comme aux Grands Lacs ? Questions sans réponse, car elles appartiennent à la pré-histoire.

b) Apport linguistique

Les mots indiens que nous rencontrons dans le langage courant sont assez nombreux. Le Bulletin des Recherches Historiques de 1897, pp. 139 et 140 ainsi que celui de 1900, pp. 294 et 305, nous donnent deux listes de ces mots que nous fondons en une seule :

Achigan : la perche noire.
Almouniche : (du micmac) chien dressé pour chasser le porc-épic.
Apola : sorte de ragoût.
Assinabe : lourde pierre pour retenir un filet au fond de l'eau.
Atoca : canneberge.
Atosset : poisson particulier au Lac St-Jean.
Autmoin : prêtres et sorciers Souriquois.
Babiche : lanière de peaux d'anguille.
Batiscan : équivaut à Sapristi.
Boucane : fumée quelconque.
Cacaoui : variété de canard.
Canaoua : terme de mépris pour désigner le Sauvage.
Carcajou : animal carnassier.
Caribou : animal sauvage à la chair exquise.

Chichicoui : instrument de musique chez les Sauvages.
Chouyaen : Canadien français qui montre loyalisme exagéré envers les Anglais.
Esurgine : voir wampum.
Kayak : canot esquimau.
Machicoté : jupe, jupon de femme.
Mackinaw : pélisse.
Malachigan : Achigan "gros bossu".
Manitou : Divinité de nos Sauvages.
Mascouabina : sorbier domestique.
Maskeg : un marais, une savanne.
Maskinongé : variété de brochet.
Matachias : rassades.
Michigouen : persil arômé, supérieur au nôtre.
Mismac : embarras, intrigue.
Micouenne : longue cuillère de bois pour fins domestiques.
Mitasse : guêtre.
Mocassin : soulier.
Munie ou Mennie : poisson du Lac St-Jean.
Ouache : tunnel du castor.
Ouananiche : poisson de la famille des saumons.
Ouiche : cache du Castor.
Ouragan : panier d'écorce de bouleau.
Pagaie : petit aviron.
Pacane : noisette.
Papois : écorce et feuilles broyées que l'on fume en guise de tabac.
Pécan : animal famille des petits ours.
Pémican : viande desséchée de bison.
Pétouane : arbuste.
Pichou : loup-cervier (laid comme un —)
Picouille : animal maigre, décharné.
Pimbine : viburnum edule.
Pirogue : canot fait d'un tronc d'arbre creusé.
Sacakoua : chasse-galerie chez les Sauvages.
Saccacomi : tabac fumé presqu'exclusivement par les

Indigènes lors de la découverte du Canada.
Sagamité : bouillie de blé d'Inde et viande.
Sagamo : chef de tribu indienne.
Sisiquoi : instrument indien pour les conjurations.
Squaw : femme indienne.
Succotash : bouillie de maïs et haricots.
Tamarac : épinette rouge.
Tabagane : traîne sauvage.
Tomahawk : casse-tête indien.
Totem : emblême particulier à une tribu.
Touradi : grosse truite.
Wigwam : hutte, cabane.
Wampum : grains de porcelaine.
Wapite : élan du Canada.
Warni-cootai : variété de canard eider.
Warou : loup-garou.
Watap : racine d'épinette rouge dont on se sert pour coudre l'écorce.

Ajoutons à cette liste :
Teepee : hutte.
Powpow : assemblée.
Wawaron : grosse grenouille.
Weetouche : petit poisson du Lac St-Jean.

c) Légumes et Economie Nationale

Il ne faudrait pas croire que lorsque les horticulturistes des divers institutions américaines portent un jugement, la chose est faite à la légère. Ainsi, Boswell nous donne le simple paragraphe suivant sur l'origine du blé d'Inde : "Ainsi, il appert que nos sortes de maïs de l'Amérique du Nord proviennent directement de celles de l'Amérique Centrale lesquelles en retour sont le résultat d'hybridation préhistorique entre le maïs sud-américain et une espèce sauvage très proche, de l'Amérique centrale ayant les même ancêtres que le maïs."[14]

Pour bien nous faire comprendre le soin qu'on a dû apporter pour cette simple affirmation, il écrit :

"Ce travail généalogique de détection vraiment remarquable prit plusieurs années d'investigation par plusieurs hommes et une monographie de 315 pages pour en faire l'historique."(14)

Le blé d'Inde fit tant pour l'économie nationale de nos voisins, qu'on avait organisé une fête en son honneur : "Bien avant 1776, les Américain célébraient le jour de l'Indépendance, le festival du blé d'Inde vert en juillet, vu que la récolte assure l'indépendance de la crainte."(15)

Et nous laissons encore la parole au même professeur du Yale : "Quelques élèves seulement savent de nos jours, que les changements apportés à la vie du Blanc, par des professeurs indiens sont beaucoup plus impressionnants que tous changements apportés par le professeur blanc à la vie de l'Indien. Combien de fermiers blancs savent que les 4/7 de nos produits de la ferme proviennent de plantes créées et domestiquées par des botaniques indiens de l'époque précolombienne. De l'agriculture du nouveau monde, enlevons les grands cadeaux indiens du maïs, du tabac, des pommes de terre blanches et sucrées, des haricots, des tomates, des arachides, des citrouilles, du chocolat, du coton américain et du caoutchouc, et la vie américaine perdrait plus que la moitié de sa couleur et de sa joie aussi bien que plus de la moitié de son revenu agricole. Sans ces cadeaux indiens à l'agriculture américaine, nous pourrions être relégués au niveau permanent de la demi-famine qui a placé les Européens pendant des miliers d'années prêts à vendre leur liberté pour une croute et les cirques royaux."(16)

Non seulement l'économie européenne a été affectée par la pomme de terre, mais même l'économie de l'univers : "L'Amérique eut l'honneur de contribuer à la plus grande récolte mondiale au point de vue rendement de la pomme de terre blanche. Faisant son apparition de la civilisation de la terre

des Incas, au Pérou, la pomme de terre a ceinturé le globe gagnant l'estime de tous les pays et de tous les peuples."

Aucune autre plante dans tout le royaume des légumes n'a été aussi bien accueillie universellement et dans un temps si court que cette pomme de terre. Aujourd'hui, l'Amérique du Nord produit plus d'un demi-billion de boisseaux, tandis que l'Europe produit approximativement dix fois autant que notre continent et monopolise pratiquement l'industrie de la culture de la pomme de terre, produisant 9 pour chacun des 10 boisseaux récoltés dans le monde."[17]

En 1846, 1847, le manque de la récolte produisit la famine en Irlande : "Au milieu du 19e siècle, la pomme de terre était une denrée principale dans le Nord de l'Europe, les Iles Britanniques, l'Amérique du Nord et dans une moindre quantité ailleurs. Elle formait une partie tellement importante de l'alimentation en Irlande qu'une épidémie de brunissure des pommes de terre en 1846-47 y entraîna une famine sérieuse."[18]

La révolution économique de l'Europe au siècle dernier est démontrée magnifiquement par le professeur Cohen : "Même l'inférieure pomme de terre indienne (Irlandaise) a révolutionné l'histoire européenne. Premièrement, elle bannit la peur de la famine pour des mililons de familles d'Europe, car une famille de fermiers qui mourait de faim en cultivant 4 acres de blé ou d'orge, pouvait prospérer et se multiplier en cultivant un acre de pommes de terre. L'introduction de la pomme de terre blanche entraîna une hausse sans précédent, dans le standard de vie européen et dans les Iles Britanniques et à la fin, ce fut la base d'une grande augmentation de la population et d'une vaste expansion du commerce et de l'industrie."[19]

Showalter nous donne les rangs de quelques lé-

gumes, dans la diète de nos voisins et ce, pour 1948 : 1er rang : pomme de terre, valeur $216,000,000.00; 2e rang : la tomate, valeur $14,000,000.00 ; 3e rang : le blé d'Inde : 4e rang, fèves de Lima, valeur $3,000,000.00.

Tous ces légumes ont été créés par les botanistes indiens, bien avant Colomb.

Et pour finir, pour concrétiser nos idées, Showalter nous apprend que la récolte de pommes de terre pour l'univers, et pour l'année 1915, est assez volumineuse pour remplir les ¾ du Canal de Panama.[20]

d) Intelligence

On se demandera peut-être pourquoi traiter de l'intelligence de l'Indien ?

Ce qu'on nous a appris jusqu'à présent est tellement marqué de sa brutalité que bien des personnes n'ont appris d'autres choses sur son compte. Ceux qui nous ont parlé de son intelligence sont l'exception.

Comme apothéose à toutes les diverses sciences péruviennes, suit un extrait de "Constellation", avril 1953 et signé par M. Roche : "L'art dentaire était déjà pratiqué chez les Indiens. Au grand étonnement des savants, on a retiré des mâchoires dont la restauration des dents malades était réalisée à l'aide de petits blocs d'or finement taillés et grâce à une technique stupéfiante pour l'époque, qui ne fut réellement retrouvée qu'en 1907."[21]

Nous en avons précédemment beaucoup appris sur l'intelligence de nos Indiens, mais il ne faudrait pas croire que l'Esquimau — qui n'a pas passé par le creuset de nos Grands Lacs — n'ait pas une intelligence remarquable. Bien qu'au prochain tamisage, nous l'exclurons du jugement général de notre tra-

vail, nous ne pouvons le passer sous silence : "Ce n'est qu'à force de braver courageusement la souffrance, les privations, la mort qu'il réussit à subsister. Après tant de siècles, la race entière, concentrée dans les solitudes glacées de l'Alaska, du Canada, du Labrador et du Groenland ne compte guère aujourd'hui 38,000 représentants."[22] "L'Esquimau est un acteur merveilleux. Les phoques ont beau être perpétuellement sur le qui-vive, il imite avec tant d'exactitude leurs mouvements et leurs bruits habituels qu'il parvient à se glisser assez près d'eux pour les poignarder. Il ne manque pas non plus de psychologie. Après avoir amorcé son piège pour prendre un renard argenté, il édifie une petite colonne de neige, qui attirera le renard exactement comme dans nos villes, un poteau attire un chien."[23]

"Bien qu'enclins par nature à tenter l'impossible, les Esquimaux ont dû y regarder deux fois avant de s'établir sur les rivages désolés de King Island, dans la mer de Behring. Abandonnés à leurs seules forces sur cette côte défendue par un violent ressac et bordée de falaises à pic, ils semblaient condamnés à la famine faute de pouvoir chasser le phoque et le morse au milieu des brisants."

"Ils ont cependant fondé sur ce roc inhospitalier, un village florissant d'où ils partent en mer, par n'importe quel temps. Nous considérons la méthode du lancement des avions par catapule, comme le dernier cri du progrès technique en notre temps, mais les Esquimaux utilisent le même principe depuis des générations : après que le pagayeur s'est assis au fond de son kayak, ses compagnons se placent de chaque côté du bateau pour le soulever au-dessus du sol et lui imprimer à bout de bras, un balancement de pendule. A un signal donné, ils lâchent prise et

le pêcheur se trouve projeté au loin avec son frêle esquif par delà la barre infranchissable du ressac."[24]

Dans sa chasse au morse, il se montre un véritable physicien : "L'Esquimau qui tient un morse au bout de son harpon, se trouve aux prises avec le délicat problème de mécanique qui consiste à hisser hors de l'eau une masse pesant parfois plus d'une tonne, afin de l'amener à côté de lui sur la glace. Les machines que nous connaissons sont l'aboutissement, et les engins qu'il a inventés au cours des âges ne comportent rien qui ressemble à une roue. Mais cela ne l'empêche pas d'improviser deux trous dans la peau du morse et d'y attacher une courroie de cuir brut préalablement graissée, puis à quelque distance de là, il creuse un petit fossé en forme d'U. Il y fait passer sa courroie, qu'il repasse ensuite par les deux trous pratiqués dans la peau du morse. S'il ignore la théorie mécanique de la double poulie, du moins sait-il que, en tirant sur un bout de la courroie, il parviendra à extraire de l'eau le morse et à l'étendre sur la glace."[25]

Et le R.P. Jean-Philippe, O.M.I., porte le jugement suivant sur l'intelligence de l'Esquimau : "Mais si nous lui connaissons loyalement la place qui lui revient dans l'unité de la race humaine, son intelligence innée doit lui permettre de combler le fossé qui sépare nos deux cultures. Même à l'heure actuelle, les Blancs qui arrivent de la zone tempérée découvrent qu'en dépit de la complexité de leurs inventions et de leurs techniques, ils ont plus à apprendre de l'Esquimau qu'ils n'ont à lui enseigner."[35]

Comme nous le constaterons de suite, Intelligence et Barbarie ne s'excluent pas.

e) Exclusion de l'Esquimau

Il est facile de constater la différence entre l'Indien dont la civilisation s'est affinée au creuset des

Grands Lacs et celui qui doit en être exclu. La barbarie chez nos Indiens de l'Est, n'existe que dans la guerre tandis que chez les Esquimaux, elle fait partie de la vie courante.

"Malheur, parmi eux, écrit l'auteur de la Vie des Esquimaux, aux vieillards sans enfants, aux infirmes qui tombent à la charge de la tribu. Aux heures des épreuves, ils n'ont rien à attendre de leurs proches parents. Tant qu'il y a abondance de vivres, ils en ont leur part, parce qu'en ce cas on n'en refuse à qui que ce soit ; mais s'il survient une disette, nul ne se privera d'une bouchée de sa ration pour les empêcher de mourir de faim. Nul, pendant le cours de leur migration annuelle, ne cèdera une place sur son traîneau, au vieillard épuisé dans sa fatigue et succombant sur le sol glacé. Jamais de leur côté, les vieillards ne se plaignent de cette conduite : C'est la coutume. Ils ont agi de même dans leur jeunesse. Les malades n'ont droit, ni à plus de soins, ni à plus d'attentions. La femme veille aux besoins de son mari indisposé, parce qu'elle sait bien, que lui mort, elle se trouvera sans protection à la merci de tous... Le mari abandonne sa femme mourante pour aller à la pêche ; elle deviendra en son absence ce qu'elle pourra... Quant à leurs morts, ils se contentent de les couvrir d'un peu de neige, et si les chiens et les loups viennent à les dévorer, ils s'inquiètent beaucoup moins de cette circonstance que si ces mêmes animaux leur dérobaient un quartier de veau mari."[27]

"Un autre Esquimau, nommé Pékouia, dit le même auteur, étant mort à la même époque, les Anglais trouvèrent, quelques jours après, son corps à demi dévoré et traîné sur la neige par les chiens de la tribu, pas un de ses compatriotes n'ayant voulu prendre la peine de le recouvrir d'un peu de neige."

Sa veuve fut dépouillée de tout son avoir, et le Capitaine Lyon la trouva dans un état si déplorable qu'il l'emmena à bord de l'Hécla, d'où il ne la renvoya qu'après lui avoir fait don de vêtements chauds, de couvertures et d'autres objets qui décidèrent un Esquimau, beau-frère de cette infortunée, à la recevoir dans sa hutte. Cependant, dix jours plus tard, le Capitaine Parry, étant allé la visiter, la trouva de nouveau victime de cette sorte de droit de bris et de pillage qui naît chez beaucoup de peuples sauvages du renversement du foyer conjugal. Dépouillée de tout ce qu'elle avait reçu des Anglais, abandonnée de tous les siens, elle râlait dans une hutte, sans provisions et sans feu. Il la fit transporter à bord de la Fury, où quelque soin qu'on lui prodiguât, elle expira le surlendemain. L'autopsie de son corps prouva qu'elle était morte de faim."[28]

Point n'est besoin de dire que si l'Esquimau traite ainsi ses parents, sa Barbarie existe aussi envers les animaux : le fouet esquimau en est une première preuve : "Le fouet esquimau est un instrument formidable à côté duquel le Knout de la Russie est un jeu d'enfant. Un bon fouet a une longueur de dix à douze brasses et il est attaché à un manche de cinq à six pouces. Pour les personnes qui ne sont pas accoutumées à le faire jouer dès l'enfance, il constitue un embarras sérieux à cause de sa longueur ; mais dans les mains d'un Esquimau ou d'un homme élevé sur les côtes du Labrador, il devient une arme puissante. Le bout du fouet va choisir à quarante ou cinquante pieds le chien paresseux ou grognard ; le claquement produit un son si éclatant que l'animal le plus endormi en trépigne d'épouvante. Un seul coup appliqué à une grande portée couperait un chien en deux."[29] Plusieurs autres ont affirmé que le chien n'avait pas été domestiqué par nos Indiens, mais qu'il avait traversé,

avec les hordes envahissantes par le Détroit de Behring — il y a quelque vingt mille ans.

Il est hors de doute, croyons-nous, qu'on ne peut rejeter l'hypothèse de ceux qui affirment qu'il a été domestiqué par nos Indiens — à partir du loup. L'auteur de "La Vie des Esquimaux" nous apprend comment l'Esquimau s'y prend pour domestiquer le loup et s'en faire une bête de trait, et ce, avec une brutalité presque révoltante : "Quand un trappeur emporte chez lui de jeunes louveteaux, il les nourrit (pendant 4 mois). Quand les loups ont quatre mois, les opérations commencent, le chasseur leur arrose les pattes d'eau chaude et les y laisse après les avoir attachées. Cela amollit leurs griffes, mais leur cause déjà une grande douleur. Lorsque cette première série d'opérations prend fin et que l'homme les laisse tranquilles, ils les caressent et lui lèchent les mains. Puis on leur met dans la gueule un morceau de bois et on attache solidement les mâchoires et le chasseur se met à leur arracher les ongles des pattes. C'est une véritable torture et le loup hurle de douleur et mord de toutes ses forces dans le morceau de bois qu'il a dans la gueule. Lorsque les griffes sont arrachées, le chasseur lui enduit les pattes de vaseline mêlée de phénol. Les plaies vives sont douloureuses pendant quelques jours ; après une semaine elles se cicatrisent. Quand ils sont guéris, on les laisse en paix pendant quelque temps pour les laisser se remettre de cette torture."

"Moins de deux mois après arrive le vétérinaire esquimau. Son ouvrage est le plus terrible travail de bourerau que j'aie jamais vu. Il assomme le loup d'un coup sur la tête, lui arrache de la gueule les incisives, lui lime d'autres dents, lui casse les dernières. Enfin, il le châtre. Un homme au coeur sensible ne pourrait pas assister à cette barbarie et serait malade de pitié bien que cela se fasse sur une

bête féroce. A ce moment-là, il n'y a plus de danger et le loup cesse d'être un loup. Dès qu'il s'est remis de ses souffrances, on l'attèle à un traineau et on lui apprend à tirer, durant un mois. Après ce délai, il est devenu si habile qu'on peut lui faire confiance même au milieu de la plus forte tempête, car un attelage de ce genre conduira son maître à destination par les pires intempéries. Les loups apprivoisés sont d'une résistance inouie et conviennent tout à fait pour circuler sur l'Océan Glacial. Telle est l'origine des chiens-loups, dont il est beaucoup question dans les romans composés par ceux des écrivains américains qui connaissent bien les déserts canadiens."[30]

Même en plein vingtième siècle, l'Esquimau n'a pas changé et il est aussi cruel que jadis. J.-E.-T. Lavoie qui accompagna le Capitaine Bernier dans son voyage au Grand Nord écrit : "Trois des chiens de Monkey Shaw ayant coupé leurs attelages pendant la nuit, il leur administra une correction cruelle autant qu'originale. Après les avoir ligotés de manière à leur tenir la gueule ouverte, il leur cassa les dents canines avec un hache."[31]

Voilà pourquoi il ne peut être question de l'Esquimau à notre dernier chapitre.

Quelques-uns diront peut-être que l'Esquimau est presqu'un nouvel arrivant en Amérique du Nord, si on le compare avec nos Indiens de l'Est, et qu'il n'a pas eu le facteur temps pour se civiliser. Nous devons rétorquer que si l'Esquimau est resté véritablement barbare, c'est que la Civilisation, qui s'est déversée sur le Grand Fleuve et a poussé en profondeur, n'a pu l'atteindre, sinon, comment expliquer que dans l'autre Amérique, les Indiens de la Patagonie et de la Terre de Feu — d'une époque migratoire bien antérieure à celle de nos Indiens de l'Est — sont restés quand même barbares dans toute la force du mot ? Pourquoi ? Tout simplement

parce que là aussi, la Civilisation de l'Amérique centrale, n'a pas eu un rayonnement en profondeur assez puissant pour les atteindre et les affiner.

---

(1) Ringuet, p. 92.
(2) P. Lafiteau, vol. 1, p. 426.
(3) Sagard, vol. 2, p. 328.
(4) P. Lafiteau, vol. 1, p. 429.
(5) Nouvelle Relation, p. 170.
(6) " " p. 184.
(7) P. Lafiteau, vol. 1, p. 437.
(8) Relation des Jésuites, 1666-67, p. 56.
(9) La Vie des Esquimaux, p. 158.
(10) Sagard, vol. 1, préface, p. XXI$.
(11) Relation des Jésuites, 1939, p. 194.
(12) André Rigaud, les Annales, 1924, p. 582.
(13) E. Z. Massicotte, Bulletin des Recherches Historiques, 1934, pp. 360 et suivantes.
(14) Boswell, p. 149.
(15) F. X. Cohen, p. 187
(16) " " " p. 179.
(17) How the World is fed, William Joseph Showalter, The National Geo. Mag., 1916, p. 35
(18) Boswell, p. 157.
(19) F. X. Cohen, p. 188.
(20) Showalter, p. 47.
(21) "Constellation", M. Roche, avril 1953, pp. 79-80.
(22) Surhommes du Grand Nord, P. Jean Philippe, O.M.I., Sélection du Reader Digest, octobre 1950, p. 51.
(23 et (25) Surhommes du Grand Nord, P. Jean Philippe, O.M.I., Sélection du Reader Digest, octobre 1950, p. 52.
(24) Edward Weyer, L'ingénieux Esquimau, p. 113.
(25) Voir 23.
(26) P. Jean-Philippe, p. 52.
(27) Les Esquimaux, N. N., l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, 1869, p. 356.
(28) Les Esquimaux, N. N., l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, 1869, p. 357.
(29) Rapport sur les Missions du diocèse de Québec, no 13, Abeille, 1859, no 24.
(30) La Vie des Esquimaux, pp. 77-78.
(32) Dans les Régions Arctiques, La Nouvelle France, J. E. T. Lavoie, I. C., p. 369.

CHAPITRE IV

TADOUSSAC - ACADIE - QUÉBEC

Dans "La Famine chez le Blanc", nous avons relevé les principales famines de 1599 à 1851.

De 1599, jusqu'à la prise par les Kirks — 1629, il y a une page de l'histoire du Canada français, tout à fait ignorée, que nous allons tenter de reconstituer.

A Tadoussac en 1599, les hivernants, comme nous l'avons constaté, "se trouvèrent réduits en de grandes nécessités et contraints de s'abandonner aux Sauvages qui *charitablement les retirèrent* avec eux." Et c'est Champlain qui nous a appris que la cause en était "la paresse et la fainéantise avec les maladies qui les surprirent."

En Acadie, on relève tout d'abord, que les Indigènes leur enseignèrent "de bonnes racines qu'on appelle "chiquebi", puis, "selon leur bon naturel" firent des feux pour les aviser que le hareng était arrivé.

Pendant que le groupe d'Acadie est dans la famine, "le cuisinier dérobait une partie de la portion des autres, et tel criait à la faim qui avait abondance de pain et de chair dans sa cellule... Ceux qui portaient le blé au moulin, de quinze boisseaux n'en donnaient que douze au lieu de dix huit", et les Rochelois donnèrent "des barils de pain gasté pour du bon."

Toujours en Acadie, le P. Biard nous a appris : "car ayant avec soy vingt et trois personnes sans provisions suffisantes pour les nourrir, il avait été contraint d'en congédier aucune pour s'en aller avec les Sauvages vivre avec eux, aux autres, le pain avait manqué six ou sept semaines durant, et sans l'assistance de ces mêmes Sauvages, je ne scay si tout ne leur eust misérablement failly."

En un mot, nous avons admis que dans la famine de Tadoussac et d'Acadie, c'était le monde renversé et les plus barbares n'ont pas été ceux qu'on aurait pu croire.

Et que faut-il penser des famines de Québec de 1617 à 1629, dont la résultante aurait pu être catastrophique pour tout le Canada français ?

Dès 1617, "on ne savait plus que manger", on regardait l'anguille donnée par les indigènes "comme viande envoyée du ciel" ; heureusement les Montagnais tuèrent "plusieurs élans, desquels ils en dédièrent un pour nos pauvres religieux de Québec."

En l'hiver 1621-22, "les Sauvages nous assistèrent de quelques élans qui nous fit grand bien." En 1623, "les Sauvages nous donnèrent un peu d'élan" ; en 1626, la situation n'est pas rose, "estant réduits à manger du migan comme les Sauvages ; en 1628, aucun ravitaillement de France, "quelques Sauvages nous aidèrent de quelques élans."

Les gens que Champlain envoya à la chasse, "ne furent pas si honnêtes que ces peuples, car ayant pris un élan très puissant, ils s'amusèrent à le dévorer comme loups ravissants, sans nous en faire quelque part que d'environ 20 livres."

A l'aurore de 1629, la situation est excessivement critique à Québec, et Champlain prit des résolutions d'une gravité exceptionnelle, que nous citons textuellement : "Je pris résolution que si nous n'avions pas de vaisseaux à la fin de juin et que l'Anglais vint

comme il s'était promis, nous voyant de tout hors d'espérance de secours, de rechercher la meilleure composition que je pourrais, d'autant qu'ils nous eussent fait faveur de nous repasser et avoir compassion de nos misères, car autrement nous ne pourrions subsister."

"La seconde résolution était, en cas que nous n'eussions aucuns vaisseaux, de faire accomoder une petite barque du port de sept à huit tonneaux, qui était restée à Québec parce qu'elle ne valait rien qu'à brûler. Cette nécessité nous fit résoudre à luy donner un radoub pour s'en pouvoir servir, comme je fis y commencer le premier de mars et dans ycelle barque y mettre le plus de mon monde que l'on pourrait, y mettant quelque pelleterie et aller à Gaspy, Miscou et autres lieux vers le nord, pour trouver passage dans des vaisseaux qui viennent faire pesche de poisson et payer leur passage en pelleterie et ainsi la barque pourrait faire deux voyages partant d'heure, ce qui devait être le premier voyage le 10 de juillet et ainsi décharger l'habitation d'un nombre et en retenir suivant la quantité de grains que l'on eut pu recueillir tant au désert d'Hebert comme celui des Pères qui devaient être ensemencés au printemps ; qui avaient réservé des grains et légumes pour cet effet. Mais tout le mal que je prévoyais en cette affaire était de *pouvoir vivre attendant le mois d'août*, pour faire la cueillette des grains ; car *il fallait avoi de quoi passer trois ou quatre mois, — ou mourir* : notre secours bien que misérable, était d'aller chercher des herbes et racines, et vaguer à la pesche de poisson attendant le temps de nous voir plus à notre aise ; et, s'il eut été impossible de redonner le radoub à la barque, comme l'on pensait au commencement, c'était d'amener avec moi 50 ou 60 personnes, et m'en aller à la guerre avec les Sauvages qui nous eussent guidés aux Iroquois et forcer un de leurs villages, *ou mourir en la peine, pour avoir*

des bleds, et là nous y fortifier en y passant *le reste de l'été, de l'automne et l'hyver* plutôt que *mourir de faim* les uns pour les autres à l'habitation, où nous eussions attendu nouvelle au printemps de ceux de Québec... Voilà les Résolutions que j'avais prises si Dieu ne nous assistait de *secours plus favorables.*"[1]

Les Résolutions que Champlain vient de prendre sont d'une gravité exceptionnelle : 1o : Si l'Anglais vient, abandon du pays. 2o : Partir pour la grande majorité et ne laisser que quelques hommes à Québec ; 3o : Partir en guerre, avec 50 ou 60 hommes, chez les Iroquois, pour y passer l'été, l'automne et l'hiver, et ne laisser à Québec que quelques personnes.

Il est vrai, comme nous l'avons vu précédemment, qu'en 1564, la garnison française en Floride, dut avoir la guerre avec les Sauvages "pour avoir de quoy se substanter" ; mais partir en guerre avec 50 ou 60 hommes, contre les cruels et puissants Iroquois était chose si risquée que cette résolution fut abandonnée, d'autant plus que les munitions se faisaient rares.

La seconde solution comportait aussi un risque fort grand : laisser à Québec quelques hommes, et s'embarquer sur les bateaux de pêche vers la France. Un simple parti guerrier Iroquois, risquait d'annihiler ce dernier vestige français du Canada. Si par après, l'Anglais était venu, comme il l'a fait — il se serait implanté à Québec où toute trace française aurait disparu, il se serait emparé d'un simple coin de terre abandonné et *le traité de St-Germain en Laye n'aurait pas eu à retourner à la France le Canada.*

C'est sans aucun doute pourquoi cette seconde résolution fut aussi rejetée.

Il fallait donc à Champlain tenir coûte que coûte mais le mystère du Sphynx au Rocher de Québec, était "de pouvoir vivre en attendant le mois d'août !"

Qui a permis à Champlain et à ses compagnons de s'agripper, faméliques mais vivants quand même, au Rocher de Québec durant les 4 derniers mois qui ont précédé la Capitulation si ce n'est l'Indien, qui par sa science botanique a réussi à nourrir ces personnes de racines sauvages. Qui lui aurait permis de tenir encore devant le spectre de la famine, jusqu'au printemps de 1630, si ce n'est encore l'Indien, qui par son Hospitalité avait déjà commencé à absorber parmi les siens pour les y nourrir une partie des compagnons de Champlain et était prêt à en hospitaliser jusqu'à concurrence de soixante pour le nourrir et loger.

Kirk a passé bien proche de trouver Québec abandonné et c'est l'Indien qui a su percer le mystère du Sphynx et résoudre en notre faveur le grave problème de l'avenir du Canada français qui s'est joué durant ces quatre derniers mois.

Qui nous en a parlé jusqu'à ce jour ? Personne.

(1) Voyages de Champlain, vol. IV, pages 189 et suivantes.

ÉPILOGUE

Reportons-nous, si vous le voulez bien, au texte du P. LeJeune, le premier que nous avons cité dans ce travail : "J'ai remarqué, qu'après avoir vu quelque action commune à deux ou trois sauvages, on l'attribue incontinent à toute la nation. L'argument qui se fait du dénombrement des parties est fautif s'il ne les comprend toutes ou la plus grande partie. Ajoutez qu'il y a quantité de peuples en ces contrées qui conviennent en plusieurs choses et diffèrent en plusieurs autres ; si bien quand on dit que les Sauvages ont coutume de faire quelque action, cela peut être vray d'une nation et non pas de l'autre. Le temps est le père de la vérité."

Ce texte comportait bien le doute sur l'exactitude des jugements des missionnaires sur l'Indien ; et nous avons vu que ce doute nous a conduits à la certitude et que ces jugements bien que vrais ne représentaient pas pour la majeure partie le véritable for intérieur de l'Indien, mais bien un état temporaire ou local. Quant à la dernière phrase : "Le temps est le père de la vérité", ces paroles étaient presque prophétiques, puisqu'avec les facteurs Temps et Espace, nous avons réussi à déceler ce qu'était réellement l'Indien au siècle d'Or.

Que voulait-on qu'il devint ?

Le but des missionnaires et des dirigeants peut se résumer en ces mots : évangéliser et civiliser.

L'évangélisation des Indiens, bien qu'entravée gravement par les garnisons, les voyageurs et les traiteurs, n'a été que l'éternelle lutte du bien et du mal, de laquelle la Croix sort toujours victorieuse ; et la victoire fut d'autant plus facile, en dehors des rou-

tes maritimes, que le for intérieur de l'Indien était sain, et se rapprochait étrangement des préceptes évangéliques comme nous l'avons constaté.

On voulait aussi le gagner à la civilisation blanche et, sur ce point, il s'est montré d'une "irréductibilité foncière."

Les causes de cet échec sont multiples : les unes lointaines, les autres, locales.

Les causes lointaines se résument en ce mot : l'Europe. Si on a reproché à l'Indien d'être superbe, la gente instruite d'Europe au XVIIe siècle, nous semble bien posséder envers tout ce qui est américain, une carapace d'orgueil qui frise l'ignorance, et elle fut loin d'entrevoir toute la révolution économique que la simple pomme de terre fera subir à l'Europe, au siècle suivant, et ce, tel que nous l'avons appris. "L'une des instructions de la reine Isabelle à ses agents qui cherchaient à civiliser les Sauvages, en 1503, fut : "Ils ne se baigneront pas aussi fréquemment que par le passé." Moins de 200 ans avant ce jour, c'était un délit à Boston que de prendre un bain à moins que prescrit par un médecin.[1] Et pourtant, dit encore le professeur Cohen "Nous devons rappeler que l'Europe que laissa Colomb derrière lui, comme il faisait route vers un nouveau monde, était à bien des points de vue, moins civilisée que les terres qui s'étendaient devant lui. Politiquement, il n'y avait rien dans les royaumes et empires de l'Europe aux 15e et 16e siècles pour égaler la constitution démocratique de la Confédération des Iroquois, avec ses mesures initiatives, référendum et rappel, et son suffrage pour femmes, aussi bien que pour les hommes. Socialement, il n'y avait dans le Vieux Monde, aucun système de pension aux vieillards, de bénéfices d'incapacité et d'assurance-chômage comparable au système des Incas."[2]

Parlant de la pomme de terre, Sulte écrit : "Aux environs de l'année 1600... la science jeta les yeux sur ces tubercules, puis elle les repoussa avec mépris, les condamna, n'en voulut plus entendre parler. On lui attribuait des propriétés nuisibles. Ce n'était fait que pour les Sauvages."

"Le poivre, le sucre, le chocolat, le thé, la moutarde, la canelle, ne furent pas mieux reçus vers le même temps. Les "Indes d'Amérique" passaient pour être la source de productions infernales auxquelles des Chrétiens ne devaient pas toucher. Cette opinion allait de pair avec celle qui condamnait l'usage des fourchettes de table — attendu que la nature nous a munis de dix doigts fort adroitement agencés pour vider les plats. Madame de Sévigné se moquait du café et disait qu'il passerait comme tous les caprices de la mode."(3)

Si l'on ajoute à cela toute l'Histoire du Mexique, dont les premiers missionnaires firent un autodafé des livres où elle était contenue, — on peut dire, que de très à bonne heure au dix-septième siècle, l'opinion européenne était formée entièrement hostile à tout ce qui était américain.

Ajoutons à tout ceci, la diffusion des Relations des Jésuites, decrivant l'Indien — tel qu'on le voyait sur les rives du St-Laurent, i.e., dans cette période temporaire où ses défauts avaient été décuplés par le voisinage toxique de l'Etranger — comme cette phrase du P. LeJeune, par exemple, dans laquelle il dit : "leur âme est un sol très bon de sa nature mais chargé de toutes les malices qu'une terre délaissée depuis la naissance du monde peut porter ;"(4) tout cela créa chez l'Européen une idée préconçue contre l'Indien et on le considérait presque en certains milieux — sans le connaître — comme vivant presque comme une bête.

Avant de protester sur une affirmation aussi grave, qu'on veuille bien écouter le P. LeJeune, qui se

croit en conscience dès 1636, de corriger l'opinion européenne : "Je prétends..., seulement les tirer *de la condition des bêtes, où l'opinion de quelques-uns les a réduits, leur donner rang parmi les hommes* et faire paraître qu'il y a même parmi eux quelque espèce de vie politique et civile."(5)

Point n'est surprenant alors que les préjugés contre l'Indien prirent profondément racine dans tous les rangs de la société européenne. Il est alors logique, que même du Palais de Versailles viendront des ordres aussi brutaux que celui de Louis XIV au Marquis de la Barre : "ces Sauvages qui sont forts et robustes serviront utilement sur mes galères. Je veux que vous fassiez *tout ce qu'il sera possible pour en faire un grand nombre de prisonniers de guerre.*"

L'infâme trahison de Denonville en fut l'interprétation ! C'est donc dire que ceux qui nous arriveront d'Europe auront des idées préconçues contre l'Indien et ils ne seront enclins qu'à fort peu de considération pour lui. Ils poseront des actes qui scelleront, pour des siècles, leur irréductibilité à la civilisation blanche — et ce, dans les causes locales qu'il nous reste à énumérer.

L'alliance Franco-Indienne de 1603 et les premiers coups de feu contre les Iroquois, nous mirent tout d'abord toute la Confédération Iroquoise à dos. Cette déclaration de guerre, sans aucune provocation, de laquelle on s'attendait sans doute, à un effet psychologique très grand — vu l'apparition de l'arquebuse — n'eut pas du tout l'effet espéré. La première panique passée, l'Iroquois relève le défi ; et pendant une très grande partie du XVIIe siècle, le contact du Blanc et de l'Iroquois sera impossible à cause de l'état de guerre — et la civilisation et l'évangélisation en souffriront toutes deux.

Les Hurons, Algonquins et Montagnais iront de déception en déception, avec leur nouvel allié : le

Blanc. En Acadie, sans doute pour aider la civilisation et l'évangélisation, certains leur montreront des blasphèmes exécrables ; on apprendra au Micmac à mentir et à voler, et ce dernier "est fort mal édifié, lorsqu'un fol français ose se jouer de leur femme."

Quant aux nations indiennes limitrophes aux voies maritimes, elles ont souffert de la fièvre des fourrures, commencée peu après Cartier ; et nous avons appris comment les choses se passaient dans un pays où il n'y a ni gouvernement, ni police : anarchie, tyrannie et brigandage. Lors de l'arrivée de l'Européen en 1608, avec ses préjugés contre l'Indien, il trouvera chez ces peuples riverains tous les germes de la peine du tallion, prêts à se développer à leur tour en une irréductibilité foncière envers la civilisation blanche.

La tentative de "domination" commencée par Champlain, lors de son mouvement d'ingérence dans la nomination du Chef Miristou, fut dans cet ordre d'idée, comme l'amorçage d'une explosion nucléaire à chaîne : l'Indien avait ses coutumes respectées depuis des siècles, mais qu'aucune loi n'était venu concrétiser. Son allié, au nom de la Civilisation, apporta ses propres lois et chambranlera toute la structure sociale et l'équilibre de vie indienne — et y substituera une véritable anarchie.

La mise en force du droit de propriété créera tout d'abord une première mesure vexatoire dans la délimitation des territoires de chasse. A mesure que le Blanc agrandira ses propriétés, les territoires devront reculer leurs limites. Puis avec le temps, l'Indien comprendra que le tout est la propriété de la Couronne et il se verra délimiter certains territoires pour chaque nation ou tribu.

Les traités avec les Indiens se multipliaient et pour donner certaines formes légales, pour l'achat de certains droits, on imaginera pour ces Nations un Conseil Exécutif, qui en réalité n'existait pas : "L'idée

d'une organisation légale comme exécutif était complètement étrangère à ces Indiens, mais fut stimulée par le colon à cause de l'aide qu'il apportait dans les affaires de transactions particulièrement en rapport à la vente de terres."(6)

Chez nos voisins, l'obtention de territoires indiens, comme nous l'avons constaté, s'est faite parfois — pour employer une expression qui leur est chère — "either by hook or by crook."

Souvenons-nous bien de Peter Minuit, qui acheta l'île Manhattan pour une valeur de $24.00 ; de cet autre qui obtint le territoire du Rhode Island pour une paire de lunettes et de l'astucieux Sir William Johnson qui s'accapara, pour un songe, d'une vaste étendue de terres fertiles et bien situées" et ce, contre son riche habit !

Doit-on passer sous silence la question des Réserves ? Celle de Black Hills aux Etats-Unis, qu'on voulut ravoir — après qu'on y eut découvert de l'or et le New York Herald — qui réclamait dans cette affaire, ni plus ni moins — la tête du dernier Peau-Rouge !

Au Canada, la question territoriale Indienne, n'a pas été en meilleure posture, pendant longtemps. Et nous avons vu que Restigouche, en 1824, une adjudication qui retrancha étrangement de la dite Réserve. Bécancourt n'eut-il pas le même sort ? Et ce qui est plus, c'est qu'en 1812, nos vaillants Abénaquis, qui avaient combattu à la frontière pour nous, durent au retour prendre les armes pour reprendre possession *d'une partie seulement* de leur Réserve que les colons avaient divisée par lots et possédaient — sans *même leur réserver un coin de terre pour se retirer.*

Et pourtant ce territoire leur avait bel et bien été donné *par contrat notarié !*

La question territoriale fut loin d'être la seule mesure vexatoire que durent subir les Indiens de la

part de leur ancien allié — et l'Iroquoisie de la part de son ancien ennemi, et elles se succèdent à un rythme effarant : dès 1610, en Acadie, c'est un capitaine sauvage qui se plaint qu'on a ravi sa femme et qu'on en abusait ; dès 1616, la "maudite incontinence" d'un certain Basque avait fait éclater la guerre avec les Excommininquois de la Côte Nord ; puis apparaît le trafic de la boisson : "L'une des hontes de la civilisation chrétienne, le péché mortel des colonisateurs blancs" : Miskou, Trois-Rivières et les pays d'en haut ; apparut encore l'avarice insatiable des Français lorsqu'il s'agit de fourrures.

Et dans ce domaine, il ne faut pas oublier "les Hespagnols qui ont violé les sépultures des Indiens du Pérou (chose qui nous a révolté) *ni même ceux des nôtres, qui ont fait de même, quant à avoir pris les peaux de castor en notre Nouvelle-France*", nous dit Lescarbot.[7]

Or, les nôtres, en profanant une sépulture indienne, ne savaient certainement pas quels reproches éternels ils s'attiraient de la part des indigènes, car le respect des morts chez l'Indien, est presqu'un dogme de foi. Les autorités des Chemins de Fer Nationaux en savent quelque chose, car, il y a trente ans, lorsqu'il s'agit de prolonger leur chemin de fer de Roberval à la Rivière Ticouapé — le tracé passait exactement au milieu du cimetière montagnais de la Pointe Bleue. Il fallut des mois et des mois de pourparlers et ce n'est que grâce à la parole magique de leur missionnaire, un oblat, qu'ils consentirent enfin au déplacement de leur cimetière.

Nous faudra-t-il parler de tous les crimes de Michillimachinac ?

Les mesures vexatoires sont devenues criminelles et elles se succèdent sans arrêt : c'est la trahison de Denonville — que l'Iroquois vengera dans le sang ; c'est la "tyrannie d'un Commandant français" qui cause, au loin, la révolte des Natchez ; et c'est chez

cette même nation que le Français inaugure en Amérique du Nord la première déportation même des femmes et des enfants ; c'est le vol au nord-ouest, au comptoir de la Compagnie de la Baie d'Hudson — dans ses ventes frauduleuses avec l'Indien ; c'est la tentative "par des officiers qui n'y ont même pas pris part" de s'attribuer la gloire de la bataille de Beaver Dam, succès remporté par les Indiens seuls ; c'est l'état sauvage d'esclavage dans lequel on le tient, lorsqu'en 1750 à Tadoussac, il doit travailler au déchargement des bateaux pour sa nourriture seulement !

Et faut-il être surpris, après tout cela, que pendant des siècles, il se soit rebiffé à accepter une civilisation qui le traitait comme un véritable esclave.

La simple logique nous apprend, que s'il est resté d'une irréductibilité foncière à la civilisation blanche, la cause en est à cette civilisation même, qui a développé chez lui les germes d'antipathie qui se trouvaient déjà chez lui dès 1608. Et nous l'avons appris précédemment : "c'est le Blanc qui a toujours l'habitude de parler du droit, qui se réclame sans cesse des lois, mais qui en réalité répand l'injustice et institue, partout où il va, l'esclavage au lieu de la justice. Il considère que lui seul est un homme libre, que tous les autres sont au monde pour lui obéir et servir."

Pour connaître exactement *ce qu'est devenu l'Indien* il nous faut maintenant jeter un coup d'oeil rapide sur les conquêtes pacifiques et sur l'irréductibilité du Blanc, pendant trois siècles à quitter ses préjugés contre l'Indien.

Ces conquêtes pacifiques ne sont rien autres que les décalages du Rouge au Blanc, et qu'on nous permette d'attirer votre attention sur le fait que ce qu'on enlève à l'un enrichit le patrimoine de l'autre, tend à stabiliser l'un et à plonger l'autre vers le chaos ; résumons-les : C'est la moulée de vers pour la toilette

des bébés ; le sac à mousse du Nord, par la transformation duquel le Blanc aura le sac de couchage ; ce sera le site des villages et la construction des enceintes fortifiées, puis le tambour canadien ; la corvée, d'obligatoire qu'elle était en France deviendra bénévole comme celle de l'Indien ; l'Européen en guerre se construira même un iglou en hiver comme bivouac ; on adoptera les mocassins, qu'on transformera en souliers de boeufs ou en bottes sauvages ; les mitasses deviendront les guêtres de fourrures, la robe, le capot et la tunique, les vestons ; les parkas subiront des transformations mais passeront au Blanc ; le tir à l'arc réapparaît de nos jours et comme jeu et comme arme de chasse ; le jeu de crosse, le jeu du mât, la balle au panier deviendront nos jeux ; les divers modes d'aménagement des cheveux passeront au Blanc comme celle de porter des bracelets aux chevilles et d'aller tête nue ; tout l'artisanat indien subira un décalage vers le Blanc — et les gens de Trois-Rivières vendront même ces produits à Londres : l'agriculteur ensemencera au croissant de la lune selon la méthode indienne, il se servira de coquillages comme engrais calcaire, de poisson et l'engrais potassique deviendra pour lui une véritable industrie, puisqu'au milieu du XIXe siècle, nous fournirons les 4/5 de la potasse d'Amérique ; le caveau à légumes indien deviendra nôtre ; les tourelles à grain des Tsonnontouans se transformeront chez le Blanc en silos et en élévateur à grains le "plant improvement" des temps préhistoriques sera redécouvert par le Blanc qui lui aussi fera la déshydratation des légumes comme le Péruvien savait le faire ; toute l'industrie indienne du ménage : chaudière d'écorce, tonne d'écorce, cassots, mortier de bois pour piler les céréales, passeront au Blanc ; le pémican orientera le Blanc vers les viandes liquéfiées ; la marque d'un territoire de chasse servira au piquetage d'un territoire minier ; les pêches de fascines, la pêche au leurre, la pêche aux

petits poissons des chenaux — tout cela ira encore au Blanc ; la confection des canots d'écorce, des raquettes, des traînes et toutes les méthodes de voyages en forêt, comme l'orientation, le campement, les caches, etc., tout cela deviendra l'apanage du Blanc; le peu de commerce qu'il exerçait lui sera enlevé ; mollusques, sucre d'érable et riz canadien lui seront ôtés ; l'usage du chanvre, le commerce et la culture du tabac, la confection des teintures et du wampum prendront le même chemin ; le blé d'Inde sous toutes ses formes : farine, blé d'Inde lessivé, pralines, blé fleure (toasted Corn Flakes), sirop de blé d'Inde et succotash passeront encore au Blanc ; il s'accaparera encore de la mode des viandes désossées, de la science des racinages comestibles et des divers huiles : la médecine indienne passera pour une partie à la médecine populaire, d'autres s'acharneront à en pénétrer les secrets — ce qui permettra de remarquables travaux dans les Mémoires de Mathématiques et de Physique de l'Académie des Sciences, tandis qu'une dernière partie restera à l'Indien, laquelle il ne mettra à jour qu'accidentellement comme le Poglus ; au domaine de la guerre, on fera nôtre la tactique indienne et les plus glorieuses pages de notre Histoire nous raconteront les hauts faits d'armes de nos ancêtres gagnés selon cette tactique : l'embuscade ; enfin, dans un domaine supérieur, le Blanc copiera — tant aux Etats-Unis qu'au Canada, pour sa forme de gouvernement celle de la confédération iroquoise, ce qu'une partie de l'Europe tente présentement aussi de faire : les Etats-Unis d'Europe !

Après de tels décalages, il ne restait à l'Indien que la chasse en forêt : et voilà que comme complément au traiteur, apparaîtra le trappeur blanc qu'aucune solitude n'effraiera. Le trappeur blanc ! Avec ses armes à feu, ses pièges, ses poisons, fera concurrence au chasseur indien — et tant que les lois ne lui fixeront un territoire bien délimité, il disputera à

l'Indien les fourrures jusque "dans les plus plantureux réservoirs de fourrures" du Grand Nord.

Chez l'Indien sédentaire, il y a donc, dans son organisation sociale, un principe d'équilibre qu'on a rompu : "Chaque famille huronne-iroquoise, nous dit Léon Gérin, dépend pour sa subsistance, à la fois du groupe des hommes livré à la chasse et du groupe des femmes appliqué à la culture ; il s'ensuit que le *maintien de l'équilibre entre ces deux groupes devenait un sujet de grave préoccupation.*"(8)

Chez le nomade, "la chasse et la pêche, nous dit le P. Lafiteau, sont pour lui des plus ordinaires, *parce qu'ils lui sont les plus nécessaires à la vie* et qu'il en retire la *plus grande partie des choses qu'il lui faut pour son entretien : les viandes dont il se nourrit, les habits dont il se couvre, les huiles dont il se graisse et les pelleteries dont il fait commerce. Les peuples errants ne vivent persque que de chair et de poisson.*"(9)

Trois siècles et demi durant, le Blanc s'est donc acharné à détruire tout l'équilibre social de l'Indien: artisanat, industrie et commerce. Notre trappeur a même poussé la concurrence jusque dans les forêts les plus reculées avec des armes des mieux conditionnées et nous l'avons fait travailler simplement pour sa nourriture. Tous nos actes l'ont confirmé dans son concept d'infériorité et l'Indien d'aujourd'hui n'a pas plus évolué au point de vue civilisation que celui de 1608, il est demeuré un Grand Enfant.

Si l'Indien d'aujourd'hui est toujours un Grand Enfant, s'il n'a pas abandonné son concept d'infériorité — nous devons cependant aussi admettre, que nous aussi, pendant trois siècles et demi nous avons cultivé avec soin les préjugés que nos premiers Français nous ont apportés d'Europe. Pour le Blanc d'aujourd'hui, Indien et Barbarie sont toujours synonymes — et ce, bien que le Blanc lui-même, le surpasse de beaucoup, de nos jours, avec le génocide ;

qu'aucun barbare d'aucun siècle n'a jamais eu à l'esprit.

Trop de nos littérateurs, se sentant des fourmillements aux doigts, se sont empressés de jeter un coup d'oeil rapide sur les divers jugements contradictoires des missionnaires à la Relation des Jésuites, ont accepté d'emblée les uns et nous ont laissé, dans un style presque parfait, des extraits qui sont un véritable défi à la vérité.

On nous l'a chanté sous tous les tons, même pour nos Indiens de l'Est, que "s'amuser, manger, boire, s'adonner à tous les bas instincts, vivre en un mot de la vie des sens affranchie de toute règle, tel est l'idéal des peuples sauvages". Oui ! telle serait bien la description de l'Indien sous l'influence des boissons enivrantes et dans le voisinage toxique du Blanc — comme à Michillimachinac, par exemple ; mais ce qui est temporaire et accidentel est loin de sa vie régulière ; les témoignages d'un Père Biard, d'un Père Lafiteau, d'un Père LeClercq — que nous avons compilés ensemble ; ce que nous avons vu chez les Indiens d'Acadie, chez les Papinachois, chez les Attigamègues et chez les tribus des Ours ; les femmes que nous avons rencontrées en plusieurs tribus avec le nez coupé ; en un mot, tout ce que nous avons appris démontre le contraire chez l'Indien lorsqu'il est hors de l'influence néfaste du Blanc.

Affirmer comme on l'a fait que la polygamie est la pratique du plus grand nombre — est foncièrement faux.

Si chez les Hurons maris et femmes se séparent à l'amiable pour former d'autres unions, au moins qu'on nous en donne la raison : parfois les mésententes, le plus souvent l'absence d'enfants.

Les femmes sont des servantes, *de vrais mulets de charge* a-t-on écrit bien souvent, aux hommes, la chasse, la pêche, la guerre, la traite, aux femmes le soin du ménage : chercher l'eau et le bois, préparer

les conserves de viandes et de poissons, confectionner les vêtements, fabriquer les filets de pêche, les nattes, semer et moissonner, porter de très lourds fardeaux, etc.

Après une telle énumération, plusieurs ont écrit que les femmes avaient *les plus durs travaux !*

Il faut être naif pour comparer tous ces travaux des femmes, les qualifier "les plus durs travaux", et faire la comparaison avec ceux de l'Indien : la chasse, la pêche, la guerre et la traite !

Ou bien il y a ignorance au profit de la littérature ou une malignité des plus calculée.

Les historiens des Etats-Unis en reviennent de cette rengaine : "Les femmes indiennes ont été décrites "femmes de peine, bêtes de somme, et comme étant virtuellement esclaves de leurs maris. Leur existence a été décrite comme une ronde continuelle de travaux physiques à s'éreinter, de grossesses et à servir et se soumettre à tous les caprices de leurs maris. Un tel tableau n'est pas du tout caractéristique."(10)

La Relation de 1720 n'est pas plus d'accord avec de telles affirmations : "l'homme se réserve toujours ce qu'il y a de plus pénible pour lui, et laisse à sa femme et à ses enfants ce qu'il y a de moins fatiguant jusqu'à se priver pour eux de son nécessaire dans des temps de disette ; avec cette distinction toutefois qu'il est servi et mange toujours le premier."(11)

Quelques-uns diront peut-être que cette dernière citation ne se rapporte qu'aux Montagnais, nous retorquerons par une citation plus claire du P. Le-Clercq : "Cette grandeur de courage éclate merveilleusement dans les fatigues de la guerre, de la chasse et de la pêche, dont ils supportent les travaux les plus rudes, avec une constance admirable."(12)

On s'est complu à écrire que l'Indien était un paresseux et un fainéant !

Les missionnaires qui l'ont vu dans les villages,

i.e. persqu'uniquement au seul endroit, où d'après la répartition du travail dans la famille indienne, c'est là qu'on trouve la quote-part de la femme — n'ont pas manqué de nous dire que l'Indien était un paresseux !

Cependant les missionnaires qui ont suivi l'Indien dans les bois à la chasse par exemple ; ceux qui connaissent ce qu'est la chasse, la pêche, la guerre, la traite, tous ceux-là changent de ton ! C'est le P. LeClercq qui il y a un instant, vient de nous parler des fatigues de la guerre, de la chasse, de la pêche ; c'est Willis qui nous a appris qu'on "a vu un de ces Indiens faire près de quatre vingts milles dans un jour et paraître à peine fatigué" ; c'est encore l'auteur de la Nouvelle Relation qui nous a parlé précédemment de leur "agilité surprenante, surtout quand ils poursuivent les orignaux, dont la vitesse ne cède point à cele des daims et des cerfs" ; enfin c'est toujours le même père qui écrit : "on a vu des Sauvages traverser de grands pays, avec quelques poignées de blé d'Inde pour toute provision, coucher sur la neige, souffrir la faim et la soif, s'exposer aux injures du temps dans les saisons les plus rigoureuses, attendre des dix à quinze jours derrière un arbre, pour trouver l'occasion de surprendre, combattre, vaincre leurs ennemis."

Lorsque ces Indiens arrivent de la guerre, de la chasse ou de la pêche, ils ont droit à un repos bien mérité, dans leur village. Ne croyez-vous pas que, si tous ceux qui les ont traités de paresseux et nous-mêmes, avions été obligés de les suivre dans leurs courses antérieures, nous aurions dû prendre un repos encore plus prolongé que le leur ? et que nous aurions été regardés comme de fameux fainéants par ceux qui ne connaissent rien des fatigues de la guerre, de la chasse et de la pêche ?

Le P. Biard semble bien avoir insinué que nos premiers Français ont établi en principe que le man-

que de célérité est la paresse : "Ils n'ont jamais haste, avons-nous vu. Bien divers de nous qui ne saurions jamais rien faire sans presse et oppresse : oppresse dis-je parce que notre désir nous tyrannise et bannit la paix de nos actions."

Non l'Indien *n'était pas* un paresseux, mais il le *deviendra.*

On lui a enlevé son artisanat, ses industries, son commerce, notre trappeur a su le relancer jusque dans les solitudes les plus lointaines ; une bonne partie de la Nation deviendra dépendante des Français et puisqu'il faut l'admettre — qui ne se désistera envers lui que rarement de "ses plus vils calculs de cupidité."

Lorsqu'il trouvait rémunération pour son travail, l'Indien n'était pas paresseux : Nos Indiens étaient-ils paresseux en 1749 lors de la cueillette du Geinseng? "Ils s'adonnent tellement à cette industrie, nous dit Kalm, que les cultivateurs français ne purent trouver *un seul Indien qui voulut s'engager* pour les aider au temps de la moisson."(14)

Sous la période française, il faut donc admettre une chose : c'est que l'Indien, lorsqu'il trouvait rémunération pour ses peines, n'était pas un paresseux. S'il l'est devenu, c'est toujours la faute du Blanc, qui trop souvent l'a traité en esclave, qui lui a inculqué ce concept, en lui payant des salaires de famine — quand on lui en payait — ou en ne lui en payant aucun, comme on le fit l'année suivante en 1750, lorsqu'on le fit travailler à Tadoussac au chargement des bateaux, pour sa nourriture seulement.

Chez toutes les races, l'effort est proportionnel à la récompense !

Enfin, ceux qui ont écrit sur l'Indien, ont su outrepasser les limites de la Logique en affirmant "qu'il faut être fou, que de vouloir faire un Blanc d'un Indien.

C'est bien la proclamation du dogme de l'impossibilité pour l'Indien, d'atteindre le niveau de la civilisation blanche ! C'est une affirmation des plus risquée après ce que nous avons appris de l'intelligence innée chez nos Indiens, après ce que Pierre Boucher nous a appris : "Ordinairement *tous les Sauvages* ont l'esprit bon, et il est bien rare de voir parmi eux de ces esprits buses et grossiers, comme nous en voyons en France, parmi nos paysans."

Il faut être fou, que de vouloir faire un Blanc, d'un Indien !

Mais est-il vrai, oui ou non, que plusieurs se sont arrachés de cette force centrifuge — de leur irréductibilité foncière à la civilisation — ont pris la tangente, et sont venus graviter dans l'orbite de notre civilisation ? Plusieurs y ont brillé d'un éclat qui n'est pas équivoque : les uns dans l'industrie et le commerce où ils s'en trouvent encore et où ils s'y sont taillé une magnifique place ; d'autres ont su se faire élire jusque dans nos assemblées législatives ; le notariat, la médecine en ont attiré quelques autres. La diction de quelques-uns devint si parfaite, qu'on a su les choisir comme annonceurs à la radio. Dès 1657, Geneviève Agnès Skannud Haroi, entra chez les Religieuses Hospitalières ; c'était une Huronne. Plus tard, les soeurs Cooper et Paquet, toutes deux Montagnaises, devinrent des soeurs Grises ; que dire de la sainte Sauvagesse Catherine Tegahkouita ? Enfin, nommons l'abbé Vincent, huron, et le Père Jacob, jésuite, iroquois.

Et que faut-il penser du docteur Léon Groslouis, reçu médecin en 1952, à l'Université Laval de Québec et qui a décroché la médaille du Gouverneur sur tous ses confrères. Et le docteur Groslouis est un Huron !

N'est-ce pas la négation claire et nette de la possibilité de l'évolution de notre Indien, de la période néolithique à notre civilisation ? Mais a-t-on ou-

blié que notre ancêtre dans les régions nordiques de l'Europe, a dû passer lui-même par l'âge de pierre, avant d'atteindre la civilisation ? A-t-on oublié qu'il a fallu plus d'un millénaire pour que s'accomplisse chez lui cette transformation ?

Absurdité que de reprocher à notre Indien, de ne pas avoir brûlé les étapes en trois siècles de l'époque néolithique à notre civilisation actuelle, lorsqu'il a fallu plus d'un millénaire à notre ancêtre pour parcourir le même trajet !

Absurdité panachée ! puisqu'aucun critique littéraire ou historique ne s'est opposé à une telle audace — si contraire à la logique et à l'Histoire. Cela démontre bien que notre irréductibilité envers la rectification de nos préjugés contre l'Indien a atteint toutes les sphères de notre peuple, et que notre hérédité conserve toujours intacts tous les préjugés contre l'Indien, que nos premiers Français nous ont apportés d'Europe, et que les écrivains de tout genre ont consolidés chez nous.

Jusqu'à présent, nous avons pu déterminer :

Ce qu'était l'Indien,

Ce qu'on voulait qu'il devint, et

Ce qu'il est devenu.

Et pour ce faire, nous avons dû assister à la confession du Blanc devant la tragédie d'un peuple.

Pour compléter notre travail, il ne nous reste qu'à effleurer l'épineux problème de

Ce que devrait être l'Indien.

Puissions-nous assister, dans ce dernier épisode, au repentir d'un peuple.

Si, en 1603, lors de l'accord franco-indien de Tadoussac, par une vision prophétique, il eut été posible à nos futurs alliés Montagnais, Hurons, Algonquins, d'entrevoir l'avenir ; si, sous leurs yeux, se fût alors déroulée la vision de la perte de leur artisanat, de leurs industries, de leur commerce ; s'ils eussent pu se voir refouler sans merci devant la va-

gue blanche envahissante — jusqu'au point d'en être réduits en de certaines portions de terre fort mal définies et élastiques (à leur détriment), qu'on appellera Réserves : si toutes les influences malheureuses, vexatoires et criminelles — comme celles d'un Michillimachinac, par exemple, eussent pu passer devant leurs yeux ; s'ils avaient pu assister au futur désastre de toute leur organisation sociale ; si, enfin, jetant un regard trois siècles plus loin, il leur eût été possible de comprendre nos Indiens d'aujourd'hui, aux prises avec ceux qui possèdent "la monnaie du sans coeur" — comme l'a écrit l'un des leurs — nous ne croyons pas que cet accord aurait eu lieu, mais ils auraient certainement fait la paix avec leur plus cruel ennemi l'Iroquois et tous auraient offert un front commun pour combattre la vague de calamités qui pendant trois siècles allait s'abattre sur eux.

Or, cette vision prophétique n'a pas eu lieu et Montagnais, Hurons et Algonquins ont bel et bien accepté l'accord franco-indien de 1603.

Si le dit accord plongea le Canada, durant une très grande partie du dix-septième siècle, dans la guerre avec les Iroquois, il eut aussi sa contrepartie en notre faveur. L'importance de cet accord devint pour le Blanc, comme une borne de triangulation, qui servira bien souvent à poser les jalons des premières grandes lignes de notre Histoire ; car l'Indien, non seulement se rallia à nous de tout son coeur, mais il y eut comme un mariage mystique de l'âme indienne à l'âme française.

N'est-ce pas l'âme indienne qui permit à nos missionnaires, à nos découvreurs de se transporter aussi facilement sur les "chemins qui marchent" ? "C'est en canot d'écorce que les missionnaires partent pour annoncer l'Evangile et fonder des missions chez les peuples éloignés ; que Choaurd et Radisson se rendent au Lac Supérieur dès 1658 ; que Jolliet et le P. Marquette découvriront le Mississipi ; que, pen-

dant un siècle, les voyageurs des pays d'en haut vont chercher les magnifiques fourrures que l'Amérique septentrionale fournit à l'ancien monde."[15]

L'âme indienne, n'était-elle pas avec nous en 1685, lorsque d'Iberville, à la Baie d'Hudson, avec son frère et neuf hommes, montés sur deux canots d'écorce, attaquèrent un bateau de guerre, sous le Fort Rupert et le prirent à l'abordage ?

N'est-ce pas l'âme indienne qui a permis à nos guerriers presque l'impossible, lorsque, raquettes aux pieds, en plein mois de février, ils sont allés porter la guerre jusqu'en Nouvelle-Angleterre, comme l'expédition de 1690, par exemple, sur Schenectaday ?

N'est-ce pas l'âme indienne qui a su faire l'éducation du Blanc pour lui permettre ces lutttes tragiques et silencieuses contre le spectre de la faim — en lui livrant ses propres secrets sur les vertus des plantes et des racines ?

N'est-ce pas l'interprète Nicolet lui-même qui dut ne se nourrir pendant dix jours que d'écorce d'arbres et en plein dix-neuvième siècle, n'est-ce pas le P. Farand qui dut se sustenter pendant trois jours de moelle de roseaux avant d'atteindre le Fort Résolution ?

C'est l'âme indienne qui dès 1599 sauva les hivernants de Tadoussac — et ceux d'Acadie en 1613, et lors du sacrifice suprême elle était avec nous dans notre défaite sur les plaines d'Abraham !

Mais ce que nous ne devons jamais oublier, c'est que c'est l'âme indienne qui a permis à Champlain et à ses hommes — lorsque tout espoir semblait perdu — de s'agripper faméliques mais vivants quand même au rocher de Québec, pendant les quatre derniers mois qui ont précédé la capitulation aux Kirks. Si le Canada français existe encore aujourd'hui, c'est que l'âme indienne était avec l'âme française — et que c'est elle qui sut résoudre le mystère du Sphynx en 1629.

Dès cette date, 1629, personne n'en peut douter, l'âme française et l'âme indienne formaient déjà l'âme canadienne et nous pouvons en déceler facilement les traces jusqu'à nos jours.

Le summum de la mode canadienne pour l'hiver, n'est-il pas toujours le manteau de fourrures, comme le nec plus ultra de nos mondaines est la cape d'hermine ; n'est-ce pas l'âme indienne qui revit dans tous les divers concours athlétiques de notre vie canadienne — chose que la vieille Europe ne connaissait pas ; c'est encore l'âme indienne qui accompagne nos chasseurs, nos pêcheurs et nos prospecteurs en forêts; nous l'avons rencontrée dans notre cuisine canadienne et dans notre linguistique et c'est elle qui est à l'origine de toutes nos plages qui regorgent de baigneurs dans la période estivale.

"En Amérique, chacun est son propre maître ;" et cet esprit de Liberté est de l'essence même de l'âme indienne ; pendant que l'Europe était aux prises avec le despotisme et que les Européens ployaient l'échine sous la férule de ses Maîtres, l'Indien ici, était déjà libre. C'est au nom de "Liberté" que la France a eu sa Révolution la plus sanglante ; l'Angleterre du XVIIe siècle la craignait peu avant la Révolution américaine : "La passion chère à l'Américain est la liberté et ce, dans toute sa plénitude. Cette passion ne se limite pas seulement aux indigènes, nos colons semblent être imbus des mêmes principes."(16)

Si, au dix-huitième siècle, la passion de liberté fit perdre la Nouvelle-Angleterre au Royaume Uni, il ne faut pas oublier que c'est la même passion qui, depuis quelques années, menace de faire crouler l'Empire britannique !

Cette passion — que nos voisins ont héritée de l'Indien, fut aussi enseignée à nos ancêtres et elle leur a montré le chemin à suivre, dans toutes les luttes héroiques qu'ils ont livrées sur le parquet

de nos assemblées législatives pour l'obtention de nos libertés.

Notre vie canadienne, tout comme celle de nos voisins, a puisé largement à l'âme indienne, et le professeur Cohen en établissant le bilan de nos voisins, dans cet ordre d'idées, trace du même coup le nôtre :

"Car c'est d'une riche tradition démocratique indienne qu'émergea l'idéal politique distinct de la vie américaine ; le suffrage universel pour les femmes aussi bien que pour les hommes, le modèle des états dans un état que nous appelons fédération, la façon de traiter les chefs comme les serviteurs du peuple au lieu de leurs maîtres, l'insistance que l'état doit respecter la diversité des hommes et de leurs rêves — toutes ces choses faisaient partie du mode de vie américain, avant l'arrivée de Colomb."[17]

Telle description n'est-elle pas la description de notre Canada d'aujourd'hui plutôt qu'une description pré-colombienne ? L'on peut donc dire que l'Amérique, pendant des siècles, n'a été qu'un pâle reflet de l'Europe et que, si les Européens, venus ici pour civiliser l'Indien ont failli à la tâche, il s'est produit un miracle assez renversant puisque c'est l'âme indienne qui a su les américaniser !

Si nous avons gardé intacts les héritages de nos ancêtres, nous devons admettre, que dans cet héritage se trouve toujours notre irréductibilité à nous désister de nos préjugés contre l'Indien.

Ces préjugés étaient tels que Sulte lui-même croyait au mythe de la disparition de l'Indien et en 1873, il écrivait sur les Hurons-Iroquois : "Ces deux belles races qui s'éteignent, survivent pourtant aux passions et à la haine engendrées entre elles il y a près de quatre cents ans. L'esprit de l'Evangile a passé sur leurs bourgades. Après avoir vécu si longtemps en armes l'une contre l'autre, elles se préparent à mourir dans les bras l'une de l'autre."[18]

Il ne faut cependant pas oublier que "Les Nations peuvent disparaître mais l'âme d'une nation ne meurt pas", et les dernières statistiques, depuis quelques décennies démontrent une augmentation chez plusieurs tribus.

Toutes cependant sont aux prises avec des problèmes très complexes : problèmes internes et problèmes externes. Les problèmes internes se subdivisent en trois groupes : ceux qui veulent vivre la vie de leurs ancêtres dans les forêts qu'ils ont toujours aimées ; ceux qui veulent vivre, mais en paix, dans leurs Réserves et ceux qui veulent venir graviter dans l'orbite de notre Civilisation.

Les problèmes externes sont communs aux trois groupes : ils se résument en trois mots : Notre pouvoir central. Oui ! notre pouvoir central — prêt à solutionner tous les problèmes du monde entier, mais qui fait bien souvent la sourde oreille aux justes revendications de nos Indiens !

Ne trouvez-vous pas qu'il est temps, pour le Blanc, de sortir de sa torpeur, d'agir envers nos anciens alliés de 1603, comme de véritables partenaires — tout comme l'Indien a agi envers nous pendant des siècles sans jamais flancher dans sa ligne de conduite ?

Ne trouvez-vous pas qu'il est temps de cesser d'élever des bronzes qui ne nous montrent l'Indien que dans ses instincts sanguinaires, prêts à décocher la flèche meurtrière, mais d'élever au moins des cairns, sur lequels seront gravées quelques bribes de reconnaissance de notre part — puisque de la reconnaissance envers lui et jusqu'à ce jour, nous n'en avons pas eu ?

Ne trouvez-vous pas qu'il est temps de demander à ceux qui nous claironnent les questions sociales, d'en voir où il s'en trouve, d'en voir une dans la question indienne, dans cet état d'asservissement où il est réduit ?

Ne trouvez-vous pas qu'il est temps d'organiser parmi nous, un Comité Permanent de la Survivance Indienne — dans lequel l'Indien sera représenté ? Si un tel Comité avait été en exercice, peut-être que nos indéfectibles alliés les Micmacs ne se seraient pas laissé doter, par notre Gouvernement central, d'écoles uniquement anglaises !

Et ce faisant, ce ne sera pas une faveur que nous ferons à l'Indien, mais nous remplirons le juste devoir que tout Canadien doit à l'âme canadienne formée, comme nous l'avons vu, de l'âme française, de l'âme anglaise et de l'âme indienne ; enfin ce sera aussi et surtout, le monument de la reconnaissance que nous leur devons pour avoir permis en 1632, la continuation de la survivance française en Amérique du Nord.

Ne croyez-vous pas sincèrement, qu'en reconnaissance d'un tel acte, le Conseil de la Vie Française en Amérique (anciennement le Comité de la Survivance Française), devrait créer une filiale : Le Comité de la Survivance Indienne ?

---

(1) F. S. Cohen, p. 188.
(2) " " " pp. 181-182.
(3) B. Sulte, La Pomme de Terre, Revue Canadienne, 1893, p. 87.
(4) Relation des Jésuites, 1634, p. 228.
(5) " " " 1636, p. 210.
(6) Stirling, Nat. Geo. Magasine, 1937, p. 375.
(7) Lescarbot, vol. 3, p. 850.
(8) Léon Gérin, vol. 2, p. 277.
(9) P. Lafiteau, vol. 2, pp. 336-337.
(10) Stirling, Nat. Geo. Mag., 1937, p. 594.
(11) Relation des Jésuites, 1720-36, p. 92.
(12) Nouvelle Relation, p. 400.
(13) Stirling, Nat. Geo. Mag., 1937, p. 596.
(14) Kalm, vol. 2, p. 89.
(15) E. Z. Massicotte, Bulletin des Recherches Historiques, 1922, pp. 149-150.
(16) Cité par F. S. Cohen.
(17) F. S. Cohen, p. 179.
(18) B. Sulte, Iroquois et Algonquins, Revue Canadienne, 1873, p. 622

INDEX

— A —

Abénaquis, acceptent 20 à 25 français (famine de 1629), p. 259; territoire, p. 21
Accouchement, plante favorisant l'—, p. 30
Adolescence, p. 35
Adultère, p. 91
Agniers, p. 22
Agriculture, p. 125; apport des Indiens à notre —, p. 361
Ail des bois, pp. 160, 164, 175
Alaska, les habitants de l'—, p. 45
Alcool et Indiens, p. 286
Algonquins, territoire, pp. 21, 22; acceptent 25 personnes (famine de 1629), p. 260
Alibamons, p. 25
Allaitement, p. 32
Alliance franco-canadienne de 1603, p. 281
Ambroisie trifide, p. 178
Ame canadienne, pp. 395, 396
Ame indienne, pp. 393, 394
Amerigo Vespucci, p. 328
Amour, dans le mariage, p. 66; des enfants, p. 100; fraternel, p. 101; paternel et maternel, p. 101
Andastes, territoire, p. 23
Anemone cylindrique, p. 206
Années, comment on les compte, p. 31
Anthropophagie, des Blancs en famine, p. 253
Antispasmodique, p. 206
Apalaches, territoire, p. 25
Apia tuberosa, p. 175
Apocyn chanvrin, p. 238
Apport des continents étrangers à l'Europe, p. 220
Apport linguistique, pp. 358 à 360
Arc, p. 78
Archangelique officinale, p. 205
Armouchiquois, territoire, p. 21
Armure des Mexicains adoptés par les Espagnols, p. 221
Arpin rose, p. 175
Art dentaire au Pérou, p. 363
Artisanat indien (décalage), p. 230
Artisanat des indiennes, p. 121
Art oratoire — voir Eloquence
Astronomie, p. 126
Atti, p. 207

Attiguemègues, voir Poissons Blancs
Atocas, p. 159
Aubépine, p. 159

— B —

Baguette, jeu de la —, p. 58
Baie des Puants, habitations, p. 45
Balai de cèdre, p. 128
Baptême par l'eau, p. 356
Barbarie, pp. 80, 91, 92, 93, 266; de l'Espagnol, 267, 268, 269, 270, 271; de l'Anglais, pp. 27, 273; de l'Allemand, p. 274; du Français, 275, 276, 277; cause de la —, pp. 277, 278
Barbe, p. 37
Bas ou Mitasses, p. 51; dérivés, p. 226
Bâtiment de terre grasse, p. 45
Beauté, norme indienne de la —, p. 36
Beaver Dam, des officiers qui n'ont même pas pris part à cette bataille, s'attribuant le mérite de la victoire, p. 296
Berceau, p. 31
Betsiamites, p. 22
Bison, voir Buffles
Blaireaux, p. 171
Blasphèmes, pp. 93, 281; on leur apprend à blasphémer, pp. 281, 336
Blé d'Inde, p. 160; origine, p. 360; conservation, p. 161; aux proportions extraordinaires, pp. 161, 162; — lessivé, p. 240; 70 à 80 variétés cultivées au Pérou, p. 351; divers usages, p. 160
Blé Fleuri, décalage, p. 241
Blessures d'armes à feu, p. 206
Bleuets, p. 162
Boire, on ne boit pas en mangeant, p. 184
Bonne humeur, p. 102
Boucliers, p. 78; — aux Illinois, p. 81
Bouillon, p. 205
Boxe, la —, p. 229
Bracelets, p. 70; aux chevilles (décallage) p. 229
Bras postiches, p. 52
Brayer, pp. 52, 227
Breuvage, p. 41
Brûlures, p. 206; — graves guéries par les Indiens, pp. 306, 307
Buffles, pp. 129, 171
But des missionnaires et des dirigeants, p. 376
But du jeu chez les Indiens, p. 61

— C —

Cabanage, p. 43
Cacamos, pain de —, pp. 178, 242
Caches, p. 74
Cadeau de noces, p. 66
Cajeux, p. 74
Calumet, p. 127
Camass root, p. 175
Camouflage, p. 79
Campements de nuit, p. 75
Canibas, voir Abénaquis
Canneberge, voir Atocas
Canot d'écorce, p. 143; décalage, pp. 235, 236
Canots esquimaux, p. 145
Canot de glace, p. 146
Canots iroquois, p. 143
Canots du Pérou, p. 146; décalage, p. 236
Capillaire du Canada, p. 205
Caribou, pp. 130, 172; maladie étrange du —, p. 130
Cartes géographiques, pp. 72, 237
Castors, pp. 130, 169, 172
Castoreum, p. 206
Casse-tête, p. 78
Casus-belli, p. 77
Caveau indien, p. 161
Caveau à légumes, p. 231
Cayugas, voir Goyogouins
Céramique, p. 123; — des terrassiers, p. 347
Cerisiers, p. 162
Champignons, p. 178
Chants, pp. 62, 63
Chanvre, p. 150 (voir aussi apocyn chanvrin)
Chapelet, voir apia tuberosa
Chapelles de branches, p. 44; décalage, p. 224
Chasse au collet, décalage, p. 233
Chasse et pêche combinées, p. 137
Chenaux, pêche aux petits poissons des —, p. 234
Cherokees, p. 25
Cheveux, modes indiennes pour les —, pp. 69, 70; décalage, p. 229
Cheveux Relevés, p. 23
Chien, p. 172; qui mange de son foie perd sa peau, p. 173
Chippewas, p. 21
Chiquebi, p. 175

Chirurgie, p. 207
Chicksaws, p. 25
Choctaws, p. 25
Choumin et ses frères restent près de l'habitation pour assister les Français, (famine de 1629), p. 260
Citrouilles, p. 162
Civilisation indienne en régression au temps de Champlain, p. 345
Civilisation indienne et civilisation péruvienne, ressemblance, pp. 349, 350, 351
Concombres, p. 163
Colliers, p. 70
Colomb et les Indiens, p. 327
Commerce, p. 150; dérivés du bois blanc, p. 151; fil à coudre, 151; courroies, p. 152; mollusques, p. 152; teintures, p. 153; traite des fourrures, p. 154; wampums, p. 155; nacre, p. 121; cordages, p. 151, cuivre, p. 151; folle-avoine, p. 152; peaux, p. 152; tabac, p. 152; chanvre, p. 150; sucre, p. 152
Compagnie de la Baie d'Hudson, p. 296
Compassion, pp. 102, 103, 105
Compassion des Indiens après la prise par Argall, p. 255
Conduite, double ligne de —, pp. 94, 97, 110, 337, 338, 339
Confédération Iroquoise, p. 201
Confession publique, privée auriculaire, p. 356
Conquêtes pacifiques du Blanc, pp. 383 à 385
Conflit iroquois-huron, p. 77
Conseil, le —, p. 201
Corbeau, p. 171
Cordages, p. 151
Cordes, p. 127
Corvée, la —, p. 41; décalage, p. 224
Coup de cravache, p. 297
Courage, pp. 105, 106; — en famine, p. 192
Courroies, p. 152
Course, jeu de la —, p. 59
Couverture de bouleau, p. 223; des maisons p. 41
Couvre-chef des sorciers, p. 53
Crémation, p. 85
Cris, territoire, pp. 21, 22, 25
Croix, en Gaspésie, p. 357; au Yucatan, p. 356
Crosse, jeu de —, p. 60; décalage, p. 228
Cuivre, p. 151
Cuillère, p. 128
Cuisine d'urgence, p. 75
Cyamus tuteum, p. 175

— D —

Dakotas, voir Sioux
Danse, p. 62
Dard, p. 137
Décalage, 249; Causes du —, pp. 221, 248
Décès, dans la hutte, p. 84; en hiver, p. 83; en Huronie 1633-40, p. 303
Déclaration de Champlain à l'ambassadeur de France en Angleterre en 1629, p. 261
Demande en mariage, p. 65
Dérivés du bois blanc, p. 151
Dérivés du bouleau blanc, p. 248
Deuil, p. 85; douleur dans le —, p. 86
Dindes, p. 131 — voir aussi Poules d'Inde
Domestication, p. 247; — du loup, p. 368
Dot, p. 65
Dysenterie, p. 207

— E —

Eaux médicinales, p. 207
Economie européenne relevée par la pomme de terre, pp. 361, 362
Ecorces d'arbres comme nourriture (Mingan), pp. 190, 191
Ecrévisses, p. 169
Ecrouelles, p. 208
Ecureuils, pp. 31, 173
Eloquence, pp. 107, 108, 124
Embaumement, pp. 84, 246
Embuscade, p. 79
Empennage, p. 78
Enceintes fortifiées, pp. 40, 223 (voir aussi Palissades)
Enfance, p. 32
Engrais, de poisson, p. 230; — potassique, p. 230
Ensemencement, p. 230
Epidémie chez le Blanc, la Peste, p. 304; Scorbut, pp. 304-305; petite vérole, p. 304; grippe, pp. 304, 305; vérole, p. 304; mal de Siam, p. 304; fièvres malignes, p. 304; picotte, p. 304; fièvres rouges, p. 305; cholera, p. 305; grippe espagnole, p. 305
Epidémie chez les Indiens, causes, p. 301; au contact des Espagnols, p. 300; chez les Abénaquis, p. 300; au contact du Blanc, p. 301; 1633-34, p. 301; 1636, p. 302; 1637, p. 302; 1638, p. 302; 1639, p. 302; 1640, p. 303; 1648, p. 303, 1684-85, p. 303; 1700-01, p. 304; 1756, p. 304

Epilobe, p. 208
Espagnols emploient influence de la crainte (1494), pp. 279-280; libertinage sous Bobadilla (1500), p. 280; l'Indien sous domination espagnole, p. 280
Esprit de famille chez les Esquimaux, p. 67
Esprit de vengeance, p. 99
Esquimaux, p. 24; son physique, p. 39; son intelligence, pp. 363-364-365; sa barbarie, pp. 365 à 369; pourquoi est-il resté barbare dans sa vie privée, p. 369
Estomach "refroidy", p. 208
Etchemins, territoire, p. 21
Etoffes tissées, p. 347
Excomminquois, p. 285
Exposition des corps, p. 84

— F —

Faîne, p. 163
Famine chez l'Indien, p. 187; cause de —, pp. 187, 188, 189; 1648-50 (Hurons), p. 189; 1662-63 (Outaouais), pp. 189, 191; en Gaspésie, p. 192; on est courageux en —, p. 192; en Floride, p. 193; — tragique (Athabaska) 1887-88, pp. 194-195; mort de l'Indien en forêt par —, p. 195; on mange de tout en —, p. 187
Famine chez le Blanc, causes, p. 252; en Acadie, pp. 254, 255; les Indiens fournissent du pain, p. 255; les Rochellois donnent du pain gâté, p. 256; secours indiens, p. 256; à Tadoussac (1599), p. 254; 1617, p. 257; 1621-22, p. 257; 1623, p. 257; 1628, p. 257; 1629, p. 258; les Français vont vivre avec les Indiens (1629), pp. 259-260; 1629-32, p. 261; 1651-52, un missionnaire et son compagnon mangent leurs souliers et une camisole et font bouillir les cordes et les tresses des raquettes, p. 262; un missionnaire se nourrit de racines (1655-56), p. 262; en mission (1663-64), p. 262; chez l'Habitant, 1667, p. 263; — en mission, 1670-71, p. 263; 1690-91, 93, p. 264; 1700-01, p. 264; sur les bateaux, pp. 252, 253; en Floride, p. 253; — pousse à la guerre, p. 254; soldats se nourrissent de racines (1759), p. 264; le père Farand (1851), p. 264
Fard, p. 69
Farine, de blé d'Inde, p. 240; de graine de tournesol, p. 179
Fesolles, p. 163
Festins, de noces, p. 66; une seule viande aux —, p. 184; —monstres, p. 184
Festival du Blé d'Inde, p. 361

Fête des Morts, p. 85; — en Alaska, p. 86
Feu, obtention du —, pp. 47, 48, 49
Fèves, jeu de —, p. 58
Fièvres, p. 208
Figues, p. 163
Fil à coudre, p. 151
Flèche, p. 78
Folle-avoine, pp. 152, 163; décalage, p. 243
Fort des Iroquois à Québec, p. 77
Fosses et Cadeaux, p. 83
Fraisiers, p. 163
Framboisiers, p. 163
Français en famine ne sont pas si honnêtes que ces gens, p. 258
Fruits et Légumes, p. 159
Fumée, signaux, p. 255; régulateur de fumée dans les cabanes indiennes, p. 41

— G —

Gabarit, p. 145
Garde des prisonniers la nuit, p. 80
Gadeliers, p. 163
Gaspésie, Famine en —, p. 192; traite de l'eau-de-vie, pp. 287, 288; les Gaspésiens acceptent 20 Français (famine de 1629), p. 260
Gomme à mâcher, p. 223
Gomme de sapin, p. 209
Gouet, p. 179
Gouvernement des Etats-Unis et du Canada, (décalage), pp. 244, 245
Gouvernement, principe fondamental, p. 199
Goyogouins, p. 22
Graisses, p. 179
Gravelle, p. 209
Grenouilles, p. 169
Grippe espagnole et les Hurons, p. 309
Groseilliers, p. 164
Guérison d'une plaie invétérée vieille de six mois, p. 312
Guerre, p. 77; tactique indienne (décalage), p. 245

— H —

Habitations, p. 40
Hameçons, p. 138
Harpon, p. 138

Herbe à poux, voir Ambroisie trifide
Herbes médicinales, p. 209
Héroïsme, p. 108 (voir aussi courage)
Hospitalité, pp. 108, 109; déclin de leur —, pp. 335-336
Huiles, p. 179; décalage, p. 243; de loup marin (décalage), p. 243
Humanité des Indiens et des Chrétiens, p. 276
Humeurs froides, p. 209
Hurons, territoire, pp. 21, 24; famine chez les —, p. 189; — et le Vol, pp. 99, 339, 340

— I —

Iglou, p. 47; décalage, p. 225
Illinois, p. 21; leurs habitations, p. 45
Illogisme d'affirmer qu'il faut être fou que de vouloir faire un Blanc d'un Indien, pp. 391, 392
Indianologismes proto-péruviens, pp. 352, 353
Industrie, aux Illinois, p. 149; chez les Navajos, p. 149
Industrie du Ménage, pp. 127, 128; décalage, p. 232
Ingérence de Champlain dans la nomination d'un Chef, p. 282
Ingratitude, p. 94
Intelligence, pp. 110, 336; des enfants, p. 34
Iroquois, territoire, pp. 21, 22, 23
Iroquoisie et la traite de l'eau-de-vie, pp. 287, 288
Irréductibilité à la civilisation blanche, causes lointaines, pp. 377, 378, 379; causes locales, p. 379 à 383
Irréductibilité du Blanc à se désister de ses préjugés contre l'Indien, pp. 386 à 392
Ivrognerie, p. 94

— J —

Jardins suspendus du Pérou, p. 351
Jarnotte, p. 175
Jeûne, le — p. 209
Jeux des enfants, p. 33
Jeux, passion du jeu, p. 57; jeu de pailles, p. 57; jeu de fèves, p. 58; jeu du Plat, p. 58; jeu de paquesson, p. 58; de la baguette, p. 58; de la course, p. 59; du levier, p. 59; du tir à l'arc, p. 59; du tir au bâton, p. 59; de Balle, pp. 59, 60; de balle des Floridiens, p. 61; la Crosse, p. 60; du May, pp. 61, 228; des sauts, p. 61; but du jeu, p. 61
Johnny cake, p. 242
Jonc, moelle de —, p. 180

Jonglerie, pp. 94, 95, 96 (voir aussi sorcellerie)
Jours, comment on les compte, p. 31
Jugement du P. Biard sur les Indiens d'Acadie, pp. 329, 330, 331

— K —

Kasim, pp. 45, 46
Kayak, p. 145

— L —

Lavements, p. 316
Lentilles des Indiens, voir Taw-Kee
Levier, jeu du —, p. 59
Lewisia rediviva, p. 176
Libéralité, pp. 110, 111, 112
Libertinage, p. 96; crainte qu'il ne passe la mer, p. 285; à la Rivière St-Jean, 1610, p. 285; cause de guerre avec les Excomminquois, 1616, p. 285; en Acadie, 1616, p. 285
Liberté du choix des époux, p. 64
Lièvres, pp. 131, 173
Lignes à pêcher, p. 139
Lilium Canadense, p. 176
Lois et coutumes du pays, pp. 200, 201, 334, 335; en Gaspésie, p. 199
Longévité, p. 38
Loucheux, p. 24
Loup, p. 131; on en mange en famine, p. 187; le — et l'Esquimau, p. 131; domestication, p. 368
Loup-marin, pp. 131, 170
Loutre, p. 132

— M —

Magicien de la botanique, pp. 344, 345, 354
Maisons, p. 40; du Grand Nord, p. 357; du Grand Nord en 1603, p. 357
Mal de la Baie St-Paul, p. 309
Maladie des Indiens, p. 210
Malecites, voir Etchemins
Mariage, p. 64
Marque d'un endroit de chasse, p. 129
Martagons, p. 176
Martres, pp. 131, 173
Mascuotens, p. 21
Massette, voir quenouille
May, jeu du —, p. 61

Médecine indienne, au Mexique, p. 300; objectivité chez le missionnaire à en prendre connaissance, p. 313; — et médicaments, p. 210; on y puise et on s'acharne à la connaître, pp. 314, 317, 318; jugement de Bougainville, p. 312; — se mesure à celle du Blanc, p. 318
Melons, p. 164
Mémoire, p. 112
Mensonge, p. 97
Mets délicieux, p. 185
Mets réservés aux vieillards, p. 103
Michillimachinac, les désordres de —, p. 289, 290
Micmacs, territoire, p. 21
Micmac potato, voir Chiquebi
Miliciens, jugement contemporain sur nos —, p. 245; jugement d'un témoin oculaire, p. 245
Miroir chez les Sioux, p. 71
Miskou, p. 286
Mississipi, les —, territoire, p. 25
Mitasses, voir Bas
Mocassins, p. 51; — et dérivés, décalage, p. 225
Mode, la —, p. 68; dans les vêtements, p. 68
Modestie dans le vêtement, pp. 53, 54
Modestie et dévotion, p. 339
Moeurs lascifs des Hurons, p. 338
Mohawks, voir Agniers
Mollusques, pp. 152, 170; décalage de leur commerce entre tribus, p. 238
Montagnais, territoire, p. 21; acceptent 25 personnes (famine de 1629), p. 260
Morsure de serpents, p. 315
Mort, p. 82; en forêt, p. 195; la — réjouit, p. 112
Motto des découvreurs espagnols, p. 280
Moulée de vers, p. 222
Mount-Builders, voir Terrassiers
Musique, p. 113

— N —

Nacre, pp. 23, 121
Naissance de l'Indien, p. 29; décalage, p. 222
Naskapis, territoire, p. 21
Natchez, p. 25; déportation des —, pp. 295, 296
Nation du Chat, p. 81
Nattes, p. 121; — ouvragées, p. 127
Nécrologie indienne et nécrologie canadienne-française comparée par graphique, p. 310
Nelumbium luteum, p. 176

Nerfs, douleurs de —, p. 211
Neutres, territoire, pp. 21, 24
Noix, p. 164
Nouvelle-Angleterre et la traite de l'eau-de-vie, p. 291
Nouvelle-York, ordre d'expulsion (1689), p. 277
Nunez, Alvar de — et les Indiens, 1527, p. 328; 1531, p. 328
Nuphar advena, p. 176

— O —

Objets de Ménage, pp. 127, 128
Oeufs, p. 180
Oie blanche quitte la Rivière St-Charles, p. 259
Oignons, voir Ail des bois
Oiseaux, p. 171
Onnatagués, p. 22
Onneyouts, p. 22
Onondagas, voir Onnatagués
On s'habille à la mode indienne en 1749, p. 226
Ordre dans le ménage, p. 66
Orence aquatique, p. 168
Organisation de bouts de cordes, p. 353
Orgueil, p. 98
Orientation, pp. 72, 73
Orignal, pp. 133, 173
Oscar, p. 210
Oseille, p. 168
Osmonde canelle, p. 181
Osselets, jeu d'—, p. 222
Osta, p. 193
Oumiak, p. 145
Ouragan, p. 128
Ours, nation de l'—, pp. 332, 345
Ours, p. 173; — noirs, p. 133; — blancs, p. 133
Outaouais, famine de 1662-63 chez les —, p. 189
Outardes, p. 134
Owmaniweks, p. 22

— P —

Page d'histoire ignorée, pp. 371 à 375
Pailles, jeu de —, p. 57; décalage, p. 228
Pain, p. 181
Palissades, p. 79
Panache, p. 54
Paniers, pp. 122, 127

Papinachois, pp. 22, 331
Paquesson, jeu de —, p. 58
Paralysie générale guérie par les Indiens, pp. 317, 308, 309
Paresse, pp. 97, 388, 389, 390
Parkas, p. 55; décalage, p. 227
Passion du jeu, p. 57
Patience, pp. 113, 338
Peau tendre, p. 37
Peaux, p. 152 (voir aussi traite des pelleteries)
Pêche, à l'anguille, p. 139; en hiver, p. 141; de fascines, p. 140; décalage, p. 234; au flambeau, p. 141; au leurre, p. 235
Peinture, p. 123
Pemican, p. 172; décalage, p. 223
Pendats d'oreille, p. 70
Penobscots, territoire, p. 21
Perdrix, p. 135
Persil, p. 168
Péruviens, loi générale pour les conquêtes, p. 329
Petun, voir Tabac
Phoque, p. 134
Physique de l'Indien, p. 35; portrait —, p. 38
Piles pour moudre, p. 181
Pilotage, p. 126
Pipes, p. 347, voir aussi calumet
Pirogues, p. 144
Plaies, p. 211
Plante universelle, p. 211
Plat, jeu du —, p. 58
Poison, voir aussi suicides; Français vendent du — aux Indiens, p. 281
Poissons Blancs, p. 331
Poissons, p. 169; fumés ou séchés, p. 142
Pommes, p. 165
Pomme de terre, pp. 165, 361, 362, 363
Porc-épics, p. 173
Porcupines, p. 22
Portage, p. 75
Portugais enlèvent Indiens et les vendent comme esclave, p. 280
Pottowattomies, p. 21
Poualaks, territoire, p. 49; habitations, p. 45
Poudre de vers, voir Moulée de vers
Poule d'Inde, p. 247 (voir aussi Dindes)
Pourpier gras, p. 168
Poutrincourt, de —, en Acadie, 1610, les Indiens ne sont pas des voleurs, p. 329

Pralines, p. 240
Présents, p. 113; valeur des —, p. 113
Prière avant et après les repas, p. 356
Principe d'équilibre dans l'organisation sociale indienne, rompu, p. 386
Prise de Schenectady, 1690, p. 276
Prisonnières respectées par les Indiens, p. 96
Propagation des influences malheureuses des Blancs, p. 354
Propagation du maïs et de la céramique, p. 351
Propagation de la civilisation affinée aux Grands Lacs, p. 353
Prunes, p. 165
Puériculture, p. 114
Puissance physique, p. 115

— Q —

Quenouille, p. 176
Queue de violon, voir Osmonde cannelle

— R —

Racines, non identifiées, p. 177; on ne doit manger "que celles que les sauvages tiraient", p. 256; les habitants s'en nourrissent (1700-1701), p. 264; les soldats aussi, p. 264
Ramer, on doit ramer en voyage, p. 72
Raquettes, p. 146; — d'urgence, p. 147; décalage, p. 236; bâton de —, p. 237
Rats, p. 173
Rats musqués, p. 174
Reconnaissance, p. 115
Régiment de Carignan, trafic des boissons, p. 292
Reins et vessie, p. 212
Renard, p. 174
Renards, tribu des —, p. 21
Réserves, Bécancourt, p. 284; Black-Hills, p. 283; Restigouche, p. 284
Retour de guerre, pp. 80, 81
Retraite de guerre, p. 80
Rets, p. 138
Rhumatisme, pp. 212, 315
Rhume, pp. 205, 211, 212
Robe, p. 52; décalage, p. 226
Ronce, p. 166

— S —

Sac à mousse, p. 32; principe du sac de couchage, p. 222
Sachets d'odeur, p. 122
Sacs, p. 21
Sac à tabac, pp. 122, 229
Sagamité, p. 160
Sagas islandais, p. 327
Sagitaire latifolié, p. 177
Santé, p. 36
Sauts, jeu des —, p. 61
Scalpe payé par les Français, 1691, pp. 275-276
Sceau de Salomon, p. 177
Scirpe vigoureux, p. 177
Scorbut, p. 213
Sculpture, p. 123; en Alaska, p. 124
Seine, p. 138
Seminoles, territoire, p. 25
Senecas, voir Tsonnontouans
Sépulture, p. 84
Siècle d'Or, pp. 104, 342 à 345
Siffleur, p. 174
Sioux, territoire, p. 25
Sirop de blé d'Inde, p. 241
Site des premières maisons françaises en Canada, p. 223
Solidité du lien de mariage, p. 67
Songes, p. 98
Sorcellerie, p. 98, voir aussi Jonglerie
Souriquois, voir Micmacs
Souris, p. 174
Sphaignes, p. 182
St-François Xavier des Prés, p. 287
Stoïcisme, p. 116
Stupéfiants, p. 213
Succotash, p. 241
Suicide, p. 97
Sucre d'érable, pp. 152, 182; remplace le sucre français, p. 182
Suerie, pp. 213, 214, 316
Susceptibilité, p. 97

— T —

Tabac, commerce du —, p. 152; décalage, pp. 238, 239; culture, p. 24
Tabairos, p. 328
Tactique, p. 79

Tadoussac, on fait travailler l'Indien pour sa nourriture seulement, p. 297
Taille, p. 35
Tambour, p. 223
Tamoyas, p. 328
Tatouage, p. 68
Taw-kee ou Taw Kim, p. 168
Taxidermie, p. 246
Teintures, p. 153; décalage, p. 239
Terrassiers, p. 346, 353
Territoire de chasse, la marque d'un —, p. 129; comme dot, p. 65; décalage, p. 233
Territoires, obtention de — en Nouvelle-Angleterre, pp. 282, 283
Tête nue, p. 229
Thippeweyans, pp. 332, 333
Tir à l'arc, p. 59; décalage, pp. 228, 233
Toasted corn flakes, voir Blé Fleuri
Toilette funéraire, p. 82
Tomahack, voir casse-tête
Topinambas, p. 328
Topinambour, p. 166
Tortures, p. 134
Toucher le bois, p. 352
Tourelle à grains, p. 232
Tourtres, p. 135
Trahison de Denonville, pp. 293, 294, 295
Traînes et traîneaux, p. 147: décalage, p. 236; chez les Esquimaux, p. 148; comestibles, p. 148
Traite des fourrures, p. 154; avant 1608, p. 334; dans le Grand Nord, p. 335; tourne au tragique, p. 292
Traiteur, est un apôtre, p. 291; un vantard libertin, p. 291
Travaux artistiques, p. 123
Tripes de roche, pp. 190, 193
Triste page d'un triste sire, pp. 292, 293
Trois-Rivières, p. 286
Trousseau de Mariage, p. 65
Tsonnontouans, p. 22
Tumili, p. 347
Tunique, p. 52; décalage, p. 226

— V —

Vantardises, p. 98
Veillée des Morts chez les Loucheux, pp. 86, 87
Ventouses, p. 212

Vérole, petite —, p. 214
Vertus morales chez les Hurons, p. 337
Vêtements, pp. 51, 53; de deuil, p. 85; des Esquimaux, pp. 55, 56; des Français en hiver, p. 226; au Mississipi, p. 54
Veuvage, p. 85
Viande des Brésiliens, p. 252
Viande désossée (décalage indien), p. 242
Vigne, p. 166
Village (site indien), p. 40
Vision prophétique, pp. 392, 393
Vol, p. 99
Voyage, p. 72; — en forêt, p. 237
Vue, pp. 37, 329

— W —

Wak-wun, voir tripes de roche
Wampum, p. 155; décalage, p. 240
Wigwams, pp. 41, 42, 43
Winnebagoes, p. 25

— Y —

Yazoos, p. 25

— Z —

Zizanie, voir folle-avoine